This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

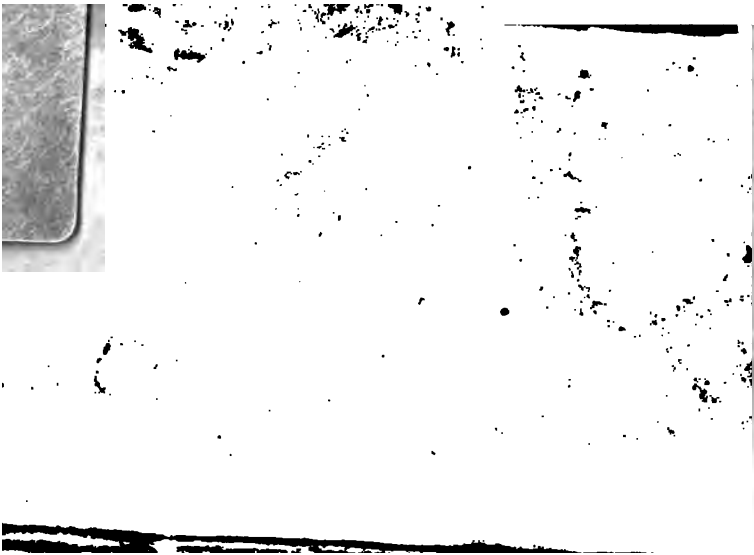
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



LES FEMMES DES DOUZE CESARS,

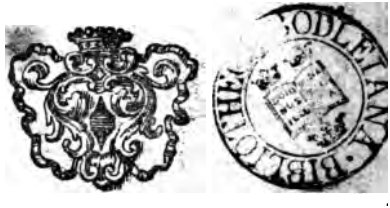
CONTENANT

La Vie & les Intrigues ſecretes des Imperatrices & Femmes des premiers Empereurs Romains;

Où l'on voit les traits les plus intereſſants de l'Hiſtoire Romaine.

Tirée des Anciens Auteurs Grecs & Latins, avec des Notes hiſtoriques & critiques.

PAR M. DE SERVIES.



A AMSTERDAM,
Chez DU VILLARD & CHANGUION.

M. DCCXXI.

224. g. 37.

A

MONSEIGNEUR

LE

DUC DE CHARTRES

MONSEIGNEUR,

Jamais Ouvrage de ſi peu de merite, n'a paru ſous un Titre ſi magnifique, ni ſous un ſi grand & ſi celebre nom

que le Livre que j'ai l'honneur de Vous preſenter. Une ſi grande diſproportion m'a fait balancer fort ſouvent, ſi j'oſerois le dédier à un Prince ſi capable de juger des Ouvrages d'eſprit, & dont le goût fin & délicat & le diſcernement infiniment juſte, exigent qu'on ne lui preſente rien que d'achevé. Mais ces conſiderations n'ont pû tenir, MONSEIGNEUR, contre le deſir que j'ai eu de contribuer à remplir, par la lecture que vous ferez de ce Livre, s'il peut vous plaire, quelques momens de vos heures de loiſir; & j'ai crû que le zele & la bonne intention de l'Auteur, tiendroient lieu de merite à l'Ouvrage. S'il

eſt

aſt aſſez heureux pour être reçû favorablement de Vous, mon ambition ſera pleinement ſatisfaite ; puiſque je n'en ai pas de plus grande que de pouvoir vous marquer, MONSEIGNEUR, la part que j'ai à l'admiration generale, avec laquelle l'on voit croître ſi heureuſement en Vous, ces ſublimes & rares vertus qui brillent avec tant d'éclat dans le grand Prince qui vous a donné le jour, & qui gouverne la France avec nne ſageſſe & une habileté qui font nôtre gloire & nôtre bonheur. Veuille le Ciel former en vous, MONSIEGNEUR, un Prince auſſi accompli que tous ces grands Heros, dont l'auguſte Sang coule dans vos veines. Ce ſont les vœux

les plus empreſſez de celui qui eſt avec le plus profond reſpect & la plus parfaite ſoumiſſion,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur, DE SERVIES.

TABLE.

CALPURNIE, *Femme de Jules Ceſar.* Page 5
LIVIE DRUSILLE, *Femme d'Auguſte.* 43
JULIE, *Femme de Tibere.* 140
LIVIE ORESTILLE, *Premiere femme de Caligula.* 198
LOLLIE PAULINE, *Seconde femme de Caligula.* 201
CESONIE, *Derniere femme de Caligula.* 213
VALERIE MESSALINE, *Premiere femme de Claude.* 225
AGRIPPINE, *Seconde femme de Claude.* 272

OCTA-

TABLE.

OCTAVIE, *Premiere fe*
de Neron.
SABINE POPE'E, *Deux*
femme de Neron.
STATILIE MESSALI
Troiſiéme femme de N

LEPIDA, *Femme de G*

POPE'E, *Femme d'Othon*
GALERIA FUNDANA,
me de Vitellius.
FLAVIE DOMITII
Femme de Veſpaſien.
MARCIE FURNILLE,
me de Tite.
DOMITIA LONGINA,
me de Domitien.

FIN DE LA TABL

LES FEMMES DES DOUZE CÉSARS.

LEs Dames Romaines pendant que la Republique ſe maintint dans la liberté, ne ſe diſtinguerent les unes des autres, que par leur beauté & par leur eſprit, par leur vertu & par leur courage. Comme elles étoient excluës des Dignitez, ce n'étoit que par leur merite perſonnel, qu'elles ſe rendoient conſiderables, & qu'elles acqueroient quelque gloire. Lucrece ſe fit un grand nom par ſa pudicité, en donnant à ſon époux, aux dépens de ſa vie, un témoignage éclatant de ſon innocence; & dans la vengeance qu'elle tira ſur elle-même, du

crime du fils de Tarquin, elle laiſſa aux Dames un modele de fidelité conjugale, ſur lequel nous ne liſons pas qu'on ait tiré beaucoup de copies. Clelie & ſes compagnes ſe rendirent celebres par leur courage, par leur hardieſſe & par leur amour pour la Patrie : & Porcie fille de Caton, avalant des charbons ardens, pour ſe procurer la mort, que ſes parens ne vouloient pas qu'elle ſe donnât, trompa la vigilance de ceux qui l'obſervoient, par cette action qui a fait tant de bruit dans l'Hiſtoire. Mais depuis que les Empereurs eurent ſoumis Rome & qu'ils ſe furent rendus maîtres abſolus de la Republique, leurs épouſes partagerent avec eux leur grandeur, leur gloire & leur autorité. Le Peuple Romain abandonné pour lors à la flaterie, autant qu'il avoit été auparavant jaloux de ſa liberté, s'étudia à donner aux femmes des Empereurs des Titres pompeux & magnifiques, & à leur decerner des honneurs extraordinaires. On vit ces Imperatrices honorées du nom ſuperbe & glorieux d'Auguſte & de Mere de la Patrie. On en vit aſſiſter au Senat, gouverner la Ville & l'Empire, recevoir & dépêcher des Ambaſſadeurs, diſpoſer des Charges & des Emplois; on en vit enfin qui furent conſacrées Prêtreſſes & élevées au rang des Déeſſes.

C'eſt

C'eſt de ces premieres Imperatrices qu'il eſt parlé dans ce Livre. On a tâché ſur tout de bien faire connoître celles qui ont été de la Famille d'Auguſte ou épouſes de ceux de ſon ſang, parce que ce ſont celles qui ont fait plus de bruit, l'Hiſtoire ne diſant preſque rien des femmes des Empereurs qui ont regné depuis Neron, juſqu'à Trajan. Tous les faits qu'on rapporte ſont tirez des Auteurs originaux, & pour leur juſtification, on a eu ſoin autant qu'on l'a pû, de mettre les citations.

En parlant des Imperatrices, il étoit difficile ſans doute de ne pas parler ſouvent des Empereurs; on s'eſt même aſſez étendu ſur quelques-uns de ces Princes, parce que l'on a cru que ceux qui liront ce Livre, ne ſeroient pas fâchez d'y trouver une partie de leur Hiſtoire. Si je n'ai pas rapporté de ces Imperatrices tout ce que l'on en pourroit dire, je croi en avoir aſſez dit pour les faire connoître: j'ai été même fort ſouvent ſur le point de taire beaucoup de choſes, que j'ai rapportées avec toute la retenuë pourtant que peut avoir un homme, qui ne veut point bleſſer les perſonnes qui aiment l'honnêteté; mais j'ai cru qu'on ne me pourroit pas raiſonnablement reprendre là-deſſus, puiſque dans les traits les plus *honteux de la vie* de ces Prin-

ceſſes, j'ai pris ſoin de ne me ſervir d'aucun terme qui pût faire de la peine à perſonne, & j'ai mieux aimé être obſcur en certains endroits, que d'expliquer trop ouvertement la penſée des Auteurs par une traduction trop fidele.

Je pourrois proteſter qu'en ramaſſant ces traits de l'Hiſtoire de la vie des Femmes des douze Ceſars, je n'avois jamais penſé que j'en dûſſe un jour faire un Livre : mais comme il ne paroît preſque point d'Ouvrage dont l'Auteur ne diſe d'abord qu'il ne l'avoit pas fait pour être imprimé, mais pour ſon uſage particulier, ou pour ſa ſatisfaction, je ne veux pas qu'on m'en croie ſur ma parole ; mais je veux qu'on ſache que quand ce Livre ne ſera pas goûté, je n'en ſerai nullement ſurpris, & je declare que de tous ceux qui ne ſeront pas contens de cet Ouvrage, il n'y en aura peut-être aucun qui le ſoit moins que moi.

CAL-

CALPURNIE

Femme de Jules-Ceſar.

JULES-CESAR eut quatre femmes. La premiere fut Coſſutie, de race des Chevaliers & extremement riche. Il étoit fort jeune quand il l'épouſa; & comme ſon inclination n'avoit pas eu beaucoup de part à ce mariage, il la repudia avant qu'il eut habité avec elle, pour épouſer Cornelie, fille de Cinna, perſonnage diſtingué par ſes quatre Conſulats. Cette alliance lui attira les mauvaiſes graces de Sylla, dont le pouvoir étoit redoutable à Rome, où tout ſe gouvernoit par ſon genie. Ce Dictateur qui étoit mortel ennemi de Cinna, fit tous ſes efforts pour obliger Ceſar à repudier Cornelie, mais inutilement. Ceſar, qui d'ailleurs n'étoit pas homme à plier facilement ſous la volonté d'autrui, élevé par ſa tante Julie épouſe de Marius, avoit été, pour ainſi dire, nourri dans cette averſion invincible qu'avoient contre Sylla tous les parens de Marius, qui avoit été oppoſé comme pour barriere au pouvoir tyrannique *de ce Dictateur* : d'autre

part Ceſar aimoit Cornelie ; & s'il l'eût repudiée ſans ſujet, & ſur tout pour plaire à Sylla, ſon beau-pere Cinna étoit aſſez puiſſant pour l'en faire repentir.

Sylla, qui aïant en main une autorité preſque abſoluë, croïoit que tout devoit ceder à ſes volontez, fut extrêmement irrité de la reſiſtance opiniâtre qu'il trouva dans celle de Ceſar,

1 Numa Pompilius, ſecond Roi de Rome, fit bâtir à l'honneur de la Déeſſe Veſta un Temple, dans lequel il voulut qu'on conſervât le Feu, qu'ils appelloient ſacré & éternel, parce qu'il n'étoit point permis de le laiſſer éteindre ; & il inſtitua des Religieuſes, pour en avoir la garde & le ſoin. On les appella Veſtales, du nom de la Déeſſe Veſta, à laquelle elles étoient conſacrées. La plus ancienne de ces Religieuſes s'appelloit : *Veſtalis Maxima*, la Grande Veſtale, & elle avoit une autorité ſuprême ſur les autres. Elles faiſoient Vœu de Virginité pour trente ans, après leſquels il leur étoit permis de quitter leur état, de ſe marier & d'embraſſer telle maniere de vivre qui leur convenoit : mais peu profitoient de cette liberté ; car l'on avoit remarqué que toutes celles qui avoient quitté leur Religion, pour ſe marier ou pour vivre dans le monde, avoient fini le reſte de leur vie dans des maladies continuelles ; dans la langueur, & dans mille malheurs, qu'on avoit regardé comme une peine dont les Dieux avoient voulu punir leur deſertion. Ces fâcheux accidens avoient rempli les eſprits de ſuperſtition & de crainte, de maniere que peu de Veſtales oſoient quitter leur état. Celles qui rompoient leur Vœu de Virginité avant les trente années, & qui commettoient quelque faute contre la Chaſteté, étoient condamnées à mort. On les enterroit toutes vives dans un Cachot profond, *qu'on creuſoit dans un Champ apellé* : Le Champ *execrable*. On les y faiſoit deſcendre le viſage voi-

lé

ſar, & pour l'en punir, il le dépouilla du Sacerdoce, lui enleva ſes biens & ceux de ſa femme, le priva de tout droit de ſucceſſion, & auroit porté peut-être ſa vengeance encore plus loin, s'il n'avoit été occupé à ſe défaire de quelques autres ennemis qui lui paroiſſoient plus conſiderables, & ſi les Veſtales (1) & beaucoup de perſonnes

lé, comme ſi elles étoient indignes de voir le jour. On ne leur laiſſoit qu'une lampe allumée, un peu de pain, d'eau, de lait & d'huile; & le jour qu'on les enterroit, toute la Ville étoit en deuil, les boutiques étoient fermées, & on ne voyoit partout qu'une profonde image de triſteſſe. Le Complice de la Veſtale ſacrilege avoit part au ſupplice, comme il en avoit eu au crime, car on le faiſoit foüetter juſqu'à ce qu'il eut rendu l'ame. Comme l'obligation la plus étroite des Veſtales étoit d'entretenir jour & nuit le feu ſacré, elles paſſoient par tour à y veiller, & celle qui par ſa negligence le laiſſoit éteindre, (ce qu'on regardoit comme un ſiniſtre preſage d'un grand malheur) étoit punie fort rigoureuſement; car le Grand Pontife la foüettoit toute nuë dans un lieu obſcur & derriere un rideau. Cette ſeverité étoit cauſe que perſonne n'oſoit donner ſes filles, & que tout le monde au contraire cherchoit des pretextes pour s'en diſpenſer. De là vint qu'on fut obligé dans la ſuite d'en prendre par force. Les Empereurs recompenſerent quelquefois la generoſité de ceux qui les offroient de bonne grace. Et nous liſons que Tibere, après la mort de la Grande Veſtale Occia, étant en peine de trouver une fille pour remplir la place vacante, & Fonteius Agrippa ayant preſenté la ſienne, laquelle pourtant ne fut pas reçuë, recompenſa la bonne volonté de ce Senateur, en faiſant à la fille un don de cinquante mille livres. Au reſte il n'étoit pas libre de recevoir *dans l'Ordre des Veſtales* quelque Fille que

ſonnes de diſtinction ne ſe fuſſent intereſſées pour Ceſar.

Sylla, qui étoit fort penetrant, & qui ſachant que Ceſar étoit un homme d'un eſprit fort remuant, connoiſſoit les profonds deſſeins de ce Romain ambitieux, & prévoïoit, par un ſecret preſſentiment, les maux qu'il feroit un jour à la Republique, non ſeulement oppoſa aux ſollicitations importunes de ſes amis, les raiſons qu'il diſoit avoir de ne pas le ménager; mais encore couvrant ſon reſſentiment particulier du voile ſpecieux du repos public, il leur fit voir qu'ils avoient tous un interêt commun à ſe défaire d'un

ce fut: on obſervoit au contraire qu'elle n'eut ni moins de ſix ans, ni plus de dix; qu'elle ne fut ni begue, ni boiteuſe, ni ſujette à aucune autre incommodité; que ſon Pere ni ſa Mere n'euſſent pas été de condition ſervile, & n'euſſent exercé aucun métier deshonête: on preferoit même les Filles dont la Mere n'avoit été mariée qu'une ſeule fois. Lorſqu'on n'en trouvoit point de volontaires, le Grand Pontife nommoit vingt Filles, l'on tiroit au ſort, l'on prenoit celle ſur laquelle le ſort étoit tombé, on la menoit au Temple de Veſta, on la tondoit & enſuite on lui donnoit l'habit de Veſtale. Il étoit fort modeſte, & on auroit regardé comme une choſe fort ſcandaleuſe, ſi une Veſtale s'étoit habillée d'une maniere qui ne repondît pas à la ſainteté de ſa Profeſſion. Auſſi Tite Live nous apprend qu'on fit un crime à la Veſtale Minucie, de ce qu'elle s'habilloit d'une maniere mondaine & peu conforme à ſon état. L'accuſation n'étoit pas calomnieuſe, l'évenement la juſtifia; car Minucie peu de *temps après* fut condamnée à la peine qui étoit établie

d'un homme qui devoit un jour, ſi on le laiſſoit vivre, ruïner le parti des Grands de la Ville, qu'ils avoient eux-mêmes défendu avec tant de zele & de courage. Cependant la fortune déroba Ceſar à la haine de Sylla. Ce Dictateur, vaincu enfin par les importunitez de ceux auxquels il ne voulut pas refuſer cette grace, fut obligé de pardonner à Ceſar : mais pour leur faire voir que c'étoit à regret, je vous accorde, leur dit-il, ce que vous me demandez ; ſouvenez-vous toutefois, ajoûta-t-il, qu'il y a plus d'un Marius caché dans la perſonne de Ceſar.

Celui-ci exerçoit la Charge de Queſteur

blie contre celles qui perdoient leur virginité. On avoit attaché beaucoup de Privileges à l'Ordre des Veſtales. Leurs Revenus étoient aſſignez ſur ceux de la Republique. Lorſqu'elles marchoient en public elles étoient précedées par des Licteurs comme les Magiſtrats ; & ſi elles rencontroient quelque Criminel, qu'on menât au ſupplice, le Criminel étoit abſoûs, la rencontre de la Veſtale lui ſervant de grace ; & on n'exigeoit autre choſe, ſinon que cette Religieuſe jureroit que cette rencontre étoit fortuite, & qu'il n'y avoit rien d'affecté. Leurs Perſonnes étoient inviolables ; & dans les Aſſemblées Publiques elles occupoient les premieres places. Enfin on avoit dans Rome beaucoup de deference pour elles. Elles pacifioient les querelles des Grands ; & il n'y avoit perſonne qui oſât leur rien refuſer, tant on avoit de reſpect pour elles. De là vint que les amis de Ceſar, pour obtenir ſa grace de Sylla, eurent recours aux Veſtales. Leur nombre fut fixé à ſix par le Roi Servius.

teur (2) lorſqu'il perdit Cornelie. Comme il avoit eu pour elle une tendreſſe ſincere, il reſſentit à ſa mort une veritable douleur. Il voulut donner des marques éclatantes de l'une & de l'autre, en faiſant publiquement un pompeux éloge de Cornelie ſur la Tribune aux Harangues. (3) Et certes il eut d'autant plus de ſujet de la regretter, que POMPEIA qu'il épouſa peu de tems après, lui donna beau-

2 La Charge de Queſteur étoit une des plus anciennes Charges de Rome, & celle par laquelle on entroit dans l'adminiſtration des Affaires Publiques. On ne pouvoit l'obtenir qu'à vingt-ſept ans. Dès le commencement il n'y avoit que deux Queſteurs, qui avoient la garde du Treſor Public & des Enſeignes de Guerre ; mais l'Italie ayant été renduë preſque toute tributaire & les Revenus de la Republique ayant augmenté conſiderablement, on en crea juſqu'à huit ; nombre que Sylla accrût juſqu'à vingt, & que Ceſar fit aller encore plus loin. De tous ces Queſteurs, il n'y en avoit que deux qui reſidaſſent dans la Ville. Ils tenoient Regiſtre de la recette & de la depenſe de la Republique, & les autres étoient envoyez dans les Provinces, pour y tenir compte des Revenus, tant ordinaires qu'extraordinaires & caſuels ; comme, par exemple, des Butins faits à la Guerre & aux Priſes des Villes, Ventes des Priſonniers, & autres occaſions ſemblables. La Charge de Queſteur devint plus honorable ſous les Empereurs : car lorſque le Prince ne pouvoit point aller au Senat, ou qu'il ne vouloit pas s'y trouver, il y envoyoit le Queſteur, pour y porter la parole de ſa part. Les Queſteurs connoiſſoient des Cauſes qui regardoient les Dettes du Public, *Juriſdiction* que Neron leur ôta, pour la don-

ner

beaucoup de chagrin & de mécontentement.

Elle étoit fille de Q. Pompeius Rufus & niéce de Sylla. Cette Romaine étoit jeune, bien faite, d'une humeur enjoüée & d'une complexion fort tendre. Auſſi ne ſe contenta-t-elle pas des empreſſemens de Ceſar, (a) qu'elle épouſa peut-être par politique, plûtôt que par inclination; elle fut encore ſenſible à ceux de Publius Clodius. Ce-

a *Sueton. Vit. Jul. Caſ.*

ner au Prefet de la Ville. L'Empereur Claude attacha pluſieurs nouveaux honneurs à la Charge de Queſteur; mais d'un autre côté il la deshonora, en la rendant comme venale, ſelon l'avis de Dolabella.

3 Il y avoit dans Rome, au milieu de la grande Place, un Temple dedié à la Fortune, orné du fer & du cuivre des Vaiſſeaux des Habitans d'Antium, qui furent défaits par les Romains. Des Becs des Proües de ces Navires, on fit une eſpece de Tribune ou de Pulpitre fort élevé, ſur lequel les Magiſtrats montoient quand ils vouloient haranguer le Peuple. Autour de cette Tribune il y avoit des Statuës de pluſieurs Grands Hommes de la Republique. C'étoit encore ſur cette Tribune qu'on prononçoit les Oraiſons Funebres, & les Diſcours d'Apparat; & ce fut là que Ciceron monta ſi ſouvent, pour y faire tonner ſon éloquence. On fouilla depuis cette Tribune, en y faiſant attacher la tête des plus Grands Hommes de la Republique. Marius y fit mettre la tête de Marc Antoine l'Orateur, qui avoit orné ce même lieu des dépouilles triomphales. Sylla y fit attacher la tête du jeune Marius; & Marc Antoine le Triumvir y expoſa la tête & la main droite de Ciceron.

Celui-ci ſortoit d'une famille illuſtre, dont l'ancienneté ſurpaſſoit celle de Rome même. (4) (*b*) Il étoit pour lors dans la fleur d'une vive jeuneſſe, bien fait de ſa perſonne, poſſedant de grands biens, dont il ne faiſoit pas toûjours un trop bon uſage, aïant un eſprit vif & aiſé, un debit agréable, une humeur railleuſe & toûjours riante. (*c*) Au reſte, temeraire dans ſes entrepriſes, dereglé dans ſes deſirs, furieux dans ſes haines, impudent dans ſes manieres; ne reſpectant ni Loix, ni Magiſtrats, ni Sacré, ni Profane; laiſſant voir dans ſon viſage cet air de ſcelerateſſe que donne l'indépendance; adonné aux plaiſirs les plus infames, auxquels il n'eut pas même honte de ſacrifier ſes propres ſœurs, hazardant enfin tout pour ſatisfaire ces fougueuſes paſſions, qui ſont ordinairement les ſuites malheureuſes d'un âge bouillant, & étoient comme autoriſées dans Clodius, par l'exemple de tant de Citoïens, qui tenoient le premier rang dans une Republique laſſée, pour ainſi dire, d'être vertueuſe.

Clo-

b *Plutar. Vit. Caſ. Vit. Cicer. & Vell. Paterc. Hiſt. lib.* 2. d *Plutar. Vit. Caſ. & in Apoph.*

4 Publius Clodius étoit de la celebre Famille des Claudes, qui avoit toujours ſoûtenu les prétentions du Senat & des Patriciens contre le Peuple; & Clodius dont nous parlons a été le ſeul de ſa race

Clodius étant tel que je viens de dire, ſe fit écouter de la femme de Ceſar. Il s'inſinua dans ſes bonnes graces, & fit bien-tôt voir qu'il n'en étoit pas haï. Aurelie mere de Ceſar, (*d*) Dame de beaucoup de pénetration & d'une vertu fort auſtere, ne fut pas des dernieres à le remarquer. Elle tenoit les yeux toûjours ouverts ſur ſa belle-fille, dont la ſageſſe lui étoit fort ſuſpecte; c'étoit un argus qu'il n'étoit pas trop facile d'endormir. Clodius avoit beau exercer toutes ſes ruſes pour voir la femme de Ceſar, tous ſes pas étoient ſans ſuccès; Pompeia ne marchoit que ſous les étendarts de ſa belle-mere. En quelque lieu qu'elle allât, elle étoit toûjours accompagnée de ce ſevere eſpion, qui l'éclairoit juſques dans le fond de l'ame, & à la vigilance duquel il lui étoit impoſſible de dérober une œillade pour la porter ſur Clodius.

Cependant Aurelie fut la dupe des deux amans, malgré une attention ſi appliquée à obſerver leurs démarches; & l'amour prit plaiſir à la tromper, en inſ-

race qui ait embraſſé le parti du Peuple contre le Senat. Il ſe fit adopter par un Plebeïen, afin de ſe faire élire Tribun du Peuple; nous verrons ailleurs à quel uſage il fit ſervir l'autorité que lui donnoit cette dignité. Clodius épouſa Fulvie, de laquelle il eut Clodia, qui fut mariée à Auguſte, lequel la *repudia peu* de temps après.

inſpirant à Clodius un moïen favorable pour voir ſa Maîtreſſe. On faiſoit tous les ans à Rome un ſacrifice ſolemnel à la bonne Déeſſe (5) dans la maiſon d'un des Conſuls, & en leur abſence dans celle d'un des Preteurs. (6) Entre les bizarres ceremonies qui étoient eſſentiellement conſacrées à cette fête, l'on obſervoit avec un ſcrupule ſuperſtitieux de ne faire ce ſacrifice que

5. La Bonne Deeſſe avoit pluſieurs noms, mais le veritable étoit Fauna. Elle étoit femme d'un certain Faunus; & elle étoit ſi ſage, ſi modeſte & ſi chaſte, que l'on raconte que nul autre homme que ſon mari ne ſavoit ſon nom, & que perſonne autre que lui ne l'avoit jamais vûe au viſage. Un malheur qui arriva à cette Femme ſi rare, fut cauſe que l'on en fit une Déeſſe. Son mari étant un jour abſent, elle trouva une bouteille de vin dont elle goûta, & l'ayant trouvé bon, elle en but tant qu'elle s'enyvra, parce qu'elle ne connoiſſoit point la force de cette liqueur dont elle n'avoit jamais bû. Faunus arriva & la trouva dans cet état, & dans les premiers mouvemens de ſa colere, s'étant ſaiſi de quelques verges de myrthe, dont il fit un foüet, il en donna tant de coups à ſa femme qu'elle en mourut. Cette correction un peu violente fut ſuivie d'un amer repentir. Faunus eut honte de ſa cruauté; & le merite de ſa femme, qu'il avoit maltraitée avec tant d'injuſtice & d'inhumanité, rendit ſa douleur plus profonde. Cependant comme le mal étoit ſans remede, & qu'il ne pouvoit pas redonner la vie à ſa femme, il voulut en faire une Déeſſe, en lui faiſant accorder l'Immortalité.

6 Après que l'on eut chaſſé les Rois, on crea deux Conſuls, qui avoient l'adminiſtration de la *Republique*, comme nous le dirons bientôt. Mais *les Conſuls* ayant été obligez de quitter la Ville, pour

que la nuit, de n'y laiſſer aſſiſter aucun homme, non pas même le Conſul ou le Preteur, chez qui ſe faiſoit cette ſolemnité, à laquelle préſidoit la femme ou la mere du Conſul ou du Preteur, aſſiſtée des Veſtales. On n'y ſouffroit rien de ce qui tenoit du ſexe maſculin: les Dames avoient ſoin d'y paroître exemptes de toute ſouillure; & elles évitoient avec tant de précaution.

pour aller commander les Armées, on crea un Preteur pour adminiſtrer la juſtice dans Rome, & c'étoit comme un Collegue qu'on donnoit aux Conſuls. C'étoit ſur tout durant l'abſence des Conſuls que ſon pouvoir étoit conſiderable; car alors il avoit droit d'aſſembler le Senat où il preſidoit, d'abolir des Loix & d'en faire de nouvelles; d'où vint le Droit Honoraire, *Jus Honorarium*: C'étoit chez lui encore qu'on faiſoit le Sacrifice ſolemnel à la Bonne Déeſſe; enfin il faiſoit tout ce que les Conſuls pouvoient faire. Au commencement l'on choiſiſſoit le Preteur de l'Ordre des Patriciens, mais dans la ſuite l'on admit auſſi à cette Charge les Plebeïens; & parce qu'un ſeul Preteur ne ſuffiſoit point dans la Ville, à cauſe du grand nombre d'Etrangers qui y abordoient, & qui y avoient mille affaires, on en crea un autre qui connoiſſoit des Cauſes des Etrangers. Enfin les Provinces étant devenuës tributaires, & aiant ſubi le joug & les Loix des Romains, on crea d'autres Preteurs pour envoier dans les Provinces. Ils avoient droit de porter la Pretexte, d'avoir une Chaire Curule, & de ſe faire preceder par des Licteurs. Le Preteur de la Ville logeoit dans le Palais où logeoient auparavant les Rois: On appelloit ſon Tribunal le Pretoire; & de là eſt venu le nom des Gardes Pretoriennes, parce qu'il y avoit des Soldats qui accompagnoient le Preteur, & qui reſtoient dans le Pretoire, *durant qu'il y* rendoit la juſtice.

tion tout ce qui pouvoit ſentir la galanterie, (*e*) qu'il ne leur étoit pas même permis d'y porter de myrthe dans leurs bouquets, parce que cet arbriſſeau étoit conſacré à Venus.

Quelque danger qu'il y eut de tranſgreſſer ces Loix, que perſonne juſques-là n'avoit oſé enfraindre; Clodius, qui dans les ſaillies d'une impetueuſe jeuneſſe, n'étoit pas capable de faire des reflexions ni d'être ſcrupuleux, ne fit pas de façon de les violer, & de profaner ces ſacrifices pour voir la femme de Ceſar. Elle devoit cette même année, faire celebrer cette fête dans ſa maiſon, cette nuit-là devoit être pour elle une nuit de triomphe: Pompeia devoit paroître dans l'aſſemblée avec tout l'éclat de ſa beauté; il auroit manqué quelque choſe à ſa ſatisfaction, ſi Clodius ne l'y avoit vûë: & Clodius n'auroit pû vivre, s'il n'avoit pû voir tous les charmes qui devoient cette nuit-là accompagner ſa Maîtreſſe.

Ces deux Amans convinrent donc de ſe voir dans le lieu même du ſacrifice, ſans s'embaraſſer ni du peril auquel ils s'expoſoient, ni des obſtacles qui rendoient la réüſſite de leur temeraire projet difficile. L'entrepriſe étoit hazardeuſe; mais c'eſt dans ces occaſions ſur

(*e*) *Plutar. Quæſt. Rer. Roman.*

ſur tout que l'amour aime à triompher. Il fut réſolu que (*f*) Clodius ſe traveſtiroit en femme, qu'il entreroit dans la maiſon de Ceſar parmi la foule, & qu'Abra, l'une des femmes de Pompeia, chargée de ménager l'entrevûë, introduiroit l'amant déguiſé dans ſa chambre, où Pompeia iroit le joindre. Cette fille avoit toute l'adreſſe qu'il faut pour bien conduire une intrigue. Clodius l'avoit miſe entierement dans ſes interêts. Il ſavoit qu'il eſt de certaines galanteries, dont on ne peut éviter de mettre le ſecret en dépôt entre les mains de quelqu'un, & une femme de chambre a un droit naturel à ces ſortes de confidences.

Ces meſures ainſi priſes, & l'heure du ſacrifice arrivée, Clodius ſans prévoïance & ſans crainte, ſe prête à ſa fortune : il prend un habit de femme, & ſon viſage encore jeune facilitant la maſcarade, il va à la faveur des tenebres & du déguiſement, ſe mêler parmi celles qui alloient à la maiſon de Ceſar, pour aſſiſter au ſacrifice. Abra ſe trouva préciſément à la porte pour le recevoir, & l'aïant conduit adroitement dans ſa chambre, elle courut avertir Pompeia, que ſon amant l'attendoit.

Les

(*f*) Plutar. Vit. Caſ. Vit. Cicer.

Les momens ſont longs dans ces occaſions, & parurent tels à Clodius avec d'autant plus de raiſon, qu'Abra par quelque inconvenient, qui arrive aſſez ſouvent dans ces aventures, ſe trouvant occupée à quelque choſe, par ordre apparemment d'Aurelie, ne put pas de long-tems rendre réponſe à l'amant traveſti, qui ſe morfondoit dans l'état violent où il ſe voïoit. Ces longueurs inquieterent furieuſement Clodius, qui naturellement n'étoit pas fort patient. Il ſe forma mille raiſons du retardement de la confidente, ſans deviner la veritable; & ſon impatience s'augmentant à tout moment, il ſortit étourdiment de la chambre, conduit par ſon amour, & s'égara dans la maiſon. Son inquietude gâta toutes les meſures qu'il avoit priſes avec Pompeia: car ne ſachant plus que devenir, fuïant le monde & la lumiere à meſure qu'il s'en preſentoit, & affectant de cacher ſon viſage & de ne pas ſe laiſſer voir, il fit ſoupçonner une partie de la vérité. Une Servante de la maiſon l'aïant trouvé ſur ſes pas & le prenant pour une femme, lui demanda qui elle étoit & qu'eſt-ce qu'elle cherchoit. Cette demande bruſque déconcerta Clodius. Il parut d'abord interdit, & répondit enfin qu'il cherchoit *Abra*. Sa contenance embarraſſée & le

ſon

ſon de ſa voix qui démentoit ſon habit, découvrirent le myſtere; la Servante connut le déguiſement, & ſe prit à crier de toute ſa force qu'il y avoit dans la maiſon un homme travesti en femme.

Cet éclat mit nos deux amans en défaut, renverſa le ſyſtême de leur entrevûë & frappa d'étonnement toute l'aſſemblée. L'intrigante deſeſperée de cet accident, errant dans la maiſon, ſans bien ſavoir où elle alloit, eut toutes les peines du monde à retrouver Clodius, qu'elle fit encore gliſſer dans ſa chambre après avoir bien peſté contre ſon impatience; & Pompeia qui prévit bien que la ſcene rouleroit ſur elle, ſe vit dans un embarras à déconcerter l'eſprit le plus preſent & le plus inventif. Cependant le ſacrifice eſt interrompu, l'on fait ceſſer la ceremonie, Aurelie donne ordre qu'on ferme les portes, elle ſe fait apporter des flambeaux, & après une exacte recherche, qu'elle fit juſques dans les endroits de la maiſon les plus retirez, accompagnée d'un grand nombre de Dames, elle trouva enfin Clodius dans la chambre de la confidente & l'obligea à ſortir.

Le ſcandale étant arrivé dans une aſſemblée de femmes, le ſecret ne pouvoit *pas être long-tems* gardé. Il tar-

da

da aux Dames qui la compoſoient d'être de retour chez elles, pour en faire le recit à leurs maris. Le bruit s'en répandit le lendemain dans toute la Ville. Pompeia & Clodius devinrent la fable de toutes les converſations ; on ne parloit que de leur temeraire entrepriſe : & Ceſar bien perſuadé que Clodius ne s'y étoit point engagé à l'inſu & en depit de ſa femme, la répudia.

Un des Tribuns (7) cependant fait informer du ſacrilege. Clodius eſt cité pour être ouï; & parce qu'il ne voïoit pas d'autre parti à prendre que celui de tout

7 Le Peuple Romain fatigué par la tyrannie des Uſuriers & par l'oppreſſion des Grands de la Ville, ſe retira dans un quartier de Rome & ſe mutina. Agrippa Senateur fort prudent & fort eſtimé fut deputé pour faire entendre raiſon à cette Populace émûë; & il ſût manier les eſprits ſi adroitement, qu'il les porta à la paix ſous certaines conditions. La principale fut que le Peuple auroit ſes Magiſtrats à part: qu'on les tireroit du Corps du Peuple, & qu'ils ſeroient ſaints & inviolables. On les appella Tribuns du Peuple. D'abord on n'en créa que deux; mais le nombre fut depuis augmenté juſqu'à vingt. Au commencement on n'avoit créé des Tribuns que pour défendre le Peuple contre la puiſſance des Grands, mais l'autorité de cette Dignité devint ſi grande qu'elle balança celle du Conſulat; car les Tribuns eurent le droit d'haranguer le Peuple à toute heure, ſans qu'il fût permis à qui que ce fut de les troubler. Ils avoient le pouvoir de faire des Loix qui obligeoient les Trois Ordres. Ils prenoient ſous leur protection tous ceux qui avoient recours à eux, & *les mettoient* par là à couvert de la recherche des autres.

tout nier, il proteſta hardiment qu'on l'accuſoit à tort, qu'il étoit abſent de Rome la nuit de ce ſacrifice, & offrit de prouver ſon *Alibi*. L'Enquête ne lui fut pas favorable; beaucoup de témoins dépoſerent contre lui, & entre autres Ciceron declara que Clodius l'étoit venu conſulter le jour même qu'étoit arrivé le ſcandale. Cette dépoſition étoit d'un poids égal à la reputation du témoin; & ce témoignage ſeul valoit une preuve entiere dans une Ville où la droiture de Ciceron étoit en veneration.(8)

Clo-

autres Magiſtrats, & l'on en excepte le Dictateur. Ils avoient auſſi droit de s'oppoſer aux Decrets du Senat, qu'ils examinoient. Ils pouvoient même faire mettre en priſon les Conſuls; car on n'oſoit s'oppoſer à leur volonté, leur perſonne étant inviolable. Sylla diminua fort le pouvoir des Tribuns; & les Empereurs dans la ſuite ſe ſaiſirent de cette Dignité, parce qu'elle étoit populaire & comme éloignée de la tyrannie, quoiqu'elle eût un pouvoir fort étendu.

(8) Tout le monde ſait que Ciceron a été un des plus grands hommes de la Republique Romaine. Son nom vient du mot latin *Cicer*, qui veut dire Pois chiche; parce que le premier, qui donna quelque luſtre à cette Famille, avoit au bout du nez une verruë, qui ſembloit un pois. Ciceron neanmoins ne voulut jamais changer de nom; & lorſque ſes amis entreprirent de le lui perſuader, il leur répondit: Qu'il rendroit ſon nom ſi celebre, qu'il feroit plus de bruit que celui des Scaures & des Catulles. Son merite l'éleva juſqu'à la premiere Dignité de la Republique, de la liberté *de laquelle il fut un* genereux & zelé défenſeur.

Clodius ne s'attendoit pas de l'avoir pour témoin contre lui. Cet Orateur lui avoit d'aſſez grandes obligations; ſon amitié lui avoit ſervi d'abri durant ſes démêlez avec Catilina, qui auroit plus d'une fois attenté ſur la perſonne de ſon ennemi, s'il ne l'eût toûjours trouvé accompagné de Clodius qui lui faiſoit comme un rempart de ſon corps, & qui n'étoit pas homme à ſouffrir qu'on inſultât un de ſes amis.

fenſeur. Il découvrit la Conjuration de Catilina, & en fit punir les Auteurs & les Complices; ce qui lui attira l'amour & l'eſtime de tous les Romains. Ciceron a été le plus grand Orateur qui fut jamais, & l'on peut dire que ſes concluſions étoient les Arrêts du Senat. Il eut de grands demêlez avec Clodius & avec Marc Antoine. On pretend qu'il étoit entré dans la Conſpiration qu'on forma contre Jules Ceſar, & que M. Brutus, après que cet Empereur eut été aſſaſſiné dans le Senat, cherchant des yeux Ciceron, il lui montra ſon épée, fumante du ſang de Ceſar, & lui cria que Rome avoit recouvré ſa liberté. On reproche à Ciceron d'avoir été fort timide & fort craintif. En effet d'abord qu'il voioit autour du Senat quelque Soldat, il ſe troubloit & ne plaidoit qu'à bâtons rompus. Il étoit encore plein de vanité: il ne parloit pas un quart d'heure qu'il ne fit ſon éloge, & qu'il ne rappellât les ſervices qu'il avoit rendus à la Republique. Il épouſa Terentia de laquelle il eut une fille, qui fut mariée à Piſon, & enſuite à Lentulus; une autre qui vecût longtemps après lui, & un fils appellé Marc Ciceron. Il repudia Terentia ſur la fin de ſa vie, parce qu'il pretendoit qu'elle le mepriſoit, & que pendant ſon abſence elle avoit diſſipé ſes revenus, & chargé ſon bien de beaucoup de dettes; mais on attribua cette repudiation à un ſujet moins plauſible, quand on le vit épouſer une jeune fil-

le

amis. Un ſervice ſi conſiderable, joint à une amitié fort étroite qui les avoit toûjours unis, fit trouver mauvais à Clodius, que Ciceron eût chargé l'information d'une dépoſition ſi peu favorable. Il trouva beaucoup d'ingratitude dans ce procedé, & ce fut l'origine de cette haine implacable qu'il conſerva toute ſa vie contre cet Orateur. (9)

Il eſt certain que celui-ci étoit plus à

le de laquelle il étoit amoureux. Il repudia celle-ci après la mort de ſa fille, qui perit en travail d'enfant, dans la maiſon de Lentulus ſon mari; parce qu'il lui ſembla qu'elle s'étoit rejoüie de la mort de cette fille, qu'il aimoit avec beaucoup de tendreſſe. Terentia vecût cent dix-ſept ans. On pretend que Ciceron naquit ſans que ſa mere ſentit aucune douleur. Il s'appelloit *Marcus-Tullius Cicero*. Dans le commencement du ſeiziéme ſiecle on découvrit un tombeau, ſur le chemin proche de Terracine, lequel étoit appellé par les Romains: *Via Appia*, & on y trouva le corps d'une jeune fille nageant dans une certaine liqueur inconnuë. Elle avoit les cheveux blonds, attachez avec une boucle d'or, & elle étoit auſſi fraîche que ſi elle eût été en vie. Aux pieds de ce corps il y avoit une lampe qui brûloit, & qui s'éteignit d'abord que l'air fût entré dans le tombeau. On reconnut à quelques inſcriptions qu'il y avoit quinze cens ans que ce corps étoit en ce lieu, & l'on conjecturа que c'étoit le corps de Tullie fille de Ciceron. On le tranſporta à Rome, & on l'expoſa au Capitole où tout le monde courut en foule pour le voir; mais parce que les credules s'imaginoient qu'il falloit que ce fût un corps ſaint, à cauſe qu'il n'étoit pas corrompu, le Pape le fit jetter de nuit dans le Tibre.

(9) Clodius ayant conçu contre Ciceron une haine implacable, il ſe fit élire Tribun du Peuple afin de

à plaindre qu'à blâmer. Sa dépoſition n'étoit pas volontaire ; & il ne la rendit, qu'après y avoir été forcé par une autorité plus preſſante, & plus à craindre même que celle du Tribun. Terentia ſon épouſe, femme obſtinée dans ſes ſentimens & d'une humeur intraitable, fut celle qui l'y obligea. Elle avoit le cœur ulceré contre Clodius, à cauſe de l'attentat que Clodia ſa ſœur faiſoit ſur le cœur de Ciceron. Cette Romaine qui avoit une grande beauté, étant touchée du

de ſe vanger de cet Orateur. En effet, il le chaſſa de la ville ; il fit mettre le feu à ſes maiſons de campagne, & à celle qu'il avoit dans Rome ; il fit porter tous ſes meubles à l'encan, & lui fit tous les chagrins imaginables. Ciceron ſe retira à Dyrrachium, dont les habitans lui firent toute ſorte d'honneur ; & il y reſta juſqu'à ce que Milon, qui fut élu Tribun, le fit rappeller, & épouſa ouvertement ſes interêts. Se declarer pour Ciceron, c'étoit ſe declarer contre Clodius : mais Milon, homme de cœur & de qualité, ſe ſoucia fort peu de menager un homme, qui perſecutoit avec tant de cruauté le plus zelé Citoien de Rome. Ce fut le ſujet de leur rupture : elle degenera en haine, & dès lors ils ne chercherent qu'à ſe nuire. Clodius fut le premier à ſe declarer ; car, voiant que Milon pretendoit au Conſulat, il fit tous ſes efforts pour l'en exclure, & favoriſa Scipion & Hypſée, qui étoient autres deux Pretendans. Les deux partis s'échaufferent & en vinrent preſque aux armes. Pendant ces diſputes, Clodius revenant d'Aricia, le 3. de Fevrier, rencontra ſur le chemin d'Appius Milon, qui alloit à Lanuve. Leurs Gens ſe querellerent, & les Maitres *en étant auſſi* venus aux mains, il ſe donna un

petit

du merite de Ciceron, (Orateur, qui s'étant élevé juſques au Conſulat par tous les degrez d'honneur, étoit à Rome dans une haute eſtime,) n'auroit pas été fâchée de devenir ſon épouſe. Comme cela ne pouvoit ſe faire que Ciceron n'eût auparavant répudié Terentia; la ſœur de Clodius faiſoit agir ſourdement un certain Tullus ami intime de Ciceron, chez lequel il alloit tous les jours, & qui vivoit auſſi fort familierement avec Clodius dans la maiſon duquel il avoit un libre accès.

petit combat où Clodius perdit la vie. Cet accident mit la ville en combuſtion; & le Senat, pour éviter qu'il n'arrivât de plus grands deſordres, nomma Pompée Conſul par proviſion, & lui ordonna de faire informer du meurtre. Pompee nomma des Commiſſaires, qu'il prit de tous les Ordres de la Ville; & Milon chargea Ciceron de ſes interêts, & le pria de défendre ſa cauſe. L'Orateur, qui avoit des obligations infinies à Milon, mit en œuvre tous les detours de ſon art, & compoſa ce beau Plaidoier, (*Orat. pro Milone*) qui eſt entre les mains de tout le monde, mais il ne le prononça pas ainſi qu'il l'avoit compoſé. Car Pompée aiant voulu mettre autour du lieu où les Commiſſaires devoient s'aſſembler quelques ſoldats armez, afin d'empêcher qu'il n'y eut du deſordre, Ciceron s'effraya, & ſa crainte le troubla ſi fort, qu'en plaidant il ne dit pas la moitié des belles choſes qu'il avoit preparées; ſi bien que Milon fut condamné à un rigoureux exil. Marſeille fut le lieu de ſon banniſſement: & l'on dit, que liſant un jour les Oeuvres de Ciceron, & ai nt trouvé l'Oraiſon qu'il avoit compoſée pour lui, il dit, après l'avoir lûë, que ſi Ciceron l'avoit prononcée comme elle etoit dans le Livre, Milon ne ſeroit pas occupé à pêcher des huitres à Marſeille.

Terentia eut à peine découvert cette ſecrete négociation, qu'elle entra dans une furieuſe jalouſie, qui la rendit le Tyran impitoïable de ſa famille. Comme elle n'étoit pas femme à digerer ſecretement ſon chagrin, elle fit des vacarmes qui auroient pouſſé à bout la patience la plus endurante. Jamais la vertu de Ciceron ne fut mieux éprouvée, ni ſa philoſophie mieux exercée. Terentia faiſoit tous les jours retentir ſa maiſon de ſes emportemens. Elle déchargeoit ſon chagrin ſur eux qui étoient autour d'elle, ne pouvant pas le faire tomber ſur Clodia qui étoit hors de priſe : & comme elle ne ſouhaitoit rien tant que de trouver une occaſion pour faire éclater ſa haine, elle ſaiſit de tout ſon cœur celle que lui offrit l'affaire de Clodius, & ſe ſervant de l'empire abſolu qu'elle avoit pris ſur l'eſprit de Ciceron ſon mari, elle l'obligea à dépoſer contre le frere de ſa rivale. C'étoit ſans doute faire une grande violence à cet Orateur qui n'ignoroit point les obligations qu'il avoit à Clodius ; mais il fallut qu'il obéît à Terentia, trop

10 Clodius avoit trois Sœurs, deſquelles il abuſoit brutalement. L'ainée, appellée Terentia, fut mariée avec Marcius Rex : La puiſnée, qu'on appelloit Clodia, eut pour époux Metellus Celer. On l'appelloit par derision *Quadrantaria*, parce que cette Dame, qui ne paſſoit pas pour fort cruelle

trop heureux encore de pouvoir à ce prix-là, remettre le calme dans ſa maiſon.

Ciceron au reſte, ne fut pas le ſeul dont la dépoſition chargea Clodius. Il ſe preſenta des témoins de toute eſpece qui l'accuſerent de beaucoup de crimes, & Lucullus même ſon beau-frere fit paroître une Servante qui dépoſa que Clodius, par un inceſte horrible, avoit rendu ſa ſœur infidele à ſon époux. (10) Il eſt conſtant que perſonne ne croïoit Clodius innocent, & qu'il auroit eu beaucoup de peine à ſe tirer d'affaire, ſi une faveur cabalée ne l'eût enlevé à la ſeverité des Loix. On mit en balance contre ſon crime, ſa naiſſance, ſes alliances, qui embraſſoient tout ce qu'il y avoit dans Rome de familles illuſtres, & la protection du Peuple qui ſe declaroit hautement pour lui. Ainſi le credit triompha de la juſtice, & cet accuſé fut abſous, quelque averé que fût ſon crime.

Il eſt vrai que le Senat pour ſauver ſon honneur eut recours aux expediens. (g) La plûpart des Juges donnerent leur avis d'une maniere fort confuſe, & le juge-

g *Plutar. Vita Cæſ. Vita Cicero.*

cuelle avoit été la dupe d'un de ſes Galands, lequel, au lieu de l'argent qu'il lui avoit promis, lui envoia une bourſe pleine de quatrains, qui étoit une eſpece de petite monnoye de billon. La plus jeune *fut donnée en* mariage à Luculle.

jugement qu'on rendit, fut conçû en termes ſi obſcurs, que pour l'interpreter il en falloit neceſſairement un ſecond, & ce fut à la faveur de cette obſcurité affectée que Clodius trouva ſon ſalut.

Ce qu'il y eut de particulier dans cette affaire, c'eſt que dans le tems que tout ce que Ceſar avoit de parens & d'amis prenoient feu pour lui, Ceſar lui-même parut au contraire fort tranquile, quoiqu'il y tût le plus intereſſé. Trop inſtruit des galanteries de ſa femme, il étoit perſuadé que ce n'étoit pas de ce jour-là que commençoit l'intrigue. Il avoit pris ſoin de la développer, & peut-être en avoit-il ſû plus qu'il n'en vouloit ſavoir. Il fut pourtant cité pour être ouï dans ſes plaintes ; mais il n'en fit jamais que de

11 Les Romains après avoir ſecoué le joug tyrannique de Tarquin, creérent des Magiſtrats, auxquels ils remirent le Gouvernement de la Republique. On les appella Conſuls, du mot latin *Conſulere*, qui ſignifie avoir ſoin ; afin que leur nom leur mit ſans ceſſe devant les yeux leur devoir. Ils n'etoient que deux : leur Charge étoit annuelle, & elle donnoit un pouvoir ſouverain à ceux qui en étoient revêtus. On ne l'obtenoit qu'à quarante-trois ans. Les Conſuls étoient Chefs du Conſeil : ils avoient le Commandement ſouverain dans la Ville, aux Armées & dans les Provinces. On les appella auſſi Préteurs : mais enſuite on crea une nouvelle Charge, ſous ce nom de Preteur, & l'on ne connut plus les premiers que ſous le nom de Conſuls. On éliſoit les Conſuls au Champ de Mars, & on les tiroit de l'Ordre des Patriciens juſqu'à la Loi Licinienne, qui or-

de moderées. Une retenue ſi hors de ſaiſon ſurprit tout le monde. On l'interroge ſur l'adultere de ſa femme, il répond qu'il n'en ſait rien; & parce que la répudiation qu'il avoit fait déja de Pompeia étoit une eſpece d'accuſation, il repliqua à ceux qui lui demandoient pourquoi donc il l'avoit répudiée : que la femme de Ceſar devoit être exemte, non ſeulement de crime, mais même de tout ſoupçon.

Il en trouva une de ce caractere dans (*b*) Calpurnie fille de L. Piſon. Comme Ceſar étoit déja puiſſant, (*i*) il deſtina ſon nouveau beau-pere pour lui ſucceder dans le Conſulat, Dignité ſublime qui pour lors étoit fort briguée. (11) Caton, Cenſeur ſevere de tous ceux

h *Voyez, Note* 18. i *Sueton. in Jul. Ceſar.*

ordonna qu'un des Conſuls ſeroit pris de l'Ordre des Plebeïens. Les Conſuls faiſoient marcher devant eux douze Licteurs ou Archers qui portoient des faiſceaux de verges & de haches liées enſemble, pour faire fouetter & decapiter ſur le champ, s'ils vouloient, ceux qu'ils trouvoient en faute. Des deux Conſuls, le premier qui avoit été élû s'appelloit le Conſul Majeur, & il avoit la preéminence du rang, & l'autre étoit ſon Collegue au Conſulat. Les Conſuls ne connoiſſoient perſonne au deſſus d'eux: leur autorité étoit abſoluë, & la Loi des Douze Tables marque aſſez que leur pouvoir etoit ſouverain. *Regio Imperio duo ſunto, iique præeundo, judicando, conſulendo; Prætores, Judices, Conſules appellantor: Militiæ ſummum jus habento: Nemini parento: Ollis ſalus Populi Romani ſuprema lex eſto.*

ceux qui vouloient primer dans Rome, ne put voir cette eſpece de trafic ſans faire beaucoup de bruit. Il declama fortement contre la violence qu'on faiſoit à la liberté publique, & dit hautement qu'il étoit honteux que les commandemens des Armées, les Gouvernemens des Provinces & les Dignitez de la Republique, fuſſent le prix & les récompenſes des mariages. Celui-ci fut le dernier de Ceſar. Il trouva dans Calpurnie toutes les qualitez qui pouvoient meriter ſon attachement.

Elle étoit d'une famille illuſtre, dont l'origine s'alloit perdre dans celle de Numa Pompilius ſecond Roi de Rome. Sa beauté étoit accompagnée d'une grande ſageſſe, d'un eſprit fort vaſte, d'une éloquence qui ne cedoit en rien à celle des plus habiles Orateurs, & d'une generoſité vraiement Romaine, & telle qu'il la falloit à l'épouſe d'un homme, qui aïant formé le projet le plus grand & le plus audacieux que l'eſprit humain puiſſe enfanter, aſpiroit à la conquête de l'Univers.

Elle conſerva dans l'une & dans l'autre fortune une égalité d'ame que rien ne put jamais alterer. Quelque haut que fût le point de gloire où Ceſar monta par ſes victoires & par ſes triomphes, elle n'en devint ni plus fie-

re

re ni plus orgueilleuſe ; tous les jours de ſa vie on la trouva toûjours la même.

Il eſt rare ſans doute de trouver une ſi grande moderation dans une ſi belle fortune ; & cela eſt d'autant plus loüable dans Calpurnie, que dans le poſte éclatant qu'elle occupoit, tout ſembloit flater ſon ambition & autoriſer ſa vanité. Sa fortune étoit extraordinaire, puiſque c'étoit la même que celle de Ceſar. Cet Empereur, par l'étenduë de ſon genie, ſuperieur à tout ce qu'il entreprenoit, de ſimple Senateur Romain, étoit devenu maître des Romains même, par la fermeté de ſon courage. Ses armes que tant de conquêtes avoient renduës formidables à toute la terre, le devinrent auſſi à Rome : & cette Republique ſi jalouſe de ſa liberté ; cette Republique, qui avoit avec hauteur donné la loi à tant de Peuples, & impoſé le joug de la ſervitude à tant de Nations, fut réduite à ſubir celui d'un de ſes citoïens. Le Senat, ce corps ſi venerable & ſi redouté ; le Senat, dis-je, maître de tous les Rois qu'il dépoſoit à ſon gré, devint eſclave lui-même de Ceſar. On vit toutes ces têtes orgueilleuſes qui le compoſoient s'épuiſer en devoirs & en ſoumiſſions, & decerner au Tyran de leur liberté les honneurs les plus auguſtes & les plus ſacrez.

On l'appella du nom pompeux de Pere de la Patrie, on lui accorda pour toûjours la Dictature ; (12) Dignité ſouveraine que Sylla, avec tout ſon pouvoir & toute ſon autorité, n'avoit oſé retenir, parce qu'elle devenoit odieuſe en même tems qu'on vouloit la rendre perpetuelle. On lui donna dans le Senat une place diſtinguée de celle des autres, par ſon élevation & par le prix de ſa matiere. On fit bâtir devant ſon Palais un ſomptueux Temple à ſon honneur. On éleva ſur le faîte de ſa maiſon un dome ſuperbe ; l'é-

12 La Dictature étoit une Charge extraordinaire que l'on ne créoit que dans un beſoin preſſant, & lorſque la Republique étoit menacée d'un peril éminent, le Dictateur étoit élu par les Conſuls : il avoit un pouvoir ſouverain de vie & de mort ſur tous les Citoïens ; ſes jugemens étoient ſans appel, & on l'appelloit le Maître du Peuple. Sous lui flechiſſoient tous les autres Magiſtrats : ſes ordres étoient reverez comme des Oracles, & les Conſuls même lui étoient ſoumis. Il étoit precedé de vingt-quatre Licteurs. Il n'étoit ſujet à aucune Loi. Il avoit droit de nommer le General de la Cavalerie, qui étoit comme le Lieutenant du Dictateur ; & il ne combattoit qu'à pied. Cette Charge ne duroit que ſix mois ; on ne voulut pas donner une plus longue durée à une puiſſance ſi monſtrueuſe, qui fourniſſoit à celui qui la poſſedoit l'occaſion de ſe rendre le Tyran de la Republique.

13 Il n'étoit permis à aucun Particulier de faire des Domes ſur leurs maiſons : c'étoit un privilege reſervé pour les Temples des Dieux.

14 Romulus premier Roi de Rome compoſa l'année

l'égalant par ce privilege ſingulier aux Temples des Dieux. (13) Enfin, (*k*) l'on donna ſon nom à un des mois de l'année, (14) on plaça ſa ſtatuë parmi celle des Dieux; &, par une impie & ſacrilege flaterie, dès ſon vivant, on lui accorda l'Apotheoſe. (15)

Dans ces honneurs exceſſifs on n'oublia pas Calpurnie, & le Senat ſi prodigue à l'égard de Ceſar, ne ſe montra pas avare envers elle. Car outre ceux qu'on accorda à cet Empereur & qui rejailliſſoient ſur ſon épouſe, on en attribua de particuliers à Calpurnie. La

k Suet. Plutar. Vita Jul. Caſ. Florus lib. 4 c. 3.

l'année de dix mois, & la commença par le mois de Mars, qui étoit le premier, & qu'il appella ainſi du nom du Dieu Mars dont il ſe diſoit le fils. A ces dix mois Numa en ajoûta deux autres, mais l'année commençoit toûjours par le mois de Mars. Le mois de Juillet étant le cinquiéme, on l'appelloit Quintilis, juſqu'à ce que pour faire honneur à Ceſar, on l'appella Julius, de ſon nom de Jules, comme enſuite on appella le ſixiéme mois Auguſtus, à l'honneur de l'Empereur Auguſte.

15 L'Apotheoſe étoit une ceremonie que faiſoient les Payens, lorſqu'ils vouloient mettre au nombre de leurs Dieux quelque Homme Illuſtre. Il falloit qu'il eut merité cet honneur par de fameux Exploits. On étoit fort reſervé pour accorder ainſi l'Immortalité à des hommes; mais quand la flaterie ſe fut emparée de l'eſprit des Romains, on vit accorder les Honneurs Divins à des hommes vivans: car au commencement l'Apotheoſe ne ſe faiſoit qu'après la mort de celui qu'on vouloit placer dans le Ciel.

La flaterie n'oublia aucune loüange ni aucun titre à lui donner; & le Senat aïant par une ſervile complaiſance accordé les honneurs divins à Ceſar, Calpurnie avoit droit de tout prétendre.

Cependant tous ces titres de vanité, cette puiſſance, ces honneurs capables de corrompre la plus grande moderation, ne donnerent aucune atteinte à celle de Calpurnie. On ne trouva jamais en elle aucune marque d'orgueil. Son élevation n'étoufa pas ſa modeſtie. On ne vit nulle difference entre Calpurnie femme de Ceſar ſimple Senateur, & Calpurnie femme de Ceſar Maître de l'Univers. Ses manieres furent toûjours les mêmes; c'eſt à dire, toûjours honnêtes, toûjours affables: & ſa douceur, ſa bonté & ſa moderation, conſervées dans la plus éclatante fortune du monde, furent admirées, comme l'on admira enſuite cette fermeté d'ame qu'elle fit paroître à la mort funeſte de Ceſar.

Quelque peu violente que fût (*l*) la domination de ce Dictateur, qui ſe piquoit d'une grande clemence & de beaucoup de generoſité, elle devint pourtant inſupportable à un Peuple accoûtumé à la liberté, qui ne ſavoit ce que c'étoit que ſervitude; & qui, n'aïant jamais ſenti d'autre poids que celui

l Plutar. Suet. Vita Jul. Ceſar.

celui des Loix qu'il s'étoit lui-même impoſé, regardoit l'élevation & la puiſſance de Ceſar, moins comme le prix de ſon merite & de ſon habileté, que comme un preſent de la foibleſſe & de l'indolence des Romains. Le Senat étoit compoſé d'une infinité de grands hommes, dont pluſieurs avoient commandé à Ceſar, & auxquels il étoit dur de flechir ſous une autorité abſoluë, d'obéïr à celui qu'ils avoient vû peu auparavant ſoumis à leurs ordres, & de ſe voir dans la dépendance gênante d'un homme qu'ils croïoient n'avoir au-deſſus d'eux qu'une ambition demeſurée. Ils s'uniſſent d'interêt, & couvrant du ſpecieux nom de défenſe de la liberté publique, ce qui n'étoit peut-être qu'un effet de quelque mécontentement particulier, ou d'une jalouſie inquiete & impuiſſante, ils forment le deſſein de ſecoüer le joug de cette nouvelle domination qu'ils ne ſupportoient qu'à regret, & de donner une prompte fin au pouvoir de Ceſar, en la donnant à ſa vie.

Ce fut dans le cœur de Brutus & de Caſſius, que germa cette trahiſon. Ils s'aſſocierent beaucoup de Senateurs du premier merite : il ne leur manquoit qu'une occaſion pour executer leur deſſein ; & ils marquerent pour cela un jour que Ceſar devoit aſſembler le Se-

nat, pour lui propoſer un grand deſſein. L'on tramoit ſourdement cette conſpiration, lorſque Calpurnie eut des preſſentimens ſecrets du malheur qui la menaçoit. Elle ſongea que le dome, qui, par un Decret ſolemnel du Senat, avoit été élevé ſur la maiſon de Ceſar, étoit tombé, & qu'on aſſaſſinoit ſon époux entre ſes bras. Ce ſonge affreux interrompit ſon ſommeil, & à peine elle fut éveillée, qu'elle ouït les portes de ſa chambre s'ouvrir d'elles-mêmes avec un grand bruit. Calpurnie, quoique peu ſuperſtitieuſe, fut d'abord effraïée. Sa tendreſſe pour Ceſar lui fit appréhender que ce ſonge ſiniſtre ne ſe verifiât ſur ce Prince, pour qui elle ſavoit qu'elle avoit tout à craindre : & ſes allarmes redoublerent lorſqu'elle vit ſon époux obſtiné à vouloir aller au Senat, malgré les divers préſages qui l'avertiſſoient d'un peril éminent; malgré les avis qu'on lui donnoit de pluſieurs endroits, qu'on attentoit à ſa vie, que les Ides de Mars devoient lui être funeſtes, que ce jourlà même lui ſeroit fatal. A ces avertiſſemens aſſez intereſſans, Calpurnie joignit ſes larmes, & les amis de Ceſar leurs prieres. L'on crut qu'elles faiſoient quelque effet ſur l'eſprit de cet Empereur, quand on le vit indeterminé, s'il iroit au Senat, ou s'il ten-

renvoïeroit à une autre jour à y proposer l'expedition contre les Parthes, qu'il avoit en tête. Réſolu enfin à rompre l'aſſemblée, parce que d'ailleurs il ne ſe portoit pas trop bien, il envoïoit Marc Antoine pour la congédier, lorſque Decimus Brutus, ſurnommé Albinus, fut lui dire qu'on n'attendoit plus que lui; que le Senat, aſſemblé par ſon ordre, avoit réſolu de le declarer Roi de toutes les Provinces de l'Empire, & de lui permettre de porter les ornemens de cette Dignité; qu'il y avoit de la foibleſſe d'ajoûter foi aux ſonges d'une femme; & que ce ſeroit marquer une fierté trop orgueilleuſe de renvoïer les Senateurs ſans les ſaluer & ſans les remercier de leur bonne volonté.

Ces perfides perſuaſions déterminerent l'eſprit flotant de Ceſar. Il s'y laiſſa ſurprendre avec d'autant moins de défiance, que Brutus Albinus lui étoit redevable de mille bienfaits. Ceſar donc, quoiqu'aſſez éclairé de ſes propres lumieres, s'abandonna à ſa deſtinée ſur la foi de Brutus, & s'en alla au Senat accompagné de ce faux ami. Il n'étoit qu'à quelques pas de ſa maiſon, lorſqu'un eſclave inconnu ſe préſenta pour lui parler; mais n'aïant pû fendre la foule, qui environnoit Ce-

ſar, il alla chez Calpurnie, & la pria de le retenir chez elle juſqu'au retour de l'Empereur, auquel il vouloit, diſoit-il, communiquer des choſes de la derniere importance.

Un autre homme, plus vigoureux, ou plus adroit que l'eſclave, fendit la preſſe, s'approcha de Ceſar, & lui donna un memoire, qui contenoit tout le ſecret de la conſpiration, en le priant de le lire inceſſamment, parce qu'il y trouveroit des choſes qu'il lui importoit grandement de ſavoir. Mais ce Prince aïant pluſieurs fois tenté de le lire, en fut toûjours empêché par la multitude des gens qui l'obſedoient & qui lui parloient de mille affaires. Ainſi Ceſar, livré à ſa perte, par une triſte fatalité, entra dans le Senat, accompagné de ceux qui ne l'y conduiſoient que pour le ſacrifier à la liberté publique, qu'ils ſe plaignoient qu'il avoit opprimée, ou plûtôt pour l'immoler à leur jalouſie particuliere.

Ce fut ſans doute un malheur pour Ceſar, que Marc Antoine n'entra pas dans le Senat avec les autres. Comme il n'étoit pas de ce noir complot, mais au

15 Beaucoup crurent que Marc Antoine ſavoit le ſecret de la Conſpiration que l'on avoit formée contre Ceſar. L'on dit même que Trebonius lui en fit confidence, en allant au-devant de Ceſar, qui revenoit d'Eſpagne: qu'à la verité Marc Antoine ne

au contraire fort attaché aux interêts de Ceſar, il eſt conſtant qu'il l'auroit défendu. (16) Brutus l'avoit fort bien prévû; & ce fut pour cela qu'il l'arrêta adroitement à la porte du Senat, affectant de lui faire confidence de quelque grand ſecret, quoiqu'en effet il ne le retînt que pour donner aux autres le tems de faire leur coup: & l'artifice réüſſit.

Ceſar fut à peine aſſis, que les Conjurez l'environnerent comme pour lui faire honneur. Cimber commença de le prendre par la robe: à ce ſignal, dont ils étoient convenus, Caſca lui donna un coup de poignard, & les autres Conjurez s'approcherent l'épée à la main.

Ceſar ſe défendit quelque tems; mais aïant remarqué parmi les Conſpirateurs Marcus Brutus tenant à la main ſon épée: Brutus qu'il avoit comblé de bienfaits: Brutus qu'il avoit toûjours puiſſamment appuïé dans ſes prétentions: Brutus qu'il aimoit avec tant de tendreſſe, & qui lui étoit cher pour plus d'une raiſon; (17) alors il ſe couvrit de ſa robe, en diſant amou-

reu-

ne voulut pas être de la partie, mais qu'il avoit été aſſez fidele au ſecret pour ne pas le reveler à Ceſar.

17 Servilie, mere de Brutus, fut de toutes les Maîtreſſes qu'eut Ceſar, celle qu'il aima avec plus

Cette Famille ſe diviſa en deux branches, dont l'une portoit le glorieux ſurnom de *Frugi*, qui veut dire Gens de bien. Le ſurnom de Piſon étoit commun à toutes deux. Calpurnius Piſon, pere de Calpurnie, fut Conſul l'an 753. de Rome, auquel pluſieurs mettent la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. Calpurnie remit à Marc Antoine les papiers & l'argent de Ceſar. Au reſte Calpurnie dont nous parlons eſt differente d'une Romaine de même nom, laquelle plaida un jour ſa cauſe avec tant de feu, de colere & d'emportement, qu'elle donna occaſion à un Edit, qui défendit à celles de ſon ſexe de s'ingerer à l'avenir de plaider.

LIVIE DRUSILLE

Femme d'Octave Ceſar Auguſte.

DE toutes les Imperatrices Romaines, l'on peut dire que Livie eſt celle qui a fait plus d'honneur à ſa Dignité, & qui en a mieux ſoutenu le caractere. Auguſte même lui doit une partie de ſa gloire, puiſqu'il la (*a*) conſultoit dans les affaires les plus importantes & les plus difficiles, & que ſouvent il en ſuivoit les avis. Elle étoit fille de Livius Druſus Calidianus qui ſe voïant du nombre des proſcrits pendant les fureurs du Triumvirat, ſe (*b*) jetta précipitamment dans le parti de Brutus & de Caſſius, & ſe (*c*) tua enſuite d'un aſſez grand ſang froid, après la bataille de Philippes, pour ne pas tomber entre

a *Senec. de Clem. lib. 1. c. 9.*
b *Dio lib. 48.* c *Vell. Paterc. Hiſt. lib. 2.*

entre les mains de Marc Antoine & d'Auguſte.

La famille dont Livie étoit iſſuë, étoit ſans contredit une des plus illuſtres de Rome: (*d*) ſon origine étoit plus ancienne que celle de la Ville même. Il n'y en a point qui ait fait plus de bruit dans l'Hiſtoire; ſoit à cauſe des grands (*e*) hommes qu'elle a produit; ſoit à cauſe de l'affectation qu'ont eu tous ceux de la Famille Patricienne (1) des Claudes, ſi l'on en excepte P. Clodius, de prendre le parti du Senat contre le Peuple, qu'ils traiterent toûjours avec mépris, avec hauteur, & même avec inſolence. C'eſt de cette Famille des Claudes que Calidianus étoit ori-

gi-

d *Plutar. Vit. Publicol.* e *Sueton. in Tiber. cap.* 1. *&* 2.

1 Pour comprendre ce qu'étoient les Familles Patriciennes, il faut ſavoir que Romulus choiſit les plus riches & les plus apparens des Romains, & les ſepara du reſte du Peuple. Comme c'étoient les plus conſiderables en biens, en prudence & en ſageſſe, il les appella du nom venerable de Peres, & le reſte fut appellé du ſimple nom de Peuple. Les Deſcendans des Peres furent appellez Patriciens. Enſuite ce même Roi choiſit cent d'entre les Peres, & en compoſa le Senat; & entre les autres Familles, tant Patriciennes, que Plebeïennes ou du Peuple, il en choiſit trois cens, pour compoſer un troiſiéme Ordre, moyen entre le Senat & le Peuple; & ce fut l'Ordre des Chevaliers. Ainſi tous les Romains étoient ou Senateurs, ou Chevaliers, ou *Plebeïens*. Si quelqu'un de Race Patricienne,

n'étant

ginaire; & ce n'eſt que par (*f*) adoption qu'il appartenoit à la maiſon des Liviens, d'où il prit le nom de Livius & ſa fille celui de Livie: le nom de Druſille venant de Druſus, nom aſſez connu parmi les Claudes.

A la ſplendeur de ſa naiſſance, Livie (*g*) joignoit une beauté, avec laquelle aucune autre de Rome ne pouvoit être miſe en parallele. Elle avoit un eſprit vaſte, élevé, cultivé par les Belles Lettres, & capable de tous les détours de la politique la plus ſerieuſe & la plus rafinée; une (*h*) intelligence ſubtile, un diſcernement juſte, un enjouëment delicat & ſpirituel, un goût ſûr,

f *Tacit. Ann. 5. c. 1.* g *Vell. Paterc. Hiſtor. lib. 2.*
h *Macrob. lib. 2. cap. 5.*

n'étant ni Senateur, ni Chevalier, avoit les qualitez requiſes pour être Chevalier, il étoit fait Chevalier. Si quelqu'un de l'Ordre des Chevaliers avoit de même les qualitez requiſes pour être Senateur, on le faiſoit Senateur: & ceux qui, quoique de Race Patricienne, n'étoient ni Senateurs, ni Chevaliers, reſtoient par neceſſité Plebeïens; car pour monter de degré en degré, il falloit avoir certaines facultez avec une bonne reputation. De tout ceci il paroît qu'il y avoit trois ſortes de Patriciens & de Plebeïens. Patriciens & Plebeïens Senateurs, Patriciens & Plebeïens Chevaliers, Patriciens & Plebeïens du Vulgaire, ce qu'on regloit ſur le denombrement des biens que chacun avoit. Quand on aſſemblóit le Senat les Peres y étoient appellez par un Huiſſier, & le Peuple étoit convoqué à l'Audience publique au ſon d'un cornet.

ſûr, une pénetration profonde, qui dans les affaires les plus épineuſes lui donnoit une ſi grande facilité à prendre le parti le plus judicieux, (*i*) qu'Auguſte dans la ſuite n'eut jamais d'entretien ſerieux avec elle, qu'il n'inſerât dans ſon journal. Au reſte, elle (*k*) étoit altiere, ſuperbe, ambitieuſe, aïant ce caractere de hauteur & cet air de domination & de fierté, qui étoient propres à la maiſon Claudienne. Sa ſeverité n'étoit pourtant, ni farouche, ni incommode; & quoiqu'elle ſe piquât de cette rigueur ancienne de la Republique, elle (*l*) ſavoit néanmoins l'adoucir par beaucoup d'honnêteté, & par un certain air de liberté qu'on ne ſouffroit point dans les femmes du premier âge de Rome.

Telle étoit Livie qu'on donna en mariage à Tibere Claude Neron, qui étoit auſſi

i *Senec. de Clement. lib.* 1. *c.* 9. k *Sueton. in Aug.*
l *Tacit. Ann.* 5. *c.* 1.

2 Le Pontificat étoit une des plus belles Charges de Rome. Les Pontifes furent établis par le Roi Numa Pompilius, pour preſider aux Cerémonies publiques. Ils avoient ſoin de tout ce qui regardoit le Culte des Dieux & la Religion. Ils veilloient au ſalut des Citoïens, à leur liberté, à leur fortune. Ils connoiſſoient de toutes les Cauſes où il s'agiſſoit du Culte des Dieux. Ils faiſoient des Loix touchant les Sacrifices. Ils n'étoient ſoumis à perſonne, & ne rendoient raiſon de leur conduite ni au Senat, ni au Peuple. Au commencement de leur inſtitution ils n'e-

auſſi de la Famille des Claudes; homme d'un ſavoir éminent & d'une bravoure ſi generalement reconnuë, que Jules-Ceſar qui connoiſſoit le vrai merite, voulut (*m*) honorer celui de Tibere, du Pontificat, (2) & lui confier la conduite des Colonies qu'il envoïa à Arles, à Narbonne & dans pluſieurs autres Villes des Gaules, pour (*n*) récompenſer les importans ſervices qu'il lui avoit rendus à la tête de l'Armée Navale, dont il l'avoit fait General dans la guerre d'Alexandrie, qui fut terminée par une victoire ſignalée, que Ceſar gagna, & à laquelle Tibere Neron ne contribua pas peu.

Ce mariage fut bientôt fecond: Livie devint enceinte, & elle en conçut une joie que rien ne pouvoit moderer que la crainte de n'avoir pas un garçon, ce qu'elle ſouhaitoit avec cette paſ-

m *Vell. Paterc. Hiſtor. lib.* 2.
n *Sueton. in Tiber. c.* 4.

n'étoient que quatre, qu'on tiroit de l'Ordre des Patriciens. Depuis on y en ajouta autres quatre tirez de l'Ordre des Chevaliers, & Sylla enſuite augmenta ce nombre d'autres ſept; de ſorte que ces quinze Pontifes compoſoient un Corps, qu'on appelloit le College des Pontifes, auquel preſidoit le premier d'entr'eux, qu'on nommoit le Souverain Pontife. Comme il y avoit de très-grands Privileges attachez à cette Dignité, il y eut ſouvent des brigues pour l'obtenir. Les Empereurs s'en ſaiſirent, & ſe firent un honneur d'être revêtus de cette Charge, qui fut abolie ſous *Theodoſe.*

paſſion ordinaire aux jeunes mariées. Il n'eſt rien qu'elle ne mît en uſage pour découvrir ſi ſes deſirs ſeroient accomplis. Cette curioſité étoit digne de ſon âge, & l'on raconte qu'elle s'aviſa (o) d'ôter un œuf de deſſous une poule qui en couvoit; & qu'à force de le tenir ſerré dans ſa main ou dans ſon ſein, elle l'échauffa tant, qu'elle en fit éclorre enfin un pouſſin avec une crête merveilleuſe; ce qu'elle regarda comme un préſage qui lui promettoit un enfant mâle. L'évenement répondit à ſon eſperance: elle accoucha de Tibere Claude Neron, dont l'enfance fut expoſée à tant de traverſe. Comme cet endroit de l'Hiſtoire ſert beaucoup à l'éclairciſſement de celle de Livie, il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos de le rapporter le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

Après que Jules-Ceſar eut été aſſaſſiné en plein Senat, comme nous l'avons dit, l'on ſe flata que (p) Rome trouveroit la fin de ſon eſclavage dans celle de ſon Tyran, & que la République verroit renaître ſa liberté, de la mort de celui qui l'avoit opprimée. Mais cette mort ne fut au contraire qu'une

o *Plin. l.* 10. *c.* 55. *Sueton. in Tib.* p *Flor. lib.* 4.

3 La Gaule Ciſalpine étoit ce que nous appellons aujourd'hui la Lombardie, qui fait une partie

qu'une fatale ſemence de diſcordes & de diviſions, & le ſujet d'une guerre plus que civile. Les Empires ont ſans doute leur deſtin comme les hommes: Rome étoit montée au plus haut point de gloire & de grandeur où elle pouvoit arriver; il falloit que ſelon la viciſſitude des choſes humaines, elle retombât dans ſon premier état, & qu'elle rentrât dans les fers dont elle s'étoit ſi glorieuſement dégagée.

Marc Antoine General des troupes de Jules-Ceſar & d'Octave Ceſar, qui fut depuis appellé Auguſte, fils adoptif & neveu de cet Empereur, réſolurent de venger ſa mort, chacun d'eux par des motifs particuliers, qui aboutiſſoient pourtant tous à la même fin, & qui n'étoient que le ſceau de leur ambition. Marc Antoine étoit actuellement revêtu du Conſulat. Dignité qui lui donnoit une autorité ſouveraine. Ceux de ſon ſang poſſedoient les emplois les plus importans; & de ſes deux freres, l'un étoit Tribun & l'autre exerçoit la Preture. Enflé de ſon pouvoir & du credit de ſes freres, il crut qu'il avoit droit de tout prétendre; & dans cette aveugle préſomption, il demanda le Gouvernement de la Gaule Ciſalpine (3) qui avoit été donné par Ceſar

(3) Partie de l'Italie, entre les Alpes & l'Apennin, ſur l'un & l'autre *côté du Pô.*

ſar à Decimus Brutus, qui fut enſuite un de ſes meurtriers.

Antoine ne trouva pas à l'obtenir la facilité qu'il s'étoit imaginé. Son ambition étoit redoutée dans le Senat, on n'avoit garde de la rendre plus orgueilleuſe, en lui mettant en main un Gouvernement ſi conſiderable. D'ailleurs

4 Junius Brutus, fils de Tarquinie, ſœur du Roi Tarquin le Superbe, voyant que ce Roi cruel faiſoit mourir les Principaux de Rome, deſquels il s'imaginoit avoir quelque choſe à craindre; contrefit l'inſenſé, afin de ſe rendre mepriſable, & de ne donner aucun ombrage à ce Roi ſoupçonneux. Cependant il parut bientôt que Junius, ſous cette feinte folie, cachoit une prudence profonde. Titus & Aruns, fils du Roi, voulant aller à Delphes, par ordre de leur pere, pour conſulter l'Oracle, à raiſon d'un Prodige qui étoit arrivé à Rome, obligerent leur Couſin Brutus d'être de la partie, afin de s'en ſervir comme d'un jouet. Après qu'ils eurent fait à l'Oracle leurs demandes au ſujet du Prodige, ils lui demanderent, par maniere de raillerie, lequel d'entr'eux devoit regner après Tarquin: & l'Oracle ayant repondu: Que celui des jeunes Seigneurs, qui étoient là préſens, qui le premier donneroit un baiſer à ſa mere obtiendroit bientôt dans Rome l'autorité ſouveraine; les deux Princes, qui s'imaginoient bien que cette prédiction les regardoit uniquement, convinrent entre eux de tirer au ſort, à qui feroit le premier un baiſer à ſa mere. Brutus n'eut garde s'arrêter au ſens apparent de l'Oracle, car il comprit bien que cette réponſe étoit myſterieuſe; ainſi, faiſant ſemblant d'être tombé, il fit un baiſer à la Terre, qui eſt la mere commune de tous les hommes. L'Oracle ſe verifia en ſa faveur. Sextus Tarquinius, autre fils du Roi, ayant ſouillé brutale

s on regardoit Brutus comme un
nſeur de la Republique. On n'a-
pas oublié que Rome devoit ſa
niere liberté à un de ſes aïeux; (4)
ſavoit que l'amour de la Patrie
e une vertu hereditaire dans ſa fa-
le, & il n'y avoit nulle raiſon de
ouiller Brutus de ſon Gouvernement
pour

nent le lit du Senateur Collatinus, en fai-
violence à Lucrece ſa femme, & en atten-
à ſa pudicité, malgré toutes les reſiſtances
fit cette vertueuſe Romaine; cette entrepri-
andaleuſe irrita ſi fort les Romains, qu'ils
nt les armes, ſous la conduite de Brutus,
les anima à venger l'injure ſanglante & ou-
rſe qu'on avoit fait à Collatin, & leur fit
ettre avec ſerment de ne plus ſouffrir la do-
ation des Rois. En effet, on chaſſa Tarquin
ome, auſſi-bien que toute ſa famille, & on
la puiſſance Souveraine entre les mains de
: Magiſtrats, qu'on appella Conſuls. Brutus
e premier ſur qui on jetta les yeux, pour rem-
cette haute Dignité; &, par ſa conduite, il
oit qu'on ne s'étoit pas trompé dans le choix
n avoit fait de lui, pour défendre une liberté
: il étoit l'Auteur. Il ſoutint les interêts de
: nouvelle Republique avec un zele ſi ardent;
i bien ſentir au Peuple les avantages & les
ceurs de l'indépendance, & donna tant de
ques de ſon amour pour la Patrie, qu'après
nort les Dames Romaines porterent le deuil
ant un an, & on érigea à ſon honneur une
uë dans le Capitole. Sa memoire fut toujours
rande veneration dans Rome. On regardoit
aiſſance de la Republique comme ſon ouvra-
Auſſi, lorſque Jules-Ceſar ſe fut emparé de
torité ſouveraine, on trouva un jour écrits
la Statuë de Brutus ces mots: *Plut aux Dieux*
tu fuſſes en vie!

pour le donner à Antoine. On pourtant: mais ce ne fut qu'à la citation d'Auguſte, qu'on ne v point mortifier par le refus de la miere grace qu'il eût encore dema

Redevable à Auguſte d'un ſerv ſignalé, Marc Antoine devoit, ce ble, lui marquer ſa gratitude: d'autres conſiderations prévalur celles de la reconnoiſſance. (q) l de jalouſie & outré que Jules-Ceſ fait Auguſte ſon premier heritier à préjudice, il entréprit de le trav dans tous ſes projets, de donner fin criminelle à ſes deſſeins, & un vais jour à ſes actions, afin de r ſuſpectes toutes ſes démarches; & le mieux (r) ruiner dans l'eſpr Senat & le rendre plus odieux, noircit de mille crimes dont il l'accuſa, juſqu'à vouloir faire qu'il l'avoit voulu aſſaſſiner.

La mauvaiſe volonté de Marc toine étoit trop marquée pour po être ignorée d'Auguſte, qui, qu fort jeune, connoiſſoit qu'il devoi continuellement en garde contr homme duquel il voïoit bien qu'i voit ſe méfier. Auſſi, ne doutant qu'Antoine ne fût l'ennemi do avoit le plus à craindre les prat

q *Florus lib.* 4. r *Vell. Paterc. Hiſt. lib.* 2
ſ *Sueton. in Aug.*

& les trahit. Il rompit tout commerce avec lui ; & afin de le mettre hors d'état de lui nuire, il résolut de ruiner son parti. Dans ce dessein, aïant reflechi que le Gouvernement de la Gaule Cisalpine donnoit de grands avantages à celui qui en étoit revêtu, & qu'il étoit important qu'Antoine à qui il l'avoit fait donner ne s'en saisît, il rechercha d'amitié Brutus qui étoit encore dans son Gouvernement, & lui fit dire de ne pas le quitter & de ne point le ceder à Antoine. Pour lui lever tout sujet de défiance, & lui persuader que son procedé étoit plein de franchise & de sincerité, il lui envoïa des munitions à Modene, où il s'étoit retiré, & quelque secours d'hommes & d'argent, renvoïant à un autre tems la vengeance de la mort de Cesar.

L'année du Consulat de Marc Antoine étant expirée, le Senat s'assembla pour créer de nouveaux Consuls, & pour déliberer sur les précautions que l'on devoit prendre contre les dangereux desseins de cet ambitieux de qui l'on n'étoit point satisfait, non plus que de Dolabella son collegue. Ciceron, ce fameux Orateur qui étoit sans contredit le premier en réputation & en autorité dans le Senat, déclama avec beaucoup de vehemence contre Antoine avec lequel il étoit brouillé

depuis quelque tems. Jamais ſon éloquence n'emploïa ſes couleurs ni avec plus d'art ni avec plus de ſuccès. Appuïé de l'amitié d'Auguſte qui l'avoit chargé de ſes interêts & dont le credit & les armes aſſuroient ſa timidité, (*t*) il fit le portrait de ſon ennemi avec tant d'artifice, en exagerant adroitement les vices de cet ambitieux Romain, & en mettant en évidence tous ſes défauts, qu'il ſembloit que dans Antoine l'on voïoit un abregé de toute ſorte de crimes. Jamais Ciceron ne ſe ſervit plus avantageuſement du don qu'il avoit de perſuader; car, après avoir cenſuré la vie de Marc Antoine & expoſé toutes ſes actions du côté qu'elles pouvoient recevoir du blâme, il ſut faire comprendre ſi clairement au Senat que les funeſtes (*u*) effets que ſon orgueilleuſe domination avoit déja produit, n'étoient qu'un avertiſſement de ceux qu'on en devoit craindre, que Marc Antoine fut declaré ennemi de la Republique, par un Arrêt

t *Philippic.* 2. u *Eutrop. de Geſtis Romann. lib.* 7.

5 Après la Bataille de Modene, le bruit courut à Rome qu'Auguſte avoit fait mourir les deux Conſuls Hirtius & Panſa, afin d'être ſeul Maître des Armées. La mort de Panſa fut tout à fait ſi ſuſpecte, que le Medecin Glycon fut arrêté par ordre du Senat, ſur le ſoupçon qu'on eut, qu'il *avoit* empoiſonné la playe de ce Conſul, pour con-

rêt qui l'épouventa ſi fort, qu'il quitta Rome où il ne ſe croïoit pas en ſûreté.

Antoine ne manqua pas d'amis qui tâcherent de le juſtifier des crimes qu'on lui impoſoit : mais leurs efforts furent inutiles. L'éloquence de Ciceron fut victorieuſe : (x) le Senat prévenu contre Antoine, lui ordonna de mettre bas les armes ; & ſur le (y) refus qu'il en fit, Auguſte conjointement avec les Conſuls Hirtius & Panſa, eurent ordre de l'aller combattre devant Modene qu'il avoit aſſiegée. La bonne cauſe triompha. L'Armée d'Antoine fût défaite ; il ſe vit lui-même obligé de chercher ſon ſalut dans une fuite honteuſe & précipitée : le ſiege fut levé, & le Senat n'eut à regreter que les deux Conſuls que la mort enleva d'entre les bras, pour ainſi dire, de la Victoire, & qui, après avoir bien fait leur devoir, perirent tous deux dans le combat, par une fin dont on a parlé fort diverſement. (ſ)

Au-

x *Vell. Paterc. Dio.* y *Appian. Flor. Sueton.*

complaire à Auguſte. Beaucoup crurent qu'Auguſte lui-même avoit tué Hirtius dans la chaleur du combat : & ſi quelques uns diſoient qu'Auguſte étoit incapable d'une ſi infâme lâcheté ; d'autres diſoient, qu'on pouvoit tout croire d'un homme ſi ambitieux, & qui avoit de ſi vaſtes deſſeins.

Auguſte ne reçût pas de cette victoire tout le fruit qu'il en attendoit. Les partiſans de Pompée qui étoient en grand nombre, reprirent courage par la défaite d'Antoine qu'ils n'aimoient pas, parce qu'il avoit fort contribué à la ruine du grand Pompée: mais comme Auguſte ne leur étoit pas moins odieux, parce qu'étant fils adoptif de Jules-Ceſar & ſon heritier, ils voïoient bien qu'il ſeroit auſſi l'ennemi de la poſterité de Pompée, ils cabalerent pour lui faire perdre la récompenſe de ſes travaux. Ils ne manquerent point de raiſons ſpecieuſes: mais ſur tout l'interêt public fut le voile qui couvrit leur reſſentiment particulier. Ils firent voir qu'il étoit de dangereuſe conſequence de trop élever un homme, qui pouvoit devenir aſſez puiſſant pour ſe rendre enſuite maître de la République; qu'Auguſte ſous le beau prétexte de proteger la Ville, ne tendoit qu'à devenir ſon Tyran, & que le Senat, s'il connoiſſoit bien ſes veritables interêts, devoit toujours être en garde contre un homme, qui n'étoit pas moins redevable de l'Empire de Ceſar, que de ſon nom & de ſes biens. Ces remontrances firent tant d'impreſſion ſur les eſprits, qu'on décerna l'honneur du triomphe à Domitius, ſans qu'on parlât d'Auguſte, à qui l'on refuſa auſſi le Conſulat, qu'il avoit demandé

pourtant après par l'adreſſe de Ciceron.

Auguſte fut extrêmement ſurpris de voir les hautes eſperances, dont ſa victoire l'avoit rempli, ſi mal récompenſées. Il accuſa le Senat d'ingratitude. Il diſoit que Brutus n'avoit fait qu'être ſpectateur tranquille du combat, tandis qu'il avoit au contraire expoſé ſa vie comme le moindre Soldat, & couru mille perils pour les interêts de la République; que cependant, par une conduite qu'il trouvoit fort bizarre, l'on avoit accordé à Brutus un honneur qu'il croïoit qu'on lui voloit. Ce procedé l'aigrit vivement contre le Senat, & il réſolut de ſe venger d'une injuſtice qui lui paroiſſoit ſi outrageuſe.

Il étoit dans cette ſituation, lorſque Lepidus, dans l'Armée de qui Marc Antoine s'étoit retiré après ſa défaite, voulant profiter du mécontentement où il avoit appris qu'étoit Auguſte, pour le porter à quelque accommodement, lui fit comprendre qu'il devoit ſe méfier du Senat, qui étoit tout compoſé de Gens entierement devoüez à la poſterité de Pompée, de la memoire de qui ils étoient encore tous remplis; qu'il devoit ſonger à venger la mort de ſon pere, plûtôt qu'à favoriſer ceux qui l'avoient aſſaſſiné; &, voïant que ces raiſons faiſoient impreſſion ſur ſon eſ-

pût, il lui (z) proposa de faire la paix avec Antoine, & de s'unir ensuite tous trois pour le venger de leurs ennemis.

Auguste trouva ses avantages & sa sûreté dans ces propositions. Les soldats obligés par la nécessité, par les victoires & par les richesses, qu'ils recevoient chaque année du sénat, avoient commandement d'une grosse armée, & pouvoient donner un avantage remarquable au parti qu'ils favoriseroient. Auguste voyoit qu'il falloit à tout prix, s'assurer de leur zèle ; & les offres [illegible] Antoine [illegible]

à bout de ſes deſſeins ſans le ſe-
irs d'autrui. Il s'accommoda donc
tems & à ſes beſoins ; &, faiſant
ıblant de mettre ſous pieds les ou-
;es qu'il avoit reçû de Marc An-
ıe, il offrit de faire la paix & elle
bientôt concluë. Lepidus, M,
:oine & Auguſte ſe rendirent dans
lſle, qui eſt entre Perouſe & Bou-
ne ; (6) & après s'être embraſſez
'être fait les proteſtations les plus
arentes d'une ſincere amitié, ils
nerent ce fameux Triumvirat, qui
ıplit Rome de meurtres. Toutes
clauſes de cette fatale ſocieté al-
ınt à la violence. Il fut réſolu
ils prendroient eux trois le Gou-
nement de la Republique, avec
torité ſouveraine; qu'il n'y auroit
plus

eaux qu'ils pouvoient paſſer ſans crainte; en
ınt ſa robe qui étoit le ſignal dont on étoit
enu. D'abord Auguſte & Antoine ſe ſepa-
it de leurs gens & de leurs amis, qu'ils
rent au bout des ponts qu'on avoit fait pour
mmunication. Ils s'avancerent ſeuls, & d'un
'gal, juſqu'au milieu de l'Iſle, où ils ſe ren-
erent. Pour qu'il n'y eût entre eux aucun
de defiance, ils ſe fouillerent, pour voir
ne portoient point d'armes cachées ; & a-
s'être embraſſez, ils s'aſſirent tous trois
un lieu decouvert, d'où ils pouvoient être
de leurs gens. Auguſte, à cauſe de ſa di-
de Conſul, ſe plaça au milieu, entre Le-
& Antoine : leur conference dura trois
, & le Triumvirat en fut le funeſte re-

plus de Conſuls ; qu'eux ſeuls diſpoſeroient de toutes choſes ; qu'ils partageroient entr'eux les Provinces & les Legions ; qu'ils feroient la guerre à Caſſius & à Brutus, & qu'ils s'entrelivreroient leurs ennemis, pour ſe venger chacun en particulier des injures & des mauvais offices qu'ils croïoient en avoir reçû. Et pour rendre cette reconciliation plus ſincere, & cette union plus durable, il fut arrêté qu'Auguſte épouſeroit Clodia, belle-fille d'Antoine, laquelle Fulvie avoit euë de Clodius ſon premier mari.

Ce monſtrueux projet ainſi concerté, l'on vit paroître à Rome le catalogue ſanglant, qui contenoit le nom de ceux qui étoient proſcrits & condamnez à la mort, écrit en gros caracteres : le nombre en augmentoit tous les jours ; & tel qui s'eſtimoit heureux de n'avoir pas lû ſon nom dans cette liſte funeſte, apprenoit le lendemain par ſa mort qu'il y avoit été ajoûté. Chacun vit flotter ſa fortune au gré de ces Barbares. Les Dignitez, qui juſques-là avoient été inviolables, devinrent un aſile mal aſſuré pour ceux qui les poſſedoient. On voïoit des Conſuls, des Preteurs, des Tribuns à genoux aux pieds de leurs eſclaves, qu'ils prioient de ne pas les trahir, en découvrant le lieu où ils ſe cachoient. Il étoit défendu, ſous peine de

de la vie, de donner retraite à aucun des proſcrits & de pleurer leur mort: la pitié devint criminelle dans ceux qui en donnoient la moindre marque. Il ne fut pas même permis de verſer des larmes & de pouſſer des ſoupirs; derniere reſſource qui reſte aux malheureux: & après la perte douloureuſe de ce que l'on avoit de plus cher, l'on étoit encore obligé de faire un ſacrifice forcé de ſes regrets. Enfin, l'on en vint à ce point de miſere, qu'on regarda comme le plus grand bonheur du monde de pouvoir échaper à la fureur de ces trois Tyrans.

La face de la Ville ne fut jamais plus effroïable. L'on ne vit que trouble & confuſion; l'on n'entendit parler que de ſupplices, que de morts, que de ſang répandu: & Rome juſques-là n'avoit point ſervi de theatre à une plus horrible cruauté. Ce fut alors que l'on vit renaître les tems malheureux des proſcriptions de Marius & de Sylla. Plus de cent quarante Senateurs, & de deux mille Chevaliers furent maſſacrez. On n'épargna, ni âge, ni parenté, ni innocence, ni vertu, ni amitié: on n'eut égard, ni à alliance, ni à ſervices rendus; aucune condition ne fut exempte des atteintes de la cruauté de ces trois monſtres, ou de celles de leur avarice. Les liens du ſang ſe trouverent foibles

pour arrêter leur rage ; & en ei
deſir de ſe venger, fut plus puiſſan
la nature. En effet, Lucius Ceſa
cle de Marc Antoine, Lucius P
frere de Lepidus, Toranius T
d'Auguſte, furent proſcrits comm
autres ; & s'ils ne furent pas n
mort, ils ne dûrent leur ſalut
reſpect qu'eurent pour eux les min
de la fureur des Triumvirs. Ja
Rome n'eut un plus juſte ni plus
ſujet de verſer des larmes. Ell
ſes ruës jonchées des corps mor
ſes plus nobles Citoïens : il n'y
preſque point de maiſon de confi
tion où ces Tyrans n'euſſent ma
leur haine & leur cruauté avec de
racheres de ſang : chaque jour la
bune aux harangues étoit chargée
têtes des plus illuſtres & des plus
ſiderables Romains.

Mais le ſpectacle le plus déplo
& le plus touchant, fut d'y (*a*)
celle de Ciceron, l'Orateur le plu
loquent qui ait encore été, & le dé
ſeur de la liberté le plus zelé qu'ai
mais eu la Republique. (*b*) Il fut f
fié à la haine d'Antoine, contre le
il avoit ſi ſouvent déclamé dans le
nat avec une éloquence preſque
jours victorieuſe : & ce Triumvir n

(*a*) Vell. Paterc. Hiſtor. lib. 2. (*b*) Florus lib.

pas honte d'acheter la mort de ſon ennemi aux dépens même de ſon ſang, en accordant ſon oncle au reſſentiment d'Auguſte, pour avoir en échange la tête de Ciceron. Jamais homme n'a répandu avec plus de plaiſir le ſang de ſon ennemi : Antoine ſeroit revenu moins content & moins glorieux d'une bataille gagnée que du meurtre de cet Orateur ; & il ne pouvoit mieux marquer la joie extrême qu'il avoit de la mort de ce redoutable adverſaire, que par la cruelle complaiſance avec laquelle il regarda attentivement ſa tête, qu'il s'étoit fait apporter, pour être aſſuré que c'étoit celle de Ciceron. Fulvie voulut auſſi repaître ſes yeux d'un ſi triſte objet. Comme elle n'avoit jamais pû ſe venger de celui dont les vehementes invectives avoient ſi ſouvent allumé ſa colere & ſon dépit, elle prit entre ſes mains cette tête, qui avoit quelque choſe de venerable même après ſa mort ; &, après avoir vomi contre elle un torrent de paroles injurieuſes, elle ſe donna le lâche plaiſir de percer pluſieurs fois avec le poinçon de ſes cheveux cette langue, qui avoit ſi ſouvent tonné dans le Senat, contre ſon époux, & quelquefois contre elle : (1) Brutale ſatisfaction, qui

1 La proſcription de Ciceron fut l'article le plus

qui fût dans la ſuite (c) imitée, par une inceſtueuſe Princeſſe, ſur la langue du plus grand d'entre les enfans des hommes.

Ces ſanglantes exécutions dépeuplerent Rome. Tous ceux qui craignoient pour leur vie en ſortirent: & Calidianus, pere de Livie, prit la fuite comme les autres, & alla ſe jetter dans le parti

c *Hieron. adverſ. Ruſin.*

plus conteſté du Triumvirat. Antoine ne vouloit point entendre parler d'accommodement, ſi on ne lui accordoit la mort de cet Orateur. Lepidus y ſouſcrivit d'abord; mais Auguſte n'y vouloit jamais conſentir: il tint même bon les deux premiers jours, & le troiſiéme il demanda en échange la mort de Lucius Ceſar, Oncle de M. Antoine, croyant obliger par là ce Trjumvir à ne plus inſiſter ſur la mort de Ciceron: mais Antoine prit Auguſte au mot, & lui ſacrifia ſon propre Oncle, pour avoir la tête de Ciceron. Celui-ci, qui étoit avec ſon frere Quintus Ciceron dans ſa maiſon de campagne près de Tuſculum, ayant été averti du reſultat de la conference des Triumvirs, reſolut d'aller trouver Brutus en Macedoine, & prit ſon frere avec lui. Mais comme ils partirent avec précipitation, ils ne ſongerent point à prendre de l'argent pour leur voyage: de ſorte que Ciceron en ayant fort peu ſur lui, & Quintus ſon frere n'en ayant point du tout, celui-ci, qui étoit le plus jeune, s'en retourna chez lui pour en prendre: mais, ayant été trahi par ſes domeſtiques même, il fut tué avec ſon fils. Ciceron s'embarqua, & reſta ſur mer quelques jours: mais, ſoit que la mer l'incommodât, ou qu'il eſperât toujours que Ceſar, qui lui avoit tant d'obligation, ne l'abandonneroit pas, il ſe fit porter à terre, & s'avança vers Rome, indéterminé toujours ſur le parti qu'il devoit

parti de Brutus & de Caſſius. Mais cet aſile ne fut pas pour lui un lieu de ſûreté. Les Triumvirs furent les attaquer dans les Provinces où ils s'étoient retirez, & ils firent cette guerre avec tant de bonheur, que Brutus & Caſſius, qu'on appella les deux derniers Romains, furent défaits ſans reſſource dans la fameuſe bataille de Phi-

devoit prendre ; car il fut quelquefois ſur le point d'aller trouver Ceſar en ſecret, & de ſe tuer à ſes pieds. Ayant enſuite changé d'avis il remonta ſur mer pour ſe faire porter en une autre Maiſon de Campagne, qu'il avoit près de Gaïette. Il n'y paſſa qu'une nuit, parce que ſes Domeſtiques, ne le croyant pas là en ſûreté, l'obligerent à en ſortir pour reprendre la mer. *Sa Litiere n'étoit pas à deux milles de la maiſon, que des Gens, envoyez par Marc Antoine, y arriverent, conduits par le Centenier Herennius, & par le Centurion Popilius Lena que Ciceron avoit autrefois defendu dans une accuſation de Parricide, qui lui auroit coûte la vie, ſans l'éloquence & la protection de cet Orateur. Aucun Domeſtique ne voulut dire où étoit Ciceron; & ces meurtriers ne l'auroient pû découvrir, ſi Philologus, qui étoit un Affranchi de Quintus, & à qui Ciceron enſeignoit lui même les Lettres, n'eût trahi ſon bienfaicteur, en découvrant le ſecret de ſon voyage & ſon chemin. Ces ſatellites n'eurent pas fort à courir, pour atteindre la Litiere. Ciceron, ayant entendu le bruit de ces gens là, fit arrêter ſes Domeſtiques, ſortit la tête hors de la Litiere, & Herennius eut la brutalité de la lui couper & les deux mains auſſi, dans le temps que le reſte des aſſaſſins ſe fermoient les yeux, pour ne pas voir une ſi cruelle execution. Lorſqu'Antoine eut vû la tête de Ciceron, il s'écria : qu'il ne prenoit plus aucun interêt aux proſcriptions, & que ſes vengeances *etoient ſatisfaites.*

Philippes, après laquelle ils ſe tuerent, pour ne pas ſurvivre à leur malheur.

L'on peut dire que ce fut là le dernier ſoupir de la Republique mourante. L'eſperance de la liberté finit avec les deux Generaux qui en avoient pris la défenſe: & le dernier jour de Brutus, fut le premier de l'eſclavage de Rome. Auguſte s'y rendit après avoir fait avec Antoine un nouveau partage auquel Lepidus, dont ils avoient pris ombrage, n'eut aucune part: & Marc Antoine s'en alla en Aſie, pour contenir les Provinces dans l'obéïſſance, & pour punir les Rois qui avoient pris le parti de leurs ennemis.

Séparez par tant de mers & par tant de Provinces, il ſembloit qu'ils ne pouvoient ſe donner l'un à l'autre aucun ſujet de plainte & de mécontentement: mais la paix ne peut pas être longue entre deux ambitieux. Le deſir de dominer & de gouverner ſans compagnon donna bientôt ſujet à une nouvelle rupture. Auguſte, qui portoit fort loin ſes vûës, ne vouloit point de concurrent. An-

s Cleopatre, Reine d'Egypte, paſſoit pour une beauté finie. Elle avoit une adreſſe merveilleuſe pour ſe faire aimer de ceux à qui elle vouloit plaire. Jules Ceſar en fut amoureux, & en eut un fils appellé Ceſarion. Le fils aîné du grand Pompée ſoupira auſſi pour elle. Marc Antoine en fut enſuite poſſedé plûtôt qu'amoureux, & l'on peut dire

Antoine vouloit être ſeul maître : comme ſi l'Univers entier eût été trop petit pour remplir le cœur de deux hommes. Leur jalouſie s'accrut avec leur ambition : elle dégenera en haine ; ils ne chercherent plus qu'un prétexte plauſible pour la faire éclater, & pour ſe declarer la guerre.

Fulvie, femme de Marc Antoine, fut le flambeau fatal qui l'alluma. Inſtruite de la paſſion forcenée de ſon époux pour Cleopatre Reine d'Egypte, (8) dont la beauté faiſoit tant de bruit, elle en conçut une jalouſie, qui lui ôta d'abord le repos, & bientôt après la raiſon. Elle n'étoit pas femme à voir de ſang froid un époux infidele, ni à ſouffrir impunément un mépris; auſſi n'heſita-t-elle pas un moment à ſe déterminer à punir Marc Antoine de ſa legereté, en lui faiſant le même outrage qu'elle croïoit en avoir reçû. C'étoit porter bien loin ſans doute ſon reſſentiment : mais Fulvie, femme fiere & impetueuſe, n'avoit ni retenuë dans ſa haine ni moderation dans

dire que cette paſſion lui coûta l'Empire & la vie. L'on pretend que Cleopatre n'aima jamais veritablement aucun de ces Grands Hommes, & qu'elle n'eut une veritable inclination, que pour Dellius, qui étoit le Confident de Marc Antoine. Cleopatre eut de Marc Antoine un fils & une fille : *ils appellerent le fils le Soleil, & la fille la Lune.*

dans ſes vengeances : elle portoit l'une & l'autre auſſi loin que la fureur d'une femme peut les étendre.

Auguſte fut celui à qui elle fit choix pour ſe venger par reſpect des infidélités de Marc Antoine : & ſans faire réflexion aux fuites fâcheuſes que pourroit avoir ſa paſſion, elle la lui fit connoître, & lui en laiſſa voir toute la violence. De plus, pour ne pas laiſſer plus long-tems dormir ſa vengeance, elle trouva à propos d'épargner à l'objet de ſon amour les démarches que la bienſéance & l'uſage auroient dû lui faire faire, & fit elle-même les premiers pas, en le prévenant par les avances de tendreſſe les plus paſſionnées. Cependant que'le mortification & quelle honte pour l'épouſe d'Antoine ! Auguſte, occupé ſans doute à d'autres plaiſirs, mépriſe ceux qu'elle lui offre avec ſi peu de ménagement : au mépris il ajoûte l'inſulte : il fait des railleries ſur la foibleſſe

[9] Cette Epigramme ſe trouve dans le Recueil des Pieces, qui ſuivent après la Satire de Petrone. Elle a été traduite en vers françois par un celebre Academicien, & il eſt beaucoup mieux de la lire dans la traduction que dans l'original.

Parce qu'Antoine eſt charmé de Glaphire
Fulvie a ſes beaux yeux me veut aſſujettir.

ſe de Fulvie, d'autant plus ſanglantes qu'elles deviennent publiques dans des Epigrammes (9) qu'il a ſoin de faire répandre dans toute la Ville, & dans leſquelles l'on apprend toutes ſes démarches ſcandaleuſes. Et, afin qu'elle ne crût point qu'il n'étoit inſenſible pour elle que par ſcrupule, & parce qu'il avoit épouſé Clodia ſa fille, il la répudia & la lui renvoïa, en lui faiſant dire: qu'il la lui rendoit auſſi vierge qu'il l'avoit priſe, & à ſa place il épouſa Scribonie, fille de Scribonius Libo & veuve de deux Conſulaires.

Il eſt aiſé de comprendre quelle fut la colere de Fulvie lorſqu'elle eut fait un ſerieux retour ſur elle même, & qu'elle fut revenuë de ſa foibleſſe, que le mépris d'Auguſte lui fit paroître plus grande & plus honteuſe. Son amour fit place à ſa rage: elle ne reſpira que fureur & que vengeance: elle jura la perte d'Auguſte, & n'attendit plus qu'une

Antoine eſt infidele. He bien donc, eſt-ce à dire
Que des fautes d'Antoine il me faille patir?
Qui moi? Que j'adore Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit ſe retirer à moi
Mille épouſes mal ſatisfaites.
Aime moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi?
Elle eſt bien laide! Allons, ſonnez Trompettes.

qu'une occaſion pour prendre les armes. Sa jalouſie vint encore au ſecours de ſon reſſentiment; car, s'imaginant que Marc Antoine plongé dans les delices d'Egypte, ne ſe ſouvenoit plus d'elle, elle crut n'avoir point de plus ſûr moïen de l'arracher des mains de Cleopatre, qu'en le mettant dans la neceſſité de venir faire tête à Auguſte. Celui-ci ne tarda pas long-tems à lui donner lieu d'executer ſon deſſein. Il y avoit quelque tems qu'aïant voulu diſtribuer à ſes Legions les terres qui leur avoient été promiſes pour récompenſe de leurs ſervices, Fulvie s'y étoit oppoſée, de crainte que ces largeſſes n'alienaſſent les ſoldats du ſervice d'Antoine, (*d*) prétendant que cette diſtribution ne pouvoit être faite ſans la participation de ſon époux, dont elle diſoit qu'on devoit attendre le retour: & Auguſte, ſoit qu'il ne voulut pas être la cauſe de leur rupture, ſoit par complaiſance pour Fulvie, (*e*) laiſſa les choſes dans le même état, & ſe contenta d'amuſer les troupes, de belles promeſſes: mais à peine eut-il rompu avec Fulvie, que ne ſe ſouciant plus de garder aucunes meſures, il donna ſatisfaction aux Legions.

Ce fut comme le ſignal de la guerre. Fulvie, qui, outre l'orgueil & l'o-

d *Sueton. in Aug.* e *Vell. Paterc. Hiſtor. lib. 2.*

l'opiniâtreté de ſon ſexe, (*f*) avoit beaucoup de fierté & un eſprit violent, qui étoit d'ailleurs aigri contre Auguſte, remplit toute la Ville de trouble. (*g*) Elle obligea Lucius Antonius ſon beau-frere, & tous les amis & les Partiſans de ſon époux à prendre les armes : on ne vit que mouvemens : toute la Ville ſe diviſa en factions ; & parce que celle d'Auguſte, fortifiée par la preſence du Chef ſe trouvoit la plus puiſſante, les Partiſans de Marc Antoine ſortirent de Rome, pour ſe rendre auprès de Lucius Antonius, qui s'étoit retiré à Perouſe. Tibere Neron s'y rendit comme les autres : mais voïant qu'Auguſte portoit l'épouvante dans toute l'Italie, il la quitta précipitamment pour aller joindre Marc Antoine, du côté de Sicile.

Livie ſa femme fut de ce voïage, ou plûtôt de cette fuite, qui fut ſuivie de tant de perils. Car les troupes d'Auguſte, répanduës dans tous les environs de Rome, averties de l'évaſion de Tibere, ſe mirent en campagne, & le chercherent avec ſoin, pour le ſacrifier à la colere de leur General ; & elles le ſuivirent de ſi près, qu'elles ne pouvoient le manquer près de Naples, ſi la nuit & les précautions que prit Tibere de ſe détourner des grands chemins,

f Dio. lib. 48. g Sueton. in Aug.

mins, & de ne marcher que dat
ſentiers difficiles & inconnus, n'e
dérobé à la fureur des ſoldats, l
femme & le petit Tibere leur fil
ne fut pas le ſeul danger qu'ils
à courir dans cette marche préc
Après en avoir eſſuïé d'aſſez
ſur mer, & avoir erré par la Sic
l'Achaïe, ils (*h*) porterent leur
à Lacedemone, qui étoit ſous la
tection des Claudiens: forcez d'e
tir de nuit & même avec précipit
ils traverſerent les bois d'alentour,
de crainte & de fraïeur; car d
mes, qui en ſortirent, envelope
ſubitement cette troupe fugitive
le feu ſe prit aux cheveux & à la
de Livie, ſans pourtant que ni el
ſon fils qu'elle portoit, en fuſſe
dommagez.

(*i*) Cet endroit de l'Hiſtoire d
vie a fait faire aux Hiſtoriens de
des reflexions ſur les viciſſitudes

h *Suet. in Tib.* i *Vell. Paterc. Hiſt. lib.*
lib. 48.

10 Après que Fulvie fut morte, l'accor
ment d'Auguſte avec Marc Antoine fut
l'entremiſe & par les ſoins de Mecene d'u
& de Cocceius Nerva & Fonteius Capito
tre. Le rendez-vous de ces mediateurs ſe fi
racine. Le Poëte Horace, qui alloit à B
s'y trouva lorſqu'ils y arriverent.

fortune, dont les changemens ſurprenans doivent nous préparer à recevoir quelquefois le contraire de ce que nous attendons, & à eſperer ſouvent ce que nous ne devrions pas raiſonnablement attendre; puiſque Livie, obligée de traverſer des Provinces entieres par des ſentiers penibles & fâcheux, fuit toute allarmée les armes de celui qui doit bien-tôt devenir ſon époux, & que des ſoldats courent la campagne, pour ôter la vie à celui qui doit un jour être maître de la leur.

Cependant Fulvie mourut en Orient, où elle étoit allée comme une Furie, reveiller Antoine de ſon aſſoupiſſement: & comme elle avoit été le funeſte tiſon qui avoit allumé cette guerre, les amis communs d'Auguſte & d'Antoine, n'eurent pas beaucoup de peine à les ramener à une paix. (10) Pour la rendre plus ſolide & plus durable, on menagea les interêts du jeune Pompée, en

Sat. vers 25. lib. I. *Sub'mus*
Impoſitum ſaxis latè candentibus Anxur.
Huc venturus erat Mæcenas optimus, atque
Cocceius, miſſi magnis de rebus uterque
Legati, averſos ſolliti componere amicos.

Et un peu plus bas vers 31:

Interea Mæcenas advenit, atque
Cocceius, Capitoque ſimul Fonteius ad unguem
Factus homo, Antoni, non ut magis alter, amicus.

en reglant ceux des Triumvirs, &
aïant été accommodé à l'amiabl
voulut qu'Octavie ſœur d'Augu
veuve de Marcellus, fût le ſceau d
te reconciliation. Marc Antoin
pouſa à Rome, où ces nôces
celebrées avec beaucoup de p
On ne négligea rien de ce qui
voit faire oublier les calamitez p
Les ſpectacles, les feſtins, les
tiſſemens furent le fruit de cette
Tous ceux qui avoient abandon
Ville, y revinrent, délivrez de
crainte, & Tibere Neron y ra
avec lui ſa femme Livie.

Elle étoit alors dans ſa plus g
beauté, dont l'éclat étoit ſouter
celui d'un eſprit vif & enjoué, q
ſoit l'honneur & l'ornement des
pagnies où elle ſe trouvoit. A
elle joignoit les manieres du mon
plus polies & les plus galantes, q
é

Nous dirons ailleurs qui étoit Mecene. C
ſurnommé Nerva étoit un celebre Juriſconſi
tres-noble famille; car on croit que Nerv
fut Empereur après Domitien, en deſcend
fut toujours fort eſtimé d'Auguſte. Fonte
pito étoit le plus grand ami qu'eut Marc A
C'étoit le Romain le plus poli de ſon tem
l'un & l'autre ayant beaucoup de probite
toient ſouvent employez pour reconcilier c
quelque raiſon d'interêt ou d'honneur avo
ſez. *Averſos ſolus componere amicos.*

11 Les Romains faiſoient une grande
jour qu'ils ſe faiſoient faire la Barbe pour

étoient même naturelles. On voïoit en elle une noble fierté, qu'elle savoit civiliser par une certaine honnêteté, qu'elle mesuroit au merite & au caractere de ceux qui l'approchoient. Toutes ces qualitez, qu'on ne trouvoit réünies que dans la femme de Neron, rendirent Auguste sensible au merite de cette Dame. On le remarqua bientôt à son attachement pour elle, à ses assiduitez, à ses empressemens; & l'on ne manqua pas d'attribuer à sa nouvelle passion, ce fameux (*k*) repas qu'il donna à ses amis, la premiere fois qu'il se fit faire la barbe, qu'il eut depuis grand soin d'avoir toûjours proprement rasée pour plaire à sa maîtresse. (1)

Il y a apparence que Livie ne laissa pas long-tems Auguste dans la triste necessité d'aimer seul, quelque difficulté qu'un (*l*) Historien ait fait de le dire.

k *Dio. lib.* 58. l *Tacit. Ann.* 5. *c.* 1.

miere fois. Cette fête s'appelloit : *Barbatoria*, & on la solemnisoit par un magnifique repas qu'on donnoit à ses amis. Au reste ils gardoient avec une grande superstition ce Poil de la Barbe. Nous lisons que Neron enferma le sien dans une boëte d'or, qu'il dedia à Jupiter dans le Capitole. Ordinairement on se faisoit couper le Poil de la Barbe pour la premiere fois, le jour qu'on prenoit la Robe Virile, d'autres fois plus tard. *Uno atque eodem die Togam sumpsit, Barbamque deposuit.* Sueton, in Cai.

re. L'on prétend même qu'el
donna bientôt des précieuſes m
de ſon amour. Livie étoit am
ſe, & la fortune de Tibere d
mediocrité, ne pouvoit guere fl
vanité Ceſar-Auguſte au co
ne voïoit perſonne au-deſſus d
& ne deſeſperoit point de ſe d
du ſeul concurrent qui pouvoit
cer ſa puiſſance, laquelle étoit c
lors preſque abſoluë. D'ailleurs
Ceſar avoit un merite auquel il
difficile de ne pas être ſenſible.
étoit très-bien fait de ſa perſonn
né taille mediocre à la verité,
ſi bien proportionnée, qu'on
le trouvoit petit, que quand
voïoit auprès d'un plus grand. (
étoit alors dans la fleur de ſon
aïant les cheveux blonds & natu
ment friſez, le nez aquilin, les
extrêmement vifs & brillans d't
ſi penetrant, qu'il étoit difficile
ſoutenir l'éclat, & de le regarde
baiſſer la vûë, comme par une
d'ébloüiſſement, ainſi que le lui
jour un ſoldat. Sur ſon viſage re
une certaine majeſté, mêlée de
ceur, qui lui attiroit le reſpect d
ceux qui le voïoient. Les beau

m *Sueton. in Aug.* n *Eutrop. de Geſt. R*
o *Aurel. Victor Epitom.* p *Dio, lib.* 48.

ſon eſprit répondoient aux avantages de ſon corps. Il étoit doux, gracieux, affable, d'une converſation enjouée, poli dans ſes manieres & dans ſes diſcours, & fort conſtant dans ſes amitiez. Avec un merite ſi éclatant, Auguſte qu'on voïoit dans la plus belle fortune du monde, ne pouvoit pas laiſſer fort long-tems Livie dans la liberté de ne lui être pas favorable. Elle écouta donc Ceſar; & les charmes que celui-ci trouva en elle, lui rendant inſupportable l'humeur ſombre & bizarre de Scribonie, de laquelle il étoit déja fort dégoûté, à cauſe de ſes emportemens & de ſes jalouſies, il la répudia, le jour même qu'elle accoucha de Julie: & appellant ſa puiſſance au ſecours de ſon inclination, il fit prier Neron de lui ceder ſa femme. L'on ne ſait pas bien ſi ce fut du conſentement de Livie; mais on peut croire avec aſſez de fondement, que cette ambitieuſe Romaine, aïant à opter entre ſon devoir & ſa fortune, entre Ceſar Auguſte & Tibere Neron, elle ne fut pas long tems à declarer ſon choix, & à ſe ranger du parti le plus riant.

Elle étoit pour lors enceinte de ſix mois; aſſez ſoupçonnée de l'être d'Auguſte: & par les Loix, il étoit (q) dé-

q *Dio. lib. 48.*

ſendu aux femmes de ſe remarier que dix mois après la mort de leurs époux, ou dix mois après le divorce, pour ne pas jetter le trouble dans les familles, en mettant (r) l'incertitude dans la naiſſance, l'état & la qualité des enfans. Auguſte fit fort le ſcrupuleux ſur cet article. Il affecta (ſ) de reſpecter l'autorité de ces Loix : il fit aſſembler le Colege des Pontifes, pour leur demander s'il lui étoit permis d'épouſer une femme enceinte ; & faiſant ſemblant de ne vouloir avoir rien à ſe reprocher, il fit conſulter Apollon & les autres Divinitez. Les Oracles des Dieux & la déciſion des Pontifes, furent favorables à ſon inclination ; & ainſi, gueri de ſes ſcrupules & éclairci de ſes doutes, il épouſa Livie Druſille, de laquelle il étoit peu auparavant l'ennemi, il obligea Tibere Neron à la lui donner, comme s'il eût été ſon pere ; & il celebra ſes nôces par un feſtin ſomptueux, auquel Neron ne fut pas des derniers invitez.

La plaiſanterie d'un de ces petits garçons, que leur babil rend aimables, & que les Dames Romaines entretenoient pour leur divertiſſement, fit rire l'aſſemblée. (t) Les invitez étant rangez à table, ce jeune enfant remarqua, que Livie étoit aſſiſe auprès d'Auguſte, &

r *Senec. de Conſolat.* ſ Prudent. t Dio. lib. 48.

& Tibere Neron au contraire auprès d'un des invitez, d'un autre côté de la table. Eſt-ce là vôtre place, Madame, lui dit bruſquement ce petit garçon; ne devriez-vous pas être auprès de vôtre mari, ajouta-t-il, en lui montrant Neron? Cette naïveté divertit la compagnie pendant une bonne partie du repas, après lequel Auguſte emmena chez lui Livie.

Il n'y avoit que trois mois qu'elle y étoit, lorſqu'elle accoucha d'un garçon, qu'on appella Claude Druſus Neron. Auguſte l'envoïa à Tibere Neron, ne voulant pas le garder chez lui, pour ne pas donner lieu de croire qu'il en étoit le pere; & il (*u*) fit inſerer dans ſon journal, que Livie ſa femme aïant accouché chez lui d'un garçon, il l'avoit envoïé à Tibere Neron ſon pere. Mais cette précaution fut aſſez inutile. On ne laiſſa pas de croire que le jeune Druſus étoit ſon fils; & parmi les railleries qu'on en fit, l'on diſoit (*x*) qu'aux gens heureux comme Auguſte, tout leur proſperoit, & qu'il leur naiſſoit même des enfans à trois mois: galanterie qui paſſa depuis en proverbe.

Au reſte, ce (*y*) mariage de Ceſar avec Livie déja enceinte, n'étoit pas

u *Suetan. in Aug.* x *Dio. lib.* 48.
y *Plutar. Vit. Pomp.*

ſans exemple. (z) Pompée épouſa Æmilie, fille d'Æmilius Scaurus, mariée actuellement à un autre & enceinte: Caton d'Utique, après avoir eu des enfans de Martia ſa femme, ne fit pas difficulté de la ceder à ſon ami Hortenſius, qui la lui avoit demandée, & de la reprendre enſuite après la mort de cet Orateur, & Octavie même ſœur d'Auguſte étoit enceinte de Marcellus, quand Marc Antoine l'épouſa.

Les choſes étoient dans cet état à Rome, quand (a) Pompée & Auguſte s'étant brouillez pour des ſujets fort legers, ils replongerent la Republique dans de nouveaux troubles & dans une guerre cruelle. (b) Ceſar la conduiſoit avec aſſez d'imprudence: auſſi n'y eut-il pas toûjours d'heureux ſuccès. Il vit perir deux fois ſon Armée navale, qu'il fut obligé de refaire avec beaucoup de ſoin & de dépenſe. Lepidus, qu'il avoit appellé à ſon ſecours, le menaçoit par ſa conduite de quelque trahiſon; & pour s'en garantir, il penſa deux fois tomber entre les mains des Lieutenans de Pompée. Ses malheurs ne finirent pas là, il fut défait ſur mer près de Sicile; & après avoir vû perir la moitié de ſa flote, il fut long-tems ſans ſavoir où trouver un abri,

z *Plut. Vit. Caton.* a *Eutrop. de Geſt. Roman. lib.* 7. b *Dio. lib.* 48.

abri, où il pût ſe mettre à couvert; de maniere qu'il étoit perdu ſans reſſource, ſi Pompée, dont la valeur étourdie fut comme ébouïe par ces premiers ſuccès, eût ſû profiter de ſes avantages, & n'eût laiſſé échaper de ſes mains ſa victoire.

Ces fâcheuſes nouvelles jettoient Livie dans des allarmes que les ameres reflexions qu'elle faiſoit, rendoient continuelles. Elle voïoit que les évenemens de la guerre ſont toûjours douteux; que Pompée, avec lequel la fortune ſembloit s'être reconciliée, portoit un nom reſpecté dans Rome & dans les Armées; qu'Auguſte ne pouvoit raiſonnablement faire aucun fonds ſur les promeſſes d'Antoine, qui étoit gouverné par ſon amour ou par ſes caprices, plûtôt que par ſes interêts & par ſa Raiſon; que la fortune, qui juſqu'ici avoit regardé Auguſte de bon œil, pourroit enfin lui tourner le dos & lui faire ſentir ſes revers: toutes ces conſiderations lui faiſoient paſſer de triſtes momens. D'ailleurs on (*c*) n'entendoit parler dans Rome, que de prodiges effraïans, de ſignes monſtrueux, de préſages extraordinaires; & il n'en failoit point à Livie un moins conſolant que celui qui lui arriva, pour mettre

c Sueton. in Galb.

sus la tête, & qui venoit d'enlev
poule, qui portoit au bec un pe
meau de laurier, la laiſſa tombe
cement entre les mains de Livie.
ce qu'il y avoit de gens qui ſe cro
habiles dans l'art de conjecturer
vinrent qu'un accident ſi ſurpre
promettoit à Livie la puiſſance
raine; & que le rameau de laurie
une promeſſe que les Dieux faiſc
cette Princeſſe, que ſa poſterit
quereroit beaucoup de gloire. U
gure ſi flateur intereſſoit trop dé
ment Livie, pour qu'elle ne con
pas cherement les deux objets
voient ſervi de matiere à un ſi ag
prognoſtique. (*d*) Elle eut un ſoi
ticulier de la poule, laquelle fut
conde, que de la quantité des po
qui en provinrent, on appella l

Livie eut bientôt le plaiſir de voir cette prédiction commencer à ſe verifier, par la victoire qu'Auguſte remporta ſur Pompée. Car les deux Armées navales s'étant rencontrées, elles s'affronterent terriblement, & il ſe donna une des plus ſanglantes batailles, dont on eût encore entendu parler. Chaque flote étoit compoſée de preſque de quatre cens voiles, & ces Vaiſſeaux raſſemblez repreſentoient une Ville flotante. Agrippa, General d'Auguſte, emploïa tout ce qu'il avoit d'induſtrie & de bravoure pour vaincre; & Democharès Lieutenant de Pompée, Capitaine habile & experimenté, mit en œuvre tout ſon ſavoir pour forcer la victoire à ſe declarer en ſa faveur. On combattit pendant longtems avec un bonheur égal, & toûjours avec tant de courage, d'ardeur, d'opiniâtreté & de fureur, que les Armées de terre, qui étoient ſur les rivages, virent les eaux de la mer changer de couleur, teintes du ſang d'un nombre infini des ſoldats, dont on voïoit les uns aux priſes avec les vagues, les autres floter morts ſur l'eau, parmi les pieces du débris des Vaiſſeaux. Il ſembloit que la fortune ne ſavoit de quel côté ſe ranger, ou qu'en refuſant de ſe declarer, elle vouloit ſe jouër, & qu'elle ne tardoit à prendre parti,

que pour avoir le plaiſir de met
en œuvre l'habileté des deux Ge
raux, & de leur faire diſputer la
toire.

Auguſte & Pompée étoient dans
Armée de terre, triſtes ſpectateur
combat, dont le ſort devoit décid
leur fortune & de leur deſtinée;
tendoient dans de violentes agita
quel en ſeroit le dénouëment.
lence profond regna dans chaque
tant qu'on vit la victoire dou
mais Agrippa, aïant eu le bonh
couler à fond quelques Vaiſſe
Pompée, alors les ſoldats d'
enflez de cet avantage, jetter
de cris de joie, qu'ils effraïer
de Pompée, & ouvrirent le ch
victoire. En effet, cet accid
gea ſi fort la fortune du con
la flote de Pompée fut battuë
charès ſe tua de deſeſpoir,
ne lui ſurvêquit, que pour
de tems après, par les mai
ſame aſſaſſin, qui délivra
ce redoutable ennemi.

Jamais vainqueur n'uſa
ment de la victoire. Co
guerre l'avoit tenu dans c
des & des allarmes cruelle
emporter à ſon reſſentim
plus grande partie des Se
Chevaliers qui avoient ſu

Pompée: il les punit de mort, & ſouil-la ſon triomphe du ſang des plus grands hommes qu'il y eût dans la Républi-que. Il fit enſuite quelques largeſſes à ſes troupes: & des honneurs que le Senat lui offrit, il ſe contenta du pri-vilege, qu'on accorda à Livie ſa fem-me & à ſa ſœur Octavie, de diſpoſer de leurs biens; & du Decret, par le-quel il fut ordonné que leurs perſon-nes ſeroient deſormais ſacrées & in-violables comme celles des Tribuns: & après avoir reglé quelques affaires dans Rome, il (*e*) alla combattre Marc Antoine, avec lequel il avoit de nouveau rompu, & qu'il défit entiere-ment à la fameuſe (*f*) bataille d'Ac-tium, après la perte de laquelle An-toine ſe tua, par un coup de deſeſ-poir, dont Cleopatre fut la cauſe, dans lequel enſuite elle l'imita.

Cette victoire donna le calme à la République, la paix à l'Empire & la ſouveraineté de tout l'Univers à Au-guſte. Il revint à Rome, précedé du fruit de ſon triomphe, ſuivi des accla-mations des Peuples, chargé de gloire & de lauriers. On le reçut par tout, ſur tout à Rome, avec le reſpect qui étoit dû au Maître de toute la Ter-re;

e *Sueton. Dio.* f *Horat. Od.* 37. *lib.* 1.

re ; & (*g*) ſon triomphe, le plu
be qu'on eût vû juſqu'alors, di
jours de ſuite, qu'on ne paſſ
divertiſſemens, en fêtes, en ſp
& en réjouïſſances, qu'on v
ſucceder aux larmes, que tant
res civiles avoient fait répand
Senat s'épuiſa en liberalitez de
d'honneurs & de Dignitez en
de Ceſar. On le créa Conſu
bun, Cenſeur ; on le proclan
de la Patrie; on lui donna la ſi
ne Sacrificature; on (*h*) l'honc
nouveau nom, en l'appellant *A*
comme s'il avoit quelque ch
commun avec les Dieux ; ce
Poëtes ne manquerent pas de
tribuer dans leurs vers, qui ſ
tant de honteux monumens
flaterie & de leur impieté.

Ce fut alors que commença
blement l'Empire d'Auguſte.
Ville prit une nouvelle face &
une nouvelle forme. La Rep
ſe changea en veritable Mo
Tout plia ſous le nouveau jou
Peuple le plus jaloux de ſa libe

(g) *Sueton. Flor. Dio. & alii.* (h) *Horat. Oc*
(i) *Tacit. Ann.* 1.

12 Junius Brutus, dont nous avons dé
apres avoir chaſſé de Rome Tarquin le
ayant été informé que ce Roi avoit de ſe
telligences dans la Ville avec pluſieurs R

eût jamais été, fut réduit à la ſervitude la plus ſoumiſe; & l'on vit les Romains, qui dans la naiſſance de leur Republique, avoient, par un zele barbare, ſacrifié impitoïablement leurs propres enfans à ſes interêts, faire (*k*) des vœux aux dépens de leur vie pour le ſalut de ceux qui étoient les oppreſſeurs de cette même liberté, pour la défenſe de laquelle ils n'avoient pas eu honte de devenir parricides. (12) Le Senat, dont les Decrets étoient auparavant ſi reſpectez, ne forma deſormais ſes Arrêts que ſur la volonté du Prince. Les fureurs des guerres civiles aïant enlevé les Senateurs qui avoient quelque zele pour le bien public, il n'y avoit dans ce Corps que quelques Magiſtrats timides, dont le cœur abâtardi n'étoit plus capable de ſe roidir contre le torrent. La plus grande partie des Senateurs étoit compoſée de jeunes gens n'aïant jamais connu les doux & precieux avantages de la liberté de la Republique, ne ſentoient point le poids du joug qu'ils alloient porter. Auſſi

k *Titus Liv. Florus.*

qualité, qui vouloient le rétablir ſur le Trone, parmi leſquels il trouva que ſes deux fils Titus & Tiberius étoient des plus ardens: il les fit arrêter, les fit fouëtter cruellement & leur fit enſuite trancher la tête en ſa preſence, pour faire voir au Peuple que l'amour de la Patrie étoit en lui plus fort que la nature.

Auſſi l'on ne vit plus, ni liberté
les ſuffrages, ni droiture dans les
liberations. La Juſtice fut oppri
par la crainte : les Loix perdirent
autorité : le Prince fut le ſeul Or
qui fût conſulté ; & les ſuffrages
cenaires de ces Magiſtrats intereſ
furent toûjours conformes à la vo
té du Souverain, qui les leur ach
par des récompenſes, qu'ils préfero
lâchement à leur honneur.

Les Provinces reglerent leur
duite ſur celle de Rome. Fatig
de tant de guerres dont elles éto
les triſtes victimes, par les vexat
des Gouverneurs, qui pour s'enri
commettoient mille violences & e
çoient mille rapines, elles aime
mieux obéïr à un Empereur, qu'à
qui y étoient envoïez par le Se
dont elles redoutoient l'autorité :
tout reçut ſans reſiſtance le nouvel
pire. Les Rois étrangers s'empre
rent de donner des marques de
ſoumiſſion à Auguſte, & tâcheren

13 C'eſt le grand Herode fameux par le
maſſacre qu'il fit faire des Enfans de Beth
croyant pouvoir envelopper dans cette barbare
cution, le Sauveur du Monde, que les M
cherchoient ſous le titre de Roi des Juifs nou
ment né. L'on raconte que ce Prince inhu
envelopa ſon propre fils dans le nombre de ce
tits Enfans proſcrits ; & que l'Empereur Aug

éviter ſa bien-veillance, en diſputant, pour ainſi dire, à qui ſe rangeroit plûtôt ſous ſon obéïſſance. Ils éleverent des Arcs de Triomphe à ſa gloire, ils firent bâtir des Villes à ſon honneur, et lui donnerent les plus éclatantes marques de leur reſpect & de leur dépendance.

Herode (13) Roi de Judée, fut un des plus empreſſez à étaler ſa magnificence à l'honneur de Ceſar. Ce Prince le plus habile Politique de ſon tems, avoit été de tous les Partiſans d'Antoine, le plus fidele & le plus zelé : & lorſque ce Triumvir fut défait, l'on crut que ſa ruine entraîneroit celle du Roi de Judée, parce qu'Auguſte avoit cru fort irrité contre tous ceux qui avoient ſoutenu, ou favoriſé les armes de ſon ennemi. Mais le Monarque habile, qui dans les plus preſſans beſoins étoit toûjours preſent à lui-même, ſut corriger parfaitement bien par ſa prudence, le mauvais état de ſes affaires, que ſon attachement aux interêts

qui l'on apprit cette cruauté, dit en riant ; Qu'il valoit mieux être le pourceau d'Herode, qu'être ſon fils. Ce ne fut pas la ſeule action que l'Empereur n'approuva pas dans Herode. Car nous lisons, que ce Roi ayant fait un jour quelque choſe qui ne plaiſoit point à Auguſte, ce Prince lui écrivit : Que juſques-là il l'avoit toujours traité en ami, mais qu'à l'avenir il le traiteroit comme ſu-

rêts d'Antoine avoit fort gâté trouva dans ſon grand genie u ſource à ſon malheur. Il alla (ver Auguſte à Rhodes ; & aprè quitté ſa Couronne & s'être de de ſes habits Roïaux & de tout pouvoit ſentir le Souverain , r nant du Monarque, que la m la grandeur d'ame, il s'appr l'Empereur, & lui avoüa ſans ment: " Qu'il avoit aſſiſté M „ toine, d'argent, d'homme „ conſeil, & qu'il l'auroit ſer „ propre perſonne, s'il n'eût é „ occupé à une autre guerre. „ l'abandonnai point après ſa „ Seigneur, ajoûta-t-il avec b „ de liberté, & mon affection n „ gea point avec ſa fortune: „ traire, conſtamment attach „ interêts, je tâchai de m'opp „ chute, en lui donnant des a „ lement ſages & zelez, leſq „ roient été peut-être heureux „ voient été ſuivis; car je lui „ lai d'abandonner ſa Cleopat „ je lui diſois être le plus gra „ plus dangereux ennemi qu'il „ combattre, de recueillir le „ ſon armée & de ſonger à r „ perte. Si mon attacheme „ Marc-Antoine, qui m'hon

1 *Joſeph. Antiq. Judaic. lib. 15.*

„ ſon amitié & qui m'avoit comblé de
„ tant de bien-faits, doit être regardé
„ comme un crime, j'avouë, Sei-
„ gneur, pourſuivit-il, que je ſuis
„ coupable: tout cœur bien né l'au-
„ roit été comme moi; car peut-on
„ devenir ingrat & infidele à ſon bien-
„ faicteur? Ce n'eſt pas du moins mon
„ caractere; je ſai trop bien à quoi
„ oblige la reconnoiſſance. Vous pou-
„ vez l'éprouver, Seigneur, lui dit-il
„ en finiſſant, ſi vous voulez vous
„ ſubſtituer en la place de Marc An-
„ toine, & vous trouverez dans Hero-
„ de le même zele, la même fidelité
„ & le même attachement pour vous,
„ qu'il avoit auparavant pour vôtre en-
„ nemi.

Cette franchiſe plut à Auguſte. Non ſeulement il pardonna à Herode; mais encore il lui (*m*) confirma le Royaume de Judée, auquel il ajoûta d'autres Villes; & admirant la grandeur de courage de ce Roi, ſoutenuë avec tant de fermeté, dans un tems, où il avoit tout à craindre, il conçut pour lui une ſi haute eſtime, qu'on dit qu'après Agrippa & Mecene, il fut celui qu'il honora plus particulierement de ſon amitié. Herode, en habile Courtiſan, la cultiva fort ſoigneuſement. Il fit bâtir à l'honneur de Ceſar, une Ville

(*m*) *Nicephor. Caliſt. lib. 1. c. 6. & 9.*

Ville qu'il appella Ceſarée, * dans laquelle il fit élever deux Temples ſomptueux. I. (*n*) inſtitua à la gloire de cet Empereur, des Jeux, dans leſquels on propoſa un prix conſiderable pour le vainqueur; & Livie y aïant voulu contribuer du ſien, elle envoïa de Rome des preſens magnifiques, dont la valeur alloit à cinq cens talens.

Ce ne fut pas à Auguſte ſeul qu'on rendit tant d'honneurs, Livie eut part à tous ceux qu'on lui décerna, & elle en reçut encore de particuliers. On fit (*o*) bâtir une Ville, à laquelle on donna ſon nom & qu'on appella Liviade. Le Senat prodigua en ſa faveur mille louanges étudiées. On l'honora des Titres les plus pompeux: on l'appella du nom ſuperbe d'Auguſte, de Mere de la Patrie. Les (*p*) Poëtes la celebrerent dans leurs Vers; & par

* Ce fut ſur les ruines de la Ville d'Accaron, dont les Habitans furent punis d'une maladie honteuſe après la priſe de l'Arche.

n *Joſeph. Antiq. Jud. lib.* 16. *c.* 9. o *Gualter. Monum. Sicil.* p *Horat. Od.* 14. *lib.* 3. *Ovid. de Pont. Eleg.* 1. *Prudent. lib.* 1. *in Symmach. Tacit. Ann.* 1. *c.* 10.

14 *Diſce tamen veniens ætas: ubi Livia nunc eſt*
Porticus, immenſæ tectâ fuiſſe domûs.

Pollion avoit été Affranchi d'Auguſte, & il eut l'honneur d'être élevé à l'Ordre des Chevaliers. L'on

un ſacrilege excès de flaterie, ils la crent de Déeſſe. On lui éleva des ples, on lui dreſſa des Autels, on ne Divinité de la plus ambitieuſe outes les femmes: honteuſes baſ-s, qui firent dire dans la ſuite, que que l'on décernoit aux femmes les neurs divins, l'on ne ſauroit plus ment honorer les Dieux.

uguſte voulut auſſi marquer ſon ne & ſa tendreſſe à Livie, en fai-éclater ſa magnificence en ſa fa-. (q) Il fit abbatre une maiſon qui t été à Pollion, ſituée à la ruë Sa-, & qui par ſa grandeur & le ter-qu'elle occupoit, reſſembloit à u-ille; & après en (r) avoir tiré neubles precieux, dont la Princeſ-ulie l'avoit ornée, il fit élever ſur ruines un ſuperbe Portique, qu'il a à Livie. (14) Il ne ſe contenta pas

Dio. lib. 54. r *Ovid. Faſt. 1.*

raconte de lui qu'ayant un jour invité l'Em-r à diner: & un de ſes Domeſtiques ayant idemment caſſé une Taſſe de Cryſtal; Pol-irrité ordonna qu'on jettât cet Eſclave mal-: dans ſon Vivier, où il entretenoit curieuſe-des Lamproies. L'Eſclave ſe jetta aux pieds ruſte, & le pria d'obtenir ſa grace: mais ereur eut beau la demander à Pollion; non nent celui-ci la lui refuſa brutalement: mais e il ne voulut pas avoir pour Ceſar la com-ace de changer ce genre de mort ou de ſup-plice,

pas au reſte, de lui donner ces marques publiques de ſon eſtime, il lui en donna auſſi des témoignages particuliers & domeſtiques. Il eut pour elle toutes les complaiſances imaginables; il ſe conduiſit toûjours par ſes lumieres; il alla audevant de ce qui pouvoit contribuer à ſa ſatisfaction; il lui donna enfin un pouvoir auſſi abſolu que le ſien.

A la verité Auguſte devoit ces égards, aux complaiſances que Livie eut toûjours pour lui, & à l'inclination qu'elle eut ſoin de lui marquer, & à laquelle elle ſût donner une ſi belle reſſemblance d'amour ſincere, quoique dans la verité, il y entrât beaucoup d'étude, que l'Empereur ne s'apperçut que fort tard, qu'il y avoit de l'art & de la politique dans les empreſſemens de ſon épouſe. (f) Elle ne s'embaraſſa jamais l'eſprit des galanteries d'Auguſte; & au lieu de traverſer ſes plaiſirs par une jalouſie inquiete & incommode, elle étoit au contraire bien-aiſe qu'il s'en procurât, ſans qu'elle prétendît pour cela s'autoriſer dans cette liberté, par celle qu'elle donnoit à ſon époux. De là vient qu'elle

f *Xiphilin. in Aug. Dio lib.* 48.

plice, quelque priere qu'il lui en fit. Un refus ſi deſobligeant piqua Auguſte. Il fut outré de voir dans Pollion une ſi grande dureté que de ne vouloir

qu'elle garda toûjours de grands ménagemens avec Terentia femme de Mecene qu'Auguſte aimoit paſſionnément; & quoique dans ſon cœur Livie n'eût que jalouſie & que haine contre elle, parce qu'elle lui voloit le cœur de Ceſar, & que le merite & les charmes de cette belle Romaine balançoient les ſiens, elle ſut neanmoins ſe comporter avec tant de retenuë dans les démêlez & les diſputes vives & animées que leur émulation fit ſouvent naître entre elles, que par cette moderation, elle fit bien connoître qu'elle reſpectoit, pour ainſi dire, la paſſion d'Auguſte dans la perſonne de ſa rivale. Loin d'affecter cette vertu rigide & auſtere, qui rend les perſonnes inacceſſibles, elle ne ſe refuſa au contraire jamais les plaiſirs que ſon rang & une honnête liberté lui permettoient de prendre, ſe trouvant à toutes les parties & à tous les divertiſſemens, qui dans ce tems-là étoient fort frequens à Rome, par les ſoins qu'Auguſte & les Grands de la Ville, prenoient d'en procurer, & que leur maghificence varioit, en donnant tantôt le plaiſir des Jeux, tantôt celui des Courſes, tantôt celui des Spectacles,

loit pas accorder à un miſerable Domeſtique le triſte avantage de ſe choiſir un genre de mort: Auſſi, il ſe fit aporter tous les Vaſes de Cryſtal que Pollion avoit, & en ſa preſence il les fit tous mettre en pieces.

tacles, où assistoit tout ce qu'il voit de qualifié & de considerable la Ville, qui faisoient assiduëme Cour à l'Imperatrice, laquelle s'y portoit toûjours avec une grande nuë; ménageant sa réputation tant d'adresse, que quoique n'eût pas une si avantageuse op de sa vertu que de celle de L ce, néanmoins l'on n'eût jamai à reprendre dans sa conduite. C qu'elle ne fût ni farouche ni sc leuse, & qu'elle eût même de me pour quelques hommes, ell vouloit qu'on crût que ses senti n'alloient pas plus loin. On lu tendoit dire souvent: Qu'une fe qui a de la sagesse, trouve en même de quoi soutenir sa vertu un jour qu'on vouloit faire m quelques jeunes gens qui s'ét imprudemment presentez tous devant elle, elle leur sauva la & se prit à dire: Qu'un homme ne faisoit pas plus d'impression l'imagination d'une femme vertu qu'en feroit une Statuë. La p que fut l'ame de toutes ses ac & de sa conduite, & dans l'Hi l'on trouve peu de femmes qui l' mise en œuvre avec plus d'hal & plus de bonheur. Les Specu

t *Dio. lib.* 48.

les plus ſubtils ne purent jamais penetrer le fond de ſon cœur, pour en démêler les veritables ſentimens; & Auguſte même avec toute ſa prudence, ſe trouva la dupe de ſa femme. Elle ſut ſi bien profiter de ſon foible, qu'elle s'acquit ſur l'eſprit de ce Prince, un pouvoir que rien ne put balancer; & Ceſar, maître de tout l'Univers, fut à proprement parler l'eſclave de Livie. De là vint cette autorité immoderée de cette Imperatrice, & cette puiſſance qui fut tant reſpectée & à laquelle l'on rendit ces hommages ſacrileges & extravagans, qui l'entretenoient dans l'orgueilleuſe idée qu'elle avoit de ſa grandeur. Cependant ces honneurs exceſſifs, qui flatoient ſi délicatement ſa vanité; cette ſoumiſſion aveugle qu'on avoit pour elle; cette élevation; ces dignitez, ne furent pas capables de ſatisfaire pleinement ſon ambition. Le Trône de l'Empire, qui étoit le poſte le plus éclatant qu'on ait juſqu'ici occupé, n'avoit pû encore borner ſes deſirs: elle comptoit pour rien d'y être aſſiſe avec Auguſte, elle vouloit y élever ſa poſterité; & c'étoit là le grand projet qui exerça tant ſa politique. Elle fit donner à ſes fils Tibere & Druſus les Charges les plus diſtinguées, elle leur procura les Emplois les plus im-

portans. Ils eurent la conduite de
mées & le commandement des
gions, toûjours revêtus de l'autor
l'Empereur; & pour peu considei
que fussent les services qu'ils rend
à l'Empire, Livie les enfloit par le
gnifiques rapports qu'elle en faiſo
re par ſes Emiſſaires, & leur faiſc
corder des triomphes plus ſuperb
plus faſtueux, que ne meritoient
Exploits.

S'il faut rendre juſtice au merit
quelque ſujet qu'il ſe trouve, i
convenir que Tibere & Druſus é
de grands Capitaines. Le premie
gnoit à ſa bravoure, un genie de
vaſtes, ſuperieur à tout ce qu'il
prenoit. Il entendoit parfaitement l
tier de la guerre. (n) Prompt à ſe
miner, il fit dire de lui, qu'il ne
bera jamais deux fois ſur une
choſe. Soigneux & ſevere obſer
de la diſcipline militaire, ſouffr
premier toutes les fatigues & tou
incommoditez, animant les ſold
ſon exemple, vainquant par ſa co
ce les difficultez qui s'oppoſoient
entrepriſes; il fit la guerre av
ſuccès preſque toûjours heureux
furent moins dûs à l'incertitude de
nemens & à la fortune, qu'à ſ
dence & à ſon habileté. Mai

(n) *Plutar. Suet. in Tib.*

quels vices n'obſcurcirent point ces qualitez! (x) Il étoit cruel, arrogant dans ſon air & dans ſes manieres, jaloux du merite des autres, d'un (y) eſprit ſombre & melancolique, n'aïant (z) nulle amitié, nulle tendreſſe pour perſonne; affectant, à l'égard même de ſes plus proches, une certaine fierté brutale, qui faiſoit qu'on n'oſoit l'approcher. Il étoit fourbe, traître & dangereux, n'agiſſant jamais qu'avec artifice. Un voile épais étoit toûjours tiré ſur ſon cœur; ſes paroles enveloppées d'un ſens équivoque, mettoient les gens dans l'embarras de deviner ſes veritables ſentimens: il aimoit à ſe rendre impenetrable; & s'il étoit difficile de le comprendre, il n'étoit pas moins dangereux de faire connoître qu'on l'avoit compris. On craignoit en lui une défiance ſombre, qui ſacrifioit à ſes ſoupçons tous ceux qui lui devenoient ſuſpects par leur merite, ou odieux par leur vertu. Il étoit encore ſujet aux excès du vin, leſquels il outra ſouvent ſi fort, que par une ſanglante raillerie, on l'appelloit Bibere, au lieu de Tibere. Mais ſur tout il étoit adonné aux débauches les plus honteuſes, qu'il continua juſqu'à ſon extrême vieilleſſe, dans ſa retraite de Caprées,

x *Tacit. Ann.* 1. y *Eutrop.* z *Aurel. Vict. Epit.*

prées, où dans un corps vieux & uſé, l'on voïoit regner avec fureur, les feux de la plus fougueuſe adoleſcence. Horribles débordemens, qui ont noté l'Iſle de Caprées d'une infamie que tant de ſiecles n'ont pû laver. Ces défauts de Tibere n'étoient pas ſecrets; ils n'étoient pas même ignorez d'Auguſte, qui dit un jour à ſes amis, en parlant de lui: Que le Peuple Romain ſeroit malheureux, d'être commandé par un homme, qui le feroit long-tems ſouffrir.

Druſus au contraire, plus poli, plus humain & plus honnête homme que ſon frere, n'étoit ni moins brave ni moins habile. Il s'étoit aquis une gloire immortelle, par une infinité de victoires qui avoient fait concevoir une haute eſperance de ſon courage & de ſa vertu. Ses mœurs étoient toutes pleines d'honnêteté. Il étoit affable, careſſant, ſincere; & ſi ennemi de la diſſimulation, qu'on a toûjours cru, que s'il eût ſuccedé à Auguſte, il auroit rendu à la Republique, ſon ancienne gloire & ſa premiere liberté. Jamais Prince n'a eu l'ame mieux faite, ni plus de droiture dans l'eſprit & dans le cœur. (a) Il aimoit la vertu; & ce qui eſt admirable en lui, c'eſt que dans la Cour la plus corrompuë, dans un âge, où pa

(a) *Valer. Maxim. Suet. in Tiber. Tacit. Ann. 1. c. 3.*

: injuſte coûtume, les plaiſirs les
riminels ſemblent permis, dans
g qui offroit à ſes paſſions tant
ſions de ſe ſatisfaire, il fut d'une
égale à celle de ſon épouſe An-
dont on a tant vanté la chaſte-
ec un merite ſi ſolide, il s'attira
e de tout le monde & la tendreſſe
uſte; & l'on dit que cet Empe-
auroit nommé pour ſon Succeſ-
ſi, par cette préference, il n'eût
endé de confirmer les ſoupçons
avoit qu'il étoit ſon fils, ou ſi,
oiſiſſant Tibere qui avoit tant de
s, il n'eût voulu relever la gloire
ı Empire par la honte d'un indi-
uceſſeur: ou plûtôt s'il n'avoit
ns l'impuiſſance de rien refuſer à
ıme.
ls étoient les fils de Livie; mais
merite n'effaçoit pas celui du
: Marcellus, qui outre cela avoit
ıx le glorieux avantage d'être neveu
ıdre d'Auguſte, & qu'on regardoit
ıe ſon heritier preſomptif. C'étoit
iſſant obſtacle aux deſſeins ambi-
de l'Imperatrice; auſſi elle cultiva
ſa vie un deſir ſecret & envelop-
la mort de ce Prince, qui fut
la victime de ſon ambition: car
ellus mourut à la fleur de ſon âge;
ns verrons ailleurs, qu'on ſoup-
a Livie de n'être pas innocente de

ſa mort. Auguſte fut fort affligé de cette perte, & il ne fut pas plûtôt gueri de ſa douleur, qu'une grande conſpiration formée contre ſa vie, lui prepara la matiere d'une nouvelle triſteſſe. Cette Conjuration étoit conduite par Cinna, petit-fils du grand Pompée, qui avoit aſſocié à ſon entrepriſe les plus apparens de la Ville; & le dénouëment en auroit été funeſte à l'Empereur, ſi un des Conjurez n'en eût éventé le ſecret. Auguſte, qui fut averti du danger auquel il étoit expoſé, ne ſe trouva jamais dans une ſi fâcheuſe ſituation ni dans de plus vives allarmes. (*b*) Incertain s'il uſeroit de ſeverité ou de clemence envers ces Conſpirateurs, il apprehenda d'un côté, que l'impunité & le pardon, ne donnaſſent à d'autres la hardieſſe de tout entreprendre, & craignit d'autre part, que la ſeverité & la punition n'armaſſent d'autres Rebelles: voïant d'ailleurs que la vengeance qu'il avoit tirée de Cépion & de Murena, qu'il avoit fait mourir pour une pareille entrepriſe, n'avoit pas empêché Cinna & ſes Complices de conſpirer contre ſa perſonne.

Dans ces cruelles perplexitez & ces tumultueuſes agitations, qui écartoient de lui le ſommeil, il devint la proie de la fraïeur la plus vive. On l'entendo

b *Dio. lib.* 55.

doit durant toute la nuit, ſe plaindre & pouſſer à tout moment des ſoupirs, qui marquoient la profondeur de ſa triſteſſe. C'eſt ainſi qu'on voit qu'il y a peu de conditions exemptes de chagrin, & qu'il n'eſt point de bonheur ni de plaiſir, qui ne ſoit corrompu par quelque amertume ou par quelque mécontentement ſecret. Cet endroit même de l'Hiſtoire d'Auguſte, nous apprend que le Trône n'eſt pas toûjours un abri fort aſſuré contre ce ver importun, puiſqu'il arrive fort ſouvent que la puiſſance ſouveraine n'eſt qu'un veritable eſclavage, qui traîne après ſoi les ſollicitudes les plus accablantes.

Livie, qui entroit dans les chagrins de ſon époux auſſi-bien que dans ſes interêts, & qui épouſoit juſqu'à ſes inquietudes, demanda le ſujet de ſa triſteſſe; & l'Empereur lui aïant appris la Conſpiration qu'on tramoit contre lui, elle tâcha de le raſſurer, en lui diſant: „ Qu'il ne (c) devoit pas être ſurpris que „ quelques jaloux de ſa gloire ſe déclaraſſent ſes ennemis, parce que quelque équité qu'un Prince tâchât de „ garder, quelque moderation qu'il affectât, l'impoſſibilité où il étoit de „ plaire à tout le monde, le mettoit „ dans celle de ne pas faire des mécontens. Les Grands d'un Empire, ajoûta-

c *Dio. lib. 55.*

„ t-elle, croïent avoir droit de
„ mander & de tout obtenir : :
„ ſe croïent mépriſez, s'ils n'ob
„ ce qu'ils demandent. De là
„ les cabales, les conſpiratio
„ rebellions contre le Gouver
„ dans le changement duquel
„ contens eſperent trouver le
„ ment de leur fortune. Vous
„ Soldats, Seigneur, continu
„ faites environner vôtre Palais
„ qui paroiſſent les plus fide
„ doublez la Garde qui veille
„ de vous, & par là vous ôt
„ Conjurez le moïen d'attente
„ tre vie.

„ Cette précaution eſt aſſez
„ Madame, repliqua Auguſt
„ de ceux qui ſont autour du P
„ quelquefois plus à craindre,
„ de ſes ennemis les plus déc
„ Courtiſan le plus zelé en ap
„ eſt ſouvent l'ennemi le plus
„ né, & d'autant plus à appr
„ que caché ſous les apparenc
„ peuſes de l'amitié, il a plus
„ ſions de ſatisfaire ſa haine &
„ tenter ſa fureur, parce qu'o
„ méfie pas de lui. Si des en
„ trangers nous font la guerre, n
„ oppoſons nos Officiers, no
„ raux, nos amis : mais ſi ce
„ viennent nos ennemis, qui p

„ nous leur oppoſer? Il ne nous reſte
„ plus que les ſupplices pour prévenir
„ leurs mauvais deſſeins, & c'eſt ſans
„ doute le parti qu'il faut prendre.

Livie écoutoit paiſiblement l'Empereur, lorſque voïant qu'il ſe déterminoit à faire mourir les Conjurez, elle entreprit de lui faire changer ſa réſolution, & lui parla en ces termes:
„ (d) Seigneur, lui dit elle, l'honneur
„ que j'ai d'être vôtre épouſe, me mettant dans l'heureuſe neceſſité de partager avec vous l'une & l'autre fortune, me donne auſſi la liberté de vous
„ ouvrir mon cœur & de vous déclarer ſans déguiſement ma penſée. Je
„ vous la dirai avec la derniere ſincerité,
„ préparée comme je ſuis à perir avec
„ vous; parce que n'étant élevée au rang
„ que j'occupe, que parce que vous êtes
„ ſur le Trône, vôtre perte doit infailliblement entraîner la mienne. Tous
„ les méchans ne ſont pas, Seigneur,
„ de même caractere. Il y a des gens
„ qui ont l'ame naturellement mal faite,
„ & qui trouvent dans leur cœur, une
„ malice auſſi ancienne que leur naiſſance. Il en eſt d'autres, qui faute de diſcernement, font le mal qu'ils ne feroient
„ point, s'ils étoient moins bornez. Enfin, on en voit d'autres, qui entêtez
„ de leur nobleſſe, corrompus par l'a-

(d) *Dio. lib. 55.*

„ bondance, éblouïs par l'éclat d
„ dignitez, croïent avoir droit d
„ mettre impunément le crime, d
„ chent à venger ſur le Souverain
„ mécontentemens & leurs ch
„ Ainſi comme le motif des un
„ autres n'eſt pas également cri
„ leur punition ne doit pas être
„ ment ſevere. D'ailleurs un Pri
„ ménager adroitement la douce
„ ſeverité; & s'il eſt toûjours in
„ punir des innocens, il eſt quel
„ expedient de ne pas punir des
„ bles. La clemence exercée à
„ eſt ſouvent plus efficace, qu
„ gueur emploïée à contre-ter
„ pardon venge l'offenſé quel
„ plus rigoureuſement & toûjou
„ noblement que le ſupplice. L
„ qu'un Prince accorde, accable
„ pable & le force à avoir ho
„ ſon crime: la menace d'un f
„ qui effraïe, porte le crimine
„ venir celui qui veut le lui fai
„ frir. Le fer & le feu gueriſſen
„ de maladies, que les remedes
„ lenitifs. Le rapport qu'il y
„ les maladies du corps & ce
„ l'eſprit, rend la comparaiſon ai
„ te: Car, Seigneur, pourſuiv
l'on a remarqué de tout tems

„ aigre & piquant irrite l'homme le plus
„ moderé. Les bêtes feroces ne s'ap-
„ privoiſent qu'en les flatant.

„ Je ne dis pas que vous deviez par-
„ donner generalement à tous ceux qui
„ oſent s'en prendre à vôtre vie, la con-
„ ſequence en ſeroit trop dangereuſe.
„ Retranchez du corps de la Republi-
„ que, ſi vous voulez, ces eſprits tur-
„ bulens, inquiets & ſéditieux, occu-
„ pez ſans ceſſe à cabaler & à commet-
„ tre des crimes, & que le pardon rend
„ plûtôt hardis & temeraires, que ſages
„ & repentans; mais traitez avec moins
„ de rigueur, ceux qu'une jeuneſſe vo-
„ lage & incapable de reflexion, un
„ manque de diſcernement, ou quel-
„ que promeſſe artificieuſe & ſéduiſante
„ a porté à la révolte. Emploïez même
„ les menaces, la note d'infamie, l'exil,
„ la peine pecuniaire, le banniſſement.
„ Combien en a-t-on vû, que l'ennui
„ d'un long exil a rendu plus ſages?
„ Combien d'autres, qu'une amende pe-
„ cuniaire a ramenez à leur devoir?
„ Combien y en a-t-il eu enfin, que
„ la crainte de l'infamie a porté à ven-
„ ger ſur eux-mêmes l'horreur de leur
„ attentat? Il n'en eſt pas d'un Prince
„ comme d'un particulier. Il eſt de l'hon-
„ neur & de l'interêt d'un homme privé,
„ de tirer raiſon des injures qu'on lui
„ fait; autrement il ſeroit, ou opprimé,
„ ou mépriſé. Un Prince doit au con-

„ traire, ou pardonner, ou mé
„ outrages qu'on lui fait, & n
„ que ceux qu'on fait à la Re
„ Si vous m'en croïez, Seigneu
„ nua-t-elle, vous ne ferez m
„ cun de ces Conjurez : il y a
„ neroſité à pardonner; & il
„ tient qu'à un grand cœur &
„ turel heureux, d'être debonn
„ rement fait-on mourir beau
„ coupables, ſans perdre que
„ nocent; l'on confond facil
„ criminel avec celui qui ne
„ Donnez la vie aux Conjure
„ clemence fera naître leur rep
„ leur repentir ſera une leçon
„ dra plus ſages les autres. C
„ luſtre par ſa naiſſance, par
„ & par ſes exploits, reviendr
„ renoncera à ſes deſſeins viol
„ ennemi genereuſement pa
„ lorſqu'on a le moïen & le
„ de le perdre, n'a plus le co
„ nuire à ſon bienfaicteur.

Tout ce que Livie diſoit, p
ſa bouche avec tant d'inſinuati
ne manquoit jamais de faire
ſion ſur l'eſprit d'Auguſte. S
ſeil fut auſſi heureux qu'il é
dent. L'Empereur, qui l'avoit
avec beaucoup d'attention, ...

na, lui fit le recit de ſa Conſpiration, lui reprocha tendrement ſon ingratitude, en lui rappellant tous les bienfaits dont il l'avoit comblé; & après avoir forcé ce Conjuré d'avouër ſon crime, il le pardonna, le deſigna Conſul pour l'année ſuivante; & à ſa conſideration, il renvoïa abſous tous les Complices de la Conjuration.

Cette clemence d'Auguſte fut un charme, contre lequel Cinna & les autres Conſpirateurs ne purent tenir, & la tendreſſe des remontrances de Ceſar, fit plus que n'auroit pû faire toute ſa ſeverité armée de ſupplices. Non ſeulement cette generoſité éteignit entierement la Conſpiration; mais encore elle lui gagna le cœur de tous les Romains. On loua Livie, par l'avis de laquelle Cinna avoit reçû ſa grace, & l'on n'entendit plus parler de revolte. Auguſte crut devoir à la prudence des conſeils de Livie, toute la gloire que lui avoit acquis ſa moderation. Il ne ſe gouverna deſormais que par ſes avis; & ce fut toûjours ſur les volontez de cette Princeſſe, qu'il regla ſa conduite.

L'Imperatrice ne manqua pas de profiter de cette diſpoſition, où elle avoit mis Auguſte, pour avancer la fortune de ſes enfans. Comme c'étoit là qu'aboutiſſoient ſes vaſtes vûës, elle ne pouvoit ſouffrir rien de ce qui pou-

voit leur faire obſtacle ; & ce fut ſa
doute ce qui l'obligea à ſe défaire
Marcel, afin de voir ſon fils Tibe
ſucceder aux droits que ce jeune Pri
ce avoit à l'Empire : mais la naiſſa
ce de Cajus Ceſar & de Lucius Cel
ſon frere, que Julie, que l'Empere
avoit donné à Agrippa, après la mo
de ſon neveu, mit au monde, f
pour Livie un fâcheux ſurcroît d'he
tiers d'Auguſte, qui deconcerta ſ
projets, & lui prépara d'autres ſuje
de jalouſie, & la matiere de nouveau
crimes. Sa politique lui fit prendre
nouvelles toutes pour arriver à ſes fin
Ce fut alors qu'elle travailla de to
ſon pouvoir à procurer à ſes enfa
les plus grands Emplois ; & quoiqu
Tibere eût été déja fait Tribun,
que Druſus eût été élevé au Conſu
lat, Livie leur préparoit de nouveau
honneurs, quand Dieu, qui aime ſou
vent à confondre nos deſſeins, lo
même qu'après avoir pris les meſur
les plus juſtes & les mieux conce
tées, nous croïons les amener à un
heureuſe fin, renverſa une partie
ceux de l'Imperatrice, par une des pl
ſenſibles afflictions qui pouvoient l
arriver, qui fut la mort de ſon fi
Druſus, qui ſurvint comme je vais dir
Tibere, après avoir (*f*) ſubjugu
l'

(*f*) *Suet. in Tiber.*

l'Illyrie, & réduit ſous l'obéïſſance d'Auguſte les Allemans, que la déroute de Varus avoit rendu inſolens, vint quelque tems après à Rome, pour y recevoir l'honneur du triomphe. Il (g) fut un des plus beaux qu'on eût encore vû, par les ſoins que Livie ſe donna & les dépenſes qu'elle fit, afin de le rendre plus ſuperbe. Tibere donna un magnifique repas aux Senateurs, aux Chevaliers & au Peuple; & l'Imperatrice, de concert avec la Princeſſe Julie, regala les Dames. Livie ne s'arrêta pas là. Pour rendre memorables les victoires de ſon fils, elle fit (h) bâtir un Temple ſomptueux, qu'elle dedia à la Déeſſe Concorde ſur le Capitole. On y érigea un Autel à l'honneur d'Auguſte; & parmi les préſens riches & curieux dont elle orna ce Temple, l'on (i) admira une piece de cryſtal, du poids de cinquante livres, une racine de vraïe canelle, qu'elle y conſacra elle-même ſur un baſſin d'or, laquelle étoit d'un poids conſiderable, & de laquelle on voïoit tous les ans découler une liqueur, qui après être tombée en goûtes, ſe convertiſſoit en grains d'une dureté extraordinaire.

Après avoir procuré tous ces honneurs à Tibere, Livie travailla à en pré-

g *Dio. lib. 55.* h *Ovid. Faſt. 1.*
i *Plin. Hiſt. Nat. lib. 37. cap. 2. lib. 12. cap. 19.*

préparer à Druſus, que de nou
Exploits de valeur venoient de c
de gloire: mais la nouvelle de ſa
fut preſque auſſi tôt à Rome que
de ſa victoire; & les pompeux
ratifs qu'on avoit fait pour ſon
phe, devinrent les triſtes appare
ſes funerailles. Ce Prince, qu
tout le mérite du monde, après
dompté les Chattes, les Sicam
les Peuples voiſins, s'étoit ren
doutable à toute l'Allemagne, où
gré la vigoureuſe reſiſtance q
trouva, il avoit pouſſé ſes con
juſques aux bords du Rhin, qu'i
ditoit même de paſſer. Mais il f
rêté par la mort, au milieu d'un
riere ſi glorieuſe. Car ſe trouva
jour ſur le rivage de ce Fleuve
(*k*) ſpectre ſe préſenta à lui ſous
gure d'une belle femme, & lui d
rement : *Où eſt-ce que l'ambition*
pouſſe? Prince, retirez-vous: Vo
arrivé au dernier periode de vo
quêtes & de vôtre vie : & diſ
Cette triſte prédiction ne ſe verifi
trop. (*l*) Druſus mourut en alla

:. (*m*) L'affliction de Livie fut ſi
nde, qu'il fallut appeller des Phi-
ophes pour la conſoler ; & le Se-
pour y contribuer autant qu'il te-
t à lui, & la dédommager de la
rt de Druſus, lui accorda les Pri-
ges que les Loix donnoient aux
mes qui avoient trois enfans : triſ-
eſſource à la douleur de ſa perte.
ertainement Druſus méritoit les
nes dont on honora ſa mort. Son
ite étoit ſolide ; & ſi parmi les
ens il peut y avoir de veritable
tu, l'on peut dire que celle de ce
ice pouvoit ſervir de modele. Li-
ne fut pas ſeule affligée de cette
rt : Auguſte, à qui Druſus étoit
r, pour plus d'une raiſon, y fut
i fort ſenſible. Mais ſur tout An-
ie épouſe de ce Prince en fut vive-
nt penetrée. Elle étoit fille de Marc
oine le Triumvir, douée d'une ra-
eauté & d'une ſageſſe qui a pour
ns tous les Auteurs de l'Hiſtoire.
: avoit vécu avec Druſus ſon é-
x d'une union ſi étroite & avec une
lité réciproque ſi exacte, qu'ils fu-
t l'un & l'autre un exemple de fi-
té conjugale & de vertu, dans une
ar, où la galanterie & l'infidélité
ient paſſé comme en coûtume. La
iduite irreguliere de tant de Dames
qui

(*m*) *Senec. Conſol. ad Marc.*

celle derenau par la fageſſe c
vertu; ſa réputation fut ſi pe
au ſoupçon, que dans Rome
voit pas de Dame pour laquell
une plus haute eſtime. Dr
toûjours le ſeul objet de ſes
tions : auſſi ne (*n*) voulut-ell
entendre parler de ſecondes n
le voulut conſacrer à la me
Druſus le reſte de ſa vie. El
ſa en partie dans une Maiſon
pagne, où elle ſe plaiſoit fort
parmi ſes innocens divertiſſem
le (*o*) prenoit celui d'entre
poiſſon qu'elle aimoit beauco
quel elle faiſoit porter des pen
reille; ce qui attiroit chez ell
ſpiné de monde qui alloit v

déja avancé en âge, elle crut qu'il lui importoit extrêmement, pour ouvrir à ſon fils le chemin du Trône, de ſe délivrer de tous ceux qui pouvoient lui faire obſtacle, & ſur tout de ceux qu'on regardoit comme les ſucceſſeurs de l'Empereur. Elle pouvoit tenter tout ſans crainte. Ceſar ſe laiſſoit aller aveuglément à tout ce qu'elle vouloit, ſans faire reflexion qu'en lui laiſſant prendre une puiſſance ſi abſoluë, il ſe trahiſſoit lui-même. D'ailleurs l'Imperatrice étoit à Rome adorée, pour ainſi dire, dans ſon élévation & dans ſa fortune. Son autorité étoit plus reſpectée que celle de l'Empereur: tout le monde étoit ſoumis à ſes ordres; & ce qui auroit paru impoſſible aux autres, étoit facile & ne coutoit rien à Livie. Car pour ſe défaire de tout ce qui traverſoit ſes vûës, elle (q) n'emploïa ni la violence ni la force ouverte; ſon ambition & ſa politique prirent des routes bien differentes: elle ſavoit venir à bout de ſes deſſeins par des moïens impénétrables, même aux plus clairvoïans: elle avoit le ſecret de cacher juſques aux traces de ſes crimes; & l'on trouva dans la ſuite que ce n'étoit pas ſans raiſon, que (r) Caligula l'appelloit un Ulyſſe déguiſé en femme.

Ce

q *Tacit. Xiphilin.* r *Suet. in Cal. Caligula.*

Ce fut à quelque (*f*) reſſort de ſa profonde & dangereuſe pol que l'on attribua la mort fune précipitée des Princes Caius & L fils de Julie & d'Agrippa. Ces jeunes Ceſars, qui appartenoien près à Auguſte, avoient un mér égaloit leur naiſſance; tout le r avoit les yeux ouverts ſur eux c ſur les ſucceſſeurs de l'Empereu il n'y avoit aucune raiſon de c que Ceſar voulût en choiſir hors famille, & Livie ne pouvoit douter que l'Empire ne leur fû né. D'ailleurs Auguſte ſembloi aſſez déclaré ſon choix en ad dans ſa famille ſes deux petits-fil avoit déja élevez aux plus écl Dignitez: car il les avoit fait n Princes de la Jeuneſſe Romai leur avoit deſtiné le Conſulat a tir de l'enfance, & l'on peut dir avoient déja un pied ſur le T mais ce fut-là le terme de leur f Lucius Ceſar mourut ſubitement ſeille & le Prince Caius ſon frere, la fin de ſa vie dans la Lycie, à tour de la guerre d'Armenie, c voit reçû une bleſſure qu'on lu ſans doute préparée de loin.

Auguſte ne voïant plus dans mille qu'Agrippa poſthume deri

(*f*) *Tacit. Ann.* 1. *cap.* 3.

de Julie, il l'adopta conjointement avec le fils de Livie. Cette adoption qui partageoit l'Empire entre Tibere & le petit-fils de Ceſar, devoit, ce ſemble, ſatisfaire l'ambitieuſe Imperatrice ; cependant elle ne put point ſupporter cette concurrence, elle ne pouvoit ſe réſoudre à voir que ſon fils eût un collegue dans une Dignité qui lui avoit coûté tant de ſoins & tant de crimes, & elle ne tarda pas long-tems à ſe délivrer de cette peine. Elle mit en œuvre ſes artifices pour rendre Agrippa ſuſpect à l'Empereur, dont elle empoiſonna l'eſprit par des rapports malicieux qu'elle lui faiſoit de ce pauvre Prince, aux moindres actions duquel elle donnoit une face deſavantageuſe; & elle ſut ſi bien faire croire ce qu'elle voulut à Auguſte, qu'il exila ſon petit-fils dans l'Iſle de Planaſie.

On trouva ce banniſſement fort cruel, parce qu'il étoit fort injuſte. Agrippa n'avoit point à la verité cette politeſſe & cette urbanité, qu'avoient les Princes Lucius & Caius ſes freres; il (*t*) avoit au contraire un naturel un peu feroce que l'air de la Cour n'avoit pû adoucir, beaucoup de groſſiereté dans l'eſprit & dans les mœurs, & une très-mauvaiſe éducation ; mais auſſi c'étoient-là tous les crimes qu'on pouvoit lui

t Tacit. Ann. 1.

tyran de la famille, & le fit ſi
même d'inſtrument à l'amb
cette Princeſſe, qui ne butoit
détruire ; & qui cachant ſes
deſſeins ſous un faux zele pou
re de Ceſar, jettoit les fonde
l'élévation de ſon fils, en ruin
qui pouvoient, ou la traverſer
reculer. Auguſte le connut e
même, mais trop tard pour
dier. Il ſe plaignit confider
ſes amis de la cruauté du D
avoit dépeuplé ſa famille et
tems, quoiqu'elle fût fort no
& qui le mettoit dans la dur
fité d'appeller à ſa ſucceſſion
de ſa femme, au préjudice

Ces réflexions, qui lui attendrirent le cœur, lui firent ouvrir les yeux ſur les malheurs du Prince Agrippa, contre lequel on l'avoit ſi injuſtement aigri; & croïant en avoir découvert le veritable motif, il forma le deſſein de l'aller voir dans le lieu de ſon exil. Il ne le communiqua qu'à Fabius Maximus, ne jugeant pas à propos de faire une confidence ſi délicate à beaucoup de monde; & (*u*) après avoir pris beaucoup de précautions pour rendre ſon voïage ſecret, il deſcendit à Planaſie, accompagné de ce Senateur ſeulement. L'entrevûë fut tendre & touchante. Le cœur de Ceſar ému à la vûë de ſon petit-fils: il y eut quantité de larmes verſées de part & d'autre; & celles que l'Empereur répandit, firent juger qu'on pourroit voir un jour la fortune du jeune Prince rétablie.

Cependant ce voïage ne fut pas ſi ſecret qu'Auguſte l'avoit cru. Maximus n'eut pas la force de le cacher à Martia ſa femme, & Martia eut la foibleſſe ou l'imprudence d'en parler à Livie. Cela engendra dans l'eſprit de cette Princeſſe des défiances qui furent funeſtes à l'Empereur & à ſon petit-fils. Livie ne put pas même malgré ſa politique, s'empêcher de témoigner ſon chagrin à Ceſar. Elle lui dit

„ avec

(*u*) *Tacit. Ann. I.*

avec un certain air de fierté, mêlé de dépit: „ Qu'il avoit eu tort de lui „ avoir fait fineſſe de ce voïage: que „ pour aller à Planaſie, il n'étoit pas „ néceſſaire de tant de précaution & „ de myſtere; & qu'elle ne pouvoit „ que ſe plaindre de ſon peu de con- „ fiance, puiſqu'une défiance ſi mar- „ quée la rendoit odieuſe à ſon ſuc- „ ceſſeur, qui la regarderoit toûjours „ comme une perſonne qui devoit „ lui être ſuſpecte, puiſqu'elle l'avoit „ été à Auguſte.

L'Empereur, qui n'avoit confié qu'à Maximus le ſecret de ſon voïage, comprit bien qu'il n'y avoit que lui qui l'eût revelé; cette imprudence de Maximus grava dans le cœur de Ceſar un reſſentiment, dont il donna des marques à ce Senateur, par quelque coup d'œil foudroïant qui l'épouvanta ſi fort, qu'il ſe réſolut ſur le champ à ſe donner la mort. Il communiqua ſon deſſein à ſa femme, en lui diſant: Que puiſqu'il avoit eu le malheur de déplaire à l'Empereur, en trahiſſant le ſecret de ſon voïage à Planaſie, il vouloit renoncer à la vie. Martia s'avoua elle-même coupable. (x) „ C'eſt moi, dit-elle, qui ſuis cauſe „ de votre malheur; & puiſque je me „ ſuis renduë indigne de vôtre con- „ fiance

x *Juſt. Lipſ. in Tacit.*

» fiance en revelant un ſecret dont je » devois connoître l'importance, il » eſt juſte que je puniſſe l'indiſcré- » tion de ma langue ". A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'elle (y) ſe plongea un poignard dans le ſein, & Maximus l'imita dans ſon deſeſpoir. Tacite ne convient point de cette mort violente de Martia, puiſqu'il dit au contraire qu'elle pleura aux funerailles de ſon mari, en s'accuſant d'être la cauſe de ſon malheur. Quoiqu'il en ſoit, Auguſte n'eut pas le tems d'apporter aucun changement à la fortune d'Agrippa. Cet Empereur mourut peu de tems après; & l'on dit que ce fut par la trahiſon de Livie qui lui ſervit des figues empoiſonnées, hâtant la mort de Ceſar, de peur que le rétabliſſement de la fortune d'Agrippa ne détruiſît celle de Tibere.

Ce fut à Nole qu'Auguſte ceſſa de vivre, & dans la même chambre, où Octave ſon pere étoit mort. (z) Ses dernieres paroles furent en faveur de Livie: car après avoir demandé à ſes amis, (a) s'il ne leur ſembloit point qu'il avoit bien joué ſon rôle ſur le theatre du monde, il s'adreſſa à ſa femme, (b) la pria de ſe ſouvenir de leur

y *Plutar.* z *Aurel. Victor. Epitom.*
a *Dio. lib.* 56. b *Suet. in Aug.*

leur mariage tant qu'elle vivroit
rendit enſuite l'eſprit, en lui do
des marques de ſa tendreſſe.
mort fit ſoupirer Rome. Aïant à
frir un Maître, la Republique
pouvoit pas trouver un plus digne
largeſſes & ſa generoſité avoient
les plus grands & les plus puiſſa
la Ville, ſouples au joug de la ſe
de. Sa modération avoit fait voi
par les violences du Triumvir
s'étoit écarté de ſon naturel do
ennemi du ſang ; & ſes rares
firent dire de lui, qu'il ne devo
mais mourir, ou qu'il ne devoit j
naître.

L'on tint cette mort fort ſecret
dant quelque tems, parce qu'on
hendoit que l'abſence de Tibere
portât quelque préjudice à ſes int
ma : dès qu'il fut arrivé, la
nouvelle qui apprit la mort d'A
te, apprit auſſi que Tibere éto
ſucceſſeur. Livie dans cette oc
n'oublia pas ſa politique. Elle
une douleur inconſolable ; elle

15 Atticus fit par complaiſance pour L
par flaterie, ce que le Senateur Proculus
autrefois par politique. Car Romulus aï
aſſaſſiné par les Senateurs, qu'il comme
traiter avec hauteur, un jour que ce Ro
guoit le Peuple ſur la fin du jour : Procul
calmer le Peuple, qui aïant vû diſparoître
étoit en émotion, lui dit que Romulus ét

des larmes; elle pouſſa des ſoupirs infinis. Un de ſes premiers ſoins, fut de faire rendre à la memoire d'Auguſte, tous les honneurs imaginables. Elle lui fit accorder l'immortalité, & voulut même perſuader que Ceſar étoit quelque choſe au-deſſus des hommes. Le Senateur Atticus donna auſſi foi & cours à cette impieté : il jura, pour faire la Cour à Livie, qu'il avoit vû monter dans le Ciel l'ame d'Auguſte ; & Livie qui connoiſſoit bien qu'il n'avoit pas juré gratis, lui fit un préſent conſidérable pour récompenſe de ce ſerment mercenaire. (15) Des Temples ſuperbes furent bâtis à l'honneur de ce nouveau Dieu. On lui érigea des Autels, on lui conſacra des Prêtres, & l'Imperatrice elle-même voulut être du nombre. Auguſte, dans ſon Teſtament, l'inſtitua ſon heritiere pour la troiſiéme partie de ſes biens, & l'adopta dans la Famille des Jules, d'où elle prit le nom de Julie ; & ainſi par une aſſez plaiſante bizarrerie, Livie fut en même tems,

té au Ciel, & jura qu'il l'avoit vû avec un viſage venerable & ſemblable à celui d'un Dieu; ce que le Peuple crut facilement, parce que dans le tems que Romulus fut tué, il étoit ſurvenu un orage qui avoit écarté tout le monde, & qui avoit donné occaſion aux Senateurs de ſe defaire de leur Roi ſans être apperçûs de perſonne.

tems, Veuve, Fille & Prêtreſſ
guſte.

Le nouveau Regne fut ſigna
meurtre du Poſthume Agrippa
ſe vengea ſur ce malheureux P
la méfiance d'Auguſte; & pour
cette inhumanité, elle fit couri
que c'étoit une des diſpoſitions
tament de cet Empereur : Ma
laiſſa pas de croire que c'étoi
me qu'elle avoit ajoûté à tant
qu'elle avoit commis pour al
Domination, laquelle devint
gueilleuſe par les lâches ſoumiſ
Romains; car leur flaterie ch
nouveaux honneurs pour les
à l'Imperatrice. On lui con
titre de Mere de la Patrie. On
na qu'aux qualitez de Tibere, c
teroit celle de fils de Livie, p
ner à entendre que, l'honneur
ce Prince de l'avoir pour mer
noit un nouveau luſtre à ſes a
tres. On fut même d'avis, qu
privilege très ſingulier, elle a
Autel d'adoption. Mais Tib
n'approuvoit pas toûjours l'amb
ſa mere, rejetta ces flateuſes
tions du Senat. Car il regardo
me une diminution de ſon auto
trop vaſte étenduë que l'on dc
celle de Livie. Il remontra à ce
les Magiſtrats, qu'on ne devoit

der des honneurs aux femmes qu'avec mesure; que pour lui, il ne souffriroit jamais qu'on lui en decernât à lui-même d'excessifs: &, couvrant du masque de la moderation, la jalousie qu'il avoit de la puissance de sa mere, il ne voulut pas permettre qu'on augmentât la maison & le domestique de cette Princesse d'un seul Officier.

Cette conduite de Tibere fut mortifiante pour Livie, qui avoit un fonds inépuisable d'ambition, & qui étoit possedée du desir de commander. Comme elle regardoit la fortune de son fils comme le fruit de ses travaux, & qu'elle ne l'avoit élevé sur le Trône, que pour se perpetuer elle-même dans sa puissance, elle ne cessoit jamais de lui rebattre les oreilles de ce bien-fait, en disant éternellement, que c'étoit d'elle qu'il tenoit l'Empire; pour lui faire entendre qu'il lui devoit une reconnoissance égale à l'obligation qu'il lui avoit. Tibere cependant en manqua fort souvent; & soit qu'il n'eut pas le cœur trop bien né, soit qu'il ne pût souffrir que sa mere fît ceder l'autorité des Loix à la sienne, il profita de toutes les occasions qui se présentoient pour mettre un frein à son ambition.

L'affaire d'Urgulanie Favorite de l'Imperatrice lui en fournit une, & à Pison un sujet de montrer beaucoup de

fermeté, dans un tems où la ſoumiſſion & la flaterie tenoient lieu de vertu. Ce Senateur avoit prêté quelque argent à Urgulanie, & pour ſe faire païer il avoit été, obligé de recourir à l'autorité du Preteur, qui la cita devant ſon Tribunal. Piſon certainement n'étoit pas ſans partie. Urgulanie étoit très puiſſante à la Cour : Livie lui avoit fait comme un rempart de ſon autorité ; & la (c) protection dont cette Imperatrice l'honoroit ouvertement dans toute ſorte d'occaſions, l'avoit renduë ſi fiere & ſi ſuperbe, qu'au mépris même des plus anciennes & des plus ſeveres Loix, elle dédaignoit d'aller au Senat, ou devant les autres Magiſtrats, quand elle y étoit citée ; & (d) il falloit qu'on envoiât chez elle un Preteur pour prendre ſes dépoſitions, ou recevoir ſes défenſes. Ces lâches complaiſances du Senat, ſi injurieuſes à ſon autorité, avoient rendu cette Romaine ſi ſuperbe, qu'elle s'étoit imaginée qu'étant aſſurée de la protection de l'Imperatrice, elle pouvoit ſe mettre au-deſſus des Loix. Elle mépriſa ſi fort la citation du Preteur dans l'affaire de Piſon, qu'au lieu d'obéïr à l'ordre du Magiſtrat, elle alla au Palais de l'Empereur, à l'heure même qu'elle auroit dû compa-

c *Tacit. Ann.* 2. cap. 34. d *Ibid. Ann.* 4. cap. 22.

paroître devant le Tribunal où elle étoit citée. Il eſt vrai que la puiſſance de Livie ſoûtenoit la hardieſſe d'Urgulanie; car cette Imperatrice, qui ne vouloit donner à ſon autorité d'autres bornes que celles de ſon ambition, avoit fait beaucoup de bruit ſur l'incivilité de Piſon, & s'étoit plainte hautement qu'elle étoit choquée en la perſonne de ſa Favorite, puiſque c'étoit l'inſulter elle-même, que d'actionner une perſonne qu'elle protegeoit avec tant de diſtinction.

Tibere ne pouvoit guere éviter de prendre parti dans une affaire que ſa mere prenoit ſi fort à cœur; & quoiqu'il n'eût aucune envie de donner la moindre atteinte aux Loix, il crut néanmoins que la bienſeance l'obligeoit à ſolliciter le Preteur en faveur d'Urgulanie, que le créancier peu galand preſſoit vivement en juſtice; ou qu'il en devoit du moins faire le ſemblant. Il partit donc de ſon Palais pour ſe rendre chez le Preteur, affectant un viſage tranquile & moderé: mais afin de donner au Magiſtrat le tems de juger cette affaire avant ſon arrivée, il s'arrêta ſi ſouvent dans les ruës, s'entretenant avec tous ceux de ſes Courtiſans qu'il trouvoit, qu'il fit connoître que les affaires d'Urgulanie ne l'intereſſoient pas beaucoup. Livie fut des

premieres à le comprendre, & ne
lant pas s'expoſer au chagrin de
rendre un jugement contraire à ſ
ſirs, elle ſe fit apporter de l'arge
fit païer Piſon de la ſomme que l
voit ſa Favorite.

Ce ne fut pas dans cette ſeul
caſion que l'Empereur témoign
indifference à ſa mere : il lui en d
une marque plus choquante dan
autre, où ſon honneur étoit di
ment attaqué. (e) Farilie, peti
le d'une ſœur d'Auguſte, avoit
des diſcours fort injurieux & fort
çans de Tibere & de Livie, dan
aſſemblée très-nombreuſe : on l
avoit fait un crime; &, pour la fai
roître plus digne de punition, on l
encore accuſée d'un horrible adu
& d'avoir honteuſement terni le
des Ceſars par cette infame proſtitu

Il n'y avoit perſonne qui ne
dât Farilie comme perduë. L'ac
tion étoit grave : elle intereſſoit l
pereur & ſa mere : c'étoit un crime
eſperoit de voir punir des plus a
ſupplices; & ce fut peut-être da
crainte de n'en pas ordonner d'aſſ
goureux, que le Senat trouva à p
de conſulter Tibere. Mais ce Prin
remplit pas l'attente des accuſateu
celle du Public & de Livie. Il r

(e) Tacit. Ann. 2.

ſon avis. Tibere ne rendit d'abord
ne reponſe, mais il la laiſſa lire
on viſage, & le lendemain il al-
i Senat, où, comme s'il parloit
i part de ſa mere, il déclara que
ues outrageux diſcours qu'on
ſur ſon compte, elle ne vouloit
: qu'on en fît une matiere d'ac-
ion.

: fut la récompenſe que Livie
: de tant de crimes qu'elle avoit
nis pour élever ſon fils à la Sou-
neté. Cependant cette ingrate
uite ne la rebuta pas. Elle vou-
endre Tibere tranquille poſſeſſeur
rône, où elle l'avoit élevé aux
s de la vie de tous ceux qui

& qui étoient en plus haute
dans Rome, ce fut auſſi ce
Livie & Tibere réſolurent de
dre.

Germanicus étoit fils de Dr
d'Antonie, deſquels nous avon
fait l'éloge. (*f*) Il poſſedoit dan
haut degré toute ſorte de belles
tez militaires, civiles & polit
qu'on l'a comparé à Alexandr
il avoit les vertus, ſans en av
défauts. (*g*) Il étoit brave ſans
rité, ſage, moderé, honnête, a
liberal, d'une fidelité inviolable
dent, ennemi du vice; aïant
grande & hardie, le cœur haut ſ
rogance, temperant la gravité q
mandoit ſon rang, par beaucc
douceur & de courtoiſie. Son
répondoit à ſa naiſſance. Il n'av
des penſées nobles, il poſſedoit
tement l'art de bien parler, & n
roit rien de ce qu'un Prince d
voir. Par toutes ces vertus & c
res qualitez Germanicus ſouten
gnement les éloges qu'on lui
noit, & l'eſtime qu'on avoit
lui, non ſeulement dans Rome &
tout l'Empire, mais chez les
mis même. Jamais General n'
tant aimé de ſes troupes, q
l

f Tacit. ann 2. c. 74. *g Suetan. in C*

Prince le fut des ſiennes, qui lui offrirent fort ſouvent l'Empire, qu'il refuſa toûjours par une moderation qui l'en rendoit plus digne.

Agrippine ſon épouſe n'étoit point dans une reputation moins glorieuſe. Elle étoit petite-fille d'Auguſte, & d'une vertu qui merite les éloges les plus pompeux. Sa chaſteté étoit ſi generalement reconnuë, qu'elle fut toûjours hors d'atteinte aux traits les plus envenimez de la calomnie: & cette vertu étoit d'autant plus loüable dans cette Princeſſe, que, dans la conduite de ſa mere, elle avoit eu des exemples d'une grande licence. Elle avoit un courage élevé, beaucoup de grandeur d'ame, & l'on auroit dit qu'elle avoit dépouillé les foibleſſes de ſon ſexe. Elle eut encore de ces ſortes de défauts, qui dans les perſonnes de ſon rang, paſſent pour des vices nobles. Elle étoit hautaine, ambitieuſe, altiere, incapable de plier & de faire la moindre baſſeſſe; montrant dans toute ſorte d'occaſions un cœur inflexible à toutes les diſgraces de la fortune. Ennemie de la diſſimulation & de la flaterie, elle fit paroître par tout la verité de ſon naturel roide & peu complaiſant; laiſſant voir dans ſes paroles, dans ſa perſonne & dans toute ſa conduite, cette noble fierté que lui inſpiroit ſa naiſſance,

& le glorieux témoignage que lui noit ſa conſcience de l'integrité vie, & d'une ſageſſe generaleme mirée.

(*b*) Livie, dont la réputation aſſez équivoque, malgré cet ext régulier & impoſant qu'elle affe ne pouvoit ſouffrir cette haute op qu'on avoit de la vertu d'Agrip de laquelle elle étoit d'autant pl louſe, qu'elle-même ne pouvoit pêcher de l'eſtimer. D'ailleurs, a tumée à recevoir les hommages tu tueux de tout ce qu'il y avoit à F de grand & de diſtingué, qui ſen étudier ſur ſon viſage les honnet les ſoumiſſions qu'elle deſiroit, étoit inſupportable qu'Agrippine ſeule qui affectât de ne pas vo plier ſous le joug que tout le m avoit reçû. Cette fierté ſembloit blir ſa puiſſance; & elle en étoit tant plus inquiete, que ſon amb vouloit que tout s'abaiſſât devant Ce fut la premiere cauſe de cette lation qui diviſa ces deux Prince & de cette haine implacable que l nourrit toute ſa vie contre A pine.

Tibere ne fut pas exempt de jalouſie à l'égard de Germanicus ſa haine étoit d'autant plus danger qu

(*b*) *Tacit. Ann. lib. 2. cap. 43.*

qu'elle étoit ſecrete. Il ne pouvoit voir ſans chagrin dans ce Prince les vertus qu'il n'avoit pas. Les triomphes de Germanicus, qui retentiſſoient dans tout l'Empire par les applaudiſſemens qu'on leur donnoit, leſquels étoient les témoignages les plus ſinceres de ſon merite, gravoient dans le cœur de cet Empereur une envie cruelle, que l'amour que tout le monde avoit pour Germanicus enflammoit davantage. De là vint cette application malicieuſe avec laquelle Livie ſa mere & lui s'étudierent à traverſer les deſſeins de ce Prince; & parce que cette perſecution étoit une fort petite ſatisfaction pour leur jalouſie, ils l'appaiſerent enfin par la mort de ce grand homme, qui fut empoiſonné par la trahiſon de Piſon & de Plancine ſa femme, que Tibere & Livie avoient envoiez exprès en Syrie, où Germanicus commandoit l'Armée.

Il eſt vrai que Tibere pour paroître innocent de cette mort, fit fort l'affligé lorſqu'on lui en apporta la nouvelle; mais il lui étoit difficile de ſe garantir de ce ſoupçon; car on avoit vû entre les mains de Piſon, les ordres ſecrets qu'il lui avoit donnez contre Germanicus, leſquels même ce Senateur avoit réſolu de produire en plein Senat, pour juſtifier ſa conduite, & rejetter ſur l'Em-

veilla en eux le tendre ſouve
vertus de Germanicus. Ils ſ
de Rome & furent au devant c
voi, pleins de deuil & de triſteſſ
donner aux manes du Prince l
ques les plus ſinceres & les plu
tantes de la plus profondeur d
Jamais ſpectacle n'eut un plus
nombre de ſpectateurs. Tou
maiſons de la Ville étoient de
le Senat, les Chevaliers, le P
les femmes, les plus jeunes e
tout le monde enfin, étoit allé
vant de l'Urne; & on la reçut
autant de reſpect, que ſi ç'avoit
Simulacre de quelque Dieu.

(i) Ni Livie, ni Tibere ne
rent point, ne trouvant pas à p
de ſe montrer en public de peur

donnoit lâchement le ſang de ſon neveu, dont Agrippine fut obligée de demander au Sénat la vengeance. Livie marqua encore plus ouvertement ſa joie: elle prit ouvertement la défenſe de Plancine, qu'elle enleva par ſes intrigues & par ſon autorité à la punition que méritoit ſa noire perfidie.

Après que l'Imperatrice eut ſacrifié à ſa jalouſie & à ſon ambition toutes les victimes qu'elles demandoient, elle ne ſongea plus qu'à goûter ſans trouble le plaiſir de la ſouveraineté. Elle fit de ſon autorité & de ſa grandeur une eſpece d'Idole, à laquelle l'on rendit des devoirs plus religieux qu'à celles des Dieux de Rome. Le Sénat s'épuiſa en louanges & en ſoumiſſions: ingenieux à trouver les moïens de lui plaire, il inventa de nouveaux honneurs pour les donner à ſa vanité; & il porta la flaterie ſi loin, qu'il donna le privilege à cette Princeſſe d'avoir ſeance parmi les Vierges Veſtales dans le Theatre, plaçant parmi les Religieuſes la femme du monde qui l'étoit moins, quoiqu'elle voulût le paroître. Car ce n'étoit que pour impoſer au Public qu'elle fit des Dons aux Temples des Dieux, non ſeulement dans Rome; mais même dans les Provinces. Celui de Jeruſalem fut un de ceux qui profiterent plus de ſa li-

libéralité. Elle y envoïa des vaſe
& d'autres de très-grand prix, c
autant de monumens de ſa piet
plûtôt de ſon hypocriſie.

Cependant, Tibere ne ſouffroit
vec beaucoup de peine cette am
demeſurée de ſa mere : car, qu
ce Prince fût lui-même fort amb
& fort fier, il aimoit de la Do
tion le ſolide : mais il n'en pc
ſouffrir le faſte; & cet extérieur
peux & éclatant, que Livie re
choit, qui étoit inſupportable.
fimula cependant, tant qu'il vi
l'Imperatrice ſe contentoit de tit
d'honneurs : mais, dès qu'il s'app
que ſon orgueil vouloit aller plus
il ne pût s'empêcher de faire co
tre que ces entrepriſes n'étoient p
ſon goût; & ſur tout celle que
peratrice fit un jour qu'on dédi
Image à la memoire d'Auguſte,
près du Theatre de Marcellus

16 Caprées étoit une Iſle, où il n'y a
Port ni Havre où les gros Vaiſſeaux puſſent
der. Il n'y avoit qu'une petite entrée pou
voir les Fregates & les petites Barques,
pouvoient pas même paroître ſur mer, ſan
découvertes par les Sentinelles, qui veilloie
ceſſe ſur tout ce qui ſe paſſoit ſur mer. L'
cette Iſle étoit fort temperé & fort doux
en hyver, parce que les montagnes voiſines
couvroient rompoient la violence des vents :
été les chaleurs n'y étoient pas exceſſives,
11

faisant faire sur ce sujet une superbe inscription, dans laquelle elle fit mettre son nom avant celui de l'Empereur. Celui-ci, qui regardoit cette préférence comme un attentat sur ses droits, ne voulut pas s'exposer aux occasions de se brouiller avec sa mere: mais aïant trouvé un prétexte pour quitter Rome, il se retira à Caprées, où il passa le reste de sa vie, dans ces turpitudes épouvantables qu'on ne peut lire sans horreur, dans le tems que Livie regnoit souverainement dans Rome. (16)

L'absence de Tibere rendit l'autorité de sa mere plus respectée; & l'on peut dire que Livie gouvernoit l'Empire absolument. Elle jouït même assez long-tems du plaisir de la Domination; car cette Princesse arriva jusqu'à une vieillesse fort avancée, par la bonté de son temperament & de sa santé, qu'elle crut devoir au vin de Pez-

que les zephirs en temperoient l'ardeur. Ce fut le lieu que Tibere choisit pour en faire un Serrail abominable, & pour s'y livrer à ces excès qu'on ne peut lire sans horreur. Autrefois cette Isle avoit deux Villes; maintenant elle n'en a qu'une, qu'on appelle Capri, ou il y a un Evêché suffragant d'Amalfi, Métropole dans la Province Citerieure du Royaume de Naples, & qui a été le lieu de la naissance de Jean Gioia qui inventa la Boussole.

Prima dedit nautis usum magnetis Amalphis,

Pezzino, & à certain
compoſées d'une (*k*) rac
ne appelle *Eunla Campan*
elle mangeoit regulierer
jours. Mais enfin, il ſ
tribut à la nature: Livie
de, & la nouvelle en fu
tée à Tibere dans Capr

Quand les devoirs
n'auroient pas été aſſez
arracher ce Prince de ſ
traite, ceux de la recor
voient ſans doute l'obli
moins viſiter celle qui l
né l'Empire. Mais Ti
ni les uns ni les autres;
ne ſe ſouciât point de
ſoit qu'il n'oſât aller mo
une vieilleſſe, qu'on ſav
loit des plus infames d
qu'il fût dans une honte
ce de rien refuſer à ſon

k Plin. lib. 14. c. 6.

17 Ælius Sejanus étoit Colon
toriennes. Il s'éleva par ſon ac
degré de faveur où un Favori
poſſedoit ſans reſerve toute la
re. Il étoit devoré d'une ambi
qu'il oſa aſpirer à l'Empire. Il
Prince Druſus, fils de Tibere.
te outrance Agrippine & toute
l'auteur de mille violences qu
mit. Tibere reconnut à la fin

(17) qui aimoit mieux le retenir à Caprées, pour avoir lui-même la conduite des affaires, il s'excusa ſur divers prétextes. (*l*) Livie mourut donc, âgée de plus de quatre-vingt ans. (*m*) Son corps fut porté dans le Mauſolée d'Auguſte, & Caius Caligula, petit-fils de cette Imperatrice, fit ſon éloge funebre.

Le Senat decerna à la memoire de Livie, des honneurs auſſi grands qu'à ſa perſonne. Mais Tibere affectant toûjours beaucoûp de modération, défendit qu'on les lui rendît; il ne voulut pas non plus qu'on lui accordât l'Apotheoſe: & afin qu'on ne crût pas qu'il manquoit de reſpect pour la memoire de ſa mere, il déclara que c'étoit elle-même qui avoit défendu qu'on lui rendît les honneurs divins.

l *Dio. lib.* 58. m *Tacit. Ann.* 5.

de Sejan qu'il fit condamner par le Senat, lors même que cet inſolent Favori penſoit que l'Empereur ne travailloit qu'à l'élever plus haut.

JULIE.

JULIE

Femme de Tibere.

IL n'y a point de félicité parfaite dans ce monde. La fortune la plus éclatante & le rang le plus élevé, ne rendent pas ceux qui les poſſédent heureux, qu'il ne manque toûjours quelque choſe à leurs deſirs. C'eſt la penſée d'un (*a*) Satirique du tems d'Auguſte; & je ne ſai ſi perſonne l'a mieux juſtifié que cet Empereur. Il étoit devenu le Maître de l'Univers, par valeur & par le bonheur de ſes armes. La douceur de ſon Regne, la bonté de ſon naturel, la ſageſſe de ſa conduite avoient fait oublier les horreurs du Triumvirat, auxquelles il n'avoit eu que trop de part, & elles avoient plié au joug de la ſervitude les eſprits les plus hautains. Il étoit craint de ſes ennemis, reſpecté des Peuples les plus éloignez, aimé de ſes Sujets, eſtimé des uns & des autres. (*b*) Il faiſoit ce

a *Horat. Od.* 16. *lib.* 2. Sueton. in Aug.

ce à toute la terre les charmes d'une paix qui avoit été fort desirée & qui étoit le doux fruit des victoires qu'il avoit remportées sur ceux qui étoient plus jaloux de sa gloire & de sa fortune, que zelez pour la liberté publique. Enfin, les bornes de son Empire étoient les mêmes que celles de l'Univers; &, à juger des choses par les apparences, Auguste, dans cette situation, devoit être le plus heureux de tous les hommes. Mais si, sans nous laisser éblouïr à l'éclat de sa fortune & de sa grandeur, nous nous approchons plus près de lui; si nous examinons le même Auguste dans sa maison; si nous allons fouiller dans son cœur, nous trouverons que les inquiétudes, les défiances, les craintes, les chagrins qui le tourmenterent souvent, compenserent en lui avec usure le plaisir de la Domination. Car enfin, quelles sollicitudes n'accompagnerent pas toûjours cette grande puissance? Sans parler de la mort prématurée de Marcellus son neveu, de laquelle il fut si fort touché, ni des (c) conjurations qu'on forma plusieurs fois contre lui, qui le tinrent si long-tems dans des allarmes vives & accablantes; sans rappeller la défaite de Lollius, ni la

(c) *Suetonius in Aug. Aurelius Victor, Epitome in Aug.*

la déroute de Varus, (1) qui l'affligerent ſi ſenſiblement, qu'il permit à ſa douleur pluſieurs choſes indignes d'un grand Empereur : nous arrêtant ſeulement aux chagrins qu'il eut de la vie dereglée de Julie ſa fille unique, n'eſtimerons-nous point ce Prince le plus malheureux des hommes, dans le plus heureux poſte qu'on puiſſe occuper ? La honte, la confuſion, la colere, le repentir, furent autant d'impitoïables ennemis qui déchirerent cruellement ſon cœur. Scipion, Gracchus, Criſpinus & les autres amans de ſa fille lui (*d*) parurent autant d'ennemis conjurez contre lui. Jules Antoine & Julie furent pour cet Empereur, un autre Triumvir & une ſeconde Cleopatre : enfin, Julie ſembla n'être née que pour

d Senec. de Brevit. Vit.

1 Quintilius Varus étoit d'une Famille plus illuſtrée que noble. Il avoit été Gouverneur de Syrie ; & il fit dire de lui : Qu'il étoit entré pauvre dans une Province riche ; & qu'il étoit ſorti riche d'une Province pauvre. Il fut enſuite envoyé dans la Gaule Ciſalpine, où il fit rendre à Virgile tout le bien que les Troupes lui avoient enlevé : Genre reſtitué que ce Poëte a tant vanté dans une de ſes Eglogues. Auguſte depuis donna à Varus le Commandement de l'Armée qu'il envoya contre les Allemans : mais Varus s'étant laiſſé ſurprendre par Arminius, Chef des Barbares, il fut entierement défait. Trois Legions & toutes les Troupes Auxiliaires furent taillées en pieces, & preſque tou-

V

pour balancer la fortune de ſon pere, par les déplaiſirs mortifians qu'elle lui cauſa.

Ceſar Auguſte l'avoit euë de Scribonie ſa troiſiéme femme ; & il prit un ſoin ſi particulier de l'éducation de cette Princeſſe, qu'on ne peut attribuer qu'a une étrange dépravation de ſon naturel, les deſordres crians dont elle ſe deshonora : car l'Empereur, qui avoit de grands deſſeins ſur ſa famille, apporta une ſi grande attention ſur la conduite de Julie, qu'il étendit ſa vigilance juſqu'aux plus indifferentes actions de cette Princeſſe ; la faiſant même travailler aſſiduëment à des ouvrages de laine, pour remplir des momens qu'une indigne oiſiveté lui auroit fait emploïer à des occupations moins louables. (e) Il lui défendit encore de rien dire &c

(e) *Sueton. in Aug.*

les Officiers furent tuez. Varus ne voulut pas ſurvivre à ſa honte, il ſe tua lui-même, à l'exemple de ſon Pere & de ſon Ayeul, leſquels dans de ſemblables malheurs, s'étoient donnez la mort. La nouvelle de la perte des Troupes & de la défaite de l'Armée fut à peine portée à Rome qu'une affliction extraordinaire s'empara d'Auguſte. Il déchira ſes habits, pouſſa des cris douloureux, & ſe donna de la tête contre la muraille en s'écriant à tout moment : Varus, rens moi mes Legions. Il ſe laiſſa croître la barbe, & donna enfin des marques de la plus profonde triſteſſe. L'on aſſure que ç'a été la plus grande perte que les Romains ayent fait dans les Païs Etrangers après la déroute de *Craſſus.*

Lucinius, jeune homme de
& de bonne mine, pour ét
Bayes ſaluer cette Princeſſe
la colere d'Auguſte, qui b
indiſcrétion & ſa temerité,
Lettre qu'il lui écrivit en te
aigres.

Mais que pouvoit faire l'
la plus appliquée ſur un ſon
toit ſorti gâté, pour ainſi c
mains de la nature. Le penc
lent que Julie avoit au lib
rendit inutiles toutes les pr
de ſon pere, & la vigilance
te, fut une digue trop foibl
les irruptions du tempera
cette Princeſſe, parce que c
reur qui l'aimoit un peu tr
être pour ſa réputation, ne
qu'avec beaucoup de réali

uſtemens rendoit plus charmante.
voit une humeur badine & folâ-
les manieres aimables, une rail-
fine & agréable; & dans ſa con-
ion l'on voïoit briller un enjoüe-
délicat & ſpirituel, qui enchan-
ns ceux qui l'approchoient. Au
t à la vivacité d'un eſprit galant
, elle joignoit une connoiſſance
lles Lettres aſſez grande pour por-
s jugemens juſtes ſur les Ouvra-
eſprit. Un extérieur enjoué, un
toûjours riant, des graces ten-
accompagnoient en elle un air
ſans affectation, & majeſtueux
étude; adouci au contraire, par
çons de faire libres & dégagées,
ne trouve que dans les perſon-
ui ont pratiqué le grand monde.

ſa ſœur, fut celui qu'il lui deſt
certes, l'Empereur ne pouvoit
plus digne choix. Marcellus
aimoit tendrement, avoit tou
belles qualitez qui peuvent ren
Prince accompli. Son nom
connoître l'illuſtre race dont
ſorti: car il (*f*) deſcendoit de
meux Marcellus qui fit voir q
bal n'étoit pas invincible; &, q
tué de ſa propre main Viri
Roi des Gaulois Inſubriens,
gloire d'être le troiſiéme après
lus, qui conſacra aux Dieux le

f Titus Liv. Florus lib. 2. Plutar. Vit.

2 Romulus, premier Roi de Rome, f
premier qui offrit aux Dieux les dépouill

s ennemis de la Republique. (2) ouumens éclatans qui marquoient me maniere bien glorieuſe, que, ns la famille de Marcellus, la va- r & la nobleſſe étoient de même te. Ce jeune Prince avoit un abord ĕ, un air inſinuant, humain & gra- ux, des manieres affables, un natu- bienfaiſant, une douceur aimable i le rendoit populaire, & qui pré- noit tout le monde en ſa faveur; & n (g) admiroit avec joie dans lui ce érite naiſſant, qui l'aſſocioit à la oire de ſes aïeux, dont il poſſedoit t vertus, & ces rares qualitez qui t rendirent recommandables & chers la Republique. Tel étoit Marcel- s, qu'Auguſte ſon oncle voulut s'at- cher par un lien & plus cher & plus rôit, en lui donnant pour épouſe Ju- ſa fille unique. Cet Empereur, que

g *Horat. Od.* 12. *lib.* 3.

Sed quia victa ſuis humeris hunc Arma ferebant,
Hinc Feretri dicta eſt Ara ſuperba Jovis.
Prop. L. IV. El. X. 97.

Cornelius Coſſus fut le ſecond qui eut l'honneur ffrir à Jupiter les dépouilles des Ennemis de me: Car il tua de ſa propre main Volumnius i des Veïentes. Marcel fut le troiſiéme qui eut te gloire. Ces ſortes de dépouilles qu'on offroit Jupiter Feretrien étoient appellées, *Opimes*: Et ne donnoit ce nom qu'à celles qu'un Chef d'Ar- e *avoit ôtées au Chef* de l'Armée ennemie.

il chargea de ce ſoin ſon Fa
grippa, qui juſtifia dignement l
que Ceſar avoit fait de lui pou
auguſte ceremonie.

Cette fête fut celebrée dans
avec une pompe & une magn
proportionnée à la grandeur
naiſſance & du rang du Prince
Princeſſe qui en faiſoient le ſu
grippa eut même une occaſio
faire avec éclat. (*b*) Ce fut
ment dans ce tems-là qu'il fit
dans ſa perfection ce fameux T
qu'il dédia à Jupiter & à tous le
ſous le nom de Panthéon ; (
ſolemnité de cette conſecratio
la ceremonie des nôces de Ju
ſuperbe & plus ſomptueuſe.
qui vouloit faire honneur à la

au neveu de Ceſar, & marquer ſa reconnoiſſance à ſon bienfaicteur, ouvrit ſes treſors, déploïa ſes richeſſes & étala toute ſa magnificence. On ne vit dans Rome, que courſes, que Jeux, que ſpectacles, que divertiſſemens. Le Senat, le Peuple, les Chevaliers, tous les Ordres y eurent part; & dans une joie ſi univerſelle, l'Imperatrice Livie fut la ſeule qui ſous un viſage content, apporta toûjours à ces aſſemblées un cœur jaloux & chagrin. Ses ſentimens pour Marcellus étoient bien differens de ceux du reſte des Romains. Elle regardoit ce jeune Prince comme un obſtacle puiſſant & fâcheux à l'agrandiſſement de ſon fils Tibere, en faveur de qui elle avoit conçû de vaſtes deſſeins: car elle ſongeoit à faire tomber l'Empire entre ſes mains, & ce fut pour y réüſſir qu'elle ſe défit de tous ceux qui lui faiſoient quelque ombrage.

Marcellus fut la premiere victime qu'elle ſacrifia à la fortune de Tibere, parce que l'avantageuſe qualité qu'avoit

imiter celle des Cieux, ou afin qu'entre les Dieux qu'il vouloit y placer, il n'y eut point de jalouſie pour la préſéance. Il n'y a point de fenêtre dans ce Temple, & le jour n'y entre que par une ouverture qu'il y a au milieu de la voûte. Urbain IV. le conſacra à l'honneur de la Sainte Vierge & de tous les Saints.

voit ce Prince, de neveu, de gendre & d'heritier préſomptif de Ceſar, mettant une grande diſtance entre le Trône & le fils de Livie, celle-ci crut qu'avant que Marcellus pût donner des petits-fils à Auguſte, il étoit important d'abreger ſes jours, afin de fraïer par ce crime une route à ſon fils pour arriver à l'Empire. L'on ne ſait pas bien quel moïen elle prit pour y réüſſir: jamais Princeſſe n'a ſû cacher ſes deſſeins par de plus profonds artifices; elle eut l'adreſſe de jetter ſur ce crime un voile que dix-huit ſiecles n'ont pû uſer: mais enfin Marcellus ne vieillit point.

Auguſte étant de retour à Rome le trouva uni à lui par un nouveau lien, & vit avec joie tous les cœurs tournez vers un Prince pour lequel il avoit lui-même tant de tendreſſe. Les Senateurs, pour faire leur cour à Ceſar, reçurent Marcellus dans leur corps, au rang de ceux qui avoient été Preteurs. On lui permit de demander le Conſulat dix ans avant d'avoir atteint l'âge preſcrit par les Loix pour exercer cette haute Dignité; & à ces honneurs éclatans, l'Empereur en ajoûtant d'autres qui n'étoient pas moins magnifiques, il fit juger, avec aſſez de

4 Antoine Muſa étoit un Medecin fameux du temps d'Auguſte, dont il avoit été Affranchi. Il avoit

le fondement, que dans Marcellus il
e préparoit un ſucceſſeur. Cependant
elque charmantes que fuſſent les
alitez de ce Prince, elles ne furent
int capables de fixer le cœur de Ju-
. Ce mérite ſolide, & ſi generale-
ent reconnu, la trouva preſque toû-
urs inſenſible ; & Marcellus, qui
éritoit ſi fort d'être aimé, fut celui
'elle aima le moins. Née avec une
mplexion tendre, ou plûtôt avec u-
e malheureuſe pente à la débauche,
le écouta avec complaiſance tous
ux qui oſerent lui déclarer leur paſ-
on. Autour d'elle on voïoit une
ule de Courtiſans empreſſez, com-
oſée de tout ce qu'il y avoit dans
ome de poli & de galant, qui ve-
oient rendre à la Princeſſe les hom-
ages flateurs des plus délicates louan-
s, leſquelles devinrent pour elle un
oiſon, dont la malignité infecta ſon
eur. Pluſieurs de ces ſoupirans s'en
rent aimer ; & l'on dit que ce (*l*)
it en ce temps-là que Tibere en re-
ut de ſûrs témoignages de tendreſſe.

Les choſes étoient dans cet état,
uand Auguſte fut attaqué d'une ma-
die, qui d'abord fit preſque deſeſpe-
r de ſa gueriſon. (*m*) Antoine Mu-
a (4) Medecin fameux, fut appellé, &

l *Suet. in Tib.* m *Suet. in Aug. Plin. l.* 19. *c.* 8. *Hor.*

(4) *Voit un Frere qui étoit Medecin du Roi Juba.*

& il fut ſi heureux dans le choix des remedes qu'il ordonna, que dans peu de tems l'Empereur fut entierement gueri. Cette maladie de Ceſar donna occaſion à une meſintelligence qui diviſa Marcellus & Agrippa, laquelle auroit peut-être degeneré en veritable inimitié, ſi Auguſte par ſa prudence n'en eût prévenu les ſuites fâcheuſes. Ce Prince, lorſqu'il ſe ſentit malade, remit entre les mains d'Agrippa l'anneau qui lui ſervoit de cachet. Cette marque de confiance grava dans le cœur de Marcellus une jalouſie chagrine, dont il ne pouvoit pas trop être le maître. Il la prit pour une préference d'autant plus mortifiante, qu'elle lui paroiſſoit injuſte : &, regardant dès-

Muſa guerit Auguſte d'une maladie dangereuſe, par les Bains froids qu'il lui fit prendre. Cette Cure le mit en grande reputation : & à Rome on avoit beaucoup de confiance en ſes ordonnances. Depuis la gueriſon de l'Empereur, les Bains froids devinrent le remede à la mode : Muſa l'ordonnoit pour toute ſorte de maladies ; & Horace, qui avoit reſolu de prendre les Bains chauds de Bayes, changea de deſſein ſur l'avis de Muſa, qui lui conſeilla de prendre des Bains froids. Les Habitans de Bayes furent fort en colere contre ce Medecin, qui rendoit leurs Bains deſerts, parce que tout le monde s'alloit jetter à Gabie ou à Cluſium, où il y avoit des Bains froids fort commodes. Muſa, outre la gloire d'avoir donné la ſanté à Ceſar, reçut de ce Prince des preſens conſiderables, & le privilege de porter un Anneau d'Or comme les Chevaliers. Le Senat lui fit dreſſer une Statuë au-

près

dès-lors Agrippa comme ſon concurrent dans la faveur de Ceſar, il ne put s'empêcher de lui faire paroître ſon dépit, & de laiſſer échaper quelque marque de ſon reſſentimeut.

Cela vint à la connoiſſance d'Auguſte. Comme il (*n*) aimoit tendrement ſon neveu, & que d'un autre côté il cheriſſoit beaucoup Agrippa, il prit un ſage milieu pour ſatisfaire l'un & l'autre. (*o*) Il écarta pour un tems de Rome ſon Favori, en l'envoïant en Syrie, ſous l'honorable titre de Gouverneur, & Marcellus fut revêtu du Pontificat & de la Dignité d'Edile. (5)

Il exerçoit l'un & l'autre au gré de tous les Romains, lorſqu'il fut attaqué

n *Tac. Ann.* 1. o *Vell. Paterc. Hiſt. l.* 2.

près de celle du Dieu Eſculape: &, à ſa conſideration on accorda beaucoup de privileges à ceux de ſa Profeſſion.

5 Les Ediles étoient des Officiers de Police. Ils avoient ſoin des Bâtimens publics, des Edifices ſacrez, des Jeux ſolemnels, & de l'ordre des Theatres. Leur Charge les obligeoit encore à faire tenir les ruës nettes: & l'on dit que Veſpaſien, durant ſon Edilité, ayant manqué de faire nettoyer une ruë, Caligula qui y paſſa, & qui y trouva de la boue, la fit ramaſſer & ordonna qu'on la jettât ſur ce Magiſtrat negligent. Les Ediles avoient ſeuls l'uſage d'un Siege d'yvoire dans les Carroſſes. Il falloit avoir 37 ans pour être Edile: & quoiqu'on eut beaucoup de reſpect pour leur perſonne, elle n'étoit point inviolable; car un Magiſtrat plus autorisé pouvoit *faire mettre un* Edile en priſon.

qué d'une maladie que l'on ne crut point dangereuſe dans le commencement. L'on mit la ſanté du Prince entre les mains du Medecin Muſa. (p) Le bonheur qu'il avoit eu de guerir Auguſte par le moïen des bains froids qu'il lui avoit ordonnés, l'avoit mis en réputation, & ce fut auſſi le remede qu'il ordonna pour Marcellus : mais, ſoit que le mal de celui-ci étant autre que celui de l'Empereur, demandât des remedes differens, ſoit que (q) Livie, comme on le crut, eût donné des ordres ſecrets, Marcellus mourut âgé ſeulement de vingt-quatre ans, regretté d'Auguſte, de toute la Cour & de tout l'Empire, laiſſant veuve ſa femme Julie, de laquelle il n'eut point d'enfans.

Cette mort remplit Rome de deuil. L'Empereur en fut ſur tout ſenſiblement affligé ; & les (r) larmes qu'il verſa furent des témoignages glorieux du mérite de Marcellus, & de la part qu'il avoit dans ſa tendreſſe. Et certainement Auguſte ne pouvoit pas trouver un ſucceſſeur plus digne de l'être. Julie s'aquitta des devoirs que la bienſéance & l'uſage exigeoient, & qui furent fort longs & fort pénibles pour elle. Car, comme elle étoit ſi lo

p *Hor. Epod. ad Val.* q Dio. lib. 54.
r *Vell. Pater.* Hiſt. lib. 2.

rt dans la fleur de ſon âge, & dans plus vif éclat de ſa beauté, & qu'el- n'aimoit nullement la contrainte, le ne fut pas fâchée de rentrer dans ndépendance, où la mettoit la mort Marcellus; parce que, n'étant plus ligée de s'obſerver comme pendant mariage, elle avoit la liberté d'é- ter tout ce qu'il y avoit à Rome gens de mérite & de diſtinction qui alloient faire la Cour : ainſi, elle conſola facilement de la perte d'un oux qu'on lui avoit fait prendre ſans nſulter ſon cœur.

Tout le monde ſait que le ſiecle Auguſte a été le plus beau de tous ſiecles, & le plus fertile en grands ommes; & qu'il n'y a que celui de ouïs le Grand qui puiſſe lui être mparé. Les horreurs d'une guerre, ndant laquelle Rome avoit vû cou- le plus pur & le plus noble ſang ſes Citoïens, avoient enfin été ſui- es d'une profonde paix, de laquelle ut l'Univers goûtoit les charmes & douceur. Toute la Terre obéïſſoit Auguſte; & ce qu'il y avoit, dans ome & dans l'Empire, de gens diſ- guez par la grandeur de la naiſſan- , par l'importance des Charges & s Dignitez, par la politeſſe dans les anieres, par l'étenduë du genie & r la réputation des beaux exploits,

compoſoit la Cour de cet Em
où la galanterie regnoit ſouv
ment. Auguſte, dont nous av
ja parlé, étoit lui-même fort
&, quoique ſon amour n'ait
balancé ſon devoir, l'on doit
nir qu'il aimoit les femmes,
par inclination que par politiqu
qu'on en ait voulu dire. Mec
conſiderable par ſon crédit au
l'Empereur, & celebre par ſon

6 Mecene, deſcendu des Rois d'Et
fort puiſſant à la Cour d'Auguſte. Il av
ſorte de belles qualitez; mais ſur tout un
de moderation, qu'il voulut toûjours
dans ſon etat de ſimple Chevalier, quoiq
pendit que de lui de s'élever plus haut.
eut pour lui une eſtime particuliere. Il
toit dans ſes affaires les plus importantes
voit une ſi bonne opinion de ſa ſageſſe,
qu'il étoit obligé de quitter Rome & l'I
toit à Mecéne qu'il en confioit le Gouv
Ce Favori ne ſe ſervit de ſon credit, que
re du bien aux autres, & ſur tout au
dont il fut le Protecteur. Il diſoit ſes
à l'Empereur avec une grande li erté, &
conte à ce ſujet que Celar Auguſte, un
étoit aſſis dans ſon Tribunal occupé à
Juſtice, ayant montré une grande di
condamner à la mort beaucoup de mor
cene qui s'en apperçut, & qui ne pouvoi
parler, lui jetta ſes tablettes. Et l'Empe

pour les belles Lettres, & par ſon inclination genereuſe pour les Savans. Agrippa, Favori de Ceſar, fameux par ſes victoires & par ſa ſageſſe. Tibere & Druſus, fils de l'Imperatrice Livie, honorez des plus éclatantes Dignitez, tenoient le premier rang auprès du Prince. Jules Antoine, fils du Triumvir, revêtu des plus belles Charges: Cinna, petit-fils du grand Pompée: Murena, beau-frere de Mecene:

preſſemens trop marquez que Ceſar eut pour Terentia, femme de Mecene, de laquelle ce Prince devint fort amoureux. On pretend même que depuis ce temps-là, Mecene n'eut pas tant de part qu'auparavant à la faveur de l'Empereur. Après tout, ſans autoriſer les galanteries de Terentia, Mecene auroit été plus a plaindre, s'il avoit été lui-même plus fidele à ſa femme: mais tout le monde ſait qu'il étoit fort aſſidu auprès de la femme de Sulpicius Galba, laquelle il alloit voir tous les jours après le diner, qui étoit un temps que Galba employoit à dormir. Celui-ci vouloit bien faire connoître à Mecene, que ce n'etoit pas à ſon inſçû que ſa femme avoit pour lui des complaiſances: car un jour qu'il avoit prié Mecene à dîner chez lui, & qu'après le repas il faiſoit ſemblant de dormir, s'étant apperçû qu'un Valet, voulant auſſi profiter de ſon ſommeil, avoit tiré d'une bouteille un verre d'excellent vin, dans le temps que Mecene faiſoit des careſſes à ſa Maîtreſſe. Galba lui cria: *Coquin! Sais-tu bien que je ne dors pas pour tout le monde?* PUER! *Non omnibus dormio.* Quelques Hiſtoriens attribuent à Mecene l'invention d'ecrire en Notes, que d'autres aſſurent venir de Tiron, Affranchi de Ciceron. On remarqua de Mecene, qu'il ne paſſa pas un jour de ſa vie ſans avoir la fievre.

cene: Julius Florus, allié à la M
de Ceſar: Varus, illuſtre par ſ
ploits & fameux depuis par ſa
te: Lollius, fort conſideré de C
Silanus, proche parent de l'Emp
Criſpinus, honoré du Conſulat
tius, ſi fort eſtimé d'Auguſte po
attachement à la memoire de J
(7): Scæva: Gracchus, de l'i
Famille des Gracques: Ciceron
de l'Orateur (8): Aſprenas

7 L. Seſtius, Senateur Romain, fut att
Brutus par les liens d'une amitié ſi étroite,
près avoir ſuivi ſa fortune dans toutes ſes g
il eut la generoſité après ſa mort d'honorer
quement ſa memoire, & de garder chez lu
mages, ſans craindre de s'attirer la colere
guſte: Et cet Empereur, admirant dans Sef
te fidelité inviolable qu'il conſervoit à ſon
ami, même après ſa mort, en conçut une
eſtime, qu'après lui avoir donné beauc
marques de ſa bienveillance, il ſe le fit ſ
au Conſulat en l'an 731.

8 Marc Ciceron, fils de l'Orateur, écha
ſai comment aux fureurs des proſcriptions du
virat. Il n'avoit ni la ſcience, ni le merite
pere. Il étoit au contraire ſujet à beaucoup
fauts, & ſur tout aux excès de vin, qui lu
faire ſouvent des actions indignes d'un h
homme: témoin l'inſulte qu'il fit à Agrippa
dre d'Auguſte, auquel, étant yvre, il eut
lence de jetter brutalement ſa taſſe au viſag
jour qu'ils étoient à table enſemble. Comm
guſte n'avoit accordé que malgré lui l'Orat
ceron au reſſentiment de Marc Antoine, il f
ſée de reparer dans la perſonne du fils le m
avoit fait au pere. En effet, dès que ce Prince
maître, il le remit dans ſes biens, & lui fit

nombre infini d'autres faiſoient une figure très-conſiderable auprès du Prince.

Les Muſes étoient cultivées par de ſi habiles maîtres, qu'ils n'ont point eu encore de parfaits imitateurs. Ovide, le plus galant de tous les Romains & ſi ſavant dans l'art d'aimer, faiſoit l'honneur & les délices de la Cour, par ſon genie heureux & par ſa facilité à faire des Vers. Virgile (9) ſe faiſoit ad-

neux de le prendre pour ſon Collegue au Conſulat. Ciceron ſe ſervit de l'autorité & du credit que lui donnoit cette Dignité, pour ſe venger ſur la memoire de Marc Antoine de la perſecution que ce Triumvir avoit fait à ſa Famille; car il fit abbattre ſes Statues, il fit ordonner par Arrêt du Senat, que non ſeulement on n'honoreroit pas ſa memoire: mais encore il fit defendre à tous ceux de cette Famille de prendre le nom de Marc, en haine du Triumvir; ce qui obligea le jeune Marc Antoine à prendre le nom de Jules. Auguſte accorda au reſſentiment de ce Conſul cette petite ſatisfaction, parce que cet Empereur avoit toujours conſervé beaucoup d'inclination pour la famille de Ciceron, dont il avoit fort eſtimé la vertu. L'on raconte à ce ſujet que Ceſar étant un jour allé voir un de ſes Neveux, & l'ayant trouvé avec un Livre de Ciceron à la main, le jeune Prince le cacha adroitement, craignant que ſon Oncle ne lui ſût mauvais gré de ce qu'il liſoit les Ouvrages d'un Homme, à la mort duquel il avoit contribué; mais l'Empereur s'étant fait donner le Livre, en lût debout une partie, & le rendant enſuite à ſon Neveu, il lui dit: C'étoit, mon fils, un ſavant homme, & qui aimoit fort ſa Patrie.

9 Virgile n'a pas beſoin qu'on faſſe ſon éloge: ſes Ouvrages lui ont acquis une gloire & une ré-

mettre au monde cet enfant, qui, à ce q
dit, ne cria point en naiſſant. Virgile
connu de Mecene, qui étoit le Protecteu
Bienfaiteur des Savans & des Beaux Eſp
ce fut par le credit de ce Courtiſan qu'il
troduit à la Cour d'Auguſte & admis d
bonnes graces de cet Empereur, qui l'hon
ſon amitié, & lui fit quelques largeſſes,
Poëte ne manqua pas de reconnoître e
tant les vertus & les belles actions de c
ce. Virgile mourut à Brindes, à l'âge de ci
un an, dans le temps qu'il ſongeoit à ſe
ſes Ouvrages. Son corps fut porté à Napl
me il l'avoit ordonné, & on lui dreſſa u
beau ſur le grand chemin de Pouzol.
Guiſe, dans ſes Memoires, dit qu'il eſt d
bre blanc, & qu'il a la figure d'un dôme
ſommet duquel il y a un laurier qu'on y
jours vû, & qui s'y conſerve ſans qu'il y
cune terre. Il ajoute que ce Laurier étan
il en nâquit un autre; comme ſi la
vouloit honorer, & rendre éternelle la m
de ce Poëte, par le prodige de ce Laurier

preſſions. Horace, (10) par la fi-
ſſe de ſa ſatire & de ſon humeur a-
gréable.

toit de Venuſe, Ville ſituée ſur les confins de
Pouille ; & ſon Pere, qui étoit fils d'un Affran-
, ayant gagné quelque bien dans le manie-
t des Finances, le porta à Rome, où il le fit
er comme les enfans de qualité. Les ſoins de
Pere ne furent point ingrats : Horace apprit tout
que doivent ſavoir les enfans de la premiere
dition ; & pour ajouter la Philoſophie à ſes au-
Sciences, il alla à Athenes. Mais les Guer-
Civiles interrompirent bientôt ſon étude. Ce-
ayant été tué, & Brutus s'étant retiré en Ma-
oine, Horace, qui étoit ſous ſa protection,
it la fortune de ce Senateur, qui lui donna de
ploi dans ſon Armée : mais comme il n'etoit
propre pour les armes, il quitta Brutus à la
aille de Philippes, & revint à Rome, où ſe
vant ſans Patron & ſans argent, il s'appliqua
mpoſer des Vers. Quelques unes de ſes Odes
iberent entre les mains de Virgile & de Varius,
dans ce temps-là étoient en reputation à Ro-
, & fort connus de Mecene. Ils donnerent de
rands éloges à cette nouvelle eſpece de Vers,
ls firent naître à Mecene l'envie d'en connoi-
l'Auteur. Ce fut par ce moyen qu'Horace fut
oduit auprès de Mecene, qui ayant connu dans
cune Poëte un eſprit fort vif, l'aima beaucoup,
e preſenta à Auguſte. Horace, qui avoit le ta-
de la Poëſie, l'employa à celebrer les Victoi-
le l'Empereur, & à faire l'Eloge de Mecene,
grippa, & de tous les Grands de la Cour,
il s'attira l'autorité, & ce fut après s'être
e de leur protection qu'il compoſa ſes Satires,
mord tous ceux qu'il croit dignes de ſa cen-

Horace étoit petit & chaſſieux, il avoit en-
une Fiſtule lacrimale : c'eſt ce qui un jour fit
plaiſamment à Auguſte, qui aimoit à avoir
ès de lui Horace & Virgile : Qu'il ſe trouvoit
ent entre les larmes & les ſoupirs, faiſant al-
n à la Fiſtule de l'un, & à l'Aſthme de l'au-

Ce Poëte mourut âgé de cinquante ſept ans.

n'eut pas le temps de choiſir un autre li
mettre au monde cet enfant, qui, à ce q
dit, ne cria point en naiſſant. Virgile
connu de Mecene, qui étoit le Protecteu
Bienfaicteur des Savans & des Beaux Eſp
ce fut par le credit de ce Courtiſan qu'il
troduit à la Cour d'Auguſte & admis d
bonnes graces de cet Empereur, qui l'hon
ſon amitié, & lui fit quelques largeſſes,
Poëte ne manqua pas de reconnoitre e
tant les vertus & les belles actions de c
ce. Virgile mourut à Brindes, à l'âge de cin
un an, dans le temps qu'il ſongeoit à ré
ſes Ouvrages. Son corps fut porté à Napl
me il l'avoit ordonné, & on lui dreſſa u
beau ſur le grand chemin de Pouzol.
Guiſe, dans ſes Memoires, dit qu'il eſt d
bre blanc, & qu'il a la figure d'un dôme
ſommet duquel il y a un laurier qu'on y
jours vû, & qui s'y conſerve ſans qu'il y
cune terre. Il ajoute que ce Laurier étan
il en nâquit un autre; comme ſi la
vouloit honorer, & rendre éternelle la m
de ce Poëte, par le prodige de ce Laurier
les branches ont ſervi de tout temps à
ner les grands Poëtes & les Vainqueurs.
Il étoit de belle taille, fuier, à beaucoup d

mie & Priſca Favorites de l'Impe-
ice ; Farilia, parente d'Auguſte ;
rtenſia, celebre par ſon éloquence
); Cornelie, & un grand nombre
tres Dames du premier mérite,
loient à la Cour de l'Empereur.
is aucune n'y paroiſſoit avec tant
antage que la Princeſſe Julie. El-
toit alors dans le plus grand é-
de ſa beauté ; &, comme c'étoit
qui devoit donner des ſucceſſeurs
ſar, c'étoit auſſi à elle que tout
u'il y avoit de conſiderable à Ro-
faiſoit aſſiduëment la Cour : les
, parce qu'ils étoient épris de ſa
té : les autres, pour faire honneur
Empereur : les autres, enfin, pour
nir quelque grace du Prince par
veur de la Princeſſe ſa fille.
uguſte (*f*) ne fut pas long-tems à
chercher un mari ; & après avoir
eu balancé, il jetta les yeux ſur
Favori Agrippa. Mecene (*t*) le
rmina à ce choix. Ce ſage Cour-
ti-

f Suet. in Aug. t *Dio. lib.* 54.

rtoiſie. Hortenſia eut la generoſité qu'el-
: purent trouver dans aucun Orateur : Elle
ra un beau diſcours ; &, après avoir deman-
idiance aux Triumvirs, elle plaida la Cauſe
Dames avec tant d'éloquence & de politeſſe,
i elle ne put réuſſir à obtenir la ſuppreſſion
t Impôt, elle eut du moins la gloire de le
reduire à une fort petite ſomme.

tiſan avoit accoûtumé de dire ſon ſentiment à l'Empereur avec beaucoup de ſincerité, & avec une liberté qui n'étoit pas toûjours trop reſpectueuſe, de laquelle toutefois Auguſte ne ſe formaliſa jamais, perſuadé que Mecene n'avoit d'autre vûë que la gloire de ſon maître. Ils étoient un jour en converſation, qu'Auguſte fit adroitement tomber ſur Agrippa, quand ce Prince pria Mecene de lui dire naturellement ce qu'il en penſoit. Mecene qui voïoit les grands emplois qu'avoit Agrippa, que tant de victoires avoient rendu recommandable, & la haute eſtime ou il étoit dans tout l'Empire, répondit fort galamment à Ceſar, qu'il avoit ſi fort élevé Agrippa, qu'il falloit, ou le tuer ou en faire un gendre. Exemple de generoſité aſſez rare parmi les Courtiſans, qui ne s'étudient pas avec moins de ſoin à traverſer l'agrandiſſement d'autrui, qu'à avancer leur fortune; s'imaginant que l'élevation des autres recule la leur.

Marcus Vipſanius Agrippa n'étoit pas de condition; mais il effaça (a) l'obſcurité de ſa naiſſance par l'éclat des plus rares vertus civiles & guerrieres, qui l'éleverent au plus haut degré d'honneur où un Favori puiſſe arriver

(a) *Tacit. Ann.* l. c. 3.

& (x) lui meriterent ces emplois diſtinguez & ces Charges glorieuſes qui ſignalerent ſon courage, ſa capacité, ſa droiture & ſon integrité. Il étoit Capitaine experimenté, vaillant & heureux, bon Soldat, Conſeiller ſage, Courtiſan deſintereſſé, Politique habile. Outre ces qualitez, qui ſont un grand homme, il avoit encore toutes les vertus qui font un honnête homme. Il étoit ennemi de la diſſimulation, ami ſincere, fidele dans ſes promeſſes, exempt de jalouſie & plein de manieres honnêtes. Il ne s'oublia jamais dans ſa fortune; &, quelque credit qu'il eût auprès de Ceſar, il n'en fut ni plus fier, ni moins acceſſible: on le vit au contraire toûjours humain, moderé, careſſant & prêt à rendre ſervice. Auſſi dans le poſte le plus expoſé à l'envie, il merita l'eſtime generale de tout l'Empire, qu'il ſe ſut conſerver par mille marques obligeantes de bonté qu'il donnoit à tout le monde: & il eſt certain, que perſonne ne fut fâché de le voir monter au rang auquel Auguſte l'éleva en lui donnant ſa fille Julie.

Agrippa appartenoit déja d'aſſez près à Ceſar; car (y) il avoit actuellement pour épouſe Marcelle, fille d'Octa-

x *Vell. Paterc. Hiſtor. lib. 2. Suetan. in Aug.*

d'Octavie, ſœur de l'Empereur : c'eſt pour cela qu'Auguſte avant que de marier Julie avec Agrippa, fit honnêteté à ſa ſœur Octavie qu'il pria de lui ceder ſon gendre & d'agréer qu'il fût le ſien, après quoi Agrippa répudia Marcelle & épouſa la Princeſſe Julie. Ce fut de ce mariage que naquirent Caius Ceſar & Lucius Ceſar, qu'Auguſte adopta; Julie, qui fut mariée à Lucius Paulus & Agrippine qui eut pour mari Germanicus.

Agrippa étoit trop vieux pour plaire à Julie, qui étoit fort jeune & qui avoit tant de charmes; auſſi ne ſe piqua-t-elle pas de lui être fort fidele. Peu menagere de ſa réputation, elle prêta l'oreille aux déclarations paſſionnées de tous ceux qui voulurent s'introduire auprès d'elle, & païa des dernieres faveurs la peine de ſes amans. Gracchus fut des premiers heureux. La (z) nobleſſe de ſon extraction, ſa bonne mine, & le don de bien exprimer ſes ſentimens, lui firent obtenir de Julie des complaiſances, qu'il païa dans la ſuite bien cherement. Q. Criſpinus (*a*) perſonage Conſulaire, qui ſous l'exterieur ſevere & refrogné d'une vertu farouche, cachoit dans le cœur un grand fonds de ſcelerateſſe & de perfidie, fut auſſi un des Favoris de la fille de

z *Tacit. Ann.* 1. a Vell. Paterc. Hiſt. Liv. 2.

Ceſar, Jules Antoine en fut encoûmé & en reçut de doux témoigna-. Scipion enfin, Appius Claudius, beaucoup d'autres eurent part aux eurs de Julie; & il n'y avoit pas de main, de ſi baſſe naiſſance, qui n'o- former quelque attentat ſur l'hon- r de cette Princeſſe.

Une galanterie ſi publique ne pou- it qu'être connuë de toute la Ville. lle y devint un ſujet ordinaire de rail- ie. Ceux à qui elle ſe proſtituoit ec ſi peu de reſerve en faiſoient le et de leurs converſations; elle-mê- e, peu touchée de tout ce qu'on pou- it dire, publioit ſon infamie & étoit prémiere à railler ſur ſes débauches: on dit que quelques uns de ſes a- ins lui aïant un jour demandé d'où noit que ſes enfans avoient tant de ſemblance avec Agrippa qui n'en é- it peut-être pas le pere, elle répon- t fort plaiſamment: Qu'elle ne (*b*) uffroit de paſſager ſur ſa barque que and elle étoit pleine; ſe faiſant ainſi ı ſujet de raillerie de ce qui devoit ê- e pour elle un ſujet de honte & de nfuſion.

Je ne ſai ſi l'on doit croire ce qu'on t d'Auguſte, qu'on accuſe d'avoir eu ur ſa fille des ſentimens qui alloient juſ-

(*b*) *Nunquam, niſi plena navi, tollo vectorem.* Macrob. *lib.* II. *cap.* 5.

juſqu'au crime. La trop grande complaiſance qu'il eut pour elle, donna (*c*) occaſion à des jugemens qui lui ſont peu avantageux, & l'exil d'Ovide fortifia ces ſoupçons. L'on aſſure que ce Poëte, qui fut pendant long-tems l'ornement de Rome, étant amoureux de Julie, de laquelle il n'étoit point ſans doute haï, ſurprit un jour par hazard l'Empereur prenant avec ſa fille des libertez qui paſſoient la tendreſſe paternelle. Contretems fâcheux pour Ovide, de qui la curioſité fut ſeverement punie d'un rigoureux banniſſement, qu'on attribua pourtant à tout autre crime. Quoiqu'il en ſoit d'Auguſte, il eſt certain que dans la ſuite Caligula (*d*) ne fit pas façon de dire, que ſa mere Agrippine étoit le fruit des amours inceſtueuſes d'Auguſte & de Julie.

Elle ſe vit libre pour la ſeconde fois par la mort d'Agrippa. Il fut regreté generalement de tout le monde, & ſur tout d'Auguſte, qui devoit en partie ſa fortune à la ſageſſe de ſes conſeils & à ſa bravoure. Julie étoit pour lors enceinte, bien-tôt après elle accoucha d'un fils qu'on appella Agrippa Poſthume. Il eſt aiſé de comprendre que cette Princeſſe fut bien-tôt conſolée de la

c *Aurel. Victor. Epitom. in Aug.* d *Sueton. in Cal.*

mort d'un époux, lequel n'étant que trop informé de ſes galanteries, ne pouvoit avoir d'elle qu'une opinion très-desavantageuſe. Auſſi ſon deuil fut un deuil de ceremonie & de bienſéance plûtôt que de douleur ; car, à peine, Agrippa fut-il mort, que paſſant de nouveau du joug de la ſujetion maritale à la liberté de l'independance, & ſe trouvant alors delivrée de toute contrainte, & rarement genée par la preſence de ſon pere, que la (*e*) révolte de quelques Provinces obligerent ſouvent de quitter Rome, elle ſe laiſſa aller au penchant de ſon inclination, & ſe fit une loi de ne rien refuſer aux impétueuſes ſaillies de ſon âge bouillant, & aux vivacitez de ſon cœur embraſé de mille deſirs, que cette malheureuſe liberté où elle ſe trouvoit lui laiſſoit la facilité de ſatisfaire.

Cette conduite ſi irréguliere n'étoit point ignorée de Tibere, qui, du vivant même de Marcellus, avoit éprouvé par des faveurs prématurées, que Julie n'étoit pas trop ſevere. Ce fut cependant à lui qu'Auguſte (*f*) donna ſa fille après avoir long-tems conſulté, s'il prendroit un gendre de l'ordre des Senateurs, ou de celui des Chevaliers. Ce fut un grand deſagrément pour

e *Vell. Paterc. Hiſtor. lib.* 2.
f *Sueton. in Aug.* 63. *in Tib.* 7.

d'ailleurs c'étoit un pas pour a
l'Empire, ſon ambition l'empo
ſa délicateſſe, il répudia Agrip
épouſa Julie. L'on remarqua
que c'étoit à contre-cœur qu'i
répudié ſa premiere épouſe; car,
un jour rencontrée par hazard
pas, il parut tant d'émotion
viſage, qu'on n'eut pas de
connoître que ſon cœur n'ét
encore gueri & qu'Agrippine ne
toit point indifferente: C'eſt po
l'on pria celle-ci d'éviter ſa ren
de crainte qu'à meſure que
ſentiroit renaître ſa tendreſſe
premiere épouſe, il ne devînt
ble pour Julie.

Ces précautions ainſi priſes,
regner une aſſez grande intel
entre les nouveaux mariez; c

ſombre & farouche genoit ſon
el folâtre & enjoué ; de maniere
es nœuds de leur mariage devin-
pour eux des chaînes péſantes.
a, cette antipathie devint ſi gran-
ſur tout après la mort d'un fils
leur étoit né à Aquilée, qu'un (g)
rien nous apprend qu'ils ne cou-
nt pas même enſemble.
: fut alors que Julie, ne gardant
ucune meſure, ſe livra aux der-
excès, ſans que rien pût la re-
. Les conſidérations les plus ca-
s d'arrêter la paſſion la plus fou-
ſe, ſe trouverent impuiſſantes con-
es folles & bouillantes ſaillies de
œur. Son penchant l'emporta ſur
ce que pouvoit lui dicter ſon de-
& ni l'opprobre dont elle ſe cou-
, ni ſa naiſſance qu'elle deshono-
ni la colere d'Auguſte, dont ſes
dres la menaçoient, ne purent la
rer de l'enchantement des plaiſirs.
ceux qui voulurent lui faire con-
e ſes égaremens, furent pour el-
s Cenſeurs fâcheux. La Raiſon,
oix de la Pudeur, la bienſéance,
irent jamais ſe faire entendre de
Princeſſe : elle n'écouta que les
s du libertinage que lui donnoient
nans, tous Gens débauchez, qui,
par

(g) Suet. in Tib. c. 7.

retraite du prétexte ſpécieux de
laſſer de ſes fatigues. Il eut be
de peine d'en obtenir la perr
Livie (*b*) ſa mere s'y oppoſa
larmes & par ſes prieres, & l
reur par les plaintes obligeant
fit au Senat, que Tibere voul
bandonner : mais ils furent (*i*)
l'autre obligez de conſentir à
part, quand ils le virent ſi ine
ble dans ſa réſolution, qu'il
(*k*) de manger pendant quatre
voïant qu'on s'oppoſoit à ſon
Il partit donc de Rome, plein
grin & accompagné d'une
ſombre ; il deſcendit à Oſtie,
un ſilence profond, & s'étant
qué ſans ſaluer preſque perſoi
ſe rendit à Rhodes, où il paſſ
te des heures fort ennuieuſes

joux de les voir élevez aux plus hautes Dignitez & en état de ſucceder à Auguſte. Il s'imagina encore que ſon abſence le rendroit plus conſiderable à meſure qu'elle le rendroit plus néceſſaire : Car, comme il croïoit avoir rendu à la Republique de grands ſervices, il ſe perſuada qu'on ne pourroit ſe paſſer de lui. Mais il eſt certain que la principale raiſon qui lui fit quitter Rome, fut le chagrin que lui donnoient les deſordres effroïables de ſa femme, laquelle il n'oſoit répudier ni même blâmer, de crainte de s'attirer la colere d'Auguſte, dans l'eſprit de qui il ſavoit qu'elle tâchoit de le ruiner par les plaintes continuelles dont elle rempliſſoit les Lettres qu'elle lui écrivoit : Lettres qu'on diſoit être l'Ouvrage d'un de ſes galans, & dans leſquelles elle faiſoit un portrait de Tibere, chargé de toutes les circonſtances qui pouvoient le lui rendre odieux.

L'abſence de Tibere offrit à Julie l'occaſion de ſe perdre entierement. Car, n'aïant plus perſonne qui tint en bride ſes paſſions, elle leur donna une licence effrenée ; & ſon penchant à la débauche ſe trouvant enſuite fortifié par l'habitude, elle contracta une malheureuſe impoſſibilité d'être ſage. Senateurs, Chevaliers, Conſulaires, tous

eurent part à ſes faveurs. Son fro ne fut jamais ce que c'eſt que rougi Elle n'étoit pas de ces débauchées ſ cretes, qui ſavent voiler leurs crim & cacher leurs impudicitez ſous un d hors honnête. Elle n'étoit pas de ce les qui ne font conſiſter la honte & deshonneur que dans l'éclat : une tel précaution auroit été pour Julie u contrainte gênante, & il lui auroit é trop pénible d'accorder ſon cœur ſon humeur avec la bienſéance. El (*l*) recevoit ſes amans à troupes, el couroit follement avec eux durant nuit toutes les ruës de Rome ; enſui elle alloit faire des repas chez eu d'où elle ne ſortoit que pour all (*m*) ſouiller tous les endroits de la V le de ſes proſtitutions, qu'elle oſa m me porter juſques ſur la Tribune a Harangues, où ſon pere (*n*) avoit f publier de ſi ſeveres Loix contre les

dr

l Admiſſos gregatim adulteros. m *Dio. lib. Xiphilin. in Aug.* n *Vell. Paterc. Hiſtor. lib.* 2.

12 Marſyas fut un fameux Joueur de Flute Phrygie. Il avoit une ſi bonne opinion de ſ habileté, qu'il oſa donner un défi à Apoll Ce Dieu ſortit victorieux de cette diſpute ; & pour punir l'inſolente preſomption de ce temer re Concurrent, il l'écorcha tout vif. D'aut diſent que Marſyas étoit un Miniſtre de Bacch Sa Statuë étoit érigée dans toutes les Villes bres, comme pour marque de leur Liberté, p ce que Bacchus s'appelloit auſſi Liber, qui v

stueres, ne gardant dans ces horribles débordemens d'autre mesure que celle de sa furieuse passion. Un excès si outré ne fut pas encore le dernier terme de sa lubricité; car, étouffant en elle tout sentiment de pudeur & même de raison, & voulant se faire honneur de ses abominations scandaleuses, elle (o) affecta de faire mettre chaque jour sur la Statuë de Marsyas, autant de couronnes qu'elle avoit la nuit commis de crimes (12).

Ce seroit s'exposer à l'incrédulité en rapportant des desordres si crians & si publics de la fille d'Auguste, si l'on n'avoit pour garans les Auteurs les plus dignes de foi. Quelle indignité en effet de voir la fille unique du maître de l'Univers, dépouiller toute honte, s'abandonner aux crimes les plus infames, se parer même de ses honteuses lubricitez, & faire gloire des plus

(o) *Plin. lib. 21. cap. 11. Senec. de Benef.*

dine, Libre. Quoiqu'il en soit, il y avoit à Rome une Statuë de Marsyas dans le Fore Romain, laquelle etoit un monument ou de la Liberté de la Ville, ou de la Victoire d'Apollon. Dans la suite du temps, les Avocats prirent la coûtume de faire mettre sur cette Statuë autant de Couronnes qu'ils avoient gagné de Causes: & ce fut à leur imitation que Julie *eam coronari jubebat ab iis quæ, in illa nocturna palæstra, valentissimæ Collactatores experta erat*, dit Muret sur Seneque.

[redacted] ignorent rien de ce qui ſe fait alle

Il eſt pourtant certain qu'on informé Auguſte de la conduite l tieuſe de ſa fille, & qu'on l'avoit ti qu'elle ne ſe comportoit point toute la bienſéance de ſa naiſſan de ſon rang. Mais, ſoit qu'il pas voulu ajoûter foi à des rap qu'il croïoit faux, ſoit que ſes oc tions & ſes voïages ne lui euſſen donné le tems de s'éclaircir à des démarches irrégulieres de Juli qu'il eût pour elle des ſentimen honnêtes, il lui laiſſa une entie berté de tout faire, juſqu'à ce convaincu de tous ſes deſordres on eut ſoin de le bien inſtruire, laiſſa aller tout entier à la doule plus vive qu'il eût jamais ſenti.

Il ne forma d'abord que des de

& celle de la Maison Retirés par
bordement ſi outré, il entra con-
lie dans une colere dont il ne
lûs retenir la fougue. Il écrivit
nat une longue Lettre, qui con-
tous les excès de cette Princeſ-
elle étoit conçûë en termes ſi
ins, qu'on jugeoit ſans peine
affliction de cet Empereur étoit
ne.
:es premiers mouvemens de ſa
, la tendreſſe qu'il avoit toû-
eu pour Julie, fit ſucceder le
. Il ſe repentit d'avoir publié
mes de cette Princeſſe, & de
r pas tû ſagement ce qu'il avoit
areuſement ignoré ſi long-tems,
fuſé juſqu'alors de croire; &
:es tumultueuſes & violentes a-
ns de ſon eſprit & de ſon cœur,

d'un ami ſincere & deſintereſſé eſt di
ficile à réparer, puiſqu'Auguſte, pa
mi tant de Sujets qui lui obéiſſent
ne trouve pas deux perſonnes qui pui
ſent être ſubſtituées à Agrippa &
Mecene, & le dédommager de leu
perte.

Cependant l'Empereur ne voulut pa
laiſſer impunie l'inſolente temerité de
Corrupteurs de Julie. Il en fit une re
cherche exacte : mais il ne les pun
pas tous avec la même ſeverité. Dan
le premier tranſport de ſa colere,
ſe jetta ſur un de ces Criminels ; &
oubliant dans ce moment ſa Dignit
il ne fit pas difficulté de le maltra
ter à coups de poing, juſqu'à ce qu
le coupable lui aïant reproché qu'
n'obſervoit pas la Loi qu'il avoit ét
blie lui-même pour regler la punitio
des adulteres, il eut (*p*) tant de hon
te de ſon emportement, qu'il ſe c
eha tout le reſte du jour. Sempro
nius Gracchus fut relegué à Cercin
Iſle ſur la mer d'Afrique, où enſui
Tibere, voulant venger l'affront qu
en avoit reçu, lui fit ôter la v
Criſpinus, Claudius & Scipion fure
condamnez au banniſſement, qu'
trouva une peine peu proportionnée
leur crime.

(*p*) *Plutarq. Tacit. Ann. 1. Vell. Paterc. Senec. Clement.*

Il n'en fut pas de même de Jules Antoine, le plus illuſtre des Amans de Julie & en même tems le plus malheureux. Il fut ſacrifié au reſſentiment de Ceſar ; auſſi étoit-il le plus coupable. Il avoit des obligations infinies à l'Empereur. Car après la bataille d'Actium, & la mort de Marc Antoine, Auguſte, par un rare exemple de modération & de clemence, avoit non ſeulement donné la vie au fils de ſon ennemi, mais encore il (q) l'avoit honoré du Sacerdoce, de la Prelature, du Conſulat, de pluſieurs Gouvernemens, & même de ſon alliance, en lui donnant pour épouſe une fille d'Octavie ſa ſœur. Cependant, malgré tant de bienfaits, Jules Antoine, épris des charmes de Julie, oublia tout ce qui devoit balancer leur pouvoir, il devint amoureux de cette Princeſſe, il eut le malheur de lui plaire ; & ſe laiſſant aveugler à ſa paſſion, il devint le corrupteur de la fille de ſon bienfaicteur. Ingratitude qu'il expia par ſa mort.

Quelques-uns prétendent qu'il ſe la donna volontairement pour prévenir celle qui étoit dûë à ſon crime ; d'autres aſſurent qu'il fut condamné à perdre la vie par un Arrêt donné dans les

(q) *Vell. Paterc. Hiſtor. lib.* 2.

de ſes Amans. Auguſte la c
enfin à la peine qu'il devc
long-tems à ſes débauches ; &
la mettre dans l'impuiſſance
nir encore quelque matiere à
mes, il la relegua dans l'iſle
daterie, où, appréhendant
qu'elle ne fît venir des galand
fendit très-expreſſément que
entreprît d'aller dans cette Iſl
permiſſion : & lorſque quelc
loit la lui demander, ce P
(r) examinoit avec beaucoup
tion, la taille, l'âge, la cou
cheveux, l'air du viſage, les
& les marques particulieres d
pour (ſ) empêcher par cette

que Julie y fît venir quelque galand, il pourroit le reconnoître ſur le portrait qu'on lui en feroit, ou aux marques que porteroit l'enfant, s'il en naiſſoit de ce crime, & à la reſſemblance des viſages.

Phebé affranchie de Julie, que cette Princeſſe avoit aſſociée à ſes impudicitez, & fait confidente de ſes amours, ou plûtôt de ſon libertinage, fit un exemple de ſon crime ſur elle-même & prévint le ſupplice qu'elle méritoit. Agitée par l'horreur de ſes proſtitutions, elle ſe pendit de deſeſpoir, & Auguſte proteſta qu'il auroit voulu de tout ſon cœur, que Julie l'eût imitée. On ne douta point qu'il ne parlât ſincerement; car il étoit moins ſenſible à la mort des ſiens, qu'à leur deshonneur; & nous liſons qu'il maudiſſoit ſa condition toutes les fois qu'il ſe reſſouvenoit de ſa fille, de l'autre Julie ſa petite-fille, qui étoit auſſi débauchée que ſa mere & du poſthume Agrippa, qu'il appelloit ſes trois apoſtumes.

Tibere étoit encore à Rhodes (14), où il dévoroit aſſez impatiemment ſon cha-

14 Rhodes, Ville ſituée dans l'Iſle de ce nom. étoit autrefois fort celebre. Il y avoit une Statuë du Soleil, faite par Chares l'Indien, laquelle avoit ſoixante-dix coudées de hauteur. On l'appella le Coloſſe de Rhodes, & de là les Rho-

chagrin, lorſqu'il apprit ce qui ſe paſſoit à la Cour, & la peine dont l'Empereur avoit puni Julie. Il eut une joie extrême qu'on l'eût vengé des outrages qu'il en avoit reçû; mais, comme il poſſédoit parfaitement l'art de cacher ſes ſentimens, il affecta une fauſſe compaſſion pour cette Princeſſe. Il écrivit une Lettre artificieuſe à l'Empereur, qu'il ſupplioit de conſerver quelque bonté pour Julie, d'excuſer des foibleſſes, qu'on avoit peut-être fait plus grandes qu'elles n'étoient dans la vérité, de pardonner quelque choſe aux vivacitez de ſon âge & de ſon tempérament, & de relâcher pour l'amour de lui de ſa ſéverité; montrant pour ſa femme une grande tendreſſe & beaucoup de ſenſibilité à ſes malheurs, dans le tems qu'il étoit ravi qu'on l'eût punie de ſes diſſolutions.

Le Peuple, qui étoit touché des chagrins de Julie, demanda ſon retour & ſa grace avec des empreſſemens plus ſinceres, mais qui n'eurent pas plus de ſuccès. Auguſte fut impénetrable à la pitié, & jura hautement, que l'on verroit le feu mêlé avec l'eau, plûtôt que Julie

diens furent appellez Coloſſiens. Un homme pouvoit à peine avec ſes deux bras embraſſer le pouce de cette Statuë. On la plaça à l'entrée du Port, & le plus grand Vaiſſeau paſſoit entre ſes jambes voiles deployées. Ce Coloſſe reſta debout

appellée. La dureté & l'obſti-
de Ceſar, augmenterent l'incli-
que le Peuple avoit pour la
ſe: il redoubla ſes prieres ; &,
dégager l'Empereur de ſon ſer-
& lui donner moïen de faire
Julie ſans ſe rendre parjure,
ta dans le Tibre une grande
é de flambeaux allumez, pour
dmirer le ridicule prodige de
feu & l'eau mêlez enſemble.
le, toûjours immiſericordieux
ulie, perſiſta dans ſa réſolution,
ce qu'aïant été averti qu'on
éſolu d'aller enlever cette Prin-
il changea le lieu de ſon exil,
fit tranſporter à Rhegio dans la
e, où elle fut traitée avec un
oins de rigueur ; après toutefois
ut rompu au nom de Tibere le
e qu'il lui avoit fait contracter
lle.
uſte mourut, & l'on crut que
de Julie finiroit avec la vie de
re, & que Tibere rappelleroit
Princeſſe pour laquelle il s'étoit
intereſſé. Mais ce nouvel Em-
fit voir que la politique avoit

eu plus de part à cet empreſſé
fecté qu'une véritable tendreſſ
voit ſouffert des déplaiſirs trò
du libertinage de ſa femme poi
pardonner. A peine ſe vit-il
qu'il oublia tout ce qu'il avoit
ſa faveur à Auguſte. Il lui dé
ſortir de ſa maiſon; il lui ôt
d'argent que ſon pere lui avo
il la priva de la penſion que
faiſoit, ſous prétexte qu'il n
point parlé dans ſon Teſtamen
il fit tant qu'il la fit périr de
de miſere. Princeſſe peu à p
puiſque ſes crimes ne méritoi
une moindre punition.

LIVIE ORESTILLE, LOLLIE PAULINE ET CESONIE

Femmes de Caius Caligula.

L'Empereur Caius étoit fils de Germanicus & d'Agrippine. Il fut (a) surnommé Caligula, de la chaussure qu'il portoit à la maniere des Soldats, au milieu desquels il fut élevé. (1) Education qui lui (b) aquit l'affection des troupes. Il passa sa jeunesse au-

a *Tacit. Ann.* 1. b *Sueton. in Cai.*

(1) Caius Cesar Caligula nâquit le dernier jour d'Août, sous le Consulat de son pere & de C. Fonteius Capito. Si ce fut à Antium, à Tibur ou à Treves, cela ne fait rien à nôtre sujet: il est certain qu'il nâquit en un lieu où les Legion

Ce fut là aussi qu'il apprit l'a
muler, ſi neceſſaire & de ſi
ge dans les Cours des Prince
te adreſſe admirable à s'acc
l'humeur bizarre & dangere
bere, aux yeux de qui il
ſes ſentimens corrompus pa
ce ſi profond, qu'il eut le
ſe conſerver dans ſes bonne
malgré les embuches que lui
ſes ennemis, & les pieges
tendirent très-ſouvent, pou
à ſe plaindre, & avoir par l
de le perdre; trompant, par c
moderation, par cette ſoupl
prit & par cette déference
pour toutes les volontez d
cet Empereur, ſi impenet
ſes deſſeins, ſi ſûr dans ſo
ment, ſi artificieux dans ſe

voit, laquelle le rendant ſi different de lui-même, (car il étoit naturellement hautain, fier, cruel, inſolent) fit dans la ſuite dire de lui, lorſqu'il ſe fut démaſqué, que jamais il n'y eut (y) meilleur valet, ni plus méchant maître.

Sa premiere femme fut Junie Claudie, fille de Junius Silanus, perſonage très-remarquable par l'ancienneté de ſa nobleſſe. Il ne l'épouſa que par ordre de Tibere, pour les volontez de qui il affectoit les reſpects les plus délicats, bien éloigné de marquer pour elle la moindre répugnance. Auſſi fut-il bien-tôt conſolé de la perte de cette Princeſſe, qui mourut dans les douleurs de l'enfantement, & qui ne pouvoit pas lui être d'un grand ſecours pour ſes vaſtes vûës. Il lui en falloit une de laquelle il pût tirer de plus grands ſervices. Ennia fut celle ſur laquelle il jetta les yeux. Elle étoit femme de Macron, Prefet des Gardes Pretoriennes, (2) lequel avoit ſuccedé à la Charge & a la faveur de Sejan, quoiqu'il ne fût pas plus honnête homme que lui. Cette femme avoit un fonds

c *Suton. in Cal. c. 20.*

In Caſtris genitus, Patriis nutritus in Armis,
Jam deſignati Principis Omen erat.

2 Nous avons vû d'où eſt venu le nom des Gar-

état de tenter pour perpetuer
torité.

Caligula n'eut pas de pei
faire écouter d'une femme
dans de telles diſpoſitions; &
doit nullement être ſurpris
verture qu'il trouva dans le c
ne ambitieuſe, laquelle aïant
été bien avec la fortune, ne
qu'à s'aſſurer d'un avenir heu
mettant dans ſes interêts,
bien-tôt devoit avoir l'autori
raine. Ce Prince profita dc
foibleſſe; il la nourrit d'eſper
teuſes; il lui promit de l'ép
qu'il ſeroit Empereur, ſi ell
le favoriſer de ſon credit aupr

capables de vaincre la plus obſtinée crédulité, leſquels dans la ſuite lui coûta pas plus de violer qu'il lui avoit coûté de les faire.

Ces artifices de Caius eurent d'abord heureux. Ennia (*d*) éblouïe par l'éclat du Trône, n'eut pas la force de défendre de la ſéduction de ces flatteuſes promeſſes, deſquelles pour le moins n'avoit d'autre garand que la parole d'un Prince, fourbe & diſſimulé; & acheta (*e*) l'eſperance de l'Empire des faveurs prématurées, en ſacrifiant honteuſement à celui dont la tendreſſe n'étoit qu'un rafinement de politique; ſe perſuadant que s'il lui tiendroit parole, & que, lorſqu'il ſeroit parvenu à l'Empire, il lui rendroit ce qu'il lui avoit promis l'incertitude de ſa fortune. Ce

ux penetrantes lumieres de Tibere. et Empereur, qui ne prenoit pas fa-lement le change, voulut lui en té-oigner quelque choſe : un jour que artificieux Macron aïant fait adroite-ent tomber la converſation ſur Caius, ont il parla avec éloge, il l'interrom-it en lui diſant froidement : qu'il (*f*) nnoit le dos au Soleil couchant pour garder le levant.

Caligula cependant reconnut mal ans la ſuite les obligations eſſentiel-es qu'il avoit à Macron, qui ne lui g)étoit pas même peu utile pour gou-erner l'Empire. Car, oubliant qu'il e devoit à Ennia & à ſon époux ; & e pouvant ſe reſoudre à prendre con-eil de Macron, qui, ſe croïant l'ou-rier de ſa fortune, penſoit être en droit le lui en donner. La haine (*h*) & l'in-ratitude prenant la place de l'amitié & le la reconnoiſſance dans le cœur de e Prince barbare, il les ſacrifia tous eux à ſa brutale fureur. Triſte exem-le de la fragilité de la faveur que l'on chete par le crime.

Tibere aïant par ſa mort délivré aligula du joug incommode & pe-ant de la ſujetion & de la dépen-ance, celui-ci monta ſur le Trône le l'Empire, où l'on peut dire que tous

f *Tacit. Ann. 6. cap. 46. Dio. lib. 58.* g. *Philo leg. ad Cai.* h *Sueton. in Cai.*

[redacted] de Germanicus, dont la
re lui étoit ſi chere, & dont le
ſembloient renaître dans ce jeu
pereur, qui paroiſſoit en être
vive image. Les Legions ne d
rien avec tant d'ardeur, que d'
un Prince qu'elles avoient vû
& qui avoit paſſé ſon enfance
Camps & dans les Armées. L
que Tibere avoit ſi fort abai
dans lequel il avoit ſi ſouven
l'épouvante & le deuil par la
ſes plus illuſtres membres, qu
ſia à ſes défiances & à ſa cru
perant de trouver dans le jeu
un Empereur ſage & moderé,
gna la ſatisfaction qu'il avoi
voir regner par un Arrêt qui

n ſe promit un avenir heureux ;
i appella le jour de ſon élevation,
le la renaiſſance de Rome.
igula juſtifia d'abord la haute o-
i qu'avoient fait concevoir de lui
ite modération, & quelques ap-
ces trompeuſes de vertu & d'é-
Il paia très-exactement les legs
ar Tibere & par Livie, & à
largeſſes il en ajoûta de particu-
Il (*m*) brûla publiquement des
ires qu'il avoit trouvé contre
qui avoient perſécuté ſa mere &
ille, pour faire voir qu'il ſacri-
es reſſentimens au ſalut des Ci-
, & même de ſes Ennemis. Il
l'infidélité des Gouverneurs des
ices qui avoient prévariqué dans
inifiere, parmi leſquels ſe trou-
) Ponce Pilate, qui avoit gou-
la Judée, en qualité de Procu-

pues & efteminees, qui a
aux monſtrueuſes volupte
Il tira de l'Ordre des Che
qui avoient deshonoré l
par quelque crime. Enfi
les Priſons qui étoient r
ceux que la cruauté de ſo
ſeur y avoit fait mettre ;
liberté qu'il donna à tou
quelques-uns des préſens c

De ſi heureux commen
ce nouveau Regne faiſoie
blier les horreurs du préce
jeuneſſe qui donnoit des fr
d'une ſageſſe ſolide, ſemb
rand d'une prudence conſo
que le Prince ſeroit arriv
parfait. Enfin, toutes le
Caligula marquoient en lu
heureux, & ſoutenoient la

n de ſon déguiſement, afin de trom-
r plus ſûrement, & de s'établir ſur
e Trône: à peine s'y vit-il affermi,
u'il quitta le voile de la diſſimulation;
u-à-peu ſon naturel ſe développa,
las enfin d'uſer d'artifices, il ſe don-
a en proie à toutes ſes paſſions, qu'u-
e longue & gênante diſſimulation a-
it contraintes. Elles ſe répandirent
) avec violence, comme un tor-
nt impétueux qui a rompu la digue
ui arrêtoit ſon cours & inonderent
ute la Ville. Il ſe (q) montra ſans
aſque & tel qu'il étoit; c'eſt-à-dire,
uel, impie, furieux, impudique. Il
t voir (r) qu'il étoit le Tyran & non
e Pere de la Republique: il verifia
nfin la prédiction qu'avoit fait de lui
ibere, qui connoiſſant la vérité de
on naturel, à travers les nuages de
on enfance, & le voile de ſa diſſi-
mulation, avoit dit: Que dans Caius,
il élevoit (ſ) un ſerpent au Peuple
Romain, & un Phaëton à toute la
Terre.

Caius ne démentit pas ce trop véri-
table horoſcope. La mort de Tibere
ouvrit le ſceau fatal, qui fermoit les
inclinations dépravées de ſon ſucceſ-
ſeur. Elles étoient également hon-
teuſes

p *Suet. in Cai.* q *Dio. lib.* 59. r *Aurel. Vict. in Calig.* ſ *Suet. in Cai.*

teuſes & violentes ; & du cœur d'u Prince qui étoit dans la fleur de ſo âge, l'on vit ſortir les paſſions les plu nourries. Après avoir deshonoré ſe ſœurs, par des inceſtes horribles, il le expoſa à la brutalité des jeunes gen perdus de débauches comme lui, & enſuite il les confina dans des Iſles, ſous le prétexte de ces mêmes crime qu'il leur avoit fait commettre lui-même ; leur diſant, avec un air brutal & menaçant : Qu'il n'avoit pas ſeulement des Iſles, mais encore des coûteaux. Il enleva ſa ſœur Druſille à Caſſius Longinus, perſonnage Conſulaire, avec qui elle étoit depuis peu mariée, & la retint publiquement chez lui en qualité d'épouſe ; montrant pour elle une ſi furieuſe paſſion, qu'il fit à ſa mort les extravagances les plus honteuſes & les plus ridicules. Enfin, par la plus horrible de toutes les brutalitez, & par le plus injurieux outrage que l'on puiſſe faire à la nature, il abuſa (*t*) miſerablement d'une fille, qu'il avoit eu d'une de ſes ſœurs, car l'inceſte étoit un crime dont il n'étoit pas innocent avant ſon avénement à l'Empire.

Les feux infames de ſa lubricité ne ſe renfermerent pas dans ſa Maiſon. Il n'y eut preſque pas de Famille ſi-

luſtre

t *Eutrop. in Cai. Calig.*

ans Rome qui n'en reçut quelteinte. Il deshonora les plus ſes Dames de la Ville par ſes es, & (*u*) ſouvent en préſence de leurs maris qu'il rendoit te de leur malheur, à quoi il a- (*x*) enſuite les railleries les nglantes. Il garda ſcandaleuſedans ſon Palais la Courtiſane s, qui étoit la femme la plus fa de ſon tems par ſes proſtitu- enfin, après avoir fourni à ſes bles deſirs tous les plaiſirs com- il proſtitua ſa propre perſonne e brutalité, qui ſeroit plus ſurte, ſi on ne devoit attendre tou- e de crimes d'un Prince qui en ouillé preſque dès le berceau, avoit fait de ſes propres ſœurs mieres victimes de ſon incon-

(u) in Cal. 36. (x) Dio. lib. 59.

LIVIE ORESTILLE

Premiere femme de Caligula.

LA criminelle inclination que Caligula avoit eu pour ſa ſœur Druſille, avoit été ſi violente, qu'on crut qu'il étoit incapable de s'engager dans de nouvelles amours : mais ce Prince, qui, par ſa legereté naturelle étoit porté au changement, ne pouvoit pas reſter long-tems ſans quelque paſſion. Livie Oreſtille fut celle qui lui en fit naître innocemment une nouvelle. Elle étoit d'une des plus illuſtres & des plus anciennes Familles de Rome, & Calpurnius Piſon, avec qui elle étoit depuis peu fiancée, n'avoit pas moins cherché dans cette Romaine l'éclat de ſa naiſſance, que celui de ſa beauté. Ce Senateur, en qui (y) la ſplendeur d'une ancienne nobleſſe étoit ſoûtenuë par des richeſſes immenſes voulut ſolemniſer ſes nôces par un ſuperbe feſtin. Toutes les perſonnes de diſtinction y furent invitées ; & Piſon pour rendre cette fête & plus ſomptueuſe & plus éclatante, pria l'Empereur

y *Dio. lib.* 59. *Sueton. in Cal.*

reur de l'honorer de ſa préſence. Cet honneur lui fut funeſte, il ne lui en coûta pas moins que ſon repos & ſa liberté.

Oreſtille étoit belle, elle étoit jeune, & elle avoit beaucoup de mérite; Caligula étoit ſuſceptible d'amour, il avoit en main l'autorité ſouveraine, il étoit maître: & bien ſouvent il eſt dangereux d'avoir chez ſoi des invitez de cette eſpece. Au reſte, tout fut magnifique & galand dans cette fête: la propreté dans les meubles, la délicateſſe dans les mets, la profuſion dans les ſervices, y contentoient & le goût & les yeux. Oreſtille, qui faiſoit le ſujet & l'ornement de l'Aſſemblée, y parut dans tout l'éclat de ſa beauté, qu'elle eut ſoin de relever par tout ce qu'on pouvoit voir de riche dans les habits, de brillant dans les parures, de curieux & de recherché dans les modes, de rare & de précieux dans les diamans & dans les rubis; ornemens pompeux, qui ne contribuoient pas peu à augmenter ſes charmes. Ils furent victorieux du cœur du Prince, & l'on ne ſait pas ſi ce fut contre l'intention d'Oreſtille. Cette ſupériorité flateuſe de puiſſance, qui nous éleve ſur la tête des autres, eſt un grand attrait contre lequel nôtre modération a peine à tenir long-tems, &

qui pourroit ſans merveille avoi
impreſſion ſur l'eſprit d'Ore
Quoiqu'il en ſoit, la réjouïſſanc
la table finit pour Piſon par un
grin, d'autant plus mortifiant,
ne s'y étoit pas attendu, car il n'
pas crû qu'un autre que lui dût
la conſommation d'un mariage
il avoit fait toutes les dépenſes.
la arriva pourtant. Caligula qui
dant le repas étoit devenu amou
d'Oreſtille, & qui n'étoit pas ho
à faire languir ſes paſſions, emm
avec lui la fiancée de Piſon; il la
duiſit dans ſon Palais, il l'épouſ
& il confirma enſuite ſon mariag
un Edit, dans lequel il déclara
s'étoit marié à l'imitation de R
lus & d'Auguſte. Mais il ne fu
ſi conſtant dans ſon mariage qu
deux Princes; car il répudia Ore
quelque tems après qu'il l'eut épo
Tant il eſt vrai que les plus fou
ſes paſſions s'éteignent facilemen
que l'amour qui naît bruſquement
avec la même précipitation. Ce
y eut de bien déraiſonnable & de
injuſte dans la conduite de Caius,
que ne voulant plus d'Oreſtille,

z *Dio. lib. 59.*

3 Auguſte fit un partage des Provinces
taires de l'Empire. Il s'en reſerva la me

avoit répudiée, il ne voulut (*a*) pas non plus que Piſon la reprit; & ſur le ſoupçon qu'il eut qu'ils s'étoient vûs, il les relegua cruellement dans des Iſles ſéparées.

LOLLIE PAULINE,

Seconde femme de Caligula.

LOllie Pauline n'eut pas un ſort plus heureux qu'Oreſtille. Elle étoit petite-fille de M. Lollius, qui, pour tout merite, poſſedoit (*b*) parfaitement l'art de cacher les plus grands vices ſous des apparences trompeuſes de moderation & de ſageſſe. En effet, il ſut ſi bien ſe déguiſer, qu'Auguſte tout éclairé qu'il étoit, s'y laiſſa ſurprendre en prenant le maſque de la vertu pour la vertu même, qu'il crut récompenſer en honorant Lollius des plus grands & des plus beaux emplois: car il l'envoya gouverner la Galatie avec le caractere & l'autorité de Proconſul (3), quand ce Roïaume, après la

a *Sueton. in Cal.* b *Vell. Paterc. Hiſtor. lib.* 2.

partie, & laiſſa les autres au Senat & à la Republique. Celles-ci étoient gouvernées par des Se-

(c) confia la perſonne & la
de ſon petit-fils Caïus Ceſar
l'envoïa en Orient : emploi
dont Lollius s'acquitta très-ma
ne donna (d) que des conſeil
à ce jeune Prince, dans le
qui, je ne ſai par quelle art
politique, il alluma (e) par
des raports une haine implacal
tre Tibere, & traverſa (f)
ſourdes pratiques les conquê
auroit pû faire, trahiſſant indi
ſon devoir pour ſatisfaire l'av
ſatiable dont il brûloit, quoiq
un Poëte (g) qui loue en lui
deſintereſſement dans une Ode
(4). Car Phraate Roi des Parth

une entrevuë qu'il eut avec le Prince Caïus Ceſar dans une Iſle de l'Euphrate, lui découvrit l'infidelité de Lollius ſon Gouverneur, qui ſe laiſſant ébloüir par l'éclat de l'or des Rois Orientaux, & n'aïant pas la force de reſiſter à leurs preſens, leur vendoit le ſecret des deſſeins dont il le faiſoit dépoſitaire, & leur donnoit avis de tout ce qui ſe déliberoit dans le Conſeil des Romains: lâche & indigne perfidie, qui obligea le Prince Caïus à priver de ſa confidence, & même de ſon amitié cet avare & traître Gouverneur; qui ſe voïant perdu de réputation, & ne pouvant donner des couleurs à ſon crime, s'empoiſonna pour ne pas ſurvivre à ſon deshonneur. Telle eſt la fin ordinaire des traîtres. Ils trouvent la peine dûë à leur perfidie dans une mort violente, ou dans les reſtes odieux d'une vie remplie d'opprobres & de confuſion; haïs de ceux qu'ils ont trahi, mépriſez par ceux auſquels ils

leur étoit reglée par le Senat. L'Appel des cauſes jugées par les Proconſuls étoit porté devant les Conſuls, & jugée par le Senat. Les Provinces où l'on envoyoit des Proconſuls pour Gouverneurs étoient appellées Provinces Proconſulaires.

Eſt animus tibi
Rerumque prudens, & ſecundis
Temporibus, dubiiſque rectus;
Vindex avare fraudis, & abſtinens
Ducentis ad ſe cuncta pecunia, Horat. Od. 9. l. 4.

ils ont vendu leur honneur & leur devoir, & traînant par tout avec eux la honte de leur trahiſon.

Lollie avoit tous les avantages qu'on peut deſirer. Sa Nobleſſe étoit illuſtre, ſa beauté très-rare, ſa reputation generalement reconnuë; & ces précieux preſens de la nature & de la fortune étoient ſoûtenus (*h*) par des richeſſes prodigieuſes qui lui donnoient moïen de ſe diſtinguer dans Rome, & d'y paroître même avec avantage, par le bon uſage qu'elle en faiſoit, quoiqu'elles fuſſent les fruits honteux des odieuſes concuſſions de ſon ayeul, & l'indigne récompenſe de ſes perfidies.

Elle les porta en dot à Memmius Regulus Gouverneur de Macedoine & d'Achaïe, & honoré du Conſulat. Ce Romain, ſenſible au merite de Lollie, s'étoit fait un honneur de l'épouſer, & l'avoit peu après emmenée avec lui dans ſon Gouvernement. Leur mauvaiſe fortune, ou plûtôt l'incontinence (*i*) de Caligula les rappella bien-tô à Rome. Ce Prince aïant un jour ou dire que la grand' mere de Lollie avoi été une Dame d'une beauté extraordinaire, il lui prit (*k*) envie de voir petite-fille de celle qu'on diſoit avo été ſi belle. Il ne refuſa pas long-ten cet

h *Plin. lib. 9. c. 35.* i *Sueton. in Cai.*
k *Dio. lib. 59.*

cette satisfaction à sa curiosité. Memmius, qui commandoit actuellement l'armée, eut ordre de se rendre à la Cour avec Lollie Pauline son épouse. Elle y parut à peine, que Caius en devint folement amoureux; &, se laissant d'abord emporter à sa passion, il voulut que Memmius la lui cedât, & l'obligea même de s'en dire le pere & de la lui donner en cette qualité. Ensuite il l'épousa solemnellement, & dans les formes, à peu près comme Auguste avoit épousé Livie.

Lollie, qui, dans ce changement de sa fortune, envisageoit tous les avantages qui pouvoient satisfaire sa vanité, n'en fut pas sans doute fâchée: mais sa joïe fut aussi courte dans sa durée que le fut la passion du Prince; car Caligula, également promt à devenir amoureux, & à cesser de l'être, se dégoûta de ce mariage comme des autres; & Lollie, avec toute sa beauté & ses riches parures, ne put captiver le cœur de ce Prince volage & changeant (*l*). Il la répudia sans en dire le sujet, & la renvoya froidement en lui défendant la compagnie de quelque homme que ce fut.

Pauline, qui, de son premier état, avoit été rapidement élevée à la Sou-

ve-

(*l*) *Ibid. Sueton. in Cai.*

veraineté, ſe vit de nouveau reduite à ſon ancienne condition, éprouva par ſa chute combien il eſt difficile de fixer la fortune, ſur laquelle l'on ne peut ſans imprudence faire aucun fonds. Elle ſoûtint néanmoins cette eſpece de dégradation avec beaucoup de fermeté & de reſolution, ſe faiſant honneur de ſes richeſſes; ſe trouvant à toutes les parties de divertiſſement, où elle eut toûjours ſoin de ne rien faire qui pût mettre ſa réputation en doute; parant les aſſemblées où elle aſſiſtoit, & où elle brilloit (*m*) autant par l'éclat de ſa beauté que par celui des Perles, des Rubis & des Diamans les plus précieux & les plus rares dont elle étoit toute couverte: magnifiques parures qu'elle ne tenoit pas de la liberalité prodigue de Caius, mais de la ſucceſſion de Lollius, dont l'heritage étoit les dépouilles des Provinces où il avoit exercé ſes rapines.

Elle vécut dans cette moderation pendant tout le reſte du Regne de Caius, & ſous le commencement de celui de Claude: mais, Meſſaline étant morte. Lollie Pauline, pour qui les douceurs de la puiſſance ſouveraine avoient été une amorce flateuſe, permit à ſon cœur de concevoir l'eſperance de remonter ſur le Trône,

(*m*) *Plin. lib. 9. c. 35.*

à l'inconſtance de Caius l'a-
deſcendre. Elle auroit pû ſe
re cette haute faveur de la for-
elle avoit été ſeule à y pré-
mais le Trône a trop d'attraits
pas faire ſoupirer plus d'une
: (*n*) Tout ce qu'il y eut à
e Dames de conſidération oſe-
endre avec Pauline au mariage
ide: mais il y en eut deux ſur
s autres qui balancerent le me-
ollie, & qui lui diſputerent le
: Ceſar. Ælie Petine, & A-
furent ces deux dangereuſes
Ces trois contendantes appuye-
rs prétentions de leurs charmes,
plierent leurs attraits, & mi-
œuvre tout ce qu'elles avoient
te. Leur faveur étoit preſque
parce que chacune avoit dans
ets un des trois Affranchis qui
oient l'Empereur. Auſſi Clau-
ince ſtupide & irreſolu, reſta
nps ſans fixer ſon choix; & a-
ede ſe déterminer, il voulut ſa-
entiment de Pallas, de Calliſ-
Narciſſe, qui étoient ſes trois
s Maîtres. Car c'étoit entre
ns de ces trois indignes Affran-
e reſidoit l'autorité ſouveraine,
s'étant mis entierement dans
endance, par une aveugle con-
u'il avoit en eux.

Ann. 12. c. 1.

Nar-

Narciſſe propoſa Ælie Petine, qui avoit été déja mariée avec le Prince, qui ne l'avoit répudiée que pour d'aſſez foibles raiſons. Calliſte, qui portoit Lollie, repréſenta à l'Empereur que, quand il ſeroit vrai que Petine eut été répudiée ſans ſujet, il étoit toûjours dangereux d'expoſer ſa perſonne & celle de ſes enfans aux reſſentimens que Petine conſervoit de cette répudiation, laquelle plus elle lui ſembloit injuſte, plus elle lui paroîtroit outrageuſe; que ce ſeroit donner au Prince Britannicus & à la Princeſſe Octavie une marâtre impitoyable, qu'un ſecond mariage rendroit plus hautaine, plus dure & plus imperieuſe, & qui n'auroit pour eux ni amitié ni complaiſance; qu'on n'avoit à craindre rien de cela de Lollie, recommandable par une naiſſance illuſtre, par une beauté contre laquelle peu d'autres pouvoient entrer en balance, & par une réputation éclatante qui ne l'avoit jamais abandonnée, & qui étoit à l'épreuve des traits les plus envenimez de la calomnie. Il ajoûta que l'interêt particulier du Prince Britannicus & d'Octavie demandoit Lollie préferablement à toute autre, parce que Lollie, n'aïant jamais eu d'enfans, elle ſerviroit de mere à ceux de Meſſaline, & que ſa tendreſſe pour eux ſeroit d'autant plus ſincere, que nulle raiſon ne l'obligeroit ni de la partager, ni de la porter ailleurs.

Pal-

Pallas, parlant pour Agrippine, aux intérêts de laquelle le crime l'avoit lié, fit sonner haut la grandeur de sa naissance & la Noblesse de son extraction, qu'elle tiroit de la Famille des Claudiens de même que le Prince. Il vanta sa beauté ; il exagera son merite, & Agrippine elle-même eut l'adresse de fortifier ces raisons par des caresses si engageantes quoique peu innocentes, que Claude se détermina pour elle par un mauvais discernement, dont il ne fut pas long-tems sans porter la peine.

Ce choix confondit toutes les esperances de Pauline. Elle vit ses prétentions s'évanouïr, & les projets de son ambition se dissiper en fumée. Mais ce ne furent pas là tous ses malheurs. La vengeance & la jalousie d'Agrippine lui en causerent d'autres qui lui firent bien plus funestes (o). Cette Princesse, qui avoit fort redouté la concurrence de ses Rivales, conçût contre elles une haine implacable, & resolut de punir la hardiesse qu'elles avoient eu de prétendre au mariage de Claude, ce qu'elle regardoit comme un attentat sur ses droits. Il est vrai qu'elle laissa dormir son ressentiment pendant quelque tems : mais dès qu'elle eut mis sa fortune en sûreté, elle laissa agir sa colere. Lol-

(o) Tacit. Ann. 12. cap. 22.

cile d'en trouver de plauſible
la conduite de cette Dame n'a
donné priſe à ſes ennemis, tai
reguliere: mais l'Imperatrice,
loit pas refuſer plus long-ten
louſie la victime qu'elle dema
cita à Lollie un Accuſateur qu
ça à Claude pour le crime de ſ

Pour rendre cette accuſatio
ve; on la broda de mille cir
toutes marquées au coin de
On reprocha (*p*) à l'accuſée
joûté foi aux prédictions des
d'avoir oſé fouiller ſacrilege
les tenebres de l'avenir, p
quel ſort auroit le mariage
& d'avoir conſulté les Oracle

de lui faire cette juſtice ; il en auroit coûté de la confuſion aux Auteurs de cette noire calomnie, & l'innocence de l'accuſée n'auroit pû éclater ſans faire connoître la malice de l'Accuſateur.

Claude, au moment même qu'on eut deferé Lollie, fut au Senat faire le raport de cette dénonciation. Il parla d'abord de cette Dame fort avantageuſement, il releva ſa Nobleſſe & l'honneur qu'elle avoit d'avoir eu pour mere la ſœur de L. Voluſius, & Cotta Meſſalinus pour grand-oncle. Il parla de ſon mariage avec Memmius qui étoit illuſtre par ſes emplois, taiſant malicieuſement celui qu'elle avoit contracté avec Caligula, de-peur que ce mariage ne ſemblât lui reprocher le peu de reſpect qu'on avoit pour la femme d'un Empereur, laquelle devoit être traitée d'une autre maniere que les femmes du commun : enfin, après avoir ennuié les Senateurs d'un diſcours aſſez long, il leur dit que Lollie ſe mêloit de troubler l'Etat par ſes ſourdes trames, & que pour la mettre hors de tout moïen de rien entreprendre, il la ſacrifioit au bien de la République ; & ſur le champ il la bannit de toute l'Italie, & confiſqua ſes biens, ne lui laiſſant que fort peu de choſe de ſes richeſſes immenſes.

Cet injuſte banniſſement, qui étoit une peine aſſez rude pour un crime imagi-

ginaire, auroit ſans doute dû ſatisfaire Agrippine: mais quand la vengeance eſt laiſſée à la diſcrétion de la perſonne qui veut l'exercer, rarement ſe preſcrit-elle des bornes. Agrippine haïſſoit mortellement Lollie, & le feu de ſa colere ne pouvoit s'éteindre que dans le ſang de ſon ennemie. On lui envoïa dans le lieu de ſon exil un Tribun (5) avec ordre de la faire mourir, & il y a apparence que l'Imperatrice en choiſit un d'un caractere à ſe bien acquitter de cette infame commiſſion. Elle ne ſe trompa pas dans ſon choix. Cet ordre injuſte fut exécuté avec la même cruauté qu'il avoit été donné, & Lollie expia par ſa mort le crime d'avoir oſé prétendre au mariage de Clande. La vengeance d'Agrippine ne fut pas encore pleinement aſſouvie: cette Princeſſe voulut l'éteindre au-delà même de la mort de ſa Rivale, en ſe faiſant apporter ſa tête afin de contenter ſes yeux de ce ſpectacle. Elle eut cette lâche ſatisfaction (q) La tête de Pauline fut portée à Rome; Agrippine la vit, elle l'examina

q *Dio lib. 60.*

5 On donna le nom de Tribun aux Capitaines des Cohortes. La Cohorte étoit compoſée de cinq cens hommes. La Legion étoit compoſé

ma, & pour être assurée qu'on ne la trompoit point en lui en présentant une supposée, elle (r) eut la cruelle curiosité de chercher à travers les pâleurs de la mort, dequoi se convaincre que c'étoit celle de son ennemie en lui ouvrant brutalement la bouche elle-même, pour la reconnoître aux dents où elle avoit, dit-on, quelque chose de particulier.

CESONIE

Derniere femme de Caligula.

APrès que Caligula eut, comme nous l'avons dit, répudié Lollie, Cesonie parut sur les rangs. (s) Elle étoit fille d'Orphitus & de Vestilia qui en étoit accouchée à huit mois, & qui avoit eu auparavant deux enfans à sept mois & un autre à onze. Cesonie (t) étoit actuellement mariée avec

r *Xiphilin. in Claud.* s *Sueton. in Cal.* t *Plin. lib. 7. c. 5.*

de dix Cohortes, chaque Cohorte de cinq Centuries, chaque Centurie de dix Manipules, le Manipule de dix hommes.

avec un autre, lorſque Caius l'épouſa & en avoit trois filles. (u) Elle n'avoit ni la beauté ni la ſageſſe des autres femmes de Caius ; cependant ce fut celle qui fixa le cœur de ce Prince, & à laquelle il s'attacha conſtamment. Il ne pouvoit pas faire un choix plus digne de lui, ni aſſocier ſes crimes une perſonne qui entrât mieux qu'elle dans ſon humeur. Elle étoit effrontée, hardie & altiere au dernier point. (x) Sa lubricité & ſa cruauté alloient de pair avec celles de Caius & elle ne contribua pas peu à ces ſanglantes exécutions, qui remplirent Rome de ſang & de larmes ſous le Règne de ce Prince.

Il y avoit long-tems que l'Empereur l'aimoit avant qu'il l'épouſât, & l'on dit qu'elle avoit emploïé d'autres charmes que ceux de ſa beauté pour s'en faire aimer ; car nous liſons qu'elle lui donna un breuvage dont un Poëte (y) rapporte la compoſition, qui aïant fait plus d'effet qu'elle n'avoit crû, troubla l'eſprit de ce Prince, & lui causa (6) cette fureur qui lui fit faire tant d'extravagances & de cruautez. Fo cené d'amour pour ſa Ceſonie ; tan

t(

u *Dio. lib. 59. Sueton. in Cai. c. 25.* x *Joſeph. Antiq. Judaic. lib. 20.* y *Juvenal. Sat. 6.*

ſoit habiller en homme de
montroit dans cet équipa-
upes, & la faiſoit marcher
ſes côtez, & tantôt il la
toute nuë à ſes amis en
, n'aïant pas honte de lui
aiſers en leur préſence, leur
vent qu'il n'avoit qu'à dire
our faire ſauter une ſi belle
ſant ordinairement ſes bru-
es par ce tendre compliment,
oit aſſez le déreglement de

Sa paſſion devint encore
le & plus extravagante a-
iſſance d'une fille dont Ce-
ucha. Caius eut tant de joie
pere, qu'il la fit éclater par
emens les plus ridicules. Ce
u'il déclara ſolemnellement
mari de Ceſonie & pere de
inceſſe. Elle fut appellée Julie
& la mere fut honorée du
uguſte. (*yy*) Il ſe fit donner
s, & reçût baſſement l'argent
apportoit de toute ſorte d'en-
r la nourriture de la Princeſ-
orta dans le Temple de tou-
eſſes; &, l'aïant miſe entre
e Minerve, il lui en récom-
manda

Sueton. Dio.

incipias ut Avunculus ille Neronis,
tremuli frontem Ceſonia pulli
Juvenal.

paroiſſoit déja dans cette fille
une grande preuve, & elle juſ
ſez la déclaration qu'avoit fait
reur qu'il en étoit le pere. Ja
n'avoit vû une enfance plus
cieuſe; on découvroit dans c
une malice prématurée, & ſo
paroiſſoit ſi fort porté à la c
qu'on remarqua qu'il étoit d
de laiſſer des enfans en la comp
cette jeune Princeſſe, qui ſe
les égratigner, à leur crever l
où à leur faire quelque autre
ceté.

Comme on ſavoit que Calig
moit que par caprice, & que ſo
finiſſoit auſſi bruſquement qu'il

a) Ce fut à elle qu'il laiſſa la liberté de diſtribuer à qui elle voudroit les dépouilles des Allemands que Galba avoit défait dans les Gaules. Il parloit ſouvent de la violence de ſon amour, disant qu'il étoit ſurpris qu'elle fut ſi grande, & dans les fougueux tranſports de ſa paſſion, on lui entendit dire extravagamment, que quand il devroit faire donner la queſtion à Ceſonie, il vouloit ſavoir d'elle pourquoi il l'aimoit avec tant d'emportement.

Si cette furieuſe paſſion de Caius pour Ceſonie fit croire que ce Prince n'avoit pas l'eſprit libre, on ne douta plus qu'il ne l'eût entierement aliené, quand on lui vit faire ces nouvelles folies, qu'on auroit peine à croire ſur la foi des Hiſtoriens qui les rapportent, ſi l'on ne ſavoit que l'homme eſt capable de tout quand Dieu l'abandonne & le livre à lui-même. Car, non content d'être au-deſſus du reſte des hommes, il voulut encore n'avoir rien au-deſſus de lui, & ſe mit inſolemment dans la fantaiſie d'être Dieu, lors même qu'il faiſoit des actions qui tenoient moins de l'homme que de la bête. Cette folie mit le comble à toutes les autres, & lui troubla entierement la tête. Il voulut qu'on le regardât comme une Divi-

a *Perſ. Sat.* 6.

vinité, qu'on ſe proſternât devant lui, qu'on l'adorât, & qu'on lui rendît enfin les honneurs Divins, & il n'eut pas de peine à les obtenir d'un Peuple qui en étoit fort prodigue, & qui étoit pour le moins autant porté à la flaterie, que l'Empereur à la vanité. Souvent il ſe plaçoit dans les Temples au milieu des ſtatuës de Caſtor & de Pollux, & y recevoit les hommages qu'on lui alloit rendre avec autant d'empreſſement qu'aux Simulacres des Dieux, par une impieté qui ne deshonoroit pas moins les infames Courtiſans qui les lui rendoient, que le Prince qui les exigeoit. Il parut quelquefois avec les ornemens que l'on attribuë aux Dieux de la Fable, tantôt avec des aîles aux pieds & le Caducée à la main comme Mercure, tantôt avec une Couronne de raïons ſur la tête comme Apollon, & tantôt avec l'épée & le bouclier comme Mars. Bien ſouvent il affectoit de parler à la ſtatuë de Jupiter, & enſuite il faiſoit ſemblant de l'écouter, comme ſi ce Dieu lui eût parlé, afin de faire voir que les Dieux même le regardoient comme un Dieu ſemblable à eux.

Cet orgueil inſenſé lui fit naître un violent deſir de faire placer ſa ſtatuë dans le Temple de Jeruſalem, s'imaginant que cela contribuëroit fort à l'

Deïfi

Juifs une réſiſtance que le zele
ligion rendit ſi opiniâtre, qu'ils
urent jamais conſentir à une
ité ſi monſtrueuſe & qui étoit ſi
à leur Loi. Cette difficulté ne
oint perdre l'imagination de ſa
ië Divinité : mais, perſiſtant
i dans cette haute folie, il ap-
Jupiter ſon frere, il invitoit la
uand elle étoit pleine à venir
avec lui, & vouloit qu'on crût
étoit ſa femme. Il menaçoit
fois Jupiter, en lui diſant : Tuë-
i je te tuë ; enfin ſe regardant
ient comme un Dieu, il ſe fit
Temple dans lequel on lui
: pour victimes les Oiſeaux les

celui de l'inviter à ſouper, & lui faiſoit donner de l'orge doré. Il lui orna une maiſon, lui donna des ſerviteurs & des meubles riches & précieux pour recevoir magnifiquement ceux qui ſeroient priez de ſa part à manger chez lui; &, afin que ſon (*b*) Incitatus paſſât par tous les degrez d'honneur, il ſongea à le faire Conſul, dégradant par ce mépris la plus ſublime Dignité de l'Empire.

Sa cruauté le porta à des excès ſi grands & ſi barbares, que Tibere auprès de lui pouvoit paſſer pour un Prince doux & moderé. Après avoir donné la mort à Macron & à Ennia ſon épouſe, pour prix de l'Empire qu'ils lui avoient procuré; il ſacrifia à ſa brutale fureur Silanus, dont il avoit épouſé la fille ſous l'Empire de Tibere; &, par une inhumanité qui a peu d'exemples, il devint le bourreau de ſon beau-pere. Il faiſoit aſſiſter les peres aux ſupplices de leurs enfans, ſans vouloir même leur permettre de fermer les yeux à un ſi triſte & ſi douloureux ſpectacle, comme s'il eût pris à tâche de faire ſouffrir la nature; & un de ces miſerables peres, qu'il avoit un jour obligé de venir pour voir exécuter ſon fils, s'étant excuſé ſur ſon indiſpoſition, il eût la cruauté de lui envoïer une litiere.

La Majeſté Roïale étoit une ſauvegard

b *Sueton. in Cal.*

il assurée contre sa barbare fu-
olomée, fils du Roi Juba, cou-
ain de Germanicus son pere, à
ur de sa pourpre, ajoûta celle
ng, que Caligula fit répandre
neurtre également injuste &
e; & Mithridate, Roi d'Arme-
estimé fort heureux de ce que
avoit été assez moderé pour
oïer qu'en exil. Tous les Ban-
it finir leur peine par celle de
qu'il leur fit souffrir, parce que
ant demandé à l'un de ceux
oit rappellé dès le commence-
: son Regne, à quoi il s'étoit
lans le lieu de son exil, & l'au-
iant imprudemment répondu,
oit toûjours demandé aux Dieux
ur de voir mourir Tibere &
:cuper sa place, il s'étoit bru-
t mis dans l'esprit que tous ceux
oit bannis faisoient le même
& demandoient sa mort, & sur
:ravagante imagination il les fit
ffacrer. Le Philosophe Canius,
oir osé parler au Prince avec
eut ordre de se préparer à mou-
igula, qui ne retractoit jamais
ls ordres, le lui annonça lui-
& le Centenier, qui le fut
pour le conduire au supplice,
a qui jouoit aux échecs avec u-
quillité d'ame digne de sa pro-

& quoique elles fussent in
dans leur espece, infinies
nombre, continuelles dans
elles ne pûrent pourtant pc
sa brutale fureur ; & on lui
re plus d'une fois, qu'il
que le Peuple Romain n'eû
te, parce que, sans doute,
satisfaire sa rage tout d'un c
un moment. Je ne parle pa
de ses infames impudicitez
bordemens détestables qu'
lire sans horreur : on ne
moins attendre d'un Prince
si funeste panchant pour le
avoit porté sur le Trône u
souillée de mille désordres.
de dire, qu'une Dominatio
& exercée avec tant d'inso
na occasion aux pratiques

digerées, furent découvertes & expiées par la mort de leurs Auteurs ; mais Caſſius Cherea & Cornelius Sabinus conduiſirent la leur avec tant de ſecret & d'adreſſe, que Caligula reçut par leurs mains la punition que méritoient ſes inhumanitez, ſon libertinage & ſes folies.

La nouvelle de ce meurtre remplit Rome de joie ; l'on craignoit ſeulement que cette mort ne fût pas véritable. Pour s'en éclaircir, le Centenier Lupus alla au Palais, où il trouva Ceſonie avec la Princeſſe Druſille ſa fille qui pleuroient ſur le Corps de Caligula. Ceſonie mêloit à ſes larmes beaucoup de ſoupirs, & on l'entendit déplorer le malheur de ſon époux, qui n'avoit pas voulu, diſoit-elle, ſuivre le conſeil qu'elle lui avoit donné.

On donna à ſes regrets differentes explications. (*c*) Les uns crûrent qu'elle avoit conſeillé à l'Empereur de ne plus répandre le ſang des Citoïens, de faire paroître à l'avenir des ſentimens plus humains, & de faire ſucceder à ſes cruautez paſſées un Regne paiſible & moderé. Les autres au contraire penſerent (*d*) qu'elle avoit averti ſon époux qu'on attentoit à ſa vie, & qu'il ne pouvoit l'aſſurer qu'en prévenant les Con-

c *Joſeph. Antiq. Judaic. lib.* 19. d *Sueton. in Calig.*

avoit [illegible] Impératrice connut
que Lupus étoit venu dans u
deſſein. Auſſi changea-t-elle d'
diſcours; &, montrant un viſag
& aſſuré, elle ſe préſenta hardi
la mort, & pria ce Centurion
ôter promptement une vie qui
étoit odieuſe. Lupus, qui ſa
n'étoit venu que pour cela, n
pas languir; il la tua avec ſon é
s'étant enſuite ſaiſi de la jeun
ceſſe, il lui donna la mort en
ſant contre la muraille avec un
rie digne de ſon nom.

c *Dio. lib. 59.*

VALERIE MESSALINE

Femme de Claude.

IL y a des vices comme des vertus, qui ſemblent hereditaires dans les familles. Les mauvais exemples des peres ont quelquefois une eſpece de contagion qui ſe communique juſqu'à leurs deſcendans; & une Dame, dont l'eſprit s'eſt fait admirer dans les Ouvrages qu'elle a donnez au Public, a dit fort galamment: Qu'une mere coquette laiſſe rarement des filles ſeveres. Valerie Meſſaline eſt un exemple malheureux qui juſtifie cette maxime. Née d'une mere peu ſage, elle l'imita, & même la ſurpaſſa dans ſes débauches. Elle remplit ſa vie de crimes, elle ſe ſouilla des deſordres les plus honteux & les plus crians. Ses proſtitutions furent les plus infâmes, ſes débordemens outrez, ſes diſſolutions publiques & déteſtables. Les plaiſirs les plus brutaux furent ceux qui eurent pour elle les attraits les plus vifs, les déreglemens les plus

horribles ne ſe montrerent à e
ſous des images agreables, l
tu fut le ſeul objet qu'elle regar
des yeux d'horreur, & ſa rep
fut la choſe de laquelle elle ſ
le moins. Elle oublia ſa Dig
naiſſance, la modeſtie naturell
ſexe, la fidelité qu'elle devoi
époux & à ſon Empereur pour
donner brutalement à ſa paſſic
avoir égard aux bienſeances; ſan
dre le ſort funeſte de ſes ſemb
ſans apprehender ni la langue d
ques, ni la colere de Claude ſon
Jamais on ne vit un pareil ei
ment.

Elle étoit fille de Valerius
Barbatus & de Lepida, qui fut
de proſtitution & de magie, &
eu un commerce inceſtueux av
mitius Ænobarbus ſon frere; &
de cette impure ſource que ſ
ruiſſeau encore plus impur. l
mariée avec Claude ſon couſi
déja avoit eu quatre femmes,
Lepida, qu'il repudia avant qu
tât avec elle; Livie Medulline
mourut le jour même qui étoi
à ſes noces; Plantine de laque
Druſus, qui peu de jours apr
fiancé la fille de Sejan, s'étra
même par accident, aïant voul
voir dans ſa bouche une poire

ette en l'air en ſe jouant, & qui
tra ſi avant dans le goſier, qu'on
t point l'en retirer; & une fille ap-
: Claudie qu'il fit expoſer toute
levant la porte de ſa mere, ſur
ipçon qu'il eut, avec fondement
loute, qu'il n'en étoit pas le pe-
ſon pour laquelle il répudia Plan-
our épouſer Ælie Petine de la-
: il eut Antonie, & qu'il répudia
our prendre ſa parente Meſſali-
ui fut beaucoup moins ſage que
tres. Il n'étoit alors que ſimple
ulier; il en eut une fille, qu'on
a Octavie, mariée depuis avec
n, & un fils qu'on nomma Bri-
:us, & qui nâquit le vingtiéme
le ſon Empire.
:ſſaline avoit reçû de la nature un
ant ſi violent pour la galanterie,
lui étoit bien difficile de ſe con-
dans les legitimes bornes du ma-
, trop étroites pour un cœur em-
de mille convoitiſes. Elle avoit
de beauté & aſſez de credit pour
er des galands, & trop peu de
pour les laiſſer long-tems ſouffrir.
verrons-nous de combien de de-
es elle noircit ſa vie. Au reſte,
udicité ne fut pas ſon ſeul vice,
:ruauté impitoïable & une avarice
ée furent encore en elle des cri-
éclatans: Et ſa domination fut

domeſtiques, ni de celles de l'Emp re, qui étoient pour lui un farde trop peſant, & dont il ſe décharge ſur ſes Affranchis, tous gens artif cieux & intereſſez, auſquels il ſe l vroit aveuglément; & qui, penſa moins à la gloire de leur Maît qu'à l'avancement de leur fortune lui faiſoient vouloir tout ce qu'i trouvoient à propos: de maniere qu'o peut dire que Claude étoit moin leur Souverain que leur eſclave.

Cette indolence ſtupide de ce foi ble Empereur fut la cauſe de tou les dereglemens de Meſſaline. De l prirent naiſſance ſes horribles proſti tutions & ſes cruautez tyranniques qu la rendirent redoutable aux vertueu & aux riches. Elle avoit d'abord gar dé quelques meſures, ne ſe permet tant que de petits crimes & même en ſecret, & avec précaution; mai voïant que rien ne s'oppoſoit à ſe deſirs dereglez, & qu'elle pouvoit tout entreprendre ſans rien craindre, elle ſecoua toute contrainte & toute pu deur, elle ſe livra ſans ménagemen à ſes infames paſſions, peu à peu el le ſe familiariſa avec le crime; & cette funeſte habitude lui aïant forti fié l'eſprit contre toutes les raiſon qui pouvoient l'obliger à quelque ré tenuë, elle ſe laiſſa aller à des de

ſor

lerniers excès, que parce qu'on ne
'y oppoſa pas dès le commencement,
ou qu'on n'en arrêta pas le progrès.
L'impunité de ſes crimes fut pour
lle un engagement pour en com-
nettre d'autres : tant il eſt vrai qu'il
n'eſt rien que le crime n'oſe entre-
prendre quand il eſt heureux.

Claude, à qui une troupe tumul-
tueuſe de ſoldats donna bruſquement
l'Empire, dans le tems que, ſaiſi de
rainte & de fraïeur à la vûë de cet-
e multitude confuſe, il croïoit qu'ils
'enoient lui ôter la vie, étoit un hom-
ne ſtupide & ſans jugement, trop
orné pour éclairer la conduite de ſa
emme, & trop timide pour en punir
es deſordres. Facile & inappliqué,
l ſe donnoit tout entier aux plaiſirs
e la table (1) & du jeu, ne s'em-
arraſſant nullement de ſes affaires
do-

ous les yeux furent ouverts ſur ce fripon, qui fut
lus mortifié par cette punition que s'il avoit été
ondamné à une peine corporelle. C'eſt ce Vi-
ius dont on a dit; qu'il pilloit les Provinces avec
e pouvoir d'un maître & l'indifference d'un étran-
er. Suetone rapporte que Claude aimoit ſi fort
faire durer longtemps les repas, que pour qu'au-
un de ceux qui lui tenoient compagnie ne fut in-
ommodé, par la contrainte où l'on ſe trouve
uand on eſt avec un Empereur, il avoit reſolu
e faire publier un Edit, par lequel il donnoit la
ermiſſion de peter à table; ayant été averti qu'un
e ceux qu'il avoit un jour arrêté longtemps à un
as s'étoit trouvé incommodé, pour avoir re-
u certain vent qu'il n'avoit oſé laiſſer ſortir.

ſes charmes étoient aſſez puiſſans po
faire naître au Prince l'envie de l'épo
ſer. Meſſaline eut cette crainte,
d'abord elle regarda Julie comme
Rivale. Un autre ſujet l'indiſpoſa e
core contre cette Princeſſe. Sortie
ſang des Ceſars, elle (d) apportoit
ſa naiſſance une noble fierté, qui n
ſût jamais plier ni ſe reſoudre à ces lâ
ches indignes complaiſances que l'Im
peratrice exigeoit, ni à faire ces baſſeſ
ſes honteuſes & avoir ces deference
rempantes, qui étoient les degrez or
dinaires par leſquels on montoit à la fa
veur ; mais qui étoient pour elle un
politique trop fatigante. Voilà quel
furen

d *Sueton. in Claud.*

2 Claude choiſit l'Iſle de Corſe pour le lieu d
l'exil de Seneque, afin de rendre ſon banniſſemen
plus fâcheux, parce que cette Iſle etoit ſauvage
peu peuplee, & de difficile accès, tout le païs n'é
tant que montagnes & precipices. Les Habitans
de Corſe au rapport de Strabon etoient brutaux
fripons, voleurs, inſolens. Il paroit qu'ils tien
nent encore de leur ancienne ferocité. Ils en don
nerent un temoignage convainquant dans le brutal
attentat qu'ils commirent à Rome, en 1662. con
tre M. de Crequi, Ambaſſadeur de France. Ces
quelques Etrangers, qui n'etoient point de la fa
mille de ce Seigneur, ayant pris querelle contre les
Corſes, Soldats du Pape, qui ſervoient comme de
recors aux Sbires, qui ſont les Sergens de Rome;
& un Corſe ayant été bleſſé, ceux de ſa Nation
s'attrouperent, & ayant été menez par leurs Offi
ciers au Palais de l'Ambaſſadeur, ils l'inveſtirent
& tirerent des coups de mouſquet ſur les Gens de
l'Am-

furent ſes veritables crimes. On ne manqua pas de lui en reprocher d'autres, qu'on fut dans l'impoſſibilité de prouver; mais pour leſquels cependant Julie fut remenée en exil, où peu de tems après ſa vie fut ſacrifiée à la jalouſie de Meſſaline.

Seneque eut part à ſa diſgrace (*e*). On l'accuſa de ne s'être pas toûjours comporté en ſage Philoſophe avec la Princeſſe Julie; &, ſur cette accuſation, Claude l'exila dans l'Iſle de Corſe (2). (*f*) Seneque, tout Stoïcien qu'il étoit, ſentit juſques dans le fond de l'ame la peine & la honte de ce banniſſement.

Il

e Tacit. Ann. 12. *f Senec. Lud. in Claud.*

l'Ambaſſadeur, ſur le Carroſſe de l'Ambaſſadrice & même ſur la perſonne de l'Ambaſſadeur, auprès duquel il eurent un Page & bleſſerent un Laquais. Inſulte de laquelle le Roi tira une glorieuſe ſatisfaction: Car outre qu'en execution du Traité de Paix, conclu ſur ce different, le Cardinal Chigi paſſa en France, avec le caractere de Legat, pour témoigner à ſa Majeſté le deplaiſir qu'avoit le Pape de ce qui s'étoit paſſé à Rome; que le Cardinal Imperial fut obligé de s'aller juſtifier auprès du Roi, & que ſa Sainteté ordonna à tous ſes Miniſtres, de porter à l'Ambaſſadeur de ſa Majeſté le reſpect qui lui eſt dû: la Nation Corſe fut declarée incapable de ſervir dans l'Etat Eccleſiaſtique, & il fut dreſſé dans une des Places de Rome une Pyramide avec une Inſcription, contenant le Decret rendu contre les Corſes, comme un Monument qui apprenoit & la brutalité de cette Nation, & qu'on n'inſulte point impunément les Miniſtres du Roi.

Il en conſerva un ſouverain ulce
ſe répandit en invectives ſangla
en ſatires envenimées contre c
pereur, quand la mort l'eut mi
d'état de lui nuire davantage. P
fallut auſſi qu'Agrippine n'eût
de ſa ſœur. Meſſaline avoit pr
brage de ſon merite & de ſa b
& elle avoit reſolu d'éteindre
l'autre dans ſa mort: mais celle
fille de Druſus lui paroiſſant p
ceſſaire, elle tourna les vûës de
té-là (*g*). Cette Princeſſe, a
Julie, qui étoit auſſi niece de C
avoit eu le malheur de ne pas
Meſſaline; & pour ce crime on l
na la mort. C'eſt cette Julie
liée d'une ſi étroite amitié avec
ponia Græcina, femme de Plaut
celle-ci aïent vû traiter ſi cruel
cette Princeſſe, elle en eut un
qui ne finit qu'avec ſa vie.
paſſa pendant quarante années
deuil & dans la triſteſſe, nourri
mélancolie dans la ſolitude, é
de tous les plaiſirs & de tous le
tiſſemens même les plus in
Pomponia étoit une Dame d'u
merite. Sa conduite fut toûjou
guliere, que l'Annaliſte (*b*) de
ſe a conjecturé qu'elle avoit e

(*g*) *Sueton. in Claud.* Dio. l. 60. Tacit.
(*b*) *Baron. ad Ann.* Ner. 3.

la Religion Chrétienne, que les Apôtres Saint Pierre & Saint Paul avoient déja prêchée à Rome. En effet, Pomponia fut accuſée de croire aux ſuperſtitions étrangeres; & c'eſt ainſi qu'on appelloit la Religion des Chrétiens. Comme la croïance de cette Dame intereſſoit Plautius ſon époux plus que perſonne, ce fut devant lui que Pomponia fut renvoïée. Tous ſes parens furent aſſemblez; Plautius cita ſa femme devant ce Tribunal domeſtique. Le Procès lui fut fait ſelon les Loix anciennes; & Pomponia aïant juſtifié ſa conduite au gré de ſon époux, fut declarée innocente.

Meſſaline aïant gueri ſa jalouſie par la mort de celles qui l'avoient excitée, ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſes paſſions. Elle fit éprouver ſa cruauté à tous ceux qui eurent aſſez de vertu pour ne pas ceder à ſes infames pourſuites, elle fit des crimes d'Etat à ceux qui n'en voulurent pas commettre avec elle, & la mort fut le prix de leur reſiſtance. Appius Silanus fut des premiers perſecutez; ſa vertu lui coûta la vie, Claude lui avoit fait épouſer Domitia Lepida ſa belle-mere, & l'honoroit de ſon eſtime & d'une amitié particuliere, & certainement il faut convenir qu'il en étoit digne, tant par la grandeur de ſa naiſſance, que par ſon merite perſonnel,

nel, qui lui avoit procuré l'hon
d'épouſer en prémieres nôces Æ
Lepida petite-fille d'Auguſte. Si
eſtimé de toute la Ville, fut aſſez
heureux pour plaire à Meſſaline;
te Princeſſe n'écoutant que ſa b
paſſion, laiſſa voir à ſon beau-pe
ſentimens dont il eut horreur.

Ce Senateur qui avoit un gran
de probité, lui repreſenta que (
taché à elle, par les liaiſons les p
times & par l'alliance la plus é
il ne pouvoit ſans crime avoir p
le la moindre complaiſance, ni
dre à des deſirs ſi illégitimes; ma
raiſon ne fit pas revenir Meſſa
ſa criminelle paſſion. Les conſide
les plus puiſſantes ſe trouvent f
quand il faut forcer, pour ainſi
nature, & s'oppoſer à la viole
temperament. L'Imperatrice
les brûlans deſirs s'irritoient d
difficultez qu'elle trouvoit à le
faire, redoubla ſes pourſuites,
lanus ſa reſiſtance. Elle fut vi
ſe, & Meſſaline eut la honte
emploïé inutilement les prom
les menaces pour la corrom
n'en fallut pas davantage pou
cette Princeſſe à la rage. Elle
voir ſes deſirs trompez ſans en
voir une haine implacable. E

i *Dio. lib.* 60.

erdre Silanus, & de venger par ſa
rt les démarches ſcandaleuſes qu'elle
it fait ſans ſuccès. Elle ne voulut
ſe compromettre elle-même dans
e affaire; mais elle recommanda ſa
geance à Narciſſe qui lui étoit en-
ement dévoué, & qui étoit plein
reſſources pour faire réuſſir une tra-
on.

Cet Affranchi, puiſſant par ſes ri-
ſſes immenſes, qu'il avoit amaſſées
le vol & par la rapine, & en deve-
it le fleau de tout ce qu'il y avoit
gens riches dans Rome & dans les
vinces, ſe prêta facilement à Meſ-
ine pour opprimer Silanus dont elle
voit pû ſouiller la vertu; & parce
'on ne pouvoit pas imputer à ce Se-
teur de crime dont on pût raiſonna-
ment le convaincre, il eut recours
a calomnie & à l'artifice. Il entra
jour fort matin dans la chambre de
Empereur, aïant fort adroitement
mpoſé ſon viſage à la triſteſſe, & a-
ès avoir pouſſé à deſſein quelques
upirs, qui ſembloient marquer la
andeur du peril qu'il venoit annon-
r; il declara à Claude, qu'il avoit
l en ſonge le traître Silanus plonger
n poignard dans le ſein de ſon Prin-
e.

A ce fabuleux recit, Meſſaline fit
effraiée, & proteſta que depuis quel-

que

que tems elle avoit fait de ſeml
ſonges. Claude qui étoit leger d'
donna dans le piege qu'on lu
doit. Il fut d'abord ſaiſi de fraïe
ſes alarmes lui parurent d'autan
raiſonnables, qu'il les croïoit fc
ſur une fauſſe image d'un peri
tain & éminent; car (*k*), dans le
même que Meſſaline & Narciſſe
oient ſi bien leur rôle, l'on vint
l'Empereur que Silanus étoit à l
te. Il y étoit en effet, parce qu
un ſtratagême adroit & malin, c
avoit mandé le ſoir precedent de
de bon matin au Palais, & Silanu
voit pas manqué de s'y rendre.
de en fut à peine informé, qu'
déja par tout ce qu'on lui avoit
demeura plus que jamais confirm
Silanus avoit quelque deſſein cri
& qu'il venoit pour l'executer;
peur lui ôtant la liberté d'appro
ce myſtere, & d'examiner ſi ce
teur étoit effectivement coupable
fit tuer ſur le champ. Ce ſtupide
pereur crût devoir ſon ſalut à Na
Il lui fit de grands remercimens
qu'en dormant même il veilloi
conſervation, & il n'eut pas hont
ler faire au Senat un recit ennuie
la maniere dont la choſe s'étoi
ſée.

k Sueton. in Claud.

e meurtre de Silanus ſervit, à tout
u'il y avoit dans Rome de gens de
, d'un triſte exemple qui leur ap-
que leur vie ne pouvoit être un ſeul
ent en ſûreté ſous ce phantôme
mpereur, qui n'étoit que l'inſtru-
t dont Meſſaline & les Affranchis
voient pour exercer leur cruauté;
malheur de leurs compagnons é-
un préjugé de celui qui les mena-
. Pour le prevenir, on reſolut d'ar-
er Claude du Trône qu'il occu-
ſi indignement. Il ſe forma une
ſpiration dans laquelle beaucoup
Senateurs & de Chevaliers entre-
; & pour avoir un Chef de conſi-
tion (*l*) ils mirent à leur tête Fu-
Camillus Scribonianus Gouver-
r de la Dalmatie, & maître d'une
ée conſiderable, lequel ſe laiſſant
rdiment tranſporter à de vaines eſ-
nces, oſa porter ſa vûë juſques ſur
Trône, & permit qu'on le ſaluât
pereur : la grandeur de cette haute
nité lui cachant celle du peril au-
l il s'expoſoit.
Cette hazardeuſe entrepriſe fut con-
te avec plus de précipitation que
prudence, auſſi fut-elle ſans ſuccès.
) Camillus & ſes Complices qui
noiſſoient Claude pour un Prince
ex-

Tacit. Ann. 12.
Dio. lib. 60. *Sueton. in Claud.* 35.

extremément timide, ſe con
de lui écrire une Lettre rem
proches & de menaces, lui c
inſolemment de ſe démettre
pire, qu'il n'étoit pas capabl
verner. & de reprendre ſa v
Ce deſſein mal digeré fut fun
ceux qui l'avoient conçû,
toute la Ville ; & la joie de
fut auſſi courte que l'épou
Claude. Car dans le tems qu
ce, qui ſe crût d'abord perd
boit avec les principaux du
ordre à Camillus ; on appor
ve le que la conſpiration s'é
pée d'elle-même, les ſoldats
principe de Religion, n'aiant
la perte à leur Chef, parce qu
eux-mêmes avoient déja prêté
fidélité au nouvel Empereur,
commandées pour marcher
on ne fût jamais tirer les
qui étoient ſemez en terre.
étoit rempli les eſprits de ſ
Ils croient que les Dieux
ne font pas qu'ils recommencent
entrepoſe de Camillus ; & par cet
ce, ils abandonnerent le rebe
teur, lequel prit d'abord la
ſe retira dans une Iſle où il f
tre les bras de ſa femme Juni
ſa temerité par une mort ſi ſu

a Tac.

elle doit apprendre aux ambitieux que
raiſon doit effacer de leur eſprit cette
ſſe image de grandeur que la vani-
-forme, & qu'une fin malheureuſe
le ſort ordinaire de ceux qu'une fo-
mbition fait ſoulever contre l'auto-
legitime.

Cependant on fit une exacte recher-
de tous ceux qui avoient eu part
Conſpiration de Camillus, & ce
exte colora l'avidité & les reſſenti-
s de Meſſaline & de Narciſſe; car
s ombre de zele pour Claude, ils
plirent Rome de meurtres, de rui-
de funerailles. Jamais cette Ville
gémit ſous un ſi cruel fleau. Les
effes devinrent funeſtes à leurs poſ-
eurs, on leur ſuſcitoit des délateurs,
trouvoit en eux des crimes d'Etat,
r leſquels on leur confiſquoit leurs
s, & ſouvent on leur ôtoit la vie.
nocence devint une ſauve-garde
aſſurée contre l'artifice; ſous pré-
e de punir les Complices de Ca-
lus, on faiſoit mourir une infinité
gens qui n'étoient coupables que
ce qu'ils étoient riches; car il eſt
ain que de toutes ces malheureuſes
imes de l'avarice & de la fureur de
peratrice, la plus grande partie por-
a peine de ſon avidité, plûtôt que
e du crime. On n'entendoit parler
de *tourmens affreux*, que de ſan-

un feu qu'on ne pouvoit étei
vec une pluie d'or. On vit
à (*p*) la queſtion des Chevalier
& même des Senateurs, que
pectables que cette Dignité re
perſonnes : enfin l'on en vint
ble de miſere, que pluſieurs
mieux ſe donner la mort
propres mains, que de mou
moment de crainte & de frai
cina Pætus prit ce parti, apr
été encouragé par l'exemple
femme, qui anima le courag
lant de ſon époux en ſe don

p *Dio. lib.* 60.

même la mort en ſa preſence, avec une fermeté d'ame qui fait encore beaucoup de bruit dans l'Hiſtoire (3).

Meſſaline, devenuë plus inſolente par le peu de ſuccès de cette Conſpiration & par le faux bonheur de ſes crimes, porta ſes impudicitez aux plus grands excès. Elle répondit ſans remords à tous les appetits de ſon incontinence effrenée, & ſe plongea dans tous les dereglemens de la débauche la plus outrée. Comme elle étoit enivrée de ſa haute puiſſance, que tout le monde redoutoit, elle s'imagina que tout devoit ceder à ſes deſirs fougueux; la moindre reſiſtance allumoit ſa colere. Auſſi trouva-t-elle par-tout des adulteres. Proculus, Urbicus, Trogus, Calpurnianus Capitaine du Guet, Rufus, le Senateur Virgilianus, Montanus Chevalier Romain, Cenſonius & beaucoup d'autres qu'un Poëte (q) appelle les Rivaux des Dieux, fu-

q *Juvenal Sat.* 6.

le prit un poignard, ſe l'enfonça dans le ſein, & puis le retirant elle le preſenta à ſon mari, en lui diſant, avec beaucoup de ſang froid: Il ne me fait point de mal, Pætus: *Pæte nec dolet.* Martial lui fait dire, qu'elle ne ſent que le coup qu'il va ſe donner.

Caſta ſuo gladium, cum traderet Arria Pæto,
Quem de viſceribus traxerat ipſa ſuis:
Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit;
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pæte, dolet.
Lib. I. Ep. XIV.

criminelle complaiſance. Il é
Famille illuſtrée par deux Con
(ſ) il avoit toutes les qualite
un veritable honnête homm
nuës d'une grande politeſſe
droiture de cœur qui lui av
l'eſtime de tout le monde. T
l'avoit honoré de ſon alliance,
encore confié pluſieurs emplo
tans; & Caligula, dont il ét
ficile de contenter long-tems
bizarre & capricieuſe, n'av
rien trouvé en lui à reprendre
conduite avoit toûjours été j
Il n'y avoit que Meſſaline qu
pable d'ôter au Senat un de
illuſtres ornemens. Cette In

ge pour vouloir ſouiller le lit de ſon Empereur; il reſiſta conſtamment aux pourſuites de Meſſaline, & mépriſa genereuſement ſes menaces : mais il lui en coûta cher.

Une femme qui a eu la foibleſſe d'offrir des faveurs qu'elle voit mépriſées, eſt étrangement à craindre. Elle eſt capable de tout ce que la vengeance peut inſpirer de cruel. Comme elle ne peut voir ſans honte celui à qui elle a voulu proſtituer ſon honneur & ſa perſonne, elle ne ſonge qu'aux moïens de perdre un objet qui ſemble lui reprocher éternellement ſa turpitude. L'Hiſtoire Sacrée & Prophane nous fournit pluſieurs exemples des barbares extremitez où ſe ſont portées des femmes ainſi rebutées. Joſeph (*t*) perdit ſa liberté pour avoir conſervé ſa chaſteté incorruptible; il fut dépouillé de ſes emplois, & renfermé dans une affreuſe priſon, pour avoir oppoſé une ſage reſiſtance aux feux impudiques & aux ardentes ſollicitations de la femme de Putiphar; & (*u*) l'Imperatrice Marie d'Aragon femme d'Othon III. fit mourir cruellement, par ſes artifices, un jeune Comte de ſa Cour, qui, plus fidele à ſon Prince, qu'elle à ſon époux, n'avoit pas voulu commettre le crime auquel elle le ſol-

t *Geneſ. cap. 39.* u *Cuſpin. in Othon. III. Sigon.*

peu trop credule, ſans doute, cher la tête au pauvre Comte, jugement précipité dont il r bien-tôt l'injuſtice.

Tel fut le ſort de Vinicius ſurvêquit pas long-tems à ſa v Meſſaline, qui étoit en poſſeſſi faire obéïr, outrée de dépit & grin, non pas par la honte d'a des démarches qu'elle n'avoit coûtumé de menager, mais par tification de les avoir fait ſans ſe défit bien tôt de ce Senateur la vertu ſembloit être un Cen vere & importun de ſa condu guliere. Vinicius mourut empo par les artifices de l'Imperatric

s plus infames, de s'abandon-
t venant, & de tout accor-
brûlans desirs, sans pouvoir
s satisfaire jusqu'à la satieté
voulut encore avoir des compa-
t des imitatrices dans ses pros-
; &, parce que l'autorité de
e est d'un grand poids, elle
inuer l'horreur de ses turpitu-
associant (y) à ses crimes les
lifiées Dames de Rome, qu'el-
a à vivre avec elle dans un
libertinage. De plus, pour
brutalité au dernier periode,
orça à se prostituer à des gens
e débauches, & en presence de
ris, qu'elle rendoit spectateurs
infamies, & souvent compli-
pprobateurs de leurs crimes:
elle combloit de Dignitez & de
nses, ceux qui approuvoient
ninables prostitutions; & ceux
aire qui, ne voulant pas être
de leur honte, refusoient de
er à ces détestables parties, re-
: la mort pour prix de leur fer-
le leur pudeur. Enfin, ce mon-
pureté, lasse des plaisirs ordi-
qui n'avoient plus pour elle au-
as, voulut donner à sa lubrici-
té

in. in Claud. y *Aurelius Victor, Epitome*
z *Juvenal. Sat. 6.*

té des voluptez monſtrueuſes, &
cela, elle fit dreſſer exprès dans l
lais une chambre, qui devint un
fre affreux, où la pudeur des plus
ſiderables Dames de Rome alla
un triſte & déplorable naufrage; é
fit mettre ſur la porte de cet i
lieu le nom de la plus fameuſe C
tiſane de Rome, ſous le nom
quelle elle étoit la premiere à ſe
toutes les nuits à tout le monde,
un gain honteux de ſes crimes, exi
brutalement le prix des faveurs q
accordoit ſi facilement, & ne ſe
rant que quand le jour la cha
(a) laſſée de ſe donner au crim
avoir aſſouvi ſes deſirs brutaux (
Ici l'étonnement s'épuiſe, & i
ble qu'on ne peut pas s'imaginer
ment que des deſordres ſi cri
ſi publics, qu'ils étoient connus
ſeulement de tout l'Empire, ma
me des Nations étrangeres, fuſſen
rez de Claude ſeul; & que ce l
n'eut perſonne, qui fut aſſez da
interêts, pour lui découvrir les épo
tables debauches de ſa femme.
vrai qu'il étoit ſi ſtupide & ſi h
que Meſſaline lui faiſoit croire
qu'elle vouloit; détruiſant ſans

a *Juvenal. Sat.* 16.

4 *Et laſſata viris, nondum ſatiata, recessit.*

tout ce que les autres lui disoient contre elle, par cet ascendant qu'elle avoit sur ce foible Prince, auquel on n'osoit rien confier, de crainte qu'il ne l'apprît ensuite à Messaline, qui le maîtrisoit si absolument, qu'elle le faisoit applaudir à tout ce qu'elle vouloit, & même à ses prostitutions.

Cela parut dans le crime de Mnester, le danseur le plus adroit de son tems. Messaline, qui s'étoit fait un front d'airain, incapable de rougir de honte, & qui couroit toûjours après de nouvelles voluptez, en étoit devenuë si folement amoureuse, qu'aux dépens même de l'Empereur, elle avoit fait dresser à l'honneur de ce bateleur, des statues (b) qui étoient comme autant de monumens de sa lubricité, & de l'imbecillité du Prince qui la souffroit.

Cependant quelques ardentes sollicitations qu'elle fit à Mnester, d'avoir pour elle les complaisances que tant d'autres avoient eu, elle trouva toûjours en lui une resistance opiniâtre qui ne venoit pas de sa vertu, mais de la crainte qu'il avoit d'être un jour puni de sa temerité. Messaline ne se rebuta pas; elle pressa ce Comedien, elle le caressa, elle le menaça, & le prit enfin par tant d'endroits, que vaincu par les poursuites importunes de l'Imperatrice, il lui promit

(b) Dio.

mit de faire tout ce qu'elle voudroit, ſi l'Empereur l'approuvoit.

Exiger un pareil conſentement, c'étoit ſans doute demander une condition impoſſible, & l'on ne peut penſer ſans folie, qu'une Imperatrice pût porter l'impudence juſqu'à ce point, que de vouloir obtenir de ſon époux la permiſſion de lui faire une infidelité. Cependant cette condition ſi extravagante ne coûta rien à Meſſaline. Elle va trouver Claude; &, après mille careſſes trompeuſes qu'elle lui fit, elle ſe plaint à lui de ce qu'aïant eu beſoin de Mneſter pour quelque choſe, il avoit refuſé de lui obéïr: elle ſe recrie ſur le mépris qu'on fait de ſes ordres, elle fait l'affligée, elle prie l'Empereur d'ordonner qu'on lui obéïſſe. Claude, dont l'eſprit étoit foible au dernier point, entra dans les raiſons de ſa femme; il fit appeller Mneſter, & lui commanda de faire aveuglément tout ce que l'Imperatrice lui ordonneroit. Un ordre ſi précis guerit la délicateſſe de Mneſter, & diſſipa ſes craintes. Il devint l'adultere de Meſſaline ſous le bon plaiſir de Claude, raiſon qu'il ne manqua pas de faire valoir dans la ſuite.

Ce danſeur pourtant ne fut pas trop fidele à Meſſaline. Il étoit encore aimé de Poppée, &, pour répondre à ſon amour, il n'avoit eu garde, ſans doute, de de-

mair

mander la permiſſion du Prince. Meſ-
ſaline, qui ne vouloit Mneſter que pour
le, fut à peine inſtruite de cette intri-
ue, qu'elle reſolut de perdre ſa Ri-
ale. Cette femme étoit celebre par
e beauté extraordinaire, qui ne fut
ſacée que par celle de Sabine Po-
ée ſa fille qui fut encore plus belle,
auſſi débauchée; comme (*d*) ſi,
ns celles de ce nom, la beauté & la
geſſe avoient fait un éternel divorce.
n l'accuſa d'être d'une trop grande
miliarité avec Valerius Aſiaticus Se-
teur de grande diſtinction, qui avoit
é deux fois Conſul. Ce fut le crime
e Meſſaline fit reprocher à Popée,
qu'elle fit d'autant plus valoir, que,
ns (*e*) cette même accuſation, elle
ouloit envelopper Aſiaticus, afin d'en-
hir les fameux jardins de Lucullus
u'il poſſedoit, & dont l'Imperatrice
voit envie depuis long-tems. Ainſi
lle étoit ſollicitée à la perte de Popée
d'Aſiaticus, par ſa jalouſie & par ſon
varice.

Suilius, & Soſibe Gouverneurs du
rince Britannicus, prêterent leur mi-
iſtere à cette trahiſon. Ces ames ve-
ales accuſerent Aſiaticus de s'être
uillé avec Popée d'un adultere deteſ-
ble; &, parce que Meſſaline avoit hon-
te

(*d*) *Dio. lib.* 60. (*e*) *Tacit. Ann.* 11.

ta la calomnie encore plus lo
joûtant qu'Aſiaticus avoit é
du meurtre de Caligula, &
fait gloire de cet horrible aſſaſ
ſaline ne pouvoit être mieu
on ne pouvoit couvrir ſa ver
ſa perſecution d'un voile plus
& plus glorieux, que de celui
ce que l'on devoit exercer co
meraire parricide de l'Emper

Sur cette accuſation, A
arrêté à Bayes: on le charg
nes, on le mene à Rome,
conduit enſuite au Palais d
reur, pour être ouï dans ſ
tion. Comme il étoit innoc
les crimes qu'on lui reproc
preſenta devant Claude ave
fiance, qui étoit un ſûr gar
innocence: & il fut ſa in

ion, que l'Empereur, perſuadé
'étoit pas coupable, fit paroître
ande diſpoſition à lui pardonner.
line, toute impitoïable qu'elle é-
laiſſa voir elle-même des ſenti-
humains, & elle ne pût l'enten-
juſtifier ſi bien de tout ce dont
ccuſoit, ſans laiſſer couler quel-
larmes. Mais ſa compaſſion fut
d étoufée par ſa cupidité. Com-
le n'étoit pas femme à laiſſer un
imparfait, quand il s'agiſſoit de
ire ſes paſſions: en ſortant de la
bre de Claude, où ſe jouoit cet-
omedie, elle chargea Vitellius
: pas laiſſer échapper cet accuſé.
aline ne pouvoit donner cet in-
commiſſion à un homme plus
ile de la faire réüſſir: elle con-
oit ſon caractere; & Vitellius l'a-
juſtifié dans des occaſions déli-
, où la perfidie & la trahiſon a-
it eu d'heureux ſuccès entre ſes
s. Ce Courtiſan flateur & cor-
ou, voïant que Claude délibéroit
'affaire d'Aſiaticus, & qu'il ne ſa-
à quoi ſe réſoudre, s'approcha
e Prince; affectant, par une ma-
horrible, une fauſſe compaſſion
ce prétendu criminel, avec le-
il diſoit avoir toûjours vécu d'u-
mitié étroite. Il aliégua tout ce
l pût imaginer de touchant en ſa

faveur, & ſur tout ſes ſervices rendus à la Republique, & en particulier à la Maiſon du Prince; &, laiſſant enſuite couler artificieuſement quelques larmes, il pria l'Empereur, au nom d'Aſiaticus, de lui laiſſer la liberté de choiſir tel genre de mort qu'il voudroit, puiſqu'il ne demandoit que cette grace.

Claude, qui crut que Vitellius ne parloit que de la part d'Aſiaticus, y conſentit volontiers; & ce malheureux Senateur fut obligé de ſe faire ouvrir les veines, après avoir hautement proteſté qu'il lui auroit été moins fâcheux d'être mort par quelque artifice de Tibere, ou par quelque ordre du cruel Caligula, que de périr par la trahiſon d'une femme, & par les impoſtures d'un infame calomniateur. Popée n'étoit plus quand Aſiaticus ſe donna la mort: Meſſaline l'avoit ſi fort effraïée, par les menaces d'une affreuſe priſon, qu'elle aima mieux ſe donner tout d'un coup une mort réelle, que de mourir tous les jours de crainte. Les accuſateurs, qui apparemment n'avoient pas trahi gratuitement Aſiaticus, furent largement récompenſez de leur crime. Criſpin, Capitaine des Gardes, pour l'être allé arrêter à Bayes, reçût une groſſe ſomme d'argent avec les ornemens & les pri-

es des Preteurs: on fit un pré-
ſidérable à Soſibe ; & les plus
mplois de l'Empire furent le
la perfidie de Vitellius. Il s'y
par les mêmes voïes qui les lui
acquis ; c'eſt-à-dire, par l'ar-
calomnie, & ſur tout, par
ie qu'il ſavoit mettre en uſa-
faiſant des baſſeſſes ſi indi-
u'il (f) n'avoit pas honte de
ous ſa robbe un ſoulier de
ne, & de le baiſer continuel-
en public comme une choſe

s tout ce que nous avons dit de
ne, il ſemble qu'elle ne pou-
int porter ſes deſordres plus
e qu'elle n'avoit plus de nou-
ime à commettre: mais il nous
core à parler d'un, dont on
jamais vû d'exemple, & dans
elle enferma tous les autres.
mit en tête d'épouſer publi-
it C. Silius, dont elle étoit

trueux ne pourroit faire que
de bruit dans tout l'Empi
ſerieuſe réflexion lui fit pren
ſolution d'y préparer les e
introduiſant (*g*) la liberté a
d'épouſer pluſieurs hommes
ſi la Loi le permettoit ; s
que l'autorité de l'exemple
la honte d'un tel mariage ,
ne pourroit pas raiſonnabl
condamner pour un fait ,
d'autres ſeroient coupables. I
enſuite conſideré qu'une telle
té révolteroit tout le monde
le , à cauſe des inconvenie
qui s'en enſuivroient : laiſſe
tez ordinaires, qui n'avoient

Silius, eſpérant, ſans doute, que crime ne lui réuſſiroit pas moins ureuſement, que tant d'autres qu'el- avoit commis impunément. Dans te aveugle confiance, elle combla galant de biens, de richeſſes, & toute ſorte d'honneurs. Les Eſcla- de Claude, ſes Affranchis, ſes meu- les plus précieux, tout paſſa dans Maiſon de Silius, il ne lui manquoit s que la qualité d'Empereur.

Cependant, à travers ce pompeux rail de ſouveraineté, Silius, entre- ant la grandeur du péril auquel il poſoit par cette temeraire & ha- deuſe entrepriſe, n'étoit pas ſans de es appréhenſions de l'avenir. La inte de la punition balança même lui, pendant quelque tems, le de- ambitieux de s'élever : mais il fer- les yeux au danger, ſoit qu'il eſ- t d'échapper par quelque moïen à peine que méritoit ſon crime ; ſoit il craignît de ſe perdre en deſobéïſ- t à Meſſaline ; ſoit enfin, que las ne fortune médiocre, il voulût ſe er un chemin au Trône ; & ſe fiant enſuite contre tout événe- nt, il fut le premier à preſſer Meſ- ne de finir leur mariage, & de le ébrer publiquement.

Toutes les ſolemnitez accoûtu- s y furent exactement obſervées.

(b) On

(*k*) On dreſſa le Contrat, on app
des témoins pour le ſigner; la cl
ſolemnelle qu'ils ſe marioient pou
voir des enfans y fut appoſée; é
merveille eſt que Claude, à l'
de qui ce mariage ſe faiſoit, quoi
ſe fit en ſa préſence, ſigna lui-m
au Contrat, Meſſaline lui aïant
croire, que tout cela n'étoit que
détourner de lui quelque malheur
il étoit menacé par certains préſa
& pour le faire tomber ſur Silius.
n'en reſta pas là. Claude étant all
campagne peu de jours après, les
ces furent celebrées avec éclat. M
ſaline parut dans l'Aſſemblée, p
en épouſe: elle ſacrifia aux Dieux
la proſpérité de ſon mariage; & a
un ſuperbe feſtin qu'elle donna au
vitez, parmi leſquels elle s'aſſit au
de Silius, auquel elle donna to
les marques de tendreſſe qu'elle a
pû lui donner, s'il eût été ſon vé
ble mari, elle ſe retira chez lui,
vêcut avec lui auſſi familierement
avec autant de tranquilité que ſi
eût été avec Claude.

Cette Hiſtoire paſſeroit pour fa
ſi ceux qui la rapportent pouvoien
tre démentis, & Tacite, qui en
un, dit qu'il eſt perſuadé que la p
rité aura peine à y ajoûter foi. Ma

h. *Tacit. Ann.* XI.

qu'il y a encore une fois de ſurprenant, c'eſt que Claude, qui pour lors étoit à Oſtie, où Meſſaline s'étoit diſpenſée de le ſuivre, ſous prétexte de quelque indiſpoſition, ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit, quoique tout ſe fit en préſence de tous les ordres de la Ville; & apparemment ce crime, comme tous les autres, auroit reſté impuni, parce qu'il auroit été inconnu à Claude, ſi Narciſſe n'eût pris ſoin de l'en faire inſtruire.

Cet Affranchi, auſſi bien que les autres, avoit abandonné les intérêts de Meſſaline, depuis qu'elle avoit fait mourir Polybe, l'un d'entr'eux qu'elle n'avoit que trop aimé auparavant. Cette mort fut pour eux un avertiſſement de ce qu'ils avoient à craindre, & les unit contre l'Imperatrice, ſur l'amitié de laquelle ils voïoient bien qu'ils ne pouvoient faire aucun fonds. Réſolus de la perdre, ils ne ſongerent plus qu'aux moïens d'y réüſſir heureuſement : ſur tout Calliſte, Pallas & Narciſſe ſe crurent obligez d'apprendre à l'Empereur le mariage de Meſſaline avec Silius, perſuadez que ſi Claude venoit à le ſavoir par d'autres que par eux, ſur qui il ſe repoſoit de toutes ſes affaires, ils étoient en danger d'être punis d'un ſilence ſi criminel, & que *d'ailleurs leur vie* n'étoit plus en ſû-

ſûreté, ſi Silius réüſſiſſoit dans ſon entrepriſe. Néanmoins Pallas & Calliſte changerent bientôt de deſſein, & furent d'avis d'eſſaïer de faire revenir Meſſaline de ſon entêtement pour Silius, & de rompre leur deſſein & leur infame commerce. Cette réſolution, auſſi-tôt abandonnée que priſe, fut ſuivie d'une autre. Convaincus d'un côté du pouvoir abſolu que l'Imperatrice avoit ſur Claude, à qui ils étoient aſſurez qu'elle feroit croire tout ce qu'elle voudroit, ſi elle pouvoit lui parler un moment; & perſuadez d'autre part, qu'après avoir roulé toute ſa vie dans la diſſolution & le libertinage, elle étoit dans l'impuiſſance de ſe deſacoûtumer de cette vie licentieuſe & débordée, ils furent d'avis de reſter dans le ſilence: Pallas, parce qu'il craignoit de ſe ruiner en voulant ruiner l'Imperatrice; & Calliſte, parce qu'une longue expérience l'avoit inſtruit dans les Regnes précedens, qu'on ſe conſerve plus ſûrement & plus longtems dans la faveur, quand on ſait l'art de diſſimuler, & qu'on le met en uſage, que lorſqu'on donne des conſeils violens. Ainſi ces intéreſſez & lâches Favoris préfererent leur ſûreté à leur devoir; la crainte de perdre leur fortune leur étouffa, pour ainſi dire, la voix, & ils laiſſerent à Narciſſe ſeul à démêler cette fuſée.

lui-ci perſiſta conſtamment dans
eſſein, il ne (*i*) ſongea plus qu'à
obet à la connoiſſance de Meſſa-
& à faire avertir l'Empereur du
au mariage de ſa femme avec Si-
Deux concubines de Claude, leſ-
s avoient le plus de part à ſa con-
, flatées par l'eſpoir des récom-
s qu'il leur promit, & par celui
menter leur crédit ſur les débris
lui de l'Imperatrice, firent l'ou-
re de cette affaire. Elles furent
er l'Empereur à Oſtie, ſe jette-
l ſes pieds, & lui annoncerent,
ne mine effraïée, que Silius, de-
époux de Meſſaline, par un ma-
monſtrueux & puniſſable, ne ſon-
pas moins qu'à le renverſer du
e; qu'à Rome, tout étoit dans la
ſion, & que peu s'en falloit que
ne fut Empereur; & pour faire
que ce qu'elles diſoient étoit vé-
e, elles alléguerent Narciſſe,
de frappé d'étonnement, & ſaiſi
ainte, fait appeller ſon Affranchi
toit auſſi à Oſtie, & l'interroge ſur
étendu mariage de Meſſaline. Nar-
, qui s'attendoit bien à cela, affec-
un viſage triſte, & une voix plain-
, lui avoua, qu'à la vérité, il avoit
u'à ce jour diſſimulé les horribles
rdemens de l'Imperatrice, & ſes
hon-

(*i*) *Ann. 11.*

excès portoient dans la Mai
ſar, & dans l'eſpérance que
feroit quelque retour ſur el
mais que puiſque ce deshor
public, que Meſſaline avoi
porte de ſon cœur au repen
lui-même vouloit être éclairé
duite de ſon épouſe, il ne lu
permis de déguiſer la vérité.
re le mariage de l'Imperatri
lius, célebré en préſence c
Ordres de la Ville. Geta C
Gardes du Palais, & Turani
pour la recette des bleds, for
leur témoignage le diſcours
& tout le monde enfin cria au
ſongeât à ſa ſûreté. L'Empe

faux bonheur, dans une tranquilli-
ussi parfaite, que ſi elle n'avoit eu
à craindre : Elle avoit aſſemblé
elle une troupe de Favoris & de
mes auſſi débauchées qu'elle, pour
e une partie de maſcarade. On ce-
la fête de Bacchus avec ces cere-
ies impures, & ces geſtes infames
on pratiquoit aux Bacchanales. Va-
étoit de cette honteuſe Aſſemblée;
l'on dit que ce débauché Medecin,
t monté par galanterie ſur un ar-
fort haut, cria qu'il voïoit une hor-
le tempête s'élever du côté d'Oſtie,
que cela fût véritable, ou qu'il le
par un ſecret preſſentiment qui fut
tôt verifié; car l'on vint de toutes
s avertir que Claude, pleinement
rmé de l'état des choſes, étoit par-
l'Oſtie dans le deſſein de punir les
ordres de ſa femme, & la temerité
ſes corrupteurs. L'approche de Ce-
porta l'épouvante dans le cœur de
s ceux qui compoſoient cette inſo-
te troupe, chacun prit la fuite;
ſſaline ſe retira dans les jardins de
cullus; & Silius, affectant une fauſſe
arité, alla au Conſeil pour s'acquit-
des fonctions de ſa Charge; quoique
allarmes fuſſent auſſi grandes que
danger qui le menaçoit étoit preſ-
t.

Meſſaline, quoique le péril fut grand,

ne

ne deſeſpéroit pas de détourner l'orage, ſi elle pouvoit parler à Claude, tant elle avoit de confiance dans la ſtupidité de cet Empereur: ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle s'étoit tirée d'intrigue, & qu'elle lui avoit fait paſſer le menſonge pour des véritez évidentes: elle ſavoit endormir ſa crédulité par des careſſes artificieuſes, auſquelles Claude n'avoit pas la force de réſiſter.

Pour attendrir le cœur de ce Prince, elle fit conduire Britannicus & Octavie au-devant de lui, & pria Vibidia, la plus ancienne des Veſtales, de les ſuivre; & (*l*) après avoir traverſé à pied toute la Ville, abandonnée de tout le monde, que le ſouvenir de ſes diſſolutions rendoit inſenſible à ſes malheurs, elle trouva à la porte de la Ville le tombereau d'un Jardinier; elle monta deſſus, & alla au-devant de Claude, qu'elle ſe promettoit toûjours de fléchir, ſi elle pouvoit lui parler. Narciſſe, qui étoit très-perſuadé qu'il étoit important qu'elle ne vit pas l'Empereur, dont elle auroit infailliblement gagné l'eſprit, évita le coup fort adroitement. Il ſe mit à deſſein dans le caroſſe de ce Prince, & ne l'entretint que des proſtitutions de ſa femme. Vitellius & Cecina, qui étoient auſſi dans le caroſſe, gardoient le ſilence, & ne parloient

l *Tacit. Ann.* 11.

berté d'écouter la mere de Bri-
s & d'Octavie. Le pas étoit
pour Narciſſe, & il eſt certain
moment décidoit de ſon ſort &
de Meſſaline. Cet adroit Af-
, qui en connoiſſoit la conſe-
, uſa encore de ruſe pour em-
l'Empereur d'entendre ſa fem-
l'occupant artificieuſement à li-
Memoires qu'il lui préſenta, leſ-
ontenoient l'Hiſtoire de tous les
emens de Meſſaline; & par cet-
re il l'amuſa juſqu'à ce que le
e eut laiſſé beaucoup en arriere
ratrice & ſes enfans, que Nar-
mpêcha auſſi qu'on ne préſentât
pere. Néanmoins Vibidia, mal-

comme elle devoit ſe mêler
crifices.

Claude étoit muet & con
bile, & l'on auroit dit, à le
n'avoit nul intérêt à ce qui
mais dès qu'étant arrivé à
fut entré dans la Maiſon de
Narciſſe le conduiſit adroi
qu'il l'eût trouvée embellie
meubles les plus précieux
magnifiques de ſon Palais,
voient appartenu aux Dru
Nerons ſes Aïeux, alors il
une colere égale à ſa honte
le champ, exécuter Silius &
corrupteurs de Meſſaline.
dût ſon ſalut au mérite & a
de ſon oncle, & on pardon
nius pour des raiſons que la

forcé d'obéir à l'Empereur, il étoit devenu criminel à regret & par néceſſité, bien éloigné des vûës ambitieuſes & intéreſſées des autres amans de l'Impératrice, qui n'avoient porté le deshonneur dans la Maiſon de Ceſar, que pour agrandir leur fortune par la récompenſe de leur crime, ou pour ſatisfaire leur paſſion. Ces raiſons avoient déja ébranlé Claude, & il n'y a pas de doute qu'il n'eût pardonné à ce bâteleur, ſi tous les Affranchis ne lui euſſent repréſenté qu'il ne devoit pas trouver grace pour un crime qui coûtoit la vie à tant d'autres, que la mort devoit expier la hardieſſe qu'il avoit eu de ſouiller le lit de l'Empereur, puiſqu'enfin il n'étoit pas moins adultere de Meſſaline, fut-ce de gré ou de force.

Tandis que tout ceci ſe paſſoit, Meſſaline retirée aux jardins de Lucullus, étoit dans de grandes agitations. Tantôt elle deſeſpéroit d'obtenir le pardon de ſes crimes, & tantôt elle ſe flatoit de pouvoir obtenir grace par le moïen des careſſes qui l'avoient ſi ſouvent rétablie dans l'eſprit de Claude. Et en effet, il eſt conſtant que ſi Narciſſe, en hâtant la mort de cette Princeſſe, ne l'eût miſe hors d'état de parler à ſon époux, jamais Claude ne l'eut fait mourir: car étant de retour dans ſon Palais, où il *trouva* un ſoupé apprêté

ſelon ſon goût, oubliant dans le vin tout ce qu'on lui avoit dit de Meſſaline, il ordonna qu'on allât avertir cette miſerable (ce fut le terme dont il ſe ſervit) de venir le lendemain ſe juſtifier.

La juſtification de l'Imperatrice étoit ſans conteſtation le gain de ſa cauſe, & la ruine de ſes accuſateurs. Narciſſe vit bien que ſa vie dépendoit de la mort de Meſſaline, & qu'il étoit perdu ſans reſſource, s'il attendoit au lendemain, parce qu'il connut que l'Empereur n'auroit jamais la force de réſiſter aux careſſes de ſa femme, qui ne déſiroit autre choſe que de lui parler un moment, pour lui faire croire tout ce qu'elle voudroit; c'eſt pourquoi il réſolut de tout hazarder. Il ſortit de la chambre de Claude, & aïant rencontré dans le Palais quelques Centurions, il leur ordonna, de la part de l'Empereur, d'aller faire mourir Meſſaline; & Evodius, qui étoit un des Affranchis de Claude, fut commandé pour aſſiſter à l'exécution. Ils allerent aux jardins de Lucullus, où ils trouverent Meſſaline couchée à terre, dans un équipage & dans une poſture qui inſpiroit la compaſſion. Lepida ſa mere étoit avec elle, & ne l'avoit pas voulu abandonner dans ſon malheur, quoique Meſſaline ne lui eût témoigné que de l'indifference dans le tems de ſa

ſa

tine. Cette Dame qui ſavoit de bien de crimes ſa fille étoit coupable, l'exhortoit à prévenir, par une t courageuſe, celle que l'on devoit à ſes deſordres : mais Meſſaline, t le cœur corrompu par la volupté abruti par l'habitude au vice, n'étoit capable d'aucun ſentiment d'honneur [car c'en étoit un parmi les Romains, de s'ôter la vie dans les grands malheurs] s'amuſoit à verſer des larmes, & à déplorer ſon ſort.

Cependant, les ſoldats enfoncerent les portes, & un Capitaine ſe préſenta à l'Imperatrice ſans dire un ſeul mot. Narcisse, qui avoit été eſclave, n'eût pas la même retenuë; il lui fit mille reproches outrageux, lui rappella brutalement tous ſes deſordres,& (*m*) l'inſulta avec une inſolence digne de ſa premiere condition. Ce fut alors que Meſſaline connut qu'il n'y avoit pour elle aucune eſpérance de vie. Elle voulut s'ôter elle-même avec un couteau que ſes mains tremblantes approcherent pluſieurs fois de l'eſtomac, & qui refuſerent toûjours de faire cet office: enfin le Capitaine, ſans plus attendre, lui épargna cette peine, & la perça d'un coup d'épée.

Claude étoit à table quand on lui dit que

(*m*) *Tacit. Ann. 11.*

manda a boire, & continua
Il ne donna les jours ſuiva
marque de triſteſſe ni de joi
étoit un effet de ſa ſtupidité
ſouvenoit ſi peu de ce qui ve
paſſer, qu'un jour, étant à tab
manda (*n*) pourquoi l'Imper
venoit pas.

Telle fut la fin malheureu
ſaline, dont la vie ne fut qu'
trueux enchaînement de crim
pouvons même remarquer q
maſſacrée dans les jardins de
qu'elle avoit envahis à Aſiati
faiſant mourir injuſtement,
Dieu avoit voulu vanger la
ce Senateur par celle de ſa

nſuite elle-même maſſacrée (*p*) Jeſrael où étoit la vigne de Na- Terribles punitions qui doivent ndre à ceux qui ont quelque auto- main, qu'ils ne doivent jamais rvir pour envahir le bien de ceux expoſez à leur avarice & à leur cution, ſuccombent ſous leur oir; parce que, tôt ou tard, Dieu de ces oppreſſions & de ces injuſ- une vengeance d'autant plus ef- ble, qu'elle eſt ſouvent éclatante ce monde, & plus ſouvent enco- rnelle dans l'autre.

4. c. 9.

AGRIPPINE,

Seconde femme de Claude.

IL n'y a point d'Imperatrice qui ait fait plus de bruit qu'Agrippine. Tout fut grand en elle, ſa naiſſance, ſa beauté, ſes défauts, ſes bonnes qualitez, ſes malheurs. (*a*) Elle étoit fille de Germanicus, l'amour & les délices du Peuple Romain, & d'Agrippine petite-fille d'Auguſte, laquelle en accoucha dans une Ville des Ubiens, qu'on nomma depuis, Colonie d'Agrippine, & aujourd'hui Cologne, & l'on remarqua, dans la ſuite, que cette Princeſſe avoit une double dent du côté droit, ce que (*b*) Pline regarde comme l'heureux préſage d'une grande fortune.

Agrippine avoit reçû de la nature tous les avantages du corps & de l'eſprit,

a *Tacit. Ann.* 12. b *Plin. Hiſt. Nat. lib.* 7.

1 Agrippine avoit Auguſte pour Biſayeul, Agrippa pour Ayeul, Germanicus pour Pere, Clau-

pouvoient la rendre une Prin-
nplie, ſi elle ne les eût dé-
ſ les uſages honteux qu'elle
ı Sa beauté ne cédoit à nul-
le Rome. Elle avoit l'air
s manieres nobles, un eſprit
ant, capable des plus grans
s; & elle en fit voir le feu
:ateſſe dans les curieux Me-
d) qu'elle compoſa ſur ſes
vantures, & qui ne ſervirent
l'Hiſtorien Tacite, pour é-
Annales. Mais auſſi, elle
une avarice inſatiable, une
apable de la vengeance la plus
& ſur tout une ambition de-
qui fut la principale, & peut-
que cauſe de ſes crimes & de
urs. Fille, ſœur, niéce, é-
mere de Ceſars ou d'Empe-
) elle apporta, dès ſa naiſ-
ı deſir violent de regner, au-
ne ſût jamais donner aucun
: deſir fut en elle un vice d'o-
corrompit toutes ſes actions,
t une malheureuſe fecondité
ſorte de crimes.

Agrip-

in Claud. & *Voſſ. Hiſt. Lat. lib.* 1.
. 7. *c.* 8.

poux. Elle étoit Sœur de Caligula,

Agrippine paſſa ſa jeuneſſe chez Antonie ſa grand-mere, dont la conduite irréprochable pouvoit lui ſervir de modéle de vertu; mais (*f*) cette Princeſſe, qui élevoit avec ſes enfans, ceux de ſon fils Germanicus, eut beau leur donner des leçons de ſageſſe, & leur inſpirer des ſentimens d'honneur, ſon travail fut ingrat; elle eut le chagrin de voir ſes petites-filles coupables de crimes les plus infames, dans un âge où il ſembloit que leur cœur ne pouvoit encore être capable d'aucune paſſion. (*g*) Le vice prévint preſque leur Raiſon; & ce fut d'un inceſte horrible avec Caligula leur frere, qu'elles ſouillerent leur plus tendre jeuneſſe tant il eſt vrai que la modeſtie, la ſageſſe, la continence ne ſuivent pas toûjours le ſang & la bonne éducation & que ce ſont ſouvent des vertus de temperament, plûtôt que des vertus de race.

Agrippine étoit fort jeune; lorſque ſa mere apporta à Rome les cendres de Germanicus. Un objet ſi lugubre & ſi touchant rouvrit la plaïe que la mort de ce Prince avoit fait dans le cœur des Romains, & il ne contribua pas peu à augmenter l'inclination qu'ils avoient & qu'ils conſerverent toûjours pour ceux de ſon ſang. Tibere, tout jaloux qu'

f Suetor. Sueton. in Cal. g Dio. lib. 59.

étoit du mérite de ce grand hom-
de la mort duquel il n'étoit point
cent, affecta une fauſſe douleur.
t ſemblant de regretter Germani-
& comme s'il eût voulu ſe char-
le la fortune de ſes enfans, il prit
ès de ſoi Caius Caligula, & dès
ıgrippine fut en âge d'être mariée,
) lui donna pour époux Domitius
)barbus.
e Romain, outre l'éclat d'une No-
è qui étoit fort ancienne, avoit
ıneur d'être allié à la Maiſon de
ır, & c'étoit-là tout ſon mérite;
à cela près, le Soleil n'a jamais
iré un plus méchant homme. Four-
ıſques à la perfidie, cruel, barba-
)rutal, ſouillé de meurtres, d'adul-
, même d'un inceſte horrible avec
ida ſa ſœur, chargé enfin de toute
: de crimes, (i) il avoua lui-même
de ſon mariage avec Agrippine il
ouvoit naître rien que de perniciéux
Republique; & en effet, l'on ne
)it attendre rien de bon d'un hom-
ſi déteſtable, & d'une femme qui
)it ſon libertinage preſque de ſon
eau.
ette prédiction ne fut que trop mal-
euſement verifiée par la naiſſance
leron, (k) qui vint au monde, les pieds
in-

(i) *Tacit. Ann. 4.* (k) *Sueton. in Ner.* & *Plin. lib. 7. c. 8.*

les premiers, à Antium, (2) & qui fut le plus cruel fleau qui pouvoit affliger l'Empire. On délibera long-tems sur le nom qu'on lui donneroit; & Agrippine aïant prié Caligula, qui regnoit alors, de lui en donner un, cet Empereur lui imposa, par dérision, celui de Claude, parce que le Prince (*l*) qui portoit ce nom, étoit, dans ce tems-là, le jouet de la Cour; ce qui picqua sensiblement Agrippine, qui lui fit porter celui de son pere, & l'appella Domitius.

Agrippine étant entrée dans le commerce du monde par un inceste, ne promettoit point une vie fort chaste; aussi ne démentit-elle pas la mauvaise opinion qu'on avoit conçû d'elle; car (*m*) elle vêcut, avec son frere Caius, dans une familiarité infame. Tigellin fut

l *Sueton. in Ner.* m *Tacit. Ann.* 14.

2 Antium étoit autrefois une Ville maritime très-opulente & très-agreable. C'étoit la Capitale des Volsques. Il y avoit un magnifique Temple dedié à la Fortune, & la ville étoit sous la protection de cette Déesse.

O Diva gratum quæ regis Antium.
Horat. Od. 33. lib. 1.

Antium fut pris par les Romains, qui y envoyerent une Colonie: mais les Antiates, ne pouvant souffrir le joug de la servitude, ils se revolterent. Leur revolte ne fut pas heureuse. Ils furent défaits par le Consul Quintius. Leur Ville fut prise aussi bien que

t banni, pour avoir violé ſon honneur, Lepidus, couſin-germain de cette ceſſe, & ſon beau-frere, ſelon on, fut puni de mort, pour avoir reçû lle des faveurs criminelles.

Lepidus ne méritoit point, ſans doute une moindre punition. Tant de liens, i l'attachoient à Agrippine, devoient inſpirer des ſentimens plus honnêmais ce crime, au reſte, ne fut pas qui le rendit coupable aux yeux de Caja: & cet Empereur, en lui faiſant ôla vie, chercha à punir en lui l'ambi, plûtôt que la débauche: car (*n*) pidus vouloit ſe ſervir d'Agrippine, ir monter ſur le Trône, & Agrippivouloit s'attacher Lepidus dans la me vûë. Ce deſſein coûta cher à x qui l'avoient formé. (*o*) Lepidus eut

Suet. in Itiner. Lepid. p *Dio. lib. 59.*

leurs Vaiſſeaux qu'on mena à Rome, & de Eperons on fit la Tribune aux Harangues. y envoya une ſeconde Colonie, qui a été miere Colonie Romaine. Les Romains ſe oient fort à Antium à cauſe de la beauté de ille; & Caligula, que quelques Auteurs prent y avoir pris naiſſance, eut la penſee d'y ferer le ſiege de l'Empire. Agrippine y acha de Neron, & Popée de la Princeſſe Clau- Antium n'eſt aujourd'hui qu'un Château bâr les ruines de l'ancienne Ville, ſur la côte mer de Rome à Naples; On l'appelle Net-

eut la tête tranchée; & Agrippine en la confuſion de ſe voir chargée d l'urne où étoient les cendres de ſo amant, qu'on lui fit porter, par pun tion, ſur ſes épaules, du lieu du ſu plice juſqu'à Rome, afin de joindi l'ignominie à la peine. Ce ne fi point la ſeule mortification qu'elle en à ſouffrir. Caius, dégoûté d'elle de ſes autres ſœurs, fit contre elles t ne invective ſanglante; il leur repro cha les crimes les plus honteux, il rer dit publiques des Lettres qui regardoien leurs intrigues, & qui apprenoient toute la Ville le ſecret de leurs dére glemens, & les bannit dans l'Iſle Pon tia, après avoir conſacré à Jupiter l vangeur trois poignards qu'il préten doit qu'on avoit préparé pour le tuer.

La mort de Caligula fut la fin de l'exil d'Agrippine. Claude ſon oncle la rappella auſſi bien que ſes ſœurs, & lui rendit tout le bien que Domitius Ænobarbus, qui étoit mort, lui avoit donné, & dont Caligula s'étoit emparé. Au reſte, la honte de l'exil n'étouffa point en elle la paſſion de regner, dont elle étoit poſſedée, & qui avoit été la principale cauſe de ſon banniſſement, les délices & la pompe de la Cour l'embraſerent au contraire de nouveaux deſirs. Elle devint la proïe de l'ambition la plus

dévorante, & cette furieuſe paſſion éteignant dans ſon cœur tout ſentiment d'honneur, elle ſe mit en tête d'employer toute ſorte de moïens pour avancer ſa fortune. Le premier qu'elle tenta ne fut pas peu criminel, car elle conçût le deſſein d'inſpirer de l'amour à l'Empereur ſon oncle. Dans cette vûë, elle mit en œuvre tous les attraits de ſa beauté, & ils devinrent d'autant plus dangereux pour ce foible Prince, qu'Agrippine les fortifia par des affeteries artificieuſes & engageantes, & par des complaiſances capables de rendre ſenſible le cœur le plus indifferent. Claude ne pénétroit point dans les ſecrettes intentions d'Agrippine; il étoit trop ſtupide pour comprendre que des careſſes ſi peu chaſtes marquoient quelque profond deſſein. Ce ne fut pas néanmoins la ſeule route qu'Agrippine tint pour s'élever. Sa politique lui fit prendre encore d'autres meſures: car appréhendant de ne pouvoir point elle ſeule en venir à bout, elle chercha un époux qui voulut ſeconder ſes vûës, & qui eut aſſez d'ambition & de courage pour ſe ſaiſir de l'Empire, au cas que Claude vînt à mourir. Galba lui parut très-propre pour cela, parce que ſa naiſſance illuſtre, ſes grands emplois & ſon crédit puiſſant le rendoient conſidérable à la Cour

&

& dans l'Empire ; mais ce l
n'aïant répondu que par une gr
difference, aux empreſſemens
nez d'Agrippine, comme nou
rons bien-tôt, cette Princeſſe
ſes vûës ailleurs. Criſpus Paſſie
fut l'objet qui l'arrêta. Il n'
la nobleſſe ni le pouvoir de Gal
en récompenſe, il étoit extrê
riche, & Agrippine s'imagina
biens de ce Romain lui ſeroit
grand ſecours; car, de tout tem
richeſſes l'ont été dans toute ſo

3 Paſſienus étoit un habile Orateur, d
rite fut honoré de deux Conſulats, & c
tuë dans la Baſilique Julienne. Il étoit
qu'il épouſa Agrippine: mais l'on dit q
homme n'eut une vieilleſſe plus agreable.
meur étoit riante, ſa raillerie ſpirituelle,
verſation enjouée. Il ſut tenir une conduite
litique & ſi délicate, qu'il fut dans les bo
ces de Tibere & de Caligula, quelque dif
fut de ne pas choquer l'humeur capricieu
Empereurs, & de ne pas leur devenir o
ou odieux. Tibere-même, tout fier qu'
deſaprouva point en lui une certaine libe
n'auroit peut-être point ſouffert dans un
Paſſienus, plaidant un jour dans le Senat
ſence de cet Empereur, adreſſa la parole
ment aux Senateurs, & enſuite à Tiber
Conſcripti & Tu, Cæſar. Licence aſſez h
ſous un Prince qui ne s'étudioit qu'à humi
nat, & dans un temps où la flaterie étoi
en uſage. On aima ſur tout dans Paſſie
preſence d'eſprit admirable, qui ne le la
mais en peine, & qui le tira ſouvent de
pas dangereux, où d'autres auroient fait

Elle l'épouſa donc ; mais elle ſecret de s'en défaire, dès qu'elſut aſſurée de ſon heritage. Il rt à propos au ſecours de ſon on, par le moïen qu'il lui donfaire éclater ſon luxe, & de pa- par tout avec diſtinction, ce qu'elroit point été juſqu'alors en état e, parce que ſon premier mari rbus n'avoit fait ſon fils heritier la troiſiéme partie de ſes biens, illeurs n'étoient point conſidéra- Ses dépenſes la mirent en crédit

en eut ſans doute beſoin un jour que Capour l'embarraſſer, lui demanda bruſqueil avoit comme lui une ſœur pour maiUne demande ſi ridicule, & en même i captieuſe, devoit mettre en peine un qui n'y étoit point preparé : car l'alterendoit la réponſe dangereuſe & coupable. , c'étoit reprocher à l'Empereur ſon inte ſa ſœur Druſille, qu'il entretenoit dans -là publiquement. L'avouer, quoique ar complaiſance, c'étoit ſe perdre d'honircir celui de ſa ſœur, ſe vanter d'un criſtable, & ſe faire peut-être ſon procès. ſſienus ne fut point embarraſſé : car pre- milieu fort judicieux, il repondit ſur le Caligula : Seigneur non pas encore. Paſimoit fort l'Agriculture. Il alloit ſouvent lum, où il avoit des Jardins qu'il entrevec beaucoup de ſoin. L'on dit qu'il aifort un Meurier, qu'il y avoit à Tuſcuns un Bois conſacré à Diane, qu'il alloit fois ccucher ſous cet arbre, auquel il faime des baiſers, & qu'il arroſoit avec du

dre, que de hazarder la vie;
ta, dès ce moment, une gr
nuë, & beaucoup de circon
quand elle étoit chez l'Emp
qu'elle avoit des témoins,
pour le particulier & le tête à
cajoleries & ſes careſſes, qui
preſque jamais exemptes de
Ce ne fut pas pour Claude
le en fut prodigue. Elle a
veuglément ſes faveurs à
dont elle crut pouvoir ſe ſe
ſuccès, lorſque l'occaſion
ſenteroit. Elle ne fut pas
à s'offrir, & Agrippine retira
fruit de ſes crimes. Meſſa

4 Calliſte avoit été Eſclave d'un
qui le mit en vente parmi les Eſcla

été miſe à mort, Pallas, Calliſte & Narciſſe ſongerent à donner une épouſe à Claude, & chacun d'eux vouloit avoir la gloire de lui en faire prendre une de ſa main. Ces trois Affranchis s'étoient ſi bien emparez de l'eſprit de cet Empereur, que leur volonté devint la regle de la ſienne, & Claude n'auroit ozé ne pas vouloir ce que vouloient ſes inſolens Miniſtres. Revêtus de la puiſſance du Prince, ils faiſoient tout à leur gré, ſans reſpecter ni l'autorité des Loix, ni celle du Souverain, qui ſe livroit aveuglément à eux pour toute ſorte d'affaires, eux-mêmes étant bien-aiſes de l'entretenir dans cette inapplication, pour en avoir la direction. Pallas avoit l'Intendance de ſes Finances, Narciſſe étoit ſon Secretaire, & Calliſte(4) répondoit les Requêtes qu'on lui préſentoit. Dans ces trois poſtes im-

qui lui alloient faire la cour, & qui s'en retournoient ſouvent chez eux, après avoir mandié pendant toute une matinée un moment d'audience, qu'ils n'avoient pû obtenir. Seneque nous aſſure avoir vû ſon ancien Maître demeurer quelquefois à la porte de la maiſon de Calliſte les jours entiers, ſans pouvoir obtenir la permiſſion d'y entrer avec les autres. Scribonius Largus, Medecin, lui addreſſa un de ſes Ouvrages. Il eſt certain qu'il fut fort puiſſant à la Cour, & ce fut peut-être à lui ſeul que Domitius Afer fut redevable de *la vie* que Caligula vouloit lui faire ôter,

importans, ils devinrent le fleau de tout l'Empire; car comme ils s'y étoient élevez, par mille baſſeſſes, ils les rempliſſoient avec inſolence. C'étoit à eux que l'on portoit, avec empreſſement, les hommages qu'on n'avoit rendu, qu'à regret, au premier des Ceſars. C'étoit à eux que tout ce qu'il y avoit de plus apparent dans le Senat & dans tous les Ordres de la Ville, faiſoit ſervilement la Cour, pour mettre en ſûreté leurs biens & leurs vies: car ils étoient devenus les arbitres de la fortune de tout le monde. Les enfans ne jouïſſoient de l'heritage de leurs peres, que ſous leur bon plaiſir. Les Provinces gémiſſoient ſous le faix des impôts dont ils les chargeoient, & dont le Prince avoit la plus petite partie. Leurs maiſons regorgeoient des biens qu'ils avoient acquis par mille violences & par mille rapines: enfin, ils ſurent ſi bien s'engraiſſer de la ſubſtance d'autrui,

ôter, parce que ce Prince, qui vouloit paſſer pour l'homme le plus éloquent de l'Empire étoit jaloux de l'éloquence de Domitius. Caius ne laiſſa pas d'être ſon accuſateur, & de lire en plein Senat un grand Diſcours qu'il avoit compoſé contre lui. Domitius inſtruit apparemment par Calliſte ne répondit point au Diſcours de l'Empereur, il lui donna au contraire toute ſorte d'éloges; il en admira l'éloquence; & par cette ſoumiſſion politique, il appaiſa la colere du Prince, qui le fit Conſul, pour

rui, qu'ils furent, tous trois, plus riches que n'avoit été Craſſus.

Après que Narciſſe & Calliſte eurent propoſé à Claude, l'un Petine, & l'autre Lollie, Pallas parla pour Agrippine. Nous avons vû les raiſons qu'il allegua en ſa faveur; elles déterminérent Claude à préferer celle-ci à toutes les autres; il n'y eut l'autre obſtacle à lever que leur parenté; car juſqu'alors, c'étoit une choſe ſans exemple parmi les Romains, qu'un oncle eût épouſé ſa niéce. On regardoit une pareille alliance comme un crime, qui ne pouvoit apporter que de grands malheurs à l'Empire, & un mariage de cette nature n'auroit jamais été goûté, ſi Vitellius, l'ame du monde la plus ſervile, ne l'eût fait approuver par un de ſes tours ordinaires.

Ce Courtiſan flateur, trouvant Claude fort irreſolu ſur la concluſion de ſon mariage avec Agrippine, à cauſe de

le récompenſer de ce qu'il lui cedoit la gloire de l'éloquence. Calliſte néanmoins ſe plaignit à Caius des invéctives qu'il avoit dit contre Domitius, & le Prince lui répondit qu'il auroit été dommage qu'on n'eût pas entendu dans le Senat un ſi beau diſcours. L'on croit que Calliſte trempa dans la Conjuration qu'on forma contre ſon maître Il s'inſinua dans l'eſprit de Claude, en lui faiſant croire que Caius lui avoit ordonné de *l'empoiſonner*, & qu'il avoit toujours *différé ſur divers prétextes*.

de leur parenté, il lui repreſenta que c'étoit un ſcrupule mal fondé; que toutes les Loix qui étoient faites pour les particuliers, n'étoient pas faites pour les Souverains, & qu'il n'étoit point nouveau que, pour des raiſons d'Etat, on paſſât par-deſſus les regles ordinaires qu'en tout cas, puiſqu'il faiſoit difficulté d'épouſer une niéce, il devoit s'en rapporter au Jugement du Senat, legitime interprete des Loix, parce que la déciſion ne lui laiſſeroit plus de remords ſuppoſé qu'elle fût favorable au mariage propoſé. Claude y donna les mains & s'en remit au Jugement du Senat.

Il fut bien-tôt aſſemblé; Vitellius s'y rendit, & après avoir exageré (*p*) la neceſſité où l'Empereur étoit de ſe remarier, afin que, ſoulagé, par une épouſe, dans ſes affaires domeſtiques, il pût donner un ſoin plus appliqué à celles de l'Empire; il ajoûta qu'il ne voïoit point qu'il y eut un moment à déliberer ſur le choix de celle qu'on devoit lui donner, puiſqu'Agrippine étoit la ſeule qu'on pouvoit raiſonnablement lui propoſer, à cauſe des grandes qualitez qu'il falloit à celle qui devoit être l'épouſe de Ceſar, & qu'on ne trouvoit que dans cette Princeſſe. Qu'au reſte, leur parenté ne devoit faire aucun obſtacle à ce mariage, d'ailleurs ſi ne-

(*p*) *Tacit. Ann.* 12.

ſſaire ; parce que la rigueur des Loix oit ceder aux beſoins de la Republi- ; qu'après tout, il falloit ſe con- mer à l'uſage obſervé par toutes les res Nations. Que ce ne ſeroit point premier adouciſſement qu'on avoit orté aux Loix, puiſque les mariages couſins germains, qui, pendant g-tems, avoient été défendus, é- nt dans la ſuite devenus fort fre- ns.

Le Senat rendit un Decret confor- à l'avis de Vitellius, & à l'inclina- n d'Agrippine. Elle devint l'épouſe Claude ; &, par ce mariage, elle ſe ſur le Trône de l'Empire : poſte elle avoit prévenu, depuis long-tems ſes deſirs. Elle ſignala le commen- nent de ſon Regne, par une action i fut agreable à tous les Ordres de la lle. Elle rappella le Philoſophe Se- que de l'exil où Claude l'avoit en- é, pour un crime qui ne répondoit int à la gravité de ſa Profeſſion, & choiſit pour être le Précepteur du jeu- Domitius. Ce choix fut du goût tout le monde. Seneque étoit eſti- dans Rome, & l'on croioit que le ne Prince, formé par un ſi habile ître, n'auroit que des ſentimens onneur & de moderation.

L'élevation d'Agrippine lui acquit e autorité abſoluë. Elle ne ſongea

plus

leur credit, ni par leurs E
perſécuta ceux dont elle
quelque choſe à craindre
ne pouvoit point faire ent
interêts (q). Elle s'attac
plus criminelles faveurs,
aïant quelque autorité ou
voir à la Cour, pouvoient
vaſtes projets. Ceux qui a
de fermeté pour ne pas
menaces, n'avoient pas a
pour reſiſter à ſes attraits;
beauté & ſa puiſſance lui fir
bre infini de Partiſans.

Cela ne ſervit qu'à la
fiere. L'Empereur, après
nu ſon époux, devint
Maîtreſſe abſoluë de ce fo
elle faiſoit tout, elle reglo

leur naiſſance, que par quelque crime ſignalé, qui leur avoit merité la faveur d'Agrippine. La vertu reſta ſans éclat, parce qu'on la laiſſa ſans récompenſe. On mit dans le Senat des gens ſans honneur, ſans nobleſſe, ſans merite, dans le tems qu'on voïoit languir, dans la miſere & le mépris, le ſang de ces fameux Senateurs qui avoient fait l'ornement de Rome. Les plus éclatantes Dignitez de l'Empire furent deshonorées par la honte de ceux qu'on y éleva. D'indignes Affranchis furent élevez aux plus belles Charges, & revêtus de ces glorieux ornemens, qui n'étoient autrefois accordez que pour honorer la vertu. La carriere de l'honneur devint un chemin deſert. Ce n'étoit plus par des ſervices rendus à la Republique qu'on aggrandiſſoit ſa fortune, & qu'on montoit aux Emplois; ce n'étoit plus par des Provinces conquiſes, par des batailles gagnées, & par de ſemblables exploits que, dans ces malheureux Regnes, l'on parvenoit à la Préture, à la Ceſure, au Conſulat; les crimes les plus noirs, étoient les degrez par où l'on montoit à ces Dignitez. On ne les obtenoit que par la trahiſon, la calomnie, le meurtre, la foi violée.

Ce qu'il y avoit encore de déplorable, c'eſt que, comme le Senat n'étoit plus compoſé que de gens qui avoient

reduit ce corps, autrefois
qui n'avoit pû ſouffrir la d
du premier des Ceſars, & qu
honteuſement ſous la puiſſ
femme & des plus infames
de l'Empire.

C'eſt ainſi que Rome, a
gemi ſous la tyrannique don
l'impudique Meſſaline (r), t
celle d'Agrippine, laquelle
moins cruelle, ni moins a
peut-être, gueres moins imp
eſt vrai qu'il y avoit cette
entre ces deux Imperatrices,
ſaline deshonoroit l'Empir
proſtitutions auſquelles elle
noit, entrainée par un penc
cible qu'elle avoit au libertin

voile d'un exterieur honnête & reglé: en un mot, Meſſaline étoit une débauchée de temperament, & Agrippine étoit une impudique de politique, ne ſe livrant qu'à ceux qui pouvoient ſervir à ſon ambition, & avancer la fortune de ſon fils; car ce fut là le grand objet qui donna tant d'exercice à ſon eſprit, & pour le ſuccès dequel elle prit tant de ſoins, quoiqu'elle fût averſe qu'ils ſeroient païez d'une ingratitude horrible: car cette Princeſſe aïant un jour conſulté un Caldéen ſur la deſtinée de ſon fils, ce Devin lui répondit qu'il ſeroit Empereur; mais qu'il la feroit mourir. Ce qu'il y avoit de ſiniſtre dans cette prédiction contrebalançoit, ſans doute, ce qu'il y avoit de flateur, & Agrippine n'avoit pas trop ſujet d'en être contente; cependant (ſ) ſon ambition détourna ſon eſprit de ce qu'il y avoit de chagrinant pour ne lui laiſſer enviſager que ce qui contentoit ſa vanité; &, dans les tranſports d'une joie peu reglée, elle s'écria: Que mon fils me tuë, pourvû qu'il regne (5).

Lorſqu'Agrippine crut que ſon autorité étoit aſſez affermie, elle s'appliqua à

ſ *Dio. Tacit. Ann. 14. Suaton.*

ne ſe imperaret matremque occideret: atque illa: O occidat, inquit, dum imperet.

à ſatisfaire ſa vengeance (*t*). Lollie Pauline fut la premiere victime qu'elle lui ſacrifia; & nous avons vû ailleurs, que la jalouſie de cette Imperatrice, ne s'appaiſa que par le ſang de ſa Rivale. Calpurnie, Dame illuſtre par ſa nobleſſe, païa de ſa vie, les éloges que Claude donna un jour, par hazard, à ſa beauté; & toutes celles en qui Agrippine craignit de trouver quelque prétendante à l'amitié du Prince, devinrent l'objet de ſa haine & de ſes perſecutions.

Son avarice lui fit auſſi commettre beaucoup de cruautez. Elle ſuſcita des accuſateurs à ceux dont elle ne pouvoit avoir les biens par flatterie. Quelque innocent qu'on fut, on étoit aſſez criminel, ſi l'on étoit riche, & l'on ne pouvoit ſauver ſa vie, qu'en abandonnant ſes poſſeſſions à la cupidité d'Agrippine (*u*). Statilius Taurus, pour n'avoir pas voulu faire un pareil ſacrifice, eut, dans cette Imperatrice, une ennemie implacable. Ce Romain étoit fils de ce Taurus, qui fut honoré de deux Conſulats, & qui fit éclater ſa magnificence dans ce ſuperbe amphitheatre, qu'il fit bâtir avec beaucoup de dépenſe ſous l'Empire d'Auguſte. Il avoit des jardins qui paſſoient pour les plus beaux de Rome, & il en prenoit un ſoin très par

t Xiphilin in Claud. u Tacit. Ann. 12.

particulier. Agrippine en faiſoit depuis long-tems l'objet de ſes avides deſirs ; mais ne voïant point de voie légitime pour s'en rendre maîtreſſe, elle employa l'oppreſſion & la calomnie, qui étoient ſa reſſource ordinaire.

La Cour étoit remplie de ces ames venales auſquelles les crimes les plus noirs ne coûtoient rien, quand ils ſervoient de moïen pour faire fortune, & pour avoir la protection des Grands. Auſſi Agrippine n'eut pas à chercher long tems un homme qui ſe prêtât à ſes injuſtes deſſeins, Tarquitius Priſcus la tira bien-tôt de peine. Ce lâche Officier avoit été Lieutenant de Taurus, lorſque celui-ci gouvernoit l'Afrique avec le Titre de Proconſul ; & quoiqu'il eût été témoin de la moderation & de l'integrité avec laquelle Taurus s'étoit comporté dans ſon Gouvernement, il ne laiſſa pas de ſe rendre dénonciateur contre lui, & de l'accuſer de concuſſion, & même de magie.

Taurus, qui ſe ſentoit innocent de toute ſorte de crimes, fut ſi étonné, d'avoir pour accuſateur celui qui auroit pû, lui ſeul, juſtifier ſon innocence, ſi elle avoit été attaquée par quelque autre, que ne pouvant ſe conſoler d'une ſi noire trahiſon, il prévint le Jugement du Senat, & s'ôta, de deſeſpoir, la vie qu'on lui *auroit ſans* doute conſervée ;

car on fut ſi perſuadé de l'injuſtice de cette accuſation, que, malgré tout le credit d'Agrippine, Priſcus fut dégradé de ſa Charge, & enſuite honteuſement chaſſé du Senat. Cette punition ne fut pas la ſeule peine de ſa perfidie; car bien tôt après, aïant été lui-même (x) cuſé & convaincu de concuſſion, il fut condamné aux peines établies par les Loix contre ce crime; & on le vit puni avec d'autant plus de joie, que l'on ſe ſouvenoit de la trahiſon qu'il avoit fait au Proconſul Taurus.

Agrippine ſentit vivement ce malheur, arrivé à un homme, qui n'avoit été calomniateur que pour lui plaire; mais celui qui arriva à Vitellius ſon plus cher Favori, lui fut beaucoup plus ſenſible. Il fut accuſé par Junius Lupus, d'avoir oſé porter ſa vûë juſques ſur le Trône, & d'avoir eu le deſſein de s'emparer de l'Empire. Claude, que peu de choſe épouvantoit, prêta d'abord l'oreille à cette grave accuſation; mais l'Imperatrice avoit trop de raiſons de ne point laiſſer riſquer Vitellius, pour ne pas s'intereſſer avec feu pour lui. Elle eut recours aux prieres auprès du Prince, & en vint même juſqu'aux menaces, pour l'obliger à être favorable à l'accuſé. Elle y réüſſit. Claude crut tout ce qu'on trouva à propos de lui faire croire.

x *Tacit. Ann.* 12.

re. Vitellius fut déclaré innocent:
ius fut envoïé en exil; & ce fut la
le dont on punit cet accuſateur. Vi-
us n'en aïant pas demandé de plus
de.
nflée de tant de ſuccès heureux,
ippine ſe reſolut de pouſſer ſa poin-
lus loin. Afin d'attacher ſon fils
nitius à Claude par des liens enco-
lus forts, elle forma le deſſein de
ire adopter par cet Empereur, quoi-
celui-ci eût ſon fils Britannicus,
ice de grande eſperance. Pallas em-
a ſon credit pour conclure cette
ption, & il n'eut qu'à parler pour
üſſir. Domitius fut adopté par Clau-
on lui donna le nom de Neron, &
euple, qui autoriſa cette injuſtice,
à l'Empereur de grands remercie-
is de ce qu'il s'étoit choiſi un ſecours
s les ſoins fatiguans du Gouverne-
it. On ſe répandit en loüanges ſur
on, & Agrippine fut honorée du
re d'Auguſte.
Claude fit bien-tôt récompenſer Pal-
le la ſotiſe qu'il lui avoit fait faire,
cette Hiſtoire merite d'être ſûë,
e qu'elle fait voir juſqu'où alloit la
idité de ce Prince, l'inſolence de
Affranchis, & la ſervitude du Senat.
donna un Arrêt contre les femmes
ſe proſtituoient à des Eſclaves.
nde *aſſura* que c'étoit Pallas qui lui

avoit inſpiré de faire un ſi ſalutaire Reglement. Borea Soranus, & tout le Senat avec lui, furent d'avis que Pallas, pour récompenſe de ſon parfait dévouëment au ſervice du Prince & de l'Etat, ſeroit prié (y) d'accepter les ornemens de Preteur; qu'on lui accorderoit le privilege de porter un anneau d'or comme les Chevaliers, & qu'on lui feroit preſent de cent cinquante fois cent grands ſeſterces, qui font environ ſept cens cinquante mille livres. Cet honnête Affranchi, ou plûtôt, comme dit (z) Pline, ce dédaigneux Valet accepta les honneurs qu'on lui offroit; mais il refuſa fort genereuſement la ſomme qu'on vouloit lui donner. & Claude alla, de ſa part, remercier le Senat de ſes liberalitez, & lui dire, que Pallas acceptoit, avec reſpect, le privilege qu'on lui accordoit, de porter l'anneau des Chevaliers, & de prendre les ornemens de Preteur; mais que pour l'argent qu'on lui offroit, il n'en vouloit point du tout, aïant reſolu de rester dans ſon ancienne pauvreté. Elle conſiſtoit à n'avoir que quinze millions

Cette louable moderation lui merita de nouveaux honneurs. Scipion fut d'avis qu'on le remerciât publiquement de ce qu'étant deſcendu des Rois d'Arcadie, il oublioit ſa nobleſſe & la grandeur

y Tacit. Annal. 12.
z Plin. lib. 33. cap. 12.

deur de ſon extraction, pour ſe ſacrifier au ſervice du Public, & pour vouloir bien ſouffrir qu'on le mît au nombre des Officiers du Prince; & Pallas, pour inſtruire la Poſterité de ſon deſintereſſement, fit mettre dans ſon Epitaphe, que le Senat lui aïant voulu faire don d'une ſomme conſiderable, il s'étoit contenté de l'avoir meritée. Je ne ſai ce qui merite plus l'indignation du Lecteur, ou l'inſolence de l'Affranchi, ou la honteuſe baſſeſſe du Senat, réduit à la miſerable & dure neceſſité de donner à un valet, digne de la corde, pour me ſervir des termes du même Pline, des éloges qui auroient été trop pompeux & trop grands pour un Scipion & pour un Pompée. C'eſt à ces lâches complaiſances, que ſe voïent réduits les Magiſtrats qui ſacrifient leur devoir & leur honneur à leur fortune & à leur ambition.

Celle (*a*) d'Agrippine ne fut pas encore pleinement ſatisfaite, ni par les Titres magnifiques dont on l'honora, ni par le haut rang où elle étoit élevée, ni par l'avancement conſiderable de ſon fils, qu'elle avoit déja ſi fort approché du Trône. Tout cela ne fut, au contraire, qu'une amorce flateuſe qui augmenta ſon orgueil. Comme elle ſe faiſoit une Divinité de ſon élevation,

a *Xiphilin. in Ner.*

elle aimoit d'en donner une haute idée au Public. Elle montoit au Capitole ſur un char ſuperbe: privilege, juſques-là, reſervé pour les Prêtres & pour les choſes ſacrées. Par tout, elle s'arrogeoit les premiers honneurs. On la voïoit aller aux Aſſemblées publiques, aux Temples, aux promenades, dans un caroſſe riche & brillant, traverſant les ruës avec un fracas bruyant, & paroiſſant par tout dans une magnificence pompeuſe, chargée de pierreries, couverte de ſa robbe de drap d'or, dont l'éclat relevoit merveilleuſement celui de ſa beauté: jamais on ne vit une domination plus orgueilleuſe.

Ce ne fut pas dans Rome ſeulement qu'elle affectoit ce faſte, cette puiſſance, & cette autorité; elle voulut que les Peuples & les Rois étrangers euſſent une opinion avantageuſe de ſon pouvoir: elle donna ſon nom à la Ville des Ubiens, où elle envoïa une Colonie; & elle ſe montra un jour ſur un échafaut, aſſiſe entre les étendarts & les aigles Romaines, où elle (*b*) reçût les hommages & les ſoumiſſions de Caractacus General des troupes de la Grande-Bretagne, qui lui vint faire des remerciemens de ſa liberté, accompagné de ſa femme & de ſes freres. Enfin, pour faire voir que ſon credit ne conſiſtoit point préciſément dans

(*b*) *Tacit. Ann.* 12. c. 37.

dans un faſtueux exterieur, mais dans une puiſſance réelle & ſolide, elle oppoſa ſa ſollicitation à celle des Affranchis de l'Empereur, dans l'affaire des Juifs contre les Samaritains; & quoique Claude eût rendu un Jugement favorable à ceux-ci, Agrippine, qui s'intereſſoit pour le Roi Agrippa, lequel ſoûtenoit les interêts des Juifs, le fit revoquer, & obligea l'Empereur à en rendre un favorable aux Juifs, afin qu'il parût que ſa ſollicitation étoit victorieuſe.

Cet aſcendant qu'Agrippine avoit ſur l'eſprit de Claude, & ce pouvoir abſolu dont elle donnoit des marques ſi éclatantes, remplit ſi bien tout l'Empire du bruit de ſon autorité, que tous les Peuples s'étudioient, à l'envi, à lui rendre les hommages les plus flateurs. Tout ce qu'il y avoit de Grands dans Rome & dans les Provinces, lui faiſoit la cour: on lui envoïoit les preſens les plus magnifiques & les plus rares, pour avoir ſa protection; & l'on (*c*) regarda, comme l'un des plus curieux, celui qu'on lui fit d'un Roſſignol tout blanc, qu'on acheta bien cherement, pour l'offrir à l'Imperatrice, & (*d*) d'une Grive qui parloit auſſi diſtinctement qu'un homme: merveille qu'on n'avoit jamais vûë.

Claude, qui ne connoiſſoit point de quoi

(*c*) *Plin. Hiſt. Nat. lib.* 10. *cap.* 29. (*d*) *Ibid. c.* 252.

quoi étoit capable Agrippine, donnoit occaſion à toutes ſes entrepriſes, par ſon indoſence & par ſon aveugle condeſcendance à toutes les volontez de cette Princeſſe, ſans refléchir qu'il agiſſoit contre ſes propres intérêts; & Agrippine avoit tant de confiance en la ſtupidité de cet Empereur, qu'elle ne s'imaginoit rien dont elle ne ſe promît le ſuccès. Elle fit prendre à ſon fils la robbe virile avant le tems : elle lui fit donner, par Claude, le privilege de demander le Conſulat dans la vingtiéme année de ſon âge, & le droit d'exercer, hors la Ville, la puiſſance Pro-con-

6 La Pretexte étoit une Robe que les Enfans des Senateurs portoient juſques à l'âge de dix ſept ans, qu'ils prenoient la Robe Virile : on l'appelloit auſſi la Robe Puerile. Elle étoit bordée de pourpre, & avec cette Robe ils portoient auſſi une eſpece de Boëte d'or en forme de cœur, qui pendoit ſur l'eſtomac, & dans laquelle ils enfermoient des choſes qu'ils croyoient ſervir contre l'envie. Ces jeunes Enfans étoient appellez *Prætextati*, du nom de la Robe: mais ce ſurnom fut donné par privilege & par honneur au jeune Papyrius, pour avoir donné dans un âge peu avancé, des marques d'une prudence conſommée, dans une occaſion qui merite d'être ſçû. On permettoit aux Senateurs de mener au Senat de jeunes enfans, afin de les inſtruire de bonne heure des interêts de la Republique. Le Senateur Papyrius y mena le ſien un jour qu'on devoit traiter dans le Senat une affaire d'importance. A peine le jeune Papyrius fut de retour chez lui que ſa mere voulut ſçavoir ce qui s'étoit paſſé au Senat. Ce jeune enfant ne voulut jamais parler, & ſon opiniâtreté irrita la curioſité de ſa mere, laquelle le preſſa

conſulaire: Elle fit faire, au nom de ce jeune Prince, un don aux Soldats & au Peuple, afin de diminuer, par ces largeſſes artificieuſes, l'affection qu'ils portoient à Britannicus, & de les prévenir en faveur de Neron: enfin, elle le fit déclarer Prince de la jeuneſſe Romaine; & afin que le faſte de l'habit répondît à celui de ſes Titres, lorſque la ceremonie des Jeux du Cirque ſe fit, l'on fit paroître Neron ſuperbement paré d'une robe triomphale; & Britannicus, au contraire, ſimplement vêtu de ſa Prétexte (6), diſtinction injuſte,

preſſa tellement de lui dire ce qu'on avoit propoſé au Senat, que Papyrius, pour ſe délivrer de ſes importunitez, fut obligé de mentir, & de lui dire qu'on avoit mis en deliberation, s'il étoit plus utile pour le bien public qu'une femme eût deux maris, ou un mari deux femmes, & qu'on avoit renvoyé au lendemain à decider la queſtion. La mere de Papyrius ajoûta foi au menſonge ingenieux de ſon fils: elle aſſembla les principales Dames de Rome, & après leur avoir appris ce qui ſe paſſoit au Senat elles s'y rendirent toutes allarmées, & crierent aux Senateurs de bien prendre garde à ce qu'ils decideroient, & qu'ils fiſſent reflexion, que puiſqu'un mari étoit aſſez embarraſſé d'une femme, il n'y auroit pas de prudence à lui en faire prendre deux. Les Senateurs qui ne comprenoient rien à ce diſcours, qui étoit pour eux une énigme, voulurent ſavoir ce qu'elles pretendoient dire; &, après avoir developé tout ce myſtere, ils rirent de la credulité de ces Dames, & loüerent la prudence de Papyrius, qui pour ne pas reveler les ſecrets du Senat, avoit fait prendre le change à ſa mere d'une maniere ſi réjoüiſſante, & par un Decret ſolemnel on lui donna le ſurnom de *Prætextatus*.

juſte, qui fit naître, dans le
beaucoup d'Officiers, des ſ
de compaſſion pour le fils d
pereur, laquelle leur fut fun
tous ceux en qui l'on remarqu
clination pour Britannicus, f
pouillez de leurs Emplois, qu
na à des gens tous dévouez
pine. Geta & Criſpinus furent
miers en qui on punit le
qu'ils avoient pour ce pauvre
On leur ôta la Charge qu'ils
de Capitaines des Gardes, &
Compagnies furent réunies en
le, qu'on donna à Burrhus (
me habile, à la vérité, dans l
de la Guerre; mais qui voïoit
qui il recevoit cet Emploi, &
le reconnoiſſance un tel préſ
gageoit.

C'eſt ainſi qu'Agrippine ſaiſi
tes les occaſions où elle pouv
paroître ſon fils, afin de le r
gréable aux Legions & au
mais rien ne lui fut ſi favorab
la ſtérilité qui cauſa, dans ce
une famine dans Rome. (*f*)
ne, pour faire croire le mal b
plus grand qu'il n'étoit effecti
fit exciter, par ſes Emiſſaires
pece de ſédition, afin d'intimid

e *Tacit. Ann.* 12. c. 42. f *Zonar.* T
22.

pereur, qui étant pour lors malade, ne pouvoit pas pourvoir à ce beſoin préſent. Le Peuple cria, il demanda du bled, il s'attroupa; & le bruit de cette émûte vint juſqu'aux oreilles du Prince. Claude, effraïé par les cris tumultueux qu'il entendit, & qu'on eut ſoin de lui débiter, comme une ſédition très-dangereuſe, déclara, par un Edit qu'Agrippine dicta, qu'on n'avoit plus à s'adreſſer à Neron, qui étoit aſſez capable de gouverner, & que ſa maladie ne lui permettant point de pourvoir aux beſoins du Public, il s'étoit déchargé de ce ſoin ſur le fils d'Agrippine.

Celui-ci ne manqua point de profiter des leçons que ſa mere lui donna. Il fit diſtribuer au Peuple, une grande quantité de bled, qu'il ne lui coûta pas fort de trouver; & s'en alla enſuite au Capitole, accompagné des Senateurs, pour faire des vœux pour la guériſon de l'Empereur, ce qui étoit certainement la choſe du monde qu'il ſouhaitoit le moins. Narciſſe connoiſſoit, mieux que perſonne, que c'étoit une grimace d'Agrippine. Il avoit étudié à fond cette Princeſſe, il ſavoit où aboutiſſoient ſes profonds deſſeins, & il en avoit, plus d'une fois, développé la trame à l'Empereur; parce qu'étant ſon Secretaire, il avoit

très-

rement, parce qu'elle craig
comber ſous cette entrepri
du pouvoir que Narciſſe av
prit de l'Empereur, comm
paru dans la mort de Me
chercha ſourdement les
menager ſa ruine; & afin
d'autant plus ſûrement, q
méfieroit pas d'elle; elle
de le décrier adroitement
cret auprès de l'Empereur,
ter ſous main les fondemen
te, en le rendant odieux à
pour cet effet, elle metto
toutes les occaſions qui po
fournir un ſujet plauſible de
démarches ſuſpectes, & de

it venu de Rome, & de toutes les voiſinés, pour aſſiſter à ces (g) L'Empereur, revêtu de ſa d'armes, étoit ſur un Trône avoit dreſſé ſur un lieu émi- & Agrippine fort magnifique- arée, étoit ſur un autre Trô- côté de Claude. Ce combat ſe trouble; mais il n'en fut pas me de celui que l'Empereur, d'abord après, faire repréſen- des gens de pied. On avoit, ela, fait jetter des ponts ſur le t Claude avoit fait préparer un ique repas pour regaler toute ſa dans un lieu qu'on avoit ac- dé exprès à l'embouchure du t ſur l'endroit même par où les voient s'écouler; mais les diver- ns auxquels on s'attendoit, furent z en allarmes. Car la digue aïant erte pour faire paſſer les eaux : dans un Canal qu'on avoit euſer, les eaux ſortirent avec impétuoſité, qu'elles entraîne- ut ce qu'elles trouverent, de e qu'il y eut beaucoup de per- noïées. Alors, la fraïeur ſaiſit tout le monde, que ceux qui les plus proches des eaux, vou- ſauver du danger, ſe jettoient rs voiſins, leſquels ſe renverſant en

(g) *Lib. 60. Tacit. Ann. 12. Sueton. in Claud.*

en même tems ſur les autres, avec des cris pitoïables, qu'ils mêloient au bruit effraïant des eaux, porterent l'épouvante juſques dans le cœur des plus éloignez. Jamais il n'y eut un trouble ſi grand.

Claude, qui étoit naturellement timide, fut un des plus épouvantez, & Agrippine le voïant dans cette violente ſituation, profita de cette occaſion pour l'irriter contre Narciſſe, ſur lequel elle rejetta la cauſe de ce deſordre, parce que c'étoit lui qui avoit eu l'Intendance de cet ouvrage. Elle lui dit, qu'il ne falloit accuſer de ce malheur que Narciſſe ſeul, qui par une avarice ſordide, avoit mis dans ſes coffres l'argent qu'on lui avoit donné pour faire faire la repréſentation de ces Jeux; que cet Affranchi, ſous un air de fidélité & d'attachement aux intérêts du Prince, ne faiſoit que piller; que les Provinces ſe plaignoient de ſes vexations, & que ſes richeſſes, qui étoient immenſes, n'étoient point encore capables de ſatisfaire ſon avidité inſatiable.

Narciſſe ſe défendit avec beaucoup de fermeté. Il accuſa Agrippine d'avoir un orgueil inſupportable, & une ambition demeſurée. Il fit voir à l'Empereur, que ſi elle le haïſſoit, ce n'étoit pas parce qu'il étoit riche; mais

par

ce qu'il ne vouloit pas ſe prêter à mauvais deſſeins, & qu'elle le avoit trop fidele à ſon Maître. Narſſe avoit, ſans doute, raiſon; & il oit très-perſuadé, que c'étoit-là le jet qui le faiſoit haïr d'Agrippine. Il fit pas même façon de s'expliquer ivertement là-deſſus, un jour que trouvant avec ſes plus familiers a-s, & leur diſant nettement ſa pen-e, il leur proteſta, qu'il étoit très-rſuadé, que ſoit que Britannicus fût mpereur après Claude, ou que ce fût eron, ni l'un ni l'autre ne le laiſſe-it pas long-tems en vie: (*b*) Britan-cus, parce qu'il voudroit venger la ort de ſa mere; & Neron, parce l'il ne le refuſeroit pas à la colere Agrippine; mais que, quoi qu'il pût river, il croïoit que les obligations l'il avoit à l'Empereur, ne lui per-ettoient point de trahir ſes intérêts; e c'étoit la raiſon qui l'avoit enga-à faire mourir Meſſaline, qui des-moroit le Prince par ſes impudici-, & qui l'obligeoit à avertir Clau-des mauvais deſſeins d'Agrippine, uelle ne menoit pas d'ailleurs une fort chaſte. Il ajoûta qu'il auroit moins dangereux, pour l'Empe-ur, d'avoir laiſſé vivre Meſſaline, rce que, uniquement occupée de ſes dé-

(*b*) *Tacit. Ann. 32. c. 65.*

débauches, elle n'avoit jamais formé de deſſein contre la vie de ſon époux; au lieu qu'Agrippine, aïant déja renverſé toute la Maiſon Impériale, ne buttoit pas à moins qu'à élever ſa poſtérité ſur le Trône.

Claude, au reſte, avoit fait déja ces reflexions. Il avoit été informé qu'Agrippine ne ſe conduiſoit pas avec trop de ſageſſe; on lui avoit appris une partie de ſes galanteries, & des projets ambitieux qu'elle avoit formé. Un jour même qu'il s'étoit inondé de vin il dit inconſidérément, qu'il ſouffroit, pendant un tems, les méchancetez de ſes femmes; mais qu'il les ſavoit enſuite punir. Ces paroles furent rapportées à Agrippine, laquelle appréhendant qu'il ne lui arrivât ce qui étoit arrivé à Meſſaline, ſe réſolut de ſe défaire de Claude. Mais avant que de frapper ce grand coup, elle voulut (i) ſacrifier à ſa vangeance, Domitia Lepida tante de Neron, qu'elle fit accuſer de magie, d'avoir voulu faire mourir la femme de l'Empereur par des enchantemens, & d'avoir porté à la révolte ſes Eſclaves dans la Calabre, pour faire éclater les mauvais deſſeins qu'elle nourriſſoit contre l'Etat. Na-

i *Tacit. Ann.* 12.

7 Sinueſſe étoit une Ville du Latium, où il

Narciſſe prit hautement le parti de Domitia, & la juſtifia de tous ces crimes imaginaires. Cependant l'autorité d'Agrippine fut plus forte que les ſollicitations de Narciſſe ; & Domitia fut condamnée à perdre la vie. L'on ſut bientôt l'intérêt que l'Imperatrice prenoit à la perte de cette Romaine. Et l'on apprit que Domitia, qui avoit de grands biens, faiſoit, de tems en tems, des liberalitez à Neron, qui attiré par ces largeſſes, marquoit une grande tendreſſe pour ſa tante, dans le tems que, traité rudement par ſa mere, il s'en éloignoit ; ce qui avoit mis Agrippine de mauvaiſe humeur contre Domitia, de laquelle elle étoit d'ailleurs jalouſe, parce que Domitia étoit auſſi belle, d'auſſi grande naiſſance, & auſſi impudique qu'elle.

L'Empereur reconnut, cependant, que Domitia avoit été condamnée injuſtement, & qu'elle n'avoit péri que par les artifices d'Agrippine. Il examina ſerieuſement la conduite de ſa femme ; il rappella, dans ſon eſprit, tout ce que Narciſſe lui en avoit dit ; il en fit la matiere de ſes reflexions, & elles lui donnerent tant d'inquiétude, qu'il voulut aller à Sinueſſe (7) pour

avoit des Bains qui étoient en grande reputation pour *remettre dans le bon* ſens ceux qui avoient l'eſ-

ta, à laquelle elle ordonna
ſer un poiſon fort actif.
mit dans un ragoût de cha
que Claude aimoit beauco
parce qu'il agiſſoit lentemen
vomiſſement étant ſurvenu
ce, on craignit qu'il ne fit
fet. (*) Xenophon, Me
honneur, tout dévoué au
d'Agrippine, feignant d'aid
vomir, fit gliſſer adroiteme
bouche de l'Empereur, u
trempée dans un poiſon ſi
quelques momens après,
l'ame.

Agrippine, néanmoins,
mort cachée, afin d'avoir
diſpoſer toutes choſes en fa
fils. Elle fit appeller le S

mens, comme pour le te-
pouſſant encore plus loin
le fit venir des Comediens,
Claude les avoit lui-même
pour le divertir. Et afin
ne ne pût apprendre à Bri-
à Octavie la mort de leur
es retint dans une chambre,
accabloit de careſſes feinte
témoignant une tendreſſe

nt, le bruit fut bientôt ré-
à la Ville de Rome, que
it mort. Neron, accompa-
rhus, ſe montra aux ſoldats;
nit de grandes récompenſes,
n'entendant nullement par-
nnicus, proclamerent Em-
ls d'Agrippine. Cette élec-
itée, fut d'abord confirmée
ét du Senat, qui en rendit
autre, par lequel Claude
nombre des Dieux; & Ne-
ſavoit que c'étoit avec des
ns qu'on avoit fait mourir
Prince, appella deſormais
ignons, (o) la viande des

A-

n *Ner.* 33.

es. Le climat y étoit doux, & les
nes. *Sueſſana aqua ſterilitatem femina-
m infaniam abolere produnt*, dit

premiere victime qu'elle
haine. Ce Prince, que
pelloit la brebis d'or, à
bonté & de la douceur de
étoit arriere-petit-fils d'
on lui avoit donné l'Aſie
avec le Titre de Procon
redoutable à Agrippine,
deur de ſa naiſſance, &
qu'avoit pour lui le Peuple
diſoit ouvertement, qu'il
ver à l'Empire, qu'il le
qu'il étoit capable de le g
non pas Neron, jeune
expérience, entre les mai
avoit fait tomber le Gouv
mille crimes. Une autre
engagé Agrippine à per
C'étoit la crainte qu'elle

Narciſſe fut le ſecond proſcrit. Agrippine avoit contre lui une haine mortelle, parce qu'elle avoit toûjours trouvé en lui une fidélité, que ſes promeſſes & ſes menaces n'avoient jamais pû ébranler: vertu très-rare, dans un lieu où la perfidie & la trahiſon, trouvent des récompenſes. Auſſi, dès que Claude fut mort, Narciſſe fut arrêté & mis dans une étroite priſon, où on le fit languir dans une miſere affreuſe, qui le porta à s'ôter lui-même la vie, quoique Neron eût ſouhaité qu'on la lui eût conſervée. Exemple memorable & inſtructif, des outrages mortifians de la fortune, qui ne nous rit, pendant quelque tems, que pour nous humilier enſuite plus cruellement: ou plûtôt, belle & terrible leçon pour ces ames impitoïables, qui dévorent les peuples, & en tirent toute la ſubſtance par leurs extorſions, & que Dieu permet, que par un juſte revers, ils retombent dans leur premiere indigence. Narciſſe, au reſte, ne méritoit pas une fin plus heureuſe, & il (*q*) étoit juſte, qu'on vit mourir dans la miſere celui qui avoit acquis des richeſſes prodigieuſes, en volant tout l'Univers; & qui, par ſes rapines & ſes concuſſions, avoit amaſſé

(*q*) *Dio. lib. 60. Sueton. in Claud.*

amaſſé plus de bien que n'en (r) avoit eu Craſſus, ni les Rois de Perſe.

Agrippine avoit promis à ſon reſſentiment, beaucoup d'autres victimes; mais Burrhus & Seneque, qui n'approuvoient pas toûjours ſa conduite, s'oppoſerent à ſes violens deſſeins. Ils étoient Gouverneurs de Neron, auprès duquel ils avoient une autorité égale; & quoique leurs mœurs & leurs caracteres fuſſent differens, Burrhus étant plus ſevere, & Seneque plus doux, ils étoient pourtant fort unis, & agiſſoient de concert pour porter le Prince à la vertu, & pour donner un frein à l'ambition d'Agrippine. Cette Princeſſe avoit pour Miniſtre Pallas, à qui elle ſe livroit pour toute ſorte d'affaires, & celui-ci, qui avoit abuſé du pouvoir abſolu qu'il avoit eu ſous l'Empereur Claude, vouloit encore gouverner ſous Neron. Mais ce Prince n'étoit pas d'humeur à ſe laiſſer regenter par cet Affranchi, qui s'étoit rendu inſupportable par une ſévérité arrogante, qui n'étoit pas de ſon goût; d'ailleurs, Burrhus & Seneque ne vouloient point que Neron ſe gouvernât par d'autres lumieres que les leurs; ils regardoient les leçons que les autres lui donnoient, comme un attentat ſur leurs droits; & c'eſt pour cela qu'ils ruinerent Pallas dans l'eſ-

r *Juvenal. Sat.* 14.

ſprit du Prince, & qu'ils réſolurent baiſſer l'orgueil d'Agrippine, qui, le nom de ſon fils, gouvernoit mpire, & de la mortifier dans toute e d'occaſions.

a premiere qui ſe préſenta, fut l'Au- ce que Neron donna aux Ambaſſa- rs d'Armenie. Ces Députez étoient ome pour quelque affaire de leur tion; & l'Empereur leur avoit mar- un jour pour leur donner Audien- Ce jour étant arrivé, (f) Neron nta ſur un Trône, pour les ouïr. rippine, qui, regardant l'élevation de fils comme ſon ouvrage, préten- dominer par tout, fit mine de vou- aller s'aſſeoir avec l'Empereur ſur rône. C'auroit été, ſans doute, une ſe honteuſe & inouïe, qu'une fem- eût préſidé à une action de ſi grand t; & ces Ambaſſadeurs, qui étoient remplis, & avantageuſement pré- us de la Majeſté & de la Grandeur l'Empire Romain, témoins de la e ſervitude de ce Peuple, & de ſon gle dépendance aux volontez d'une me, dont l'ambition déreglée vou- donner la loi à toute la terre, ne oient que rabattre beaucoup de leur able prévention, & concevoir, des ins, une idée bien differente de celle

(f) *Dio. lib. 61.*

celle dont ils étoient pleins. Neron même, qui, peut-être, fit ces ſages reflexions, quelque reſpect qu'il eut, en ce tems-là, pour ſa mere, témoigna ne point approuver cette nouveauté. Cependant, Agrippine avançoit, & perſonne ne diſoit mot; mais (t) Seneque, voïant la flétriſſure qu'alloit faire, à l'Empire Romain, l'orgueil de l'Imperatrice, conſeilla à Neron de deſcendre du Trône, comme pour aller recevoir ſa mere, & pour lui faire honneur: Neron le fit: il y eut beaucoup de complimens & de civilitez, & on trouva un prétexte pour renvoïer l'Audience à un autre jour.

Burrhus & Seneque, après cette entrepriſe d'Agrippine, ne douterent plus qu'elle ne voulut gouverner l'Empire, & avoir la conduite des affaires. Ils ſe liguerent encore plus fortement contre elle, & ſongerent à prendre des meſures pour arrêter ſon ambition. Mais ils n'en prirent pas d'aſſez juſtes, ni d'aſſez prudentes. (u) Ils tolererent la paſſion que Neron conçût pour une Acté qui avoit été Eſclave, afin d'oppoſer la faveur de cette Affranchie, à l'orgueilleuſe domination de l'Imperatrice; &, par cette lâche complaiſance, ils cauſerent un grand deſordre; car, Neron s'étant mis en tête d'épouſer cette

t *Tacit. Ann.* 13. u Dio. lib. 61.

cette Acté, de laquelle il étoit devenu extremement amoureux, penſa à renverſer toute ſorte de Loix.

Agrippine connut bientôt que la faveur d'Acté affoibliſſoit ſon crédit, & ne pouvant ſouffrir de le voir balancé par une miſerable concubine, elle s'emporta juſqu'aux reproches les plus piquans contre ſon fils. Ils ne firent pourtant pas l'effet qu'elle s'étoit imaginé; car, au lieu d'éloigner le Prince de l'objet de ſon amour, ils l'enflammerent, & le contraire davantage; & parce qu'Agrippine devenoit plus jalouſe, à meſure qu'Acté devenoit plus puiſſante, cette Imperatrice ſe laiſſa aller à de ſi grands emportemens contre ſon fils, que Neron laſſé enfin de ſes importunes reprimandes, perdit le reſpect qu'il avoit pour elle; & afin de la rendre odieuſe au Peuple, (x) il feignit de vouloir quitter l'Empire, pour ſe retirer à Rhodes, où il ſeroit, diſoit-il, à l'abri de la cenſure & des crieries de ſa mere. Cette (y) diviſion entre Neron & Agrippine apprêta, plus d'une fois, à rire à tout Rome; car, dans leur feu & leurs emportemens, ils ſe diſoient ſouvent des véritez, dont le Public n'étoit pas long-tems à être inſtruit.

Neron fit cependant reflexion que beau-

(x) *Sueton. in Ner.* (y) *Tacit. Ann. Dio. lib. 61.*

ſes yeux ouverts ſur ſa con
fils, prit cette ruſe de Ner
un repentir de ſa faute, (
effet de ſon dégoût; & afi
rir entierement de ſa paſſion
elle n'oublia ni les careſſes l
dres, ni les complaiſances le
teuſes. Bien davantage. Ce
ſe, oubliant, dans cette oc
orgueil & ſa fierté ordina
premiere à blâmer ſa cond
elle condamna ſes emporte
faire voir à ſon fils, qu'el
de vivre deſormais avec lu
parfaite intelligence, elle
même de le ſervir dans ſe
dans ſes intrigues. Mais
qui ne ſe fioit pas trop à ſa
toûjours en garde contre ſe
meſſes, dans leſquelles il ne

dre. Cela réveilla leurs premie-
querelles, & leur meſintelligence
nt plus grande que jamais.

Agrippine fut la premiere à la faire
ter. Neron lui aïant un jour en-
é ce qu'il avoit trouvé de plus riche
de plus précieux entre tous les meu-
s du Palais, & les habits, les bijoux
les pierreries des Imperatrices préce-
tes, elle regarda cette libéralité,
me un préſent qui lui étoit inju-
ux, & répondit, avec un certain air
hauteur & de mépris, qu'elle ne ſe
oit pas de cela, que ſon fils ne lui
ſoit point un don en lui envoïant
s parures, (z) qu'il ne faiſoit, tout
plus, que lui rendre une partie de
qu'il avoit reçû d'elle, & qu'il par-
geoit avec elle, après qu'elle lui a-
t tout donné. Ces paroles furent
cueillies par des gens qui les rappor-
rent à Neron, & même d'une ma-
ere plus piquante qu'elle ne les avoit
tes. Neron s'en tint vivement offen-
; & pour s'en vanger, ſans pourtant
en prendre à ſa mere, il ôta à Pallas
Intendance des Finances.

La diſgrace de cet Affranchi, avec
quel Agrippine avoit les liaiſons les
lus intimes & les plus infames, pouſſa
bout la colere de cette Imperatrice.
Elle

z *Tacit. Ann.* 13.

Elle ne garda plus ni meſures ni ménagemens. Elle remplit Rome de ſes plaintes & de ſes emportemens. Elle les fit éclater juſques dans le Palais même, où elle alla menacer Neron de faire déclarer Empereur le Prince Britannicus; de le mener dans les Armées, pour montrer aux Legions le légitime ſucceſſeur de Claude; de découvrir à tout l'Empire les criminelles routes qu'on avoit tenuës, pour élever ſur le Trône un fils adoptif de ſon mari, au préjudice du véritable heritier, aſſurée, diſoit-elle, que les troupes écouteroient plûtôt la fille de Germanicus, que Burrhus, cet homme de néant, & Seneque, cette langue venale, cet infame banni, leſquels vouloient uſurper le Gouvernement. Après ces menaces, elle vômit contre ſon fils toutes les injures que ſa fureur lui dicta; elle ſe prit à invoquer le divin Claude, & les Manes de Silanus; & ſe laiſſant enfin aller entierement à ſa rage, elle porta ſes mains ſur ſon fils, & peu s'en fallut qu'elle ne le maltraitât.

Neron ne ſe trouva jamais dans ſi cruelles perplexitez. Il fut épouvanté par les menaces foudroïantes de ſa mere, qu'il connoiſſoit pour une femme capable de porter les choſes aux dernieres extremitez. Il fit attention tout ce qu'elle lui avoit dit de Bu

nicus, qui étoit déja d'un âge à pouvoir ſe rendre redoutable, & à connoître les droits qu'il avoit à l'Empire, qu'on lui avoit, pour ainſi dire, volé. Et en effet, ce jeune (*a*) Prince le donna aſſez à connoître, un jour qu'il ſe trouva dans une partie de divertiſſement, où on faiſoit un Roi, qui avoit droit de commander à tous ceux de la compagnie, ce qu'il trouvoit à propos; car Neron, que le ſort avoit fait Roi, lui aïant ordonné de chanter une chanſon, dans le deſſein de le tourner en ridicule; Britannicus, obéïſſant dans le moment, en chanta, fort à propos, une, dans laquelle il diſoit qu'on l'avoit, par trahiſon, fait tomber du Trône de ſon pere. Cette chanſon, qui ſembloit faite exprès, attendrît tous ceux de cette partie; & elle déconcerta ſi fort Neron, que ne doutant plus que Britannicus ne fût capable de faire les plus ſerieuſes reflexions, il ſe réſolut de ſe défaire de ce dangereux concurrent.

Un autre ſujet, auſſi foible qu'injuſte, avoit (*b*) rendu Neron ridiculement jaloux de Britannicus. C'eſt que ce jeune Prince chantoit fort bien; & Neron, qui vouloit paſſer pour le plus habile chanteur du monde, ne pouvoit ſouffrir que Britannicus eût la voix ſi belle;

a Tacit. Ann. 13. c. 15. b *Sueton. in Ner.*

belle : ainſi ce pauvre Prince lui étant devenu ſuſpect & odieux, il le fit empoiſonner.

On n'a jamais crû qu'Agrippine ait eu part à ce crime. L'étonnement dont elle fut frappée, & la crainte qui la ſaiſit lorſqu'elle vit Britannicus mourir ſubitement, l'ont toûjours juſtifiée : & certes, ſon appréhenſion n'étoit point ſans fondement. En perdant Britannicus, elle perdoit ſa derniere reſſource, le ſeul appui qui pouvoit ſoûtenir ſa puiſſance déja fort ébranlée, & l'unique abri qu'elle pouvoit trouver dans ſa diſgrace.

Deſtituée de ce ſecours, elle ſe prit à careſſer ſes amis, & à tenir, avec eux, des conſeils ſecrets. Elle fit mille avances d'honnêteté aux Capitaines, aux Centurions, & à tous ceux qui avoient quelque autorité, comme ſi elle avoit réſolu de ſe faire un parti, & de ſe rendre redoutable à Neron : mais ce Prince, qui ne gardoit preſque plus de ménagemens avec elle, & qui s'étoit affranchi des devoirs les plus légitimes, pénétra ſes deſſeins ; &, pour les rendre inutiles, il congédia les Gardes qu'elle avoit eu juſqu'alors, comme mere & comme femme d'Empereur ; il la fit loger dans la maiſon d'Antonie, où il ne la viſita que très-rarement, & toûjours bien accompagné ; & portant encore ſa

cruau-

cruauté plus loin, (c) il l'obligea à sortir de Rome, & lui donna, hors la Ville, quelque méchante maison, où il envoïoit même des gens qui l'insultoient brutalement, & qui lui disoient les injures les plus outrageuses.

Dès ce moment, la scene changea pour Agrippine: (d) toute sa grandeur s'évanouit, son crédit & son autorité la quitterent. Cette Idole, devant laquelle tout fléchissoit, ne reçût plus ni hommage, ni encens; il ne lui resta pas la moindre marque de sa Dignité, ni la plus petite ombre de cette puissance extraordinaire, qu'elle avoit exercée avec tant de fierté; & cette Imperatrice, à laquelle tout le monde s'empressoit de rendre les respects les plus flateurs, se trouva dans un abandonnement si grand, que de cette foule de Courtisans, qui, peu auparavant, alloient, pour ainsi dire, adorer sa fortune, (e) elle ne vit plus venir chez elle que quelques femmes, qui la visitoient, moins, peut-être, par amitié, & pour la consoler dans sa disgrace, que dans le dessein d'entendre ses plaintes, d'observer, avec malignité, jusqu'aux moindres de ses grimaces, & de tenir registre de ses paroles, pour ainsi parler, afin d'en faire ensuite le rapport à Neron. C'est ainsi que les hom-

c *Sueton. in Ner.* 34. d *Dio. lib.* 60. e *Tacit. ann.* 13.

hommes changent avec la fortune. Il n'eſt pas même ſans exemple de voir prendre parti contre nous, ceux qui nous avoient témoigné un plus grand attachement. Agrippine en fit une triſte expérience: car Silana, qui avoit été ſon amie particuliere, fut des premieres à la perſécuter, en la faiſant accuſer, par Paris, de vouloir envahir l'Empire. Il eſt vrai que Silana avoit des raiſons de ne point ménager Agrippine; mais elle ne fut pas heureuſe dans ſa vengeance.

Silana étoit une Dame d'une naiſſance illuſtre, d'une grande beauté, dans laquelle, néanmoins, on remarquoit beaucoup d'étude & d'affectation, & outre cela, elle étoit fort riche. Elle étoit liée avec Agrippine d'une amitié très-étroite, & Agrippine la cultivoit avec ſoin, parce que Silana, qui n'avoit point d'enfans, poſſédoit de grands biens, auxquels cette Princeſſe ne doutoit point qu'elle ne dût avoir bonne part. Ces vûës intéreſſées ſoûtenoient tous les témoignages d'amitié qu'elle donnoit à Silana, & il paroît bien qu'elle aimoit plus ſon bien que ſa perſonne; car Sextus Africanus Chevalier Romain, aïant réſolu d'épouſer cette Dame, Agrippine, qui voïoit ſes eſpérances confonduës, & ſon avidité fruſtrée par ce mariage, n'oublia rien pour

en

à détourner Africanus, tantôt en lui disant des rapports fort desavantageux de Silana ; & en lui jettant adroitement dans l'esprit des soupçons contre sa réputation ; tantôt en lui disant qu'il étoit ridicule, & comme monstrueux, qu'un jeune homme comme lui, songeât à épouser une femme qui avoit passé l'âge des plaisirs, & dont le front étoit déja ridé par les années. Enfin, elle fit tant, qu'elle fit perdre à Africanus les bons sentimens qu'il avoit pour Silana.

Celle-ci connut d'abord que ce changement étoit l'ouvrage d'Agrippine. Elle conçut contre cette Princesse un ressentiment si grand, qu'elle ne chercha plus qu'une occasion pour la faire éclater ; & croïant que la disgrace de l'Imperatrice lui en offroit une favorable, elle la saisit avec toute l'avidité d'une femme offensée, qui veut se venger. Pour conduire cette trame, avec moins de danger, elle fit agir deux de ses confidens, lesquels obligerent le Comedien Paris à se rendre dénonciateur contre Agrippine ; Paris joua fort bien le personnage qu'on lui fit faire, & qui étoit conforme à sa Profession. Il va trouver Neron, une nuit qu'il étoit en débauche, & s'étant presenté à lui avec une contenance triste,

ſouffrir de voir regner d
avoit pris des engageme
bellius Plautus, qu'elle
ver à l'Empire, afin d'e
même, le Gouvernement
de ce mariage. Que po
ſir cet ambitieux deſſein
jetté les yeux ſur Plaut
faire ſon époux, afin qu
de la naiſſance de ce R
étoit arriere-petit-fils d'A
attirât plus de Partiſans.

Cette nouvelle effraïa
ron, que, dans ce mo
il eut la penſée de faire
re, auſſi-bien que Plautu
rhus, dont les conſeils
jours fort étudiez, arrê
gue. Il repreſenta au P
n'y avoit pas de crimin

aucune foi, & qu'après tout, on ne pourroit que blâmer, dans le monde, une reſolution ſi violente, priſe dans les tenebres, & dans la licence d'une débauche. Il ajoûta, qu'il ne prétendoit point juſtifier Agrippine; mais qu'il vouloit ſi bien éclaircir l'accuſation qu'on avoit formé contre elle, que ſi cette Imperatrice ſe trouvoit coupable, il vouloit être lui-même ſon Juge & ſon executeur.

Neron ſe rendit aux raiſons de Burrhus, qu'il envoïa le lendemain vers ſa mere, accompagné de Seneque & de quelques Affranchis, pour être témoins de ce qu'elle alegueroit pour ſa défenſe (*f*). Burrhus interrogea l'Imperatrice ſur le crime dont elle étoit accuſée, & affecta un certain air menaçant, qui auroit allarmé toute autre qu'elle. Mais Agrippine n'oublia, dans cette occaſion, ni ſa fierté, ni ſon courage. Elle répondit à Burrhus, avec une eſpece de mépris dédaigneux: Qu'elle n'étoit point ſurpriſe que Silana, qui n'avoit jamais eu d'enfans, ignorât quelle eſt la tendreſſe des meres pour leur ſang; mais qu'elle vouloit bien qu'elle ſût qu'il n'étoit pas ſi facile à une mere de changer d'enfans, qu'à une Courtiſanne de changer de galands & d'adulteres;

(*f*) *Tacit. Ann. 13.*

teres; que ſes ennemis en faiſant p
roître pour ſes accuſateurs l'infame
timetus & le Comedien Paris, vo
loient apparemment jouer quelquepi
ce de Théatre; qu'une accuſation fo
mée par des gens de cette eſpece,
devoit être d'aucune autorité; qu'e
défioit ſes ennemis de produire un ſe
témoin digne de foi, qui pût la co
vaincre d'avoir ſollicité les Cohortes
la Ville, d'avoir tenté la fidelité d
Provinces, d'avoir pratiqué les Eſcl
ves & les Affranchis, pour les ſou
ver contre ſon fils. Elle fit voir e
ſuite, que ſes propres interêts ne s'a
cordoient point avec le deſſein qu'
lui imputoit, parce qu'elle diſoit, q
ſi Britannicus eût été Empereur, el
auroit pû ſe flatter de pouvoir viv
hors de danger; mais qu'elle ne po
voit pas ſe le promettre, ſi Plautus
quelque autre avoient la puiſſance ſo
veraine, parce qu'alors, elle ne ma
queroit point d'ennemis qui l'accul
roient de certains crimes, dont il n'
qu'un fils qui puiſſe accorder le pard
à une mere.

Tout le monde ſe ſentit attendri
entendant l'Imperatrice ſe juſtifier de
ſorte. On tâcha de calmer ſon eſp
émû, & elle demanda qu'on la fit pa
ler à ſon fils. Dès qu'elle parut deva
lui, elle n'allegua rien pour ſa juſtific

; affectant de ſe mettre au-deſſus
utes les noires calomnies dont on
it chargée ; elle ne dit pas, non
, un ſeul mot de tout ce qu'elle
t fait pour Neron, pour qu'il ne
t point qu'elle le lui reprochât ;
elle demanda, ſans biaiſer, à Ne-
, qu'il punît ſes accuſateurs de leur
ce, & demanda des récompenſes
r ceux qui avoient de l'attachement
r elle. Elle obtint l'un & l'autre.
ua fut bannie, Atimetus fut puni
ort, & l'Intendance des vivres, le
ivernement de l'Egypte, & d'autres
plois conſiderables, furent donnez à
créatures d'Agrippine. C'eſt ainſi
les tempêtes, que nôtre malice for-
pour les faire tomber ſur la tête
os ennemis, éclatent ſouvent ſur
ôtre.

grippine aïant fait ſervir au réta-
ement de ſon autorité, l'artifice que
nnemis avoient emploïé pour la
uire, elle n'oublia rien pour s'y
ſerver, & les loix de la pudeur ne
nettent pas de rapporter les moïens
lle prit pour y réüſſir. Comme el-
'oïoit ſon credit balancé par celui
Sabine Popée, dont Neron, dans
ems-là, commençoit d'être amou-
, elle oppoſa, aux charmes de cet-
ame, tout ce qu'elle avoit d'at-
s, parce qu'elle ſavoit que Neron

étoit

maginant que, par ces infam
elle effaceroit, dans le cœur
l'ébauche de ſa paſſion pour
Tantôt elle l'alloit trouver
toit en débauche, & dans la
vin, & ſe preſentoit à lui
tat le plus capable de ſollici
me; tantôt elle affectoit de
de de ſa beauté en ſa preſe
auſſi peu de retenuë, que
galand dont elle auroit été
Si elle alloit en litiere ave
(*b*) lui faiſoit les careſſes le
minelles, afin de le porter
ſes honteuſes, & l'on n'eût
vent, que de trop clairs tér
que ces feux inceſtueux d'
n'avoient trouvé que trop
dans Neron.

vit livrée aux plus cruelles tor-
s la jalousie. Popée, de son cô-
sta point dans l'inaction; mais
e adroitement de la situation fa-
où l'Empereur se trouvoit à
rd, elle (*i*) ne cessa jamais de
contre sa mere, en lui disant
lement, qu'elle ne pouvoit souf-
tre domination que la sienne;
re puissance, qui étoit superieu-
autorité, la choquoit, & qu'il
out craindre d'une ambition dé-
e, qui ne ménageroit rien pour
rer de tout ce qui oseroit en-
balance avec elle: & Neron,
disposé contre sa mere, ajoû-
à tout ce qu'on voulut lui fai-
re, resolut de faire mourir celle
avoit donné & la vie & l'Empi-
de se délivrer d'un objet qu'il
ardoit plus que comme l'enne-
laré de ses plaisirs, & le plus
obstacle à la felicité qu'il pou-
ouver.
avoit long-temps qu'il meditoit
re; il n'étoit plus en peine que
oigner de lui le soupçon; & c'est
sla, que, ne voulant pas em-
la violence, parce que cette voïe
fait trop d'éclat (*k*) il avoit tenu
ieurs fois d'empoisonner sa me-
re,

(*i*) *in Ner. Dio. lib.* 61. & Tacit. *Ann.* 14.

re, & ſur tout (*l*) dans un repas qu'Othon donna, de deſſein formé, à Neron & à l'Imperatrice, où la magnificence, la galanterie & la bonne chere regnerent; afin de lever, à Agrippine, tout ſujet de défiance, par ces fauſſes démonſtrations de conſideration & d'amitié: mais toutes ces tentatives furent toûjours ſans ſuccès, parce que l'Imperatrice, qui étoit ſans ceſſe en garde contre les embuches de ſon fils, étoit munie de contrepoiſons & de remedes qu'elle prenoit toutes les fois qu'elle croïoit avoir quelque choſe à craindre; ce qui fit reſoudre Neron à s'en défaire à quelque prix que ce fut.

L'on dit que Seneque (*m*) ne le détourna point de cet horrible deſſein; quoique cela ſoit difficile à croire. L'on aſſure même que ce Philoſophe voïant ſes leçons ſans fruit, & la malignité des inclinations de Neron plus forte que l'éducation, il le porta à conſommer le parricide dont ſon cœur étoit déja coupable, afin qu'un crime ſi execrable lui attirât la haine des Dieux & des hommes. Quoiqu'il en ſoit, Neron aïant fortifié ſon eſprit, contre tout ce qui pouvoit lui arriver, ne ſongea qu'aux moïens de faire mourir ſa mere (*n*). D'abord, il eut

l *Sueton. in Othon.* 3. m Xiphilin in Ner. n *Sueton. in Ner.* Tacit. *Ann.* 14. Dio. lib. 62.

ours à l'invention d'un plan-
it, avec tant d'artifice, que
il devoit tomber ſur elle, &
er; mais ce deſſein aïant été
ert, Anicet, ſon Affranchi,
oit été ſon Gouverneur dans
nfance, homme fecond en arti-
offrit au Prince de faire perir
atrice, ſans que perſonne pût
aiſonnablement ſoupçonné, de
rt. Il étoit alors Commandant
aleres qui étoient dans le Port
iſene. Il haïſſoit mortellement
oine, & en étoit mortellement
e Neron ne crut point pouvoir
r d'homme plus propre à ſes
s deſſeins, que cet infame Of-
qui étoit capable des plus noi-
hiſons. En effet, il ſe char-
faire faire une Galere, dont
t fondroit ſubitement de lui-
, dans le moment que le fond
iroit; de maniere qu'Agrippine
infailliblement ou écraſée, ou
, ſans qu'on pût attribuer ce
ur, qu'à un de ces accidens fu-
& imprévus, qui ſont aſſez or-
s ſur Mer, ce que l'Empereur
encore mieux croire, en fai-
l'abord dreſſer des Temples à la
oire de ſa mere, qui ſeroient
e autant de témoignages de ſa
ſſe, qui éloigneroient de lui juſ-
moindres ſoupçons. Ne-

Neron approuva l'expédient d'Anicet, & pour le mettre en œuvre, avec moins de danger, on reſolut que ce ſeroit dans la Campanie, où on devoit bien-tôt celebrer, à Bayes, la fête de Minerve. Cette réjouïſſance ſervit de pretexte, à Neron, pour quitter Rome, & il engagea ſa mere à être de la partie. Il s'étoit déja reconcilié avec elle, en faiſant ſemblant d'être fâché d'avoir manqué de complaiſance à ſon égard, en blâmant ſa conduite paſſée, & en lui proteſtant d'avoir pour elle, à l'avenir, tout le reſpect qu'il lui devoit; étant très-juſte, ajoûta-t-il, que les enfans ſupportent la mauvaiſe humeur de ceux de qui ils tiennent la vie. C'eſt ainſi que ce Prince dénaturé, ſous le voile ſpecieux de la tendreſſe filiale, couvroit la plus horrible perfidie dont un homme puiſſe être capable, perſuadé que ſa mere ſe laiſſeroit ſurprendre, d'autant plus facilement, à cette artificieuſe reconciliation, que les femmes ſont portées à croire aiſement ce qu'elles ſouhaitent avec ardeur.

La trahiſon ainſi concertée, & toutes les meſures priſes, Neron partit de Rome avec ſa mere, dans la Galere qu'Anicet avoit préparée, & qu'on avoit eu ſoin de parer fort magnifiquement. Ils arriverent à Antium, où l'Empereur laiſſa Agrippine, & d'où il pouſ-

ſa

jusqu'à Bayes. Après y avoir passé quelques jours, il écrivit à sa mere une Lettre pleine de témoignages de tendresse, & la prioit d'y venir passer la fête avec lui. Elle partit d'Antium, & aborda à Baules, Maison de plaisance, qui étoit entre Misene & Bayes sur le bord de la Mer. Neron s'y trouva pour la recevoir, la conduisit au Château, pour la faire reposer, & s'en retourna à Bayes.

Quelque précaution que l'on eut prise, pour tenir secrete cette entreprise, Agrippine en fut pourtant avertie; on lui donna avis de ce qui se tramoit contre elle, & elle ne sût qu'en croire. Dans cette incertitude, elle ne voulut pas reprendre la mer; mais elle se fit porter en chaise à Bayes. Elle y fut reçûë, par son fils, avec des demonstrations apparentes de la plus sincere & de la plus tendre affection, & toûjours traitée fort magnifiquement. L'Empereur même, pour lui lever toute sorte d'ombrage, lui fit confidence de quelques affaires serieuses; il lui accorda plusieurs graces, sans qu'elle les demandât; il lui donna tous les divertissemens qu'il pût imaginer, & la fit toûjours asseoir au-dessus de lui, déference qui plaisoit beaucoup à Agrippine.

Cette saillie d'humeur bienfaisante de Neron,

Neron, trompa l'Imperatrice. Elle prit, pour une veritable tendreſſe, ces dehors politiques d'amour & de reſpect, & en effet, jamais artifice ne fut conduit plus adroitement: car Agrippine voulant s'en retourner à Baules, Neron l'embraſſa avec tout ce qu'un fils peut témoigner d'amour à ſa mere, ſoit qu'il voulût cacher plus profondement ſa trahiſon, ou que la nature fit ſon dernier effort ſur le cœur de ce Prince barbare; il la conduiſit juſqu'à la Mer, & le Vaiſſeau ſur lequel elle étoit venuë, s'étant trouvé briſé, par un ordre ſecret de Neron, ce Prince la pria de prendre la Galere qu'Anicet avoit fait préparer, & lui donna cet Officier pour l'eſcorter, ou plûtôt, pour la perdre.

(o) La nuit étoit fort claire, & la Mer extremement calme, comme ſi le Ciel l'eut ainſi permis, afin que Neron ne pût point envelopper ſon crime des tenebres d'une nuit obſcure, ni attribuer, aux fureurs d'une Mer courroucée, le malheur de ſa mere. Agrippine n'avoit avec elle que Creperius Gallus, qui ſe tenoit debout près du gouvernail, & une Dame, appellée Aceronia Polla, qui étoit aſſiſe à ſes pieds, & qui la felicitoit de ſa reconciliation avec ſon fils, qui l'alloit remet-

o Tacit. Ann. 14.

mettre dans ſa premiere autorité. La Galere n'avoit que fort peu avancé, lorſqu'à quelque ſigne qu'Anicet donna, le plancher de la chambre où étoit l'Imperatrice, & qu'on avoit chargé de plomb, vint tout-à-coup à fondre. (p) Creperius en fut écraſé, & rendit l'ame dans le moment; mais l'endroit où étoit Agrippine tint encore quelque tems, parce que les cloiſons étoient trop fortes pour plier ſous le poids du plancher. Le trouble que cela cauſa, fut ſi grand, que les Matelots, qui étoient du complot, mortifiez de ce que les choſes ne réuſiſſoient pas tout-à-fait, ne ſavoient plus ce qu'ils faiſoient. Les reſſorts, qui devoient faire ouvrir le fond du Vaiſſeau, en même tems que le plancher tomba, manquerent auſſi, parce que les Matelots, qui ne ſavoient pas l'entrepriſe, empêchoient les autres; de maniere que pour faire périr le Vaiſſeau, on fut obligé de le renverſer, mais ce ne fut pas ſans beaucoup de peine, parce que, dans le tems que les Matelots qui étoient du ſecret, ou plûtôt de la trahiſon d'Anicet, faiſoient tous leurs efforts pour renverſer cette Galere, les autres Matelots faiſoient une manœuvre contraire, qui rendoit celle

(p) *Dio. lib. 62. Sueton. in Ner.*

rien, demanda du ſecour
en avoir promptement, el
toute ſa force, qu'on ſau
du Prince. Le nom dont
fut la cauſe de ſa mort.
me ce n'étoit qu'à la vie
qu'on en vouloit, on l
coups de perches & d'avi
qu'on crut aſſommer l'Im
celle-ci, au contraire, ſans
ferer un ſeul mot, lutta
les flots, qu'elle eut l'adre
ce de nager, juſqu'à ce q
couruë par des barques qu
rivage, & qui accourure
Elle ne reçût qu'un coup
paule. On la porta dans
qui étoit fort près du lie
Neron; & dès qu'elle fut

que, pour ne pas ſavoir qu'il étoit néceſſaire de faire ſemblant de n'y rien comprendre, & de ne marquer aucune défiance. Elle dépêcha ſon Affranchi Agerinus vers Neron, pour lui apprendre le danger qu'elle avoit couru, & dont elle s'étoit heureuſement tirée, & pour le prier de ne point ſe donner la peine de la venir voir, parce qu'elle n'avoit plus beſoin que de repos. Son avarice, toutesfois, ne la quittant point, lors même qu'elle voïoit qu'on en vouloit à ſa vie; elle fit chercher le teſtament d'Aceronie, & ſceller ſes effets, en quoi elle n'uſa d'aucune diſſimulation.

Neron, qui avoit attendu le dénouement de cette entrepriſe dans de cruelles inquiétudes, & des perplexitez continuelles, aïant appris que ſa mere s'étoit ſauvée, fut extrememement embarraſſé : car il n'avoit pas cru qu'elle dût ſortir d'un piege ſi bien tendu; & voïant bien, ſur ce qu'on lui en dît, qu'elle ne pouvoit point douter que cet accident ne fût arrivé par un artifice concerté, il s'imagina, d'abord, qu'elle alloit ſoulever contre lui le Senat, les Armées, le Peuple & même les Eſclaves. Dans ces tumultueuſes agitations, il manda Burrhus & Seneque pour leur dire ſon ſentiment, & ſavoir en même tems le leur.

que la Garde Prétorienne a
de reſpect & d'inclination pou
des Céſars, & qu'elle con
cherement la memoire de C
cus, qu'il ne falloit point
qu'elle voulut rien entrepren
tre aucun de cette Famille;
c'étoit à Anicet à achever c
voit commencé. Anicet ne
pas long-tems prier; il ſe ch
lontiers de cette belle comm
Neron, dans les emportem
joie qu'il eut d'avoir trouvé
me propre à ſes deſſeins, s'é
ce jour-là, Anicet lui donn
pire, & qu'il reconnoiſſoit
que de lui.

Là-deſſus, on vint dire à
qu'Agerinus étoit là de la
mere: on le fit entrer, & du

de peine à ſe perſuader qu'elle s'é-
tuée elle-même, de deſeſpoir d'a-
manqué ſon coup.

Dans le tems que tout cela ſe paſ-
à Bayes, le bruit du malheur ar-
à Agrippine, s'étant répandu dans
le voiſinage, comme d'un ac-
ent imprévû, dont on ne pouvoit
ſer que le hazard, (q) l'on vint,
toutes parts, ſur les bords de la
r, pour donner du ſecours à l'Im-
trice. Les uns ſe jettoient préci-
amment ſur les premieres barques
ils trouvoient; les autres entroient
s l'eau auſſi avant qu'ils pouvoient;
autres, enfin, tendoient leurs mains
le Ciel, & faiſoient retentir le ri-
ge de leurs cris, de leurs ſanglots,
de leurs vœux pour le ſalut d'A-
ppine. De tous côtez, l'on voïoit
ver des gens avec des flambeaux
des lanternes, qui demandoient de
nouvelles; & dès qu'on ſût qu'elle
oit heureuſement échappée du dan-
r, & qu'elle s'étoit retirée, tout le
onde courut la voir, pour ſe rejoüir
ec elle de ce que les Dieux l'avoient
uvée d'un accident ſi fâcheux & ſi
rprenant.

Agrippine, toutefois, ne laiſſoit pas
être dans de grandes inquietudes.
L'i-

q *Tacit. Ann. 14.*

ion heure fatale s'approcho
Anicet arriva, accompagn
dats; &, à la vûë de cett
tout le monde s'écarta. An
vironner la maiſon par ſes
près avoir enfoncé la porte
ſaiſi de tous les domeſtique
trouver, il pénétra juſqu'à
bre où Agrippine s'étoit re
chambre étoit fort peu éc
l'Imperatrice n'avoit avec el
de ſes femmes, laquelle,
le fracas que faiſoient les
prit la fuite, comme le reſt
meſtiques.

Anicet ſe montra le pre
compagné de deux Officiers

ſon lit, & un des Officiers qui étoient avec Anicet, & qui n'étoit pas moins brutal, lui (r) déchargea un grand coup de bâton ſur la tête. Un Centenier tira d'abord ſon épée pour la tuer; & alors Agrippine, préſentant ſon corps aux meurtriers, elle leur dit, que c'étoit ſon ventre qu'il faloit frapper, parce qu'il avoit porté Neron; & à l'inſtant, elle fut percée de pluſieurs coups.

La malice de Neron ne fut point encore conſommée; après avoir fait ôter la vie à ſa mere, il lui fit une inſulte, plus horrible encore que ſon parricide. Car, il y en a qui diſent, que dès qu'il fût qu'on l'avoit tuée, il eut l'abominable curioſité de voir ſon corps tout nud, le mania, en dit brutalement les perfections & les défauts; & regardant enſuite, d'un œil content & ſatisfait, ceux qui l'accompagnoient, il ſe prit à dire, en plaiſantant, qu'il n'auroit jamais crû avoir une mere ſi belle. Il y en a d'autres qui le nient; mais on n'a pas beaucoup de peine à croire cette brutalité de Neron, quand on lit (f) qu'il eut celle d'entretenir pendant long-tems une concubine, parce qu'elle reſſembloit à ſa mere.

Ce

r *Dio. Tacit. Sueton.* f *Xiphilin. in Ner.*

point, pourtant, le garentir
tice de Dieu, contre laque
peut point trouver d'abri. (
vré aux remords devorans d
ricide ; il en avoit éternell
mage devant les yeux ; on
crier que l'ombre d'Agrippi
ſuivoit par-tout ; (8) il lu
voir, à ſes côtez, des Furi
l'immoler aux Manes de ſa
ſe cachoit ; il cherchoit le
plus obſcurs & les plus ſom
peine y étoit-il, qu'il en v
tir : les endroits qui devoie
rer plus de ſecurité, jettan
eſprit, l'effroi, l'épouvante
poir, juſtes fruits de ſon cri

eu pluſieurs Auteurs orthodoxes qui ont
il Neron étoit l'Antechriſt. Il y en a d'au-
ont ſoutenu qu'il devoit reſſuſciter pour
homme du peché. D'autres enfin ont ef-
que Neron n'étoit pas mort, mais qu'il
toit de nouveau, à la fin du Monde, pour
re le Fils de Dieu.

OCTAVIE

Premiere femme de Neron.

IL ſemble que de Meſſaline & de Claude, il ne pouvoit naître rien de bon, & que l'on pouvoit, avec raiſon, augurer de leur mariage, ce que Domitius Ænobarbus avoit prédit du ſien avec Agrippine. (*a*) Claude étoit un Prince ſtupide & hebêté, & qui tenoit plus de l'animal que de l'homme, au ſentiment de Seneque. Meſſaline étoit une femme qui n'avoit ni honte ni pudeur, & qui faiſoit gloire du crime. Cependant, c'eſt d'eux que nâquit Octavie, Princeſſe que ſa ſageſſe & ſa vertu ont rendu auſſi recommandable que ſa naiſſance. Elle fut ſage, dans un tems fecond en crimes, & dans une Cour corrompuë, où le vice regnoit ſouverainement. Sa conduite fut toûjours des plus irréprochables, & les mauvais exemples de ſa mere n'eurent pour elle aucune contagion. Elle joignoit à une beauté, avec laquelle peu d'autres au-

(*a*) *Sued. in Claud.*

roient pû entrer en comparaiſon, cet noble ſimplicité, & cette aimable deur, qui en font le plus grand char e. Elle avoit une douceur, où il n'en oit rien d'affecté, un naturel docile bienfaiſant, une modeſtie digne d'ho orer un meilleur Regne. Jamais Prin eſſe ne mérita mieux qu'elle d'être eureuſe, & (*b*) jamais Princeſſe ne fut xercée par de plus grands malheurs. lle ne jouït d'aucun jour ſerain; ſa vie e fut qu'un fatal tiſſu de chagrins; lle fut remplie d'amertume & de triſ eſſe, & l'on peut dire qu'Octavie mou t ſans avoir goûté aucun plaiſir.

Elle étoit dans ſa tendre jeuneſſe, rſque l'Empereur ſon pere ſongea à i donner un époux. Parmi ce qu'il y voit de gens, à Rome, qui pouvoient ſpirer à cette haute fortune, L. Silanus faiſoit remarquer par la grandeur de naiſſance, & par ſon mérite. (*c*) Il oit arriere-petit-fils d'Auguſte; mais éclat de cette illuſtre origine brilloit oins en lui, que celui de ſes vertus. avoit des mœurs toutes pleines d'hon êteté, des inclinations portées au bien, air noble, l'eſprit auſſi bien fait que corps, l'ame grande; & dans toute ſa onduite, il n'y avoit rien à reprendre. 'Empereur avoit, d'ailleurs beaucoup de

b *Senec. in Octav.* c *Tacit. Ann.* 12. *c.* 3. *Idem Ann.* 13. *c.* 1.

de conſidération pour lui; ce fut auſſi dans cet illuſtre Romain, qu'il voulut ſe choiſir un gendre. Il lui fit donc fiancer Octavie; & pour le rendre plus digne de ſon alliance, (*d*) il lui accorda les marques d'honneur, qui n'étoient données qu'à ceux qui avoient triomphé, avec d'autres privileges, qui le rendirent très-conſidérable dans Rome, où l'on avoit beaucoup d'inclination, de reſpect & de déference pour ceux qui deſcendoient du ſang des Ceſars.

Ce mariage ſe ſeroit, ſans doute, accompli, ſi Meſſaline eût vécu plus longtems; mais ſes impudicitez & ſa cruauté aïant hâté ſa mort, Agrippine, femme fiere & ambitieuſe, aïant été ſubſtituée en ſa place, comme nous l'avons vû, elle fit prendre, à l'Empereur, des réſolutions plus conformes à ſes vûës. Cette Princeſſe, qui ne ſût jamais regler ſon ambition, n'épouſa Claude ſon oncle, que pour perdre la Famille de ce Prince, & faire enſuite tomber l'Empire dans la ſienne. C'étoit-là qu'aboutiſſoient tous ces grands projets qu'avoit formé ſa vanité. Elle voïoit que ſi Domitius, ſon fils, épouſoit la fille de l'Empereur, il s'approchoit fort près du Trône; pour faire ce mariage, il ne falloit que rompre celui qui étoit arrêté entre Silanus & Octavie: pour cela, il ne s'agiſſoit que de trouver

(*d*) *Sueton. in Claud.* 27.

dans

ua Silanus quelque crime, qui le ren-
ndigne de l'alliance de l'Empereur.
Vitellius, qui étoit Cenſeur, ſe char-
a de cette infame commiſſion. (e) Cet
digne Magiſtrat, adroit, autant par
que par nature, à gagner les bon-
graces des Grands, avoit un cœur
che, toûjours prêt à trahir ſon de-
ir, pour avancer ſa fortune. Il crût
'il ne pouvoit gagner la faveur d'A-
ippine, par un ſervice plus intereſ-
nt, qu'en perdant Silanus, que cette
rinceſſe n'aimoit pas. Pour y réuſſir,
ut recours à l'impoſture & au men-
nge. Il l'accuſa de crimes faux &
aginaires, parce qu'il ne pouvoit pas
i en imputer de véritables. D'abord,
fit ſemer, malicieuſement certains
uits qui faiſoient peu d'honneur au
ncé d'Octavie, & auxquels les Parti-
s d'Agrippine donnoient foi & cours;
i-même, comme Cenſeur, lui repro-
a d'avoir, pour Junie, ſa ſœur, une
ndreſſe indiſcrete: on donna des cou-
rs à cette noire calomnie; on s'ef-
rça de faire paſſer l'amitié que Sila-
s portoit à ſa ſœur, pour une incli-
ation qui alloit juſqu'au crime. Sur
tte accuſation ſans preuve, le Cen-
ur corrompu le déclara indigne de
s Emplois; & Silanus, qui exerçoit
a Charge de Préteur, avec beaucoup

(e) *Tacit. Ann.* 12. c. 4.

d'honneur, & au gré de tout le de, ſe trouva tiré de la Liſte des teurs, ſans ſavoir pour quelle r & fut condamné à renoncer à la ture.

Claude ſe laiſſa ſurprendre à artificieuſe accuſation, avec d' plus de facilité, qu'aimant beauc Princeſſe ſa fille, il ne voulut po donner un époux, qu'on diſoit ailleurs ſes affections; (*f*) il ron mariage qui avoit été arrêté entr nus & Octavie; & ce prétendu nel, voïant bien que ſes ennemi demeureroient pas là, & qu'Agri de laquelle il pénétroit les profonc ſeins, ne manqueroit pas de pe ter un homme qui faiſoit obſtacle vaſtes projets, ſoit de deſeſpoir qu'on l'y contraignît, s'ôta la vi gnalant, par ſa mort, le jour d riage de Claude avec ſa niéce A pine.

La rupture de ce mariage, l plus grand malheur qui pouvoit a à Octavie; car, à peine fut-elle gée de Silanus, qu'Agrippine ſong marier avec ſon fils Domitius. Pc qui étoit deſigné Conſul, gagné p promeſſes d'Agrippine, en porta l poſition à Claude. Ce Prince, qu

(*f*) *Tacit. Annal.* 12. *Senec. in Octav. & Claud.*

ſuffoit que ſelon les impreſſions qu'on lui donnoit, y prêta volontiers ſon conſentement. Domitius fiança Octavie, &, par-là, s'ouvrit un grand chemin pour parvenir à l'Empire. Cet ouvrage, au reſte, ne fut pas du ſeul Pollion; tous ceux qui avoient eu part à la mort de Meſſaline, favoriſerent l'avancement de Neron, de peur que Britannicus, s'il devenoit Empereur, ne ſe vangeât des outrages qu'ils avoient fait à ſa mere.

La facilité qu'Agrippine trouva à faire réüſſir ſes deſſeins, fut une amorce qui l'engagea à en entreprendre toûjours de nouveaux. Outre le pouvoir abſolu qu'elle avoit ſur l'eſprit du foible Claude, qu'elle tenoit comme en captivité, elle avoit encore le ſecours de tous les Affranchis qui gouvernoient ce ſtupide Empereur, lequel donnoit étourdiment dans tout ce qu'on vouloit de lui, & n'étoit pas capable de penetrer juſqu'où alloit l'ambition de ſon épouſe, comme il parut dans l'adoption qu'on lui fit faire de Domitius. Pallas, que l'Imperatrice avoit, depuis long-tems, attaché à ſes intérêts par des liens qu'avoit formé le crime, ſe chargea de la faire réüſſir, & il ni en coûta peu pour en venir à bout. Les neceſſitez de la Republique, la jeuneſſe de Britannicus, qui avoit beſoin

ſoin d'un ſoutien, la ſanté chancelante de l'Empereur, à qui il étoit important de donner un ſecours, pour le décharger d'une partie du poids fatiguant du Gouvernement, furent les raiſons qu'il fortifia par l'exemple d'Auguſte (*g*), qui adopta les enfans de ſa femme Livie; & par celui de Tibere, qui appella le fils de Germanicus, pour aider ſon fils à gouverner l'Empire. Elles parurent convainquantes à Claude. Il n'heſita pas, un moment, à faire une adoption qui lui ſembloit ſi neceſſaire; & Domitius paſſa, dans la Famille de Claude, ſous le nom de Neron, par une adoption qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans la Famille Patricienne des Claudes.

Cette adoption, qui égaloit Neron à Britannicus, fut autoriſée par le Senat, qui canoniſoit, pour ainſi dire, toutes les volontez d'Agrippine, par des Arrêts que la flatterie dictoit: mais il n'y eut perſonne, parmi les gens de bien, qui ne l'improuvât, & qui ne plaignît un pauvre Prince, qu'on abandonnoit lâchement, pour élever, ſur ſa ruine, la fortune d'un Etranger. Le Ciel, même, ſembla être irrité de cette injuſtice (*b*); il parut tout en feu le jour qu'elle fut faite, comme s'il eût voulu

g Tacit. Ann. 12. b Dio lib. 60. Xiphilin. in Ner-

lu dépeindre le caractere & le tempérament violent de Neron, & donner un triſte preſage du feu que ce Prince furieux devoit allumer un jour dans Rome.

Octavie prévît toutes les conſequences de cette injuſte adoption; & ce fut le ſujet des larmes qu'elle verſa ſur le ſort malheureux d'un frere qu'elle voïoit être l'objet des trahiſons d'une marâtre ambitieuſe, qui ne travailloit qu'à la deſtruction de la Maiſon Imperiale. C'étoit, en effet, l'unique vûë d'Agrippine; & ce fut pour venir à ſes fins, qu'elle ſe hâta de finir le mariage de ſon fils avec Octavie. Toutes choſes y furent bien-tôt diſpoſées; & afin que rien n'y portât obſtacle (*i*), l'on fit paſſer la Princeſſe dans une Famille étrangere, par une adoption ſimulée, pour qu'il ne parut pas qu'un frere épouſât ſa ſœur.

Ces nôces furent celebrées avec plus de précipitation que de pompe. Neron y porta un cœur plein de joie & de ſatisfaction: non qu'il aimât Octavie; mais parce que ce mariage lui fraïoit un chemin au Trône: & la fille de l'Empereur, qu'on immoloit à cette artificieuſe alliance, n'y fit paroître, au contraire, qu'une profonde triſteſſe. Agrippine vit alors ſes ſouhaits

(*i*) *Dio. lib. 61.*

haits heureuſement remplis, & s'imaginant avoir aſſez aſſuré l'Empire à ſon fils, elle ne ſongea, deſormais, qu'à frapper le grand coup qu'elle méditoit.

L'imprudence de Claude l'y détermina bien-tôt. Ce Prince, étant un jour à table, & dans la chaleur du vin, ce qui ne lui étoit pas extraordinaire, dit imprudemment, qu'il lui étoit fatal que tous ſes mariages fuſſent impudiques; mais que, tôt ou tard, il ſavoit ſe venger des affronts qu'on lui faiſoit. Il n'en fallut pas davantage, pour obliger Agrippine à prévenir ces prétenduës vengeances. Locuſta (1), (*k*) fameuſe dans l'art d'abreger les jours, fut d'abord emploïée; & peu de jours après, l'Empereur aïant mangé des champignons aprêtez par ſa femme, trouva la fin de ſa vie dans ce ragoût, qu'il aimoit. Ce Prince fut d'abord déifié; on lui accorda volontiers l'Apotheoſe, & Neron fut ſalué Empereur, au préjudice de Britannicus, qui étoit le ſeul heritier legitime.

Il eſt aiſé de comprendre quelle fut la douleur d'Octavie. Quelque jeune qu'elle

k *Tacit. Ann.* 12. *Sueton. in Claud. Dio. Eutrop.*

1 Locuſta étoit une fameuſe empoiſonneuſe, qui fit de grands maux dans Rome, pour leſquels elle avoit été miſe en priſon. Neron la

elle fut encore (*l*), elle ne laiſſa
de penetrer la cauſe & l'auteur d'u-
mort ſi funeſte. Mais l'art de diſſi-
ler eſt d'un grand ſecours & d'un
nd uſage dans les Cours des Grands.
avie ſe regardoit comme étrangere
s le Palais de ſon pere: inſtruite,
r tant de malheurs, à cacher ſes ſen-
mens, elle mit ſes chagrins ſous ſes
eds, elle comprit qu'il lui étoit im-
rtant d'ignorer & de feindre, & elle
t ſouvent occaſion d'exercer cette po-
tique. Comme Neron ne l'avoit é-
uſée que pour s'en ſervir, comme
un degré, pour monter ſur le Trô-
e, il ne marqua jamais aucune in-
nation pour elle; &, dès qu'il ſe
t maître, il porta ſes affections vers
s objets étrangers, au préjudice de
legitime épouſe: Princeſſe d'une
ſteté generalement reconnuë, &
une beauté d'autant plus aimable,
e rien d'étudié ne contribuoit à en
lever l'éclat.

Acté fut la premiere qui lui gagna
cœur (*m*). Il en devint éperduëment
moureux; & ſa paſſion ſembloit être
torisée par le ſilence de ſes Précep-
teurs,

l *Tacit. Ann.* 13. m *Sueton. in Ner. Tacit. Ann.*
3.

ppella des Gaules, afin de s'en ſervir pour em-
ſonner *le Prince Britannicus*. Galba la fit mou-

teurs, leſquels, par je ne ſai artificieuſe politique, ou par q che diſſimulation, qui n'eut qu neſtes conſequences, applau hontenſement aux débauches Prince, auquel ils croïoient qu voient permettre ces plaiſirs cri qu'ils traitoient d'amuſemens l'empêcher, diſoient-ils, de s'a ner à de plus grands deſordres, mettre, par ce moïen, en i pudeur des Dames Romaines. deſirs fougueux de ce lubrique reur, tenoient continuellemen larme. Mais leur veritable v de ſe ſervir de la faveur d'Acté me d'un contrepoids à l'auto grippine; perſuadez, qu'à me la puiſſance de cette Princeſ affoiblie, la leur ſeroit plus c ble, & plus reſpectée. Ainſi, ne trouvant perſonne qui s'o ſa paſſion, il s'y abandonna ſerve.

Parmi ſes amis, il s'en trou tant quelques-uns aſſez gens d pour être ſenſibles au tort & trage qu'il faiſoit à Octavie, prendre la liberté de le lui rep Mais ces remontrances furent & ne produiſirent aucun bon un Prince, qui n'étoit pas mê jours d'humeur à en écouter,

nt qu'à aigrir le mal qu'elle
guérir; car Neron, ne con-
ns d'autre maître que ſa paſ-
ondit, brutalement, à ſes a-
devinrent, pour lui, autant
rs fâcheux (*): Octavie doit
ter des ſimples ornemens d'u-
e. Il l'auroit, peut-être, dès
idée, ſi Burrhus, ſon Gou-
, voïant qu'il portoit les cho-
loin, ne lui eût dit, avec une
ez bruſque, & d'un ton fort
que s'il vouloit répudier Oc-
falloit lui rendre ſa dot; lui
tendre par là, que c'étoit d'el-
enoit l'Empire.
redit d'Acté n'avoit cauſé d'au-
eur à Octavie, que la perte du
Neron, cette Princeſſe n'en
mais été inquiéte; car elle ne
ment jalouſe de cette odieuſe
ence. Elle vit toûjours, avec
nce, les infidelitez de Neron,
ſenſible à des mépris, dont el-
oïoit ſuffiſamment vengée par
e s'attiroit cet indigne Empe-
ſe livrant honteuſement aux

ſon ambition. Pleine de ces
ces flatteuſes, elle mit en œu
ſes charmes, pour bien enga
ron, & elle trouva dans ce Pri
tes les diſpoſitions qu'elle pou
haiter pour y réüſſir: corrupti
prit & de cœur, averſion pour
penchant au vice, haine pour
tout, enfin, favoriſa cette coqu
ſes ambitieux deſſeins.

D'ailleurs Neron, plongé
plaiſirs les plus infames, n'ét
ronné que d'une jeuneſſe cor
& de ces Affranchis effemine
les ſentimens étoient auſſi ba
naiſſance, & qui ne lui inſpiro
la débauche & le libertinage.
& Seneque n'éclairoient ſes pa
loin, & negligerent même leu
quand ils virent leurs ſoins
cès, & leurs inſtructions impu
contre la dépravation du nat
leur Eleve, qui mépriſoit les
& les leçons qu'ils offroient à
duite. Au contraire (o), Oth
bauché fameux, que la reſſe
des mœurs avoit introduit dans
nes graces du Prince: Petrone,
dans l'art des plaiſirs, & délica
nateur de ceux de Neron:
vil Affranchi: Vatinius, qui
lutter contre la miſere dans la

o *Tacit. Sueton. Dio.*

ncordonier, où il avoit paſſé ſa
ſſe, avoit eu le ſecret de s'inſinuer
les bonnes graces de l'Empereur,
es plus infames moïens, & mal-
es déformitez de ſon corps tout
refait & tout défiguré: Tigellin,
le la baſſeſſe de ſa naiſſance, étoit
é au comble de la fortune, par
les degrez de l'iniquité: Anicet,
e Affranchi, qui fut, dans la ſuite,
iniſtre de ſon parricide: Pytago-
par lequel il ſe fit épouſer ſolem-
ment, pour donner à ſa monſtru-
lubricité, une nouvelle volupté,
s lui avoir fourni tous les plaiſirs
naires: (*p*) Sporus, qu'il eut la
d'épouſer comme une femme, a-
avoir eu celle de lui avoir voulu
changer de Sexe: Senecion: en-
Serenus, & tant d'autres infames
émens de l'Empire, qui n'étoient
nus que par la nouveauté de leur
ur, étoient les beaux modéles que
ron imitoit, & les dignes maîtres
t il ſuivoit les maximes & les exem-
; de ſorte que, quand il n'auroit
été méchant naturellement, il le
it devenu par contagion.

armi ces indignes Favoris, & ces
es adulateurs (*q*), Senecion fut ce-
qu'il choiſit pour le faire Confident
de

Sueton. in Ner. 28. q *Tacit. Ann.* 13.

qu'elle lavoit que Senecion
l'amour de ſon fils pour Ac
faveur de laquelle il ne po
frir de voir ſa puiſſance bi
Neron, qui n'avoit pas enco
lé tous les ſentimens d'hum
lant garder quelques meſur
pour un tems, Senecion, &
pour ſon intrigue, de Ser
feignit d'aimer Acté; & avc
quement, pour ſiens, les p
Neron lui faiſoit par ſon
Mais ces génantes précautic
rent pas long-tems du goût
ce, qui n'étoit pas aſſez pa
s'accommoder de toutes ce
tez, ni aſſez délicat pour aim
tere en amour. Il eſt d'aill
cile de contenir long-tems u
paſſion, ſans qu'elle ſe manif

ces de ſa mere, il reſolut d'épouſer Acté.

Deux grands obſtacles s'oppoſoient à ce mariage; il falloit chaſſer Octavie, & élever une Affranchie ſur le Trône de l'Empire. Le premier auroit été une injuſtice criante, & le ſecond une nouveauté monſtrueuſe. Chaſſer Octavie, c'étoit irriter le Senat, & faire ſoulever le Peuple, Partiſan zelé pour le ſang des Ceſars. Epouſer Acté, c'étoit mépriſer tous les Ordres de la Ville, & dégrader la Majeſté de l'Empire, en y élevant une Affranchie. Cependant, l'amour de Neron alloit triompher de toutes ces difficultez, malgré les remontrances de ſes Précepteurs, s'il n'avoit été retenu par la crainte qu'il eût que ce mariage n'alienât de lui les eſprits, & les tournât vers le Prince Britannicus, qui lui étoit déja aſſez redoutable. Ce fut le frein qui arrêta ſa paſſion, ſans quoi il paſſoit outre. Déja, il avoit forgé des raiſons pour répudier Octavie, & il ne ſe mettoit pas fort en peine de les faire trouver juſtes au Senat, depuis qu'il s'étoit rendu maître de l'eſprit des timides Juges qui le compoſoient, leſquels ſacrifiant leur devoir & leur honneur à leur fortune, approuvoient lâchement toutes les volontez, ou plûtôt tous les crimes de Neron, par leurs ſuffrages, afin de ſe procurer

pour cet effet (r), deux
Conſulaires, par une hon
cendance, avoient promis
Acté avoit des Rois pour
une Genealogie fabuleuſe
ler, aux plus qualifiées D
me, celle, dont le pere n'av
miſerable Eſclave. Nero
pour autoriſer cette préte
de ſa maîtreſſe, l'avoit ad
Famille d'Attale (2), de
tout ſe diſpoſoit pour ce ma
aïant fait les reflexions qu
dire, il s'imagina, qu'ava
ter une action qui pourr
approuvée de tout le mon
important de ſe défaire de
qui pouvoit faire un puiſſa
tre lui, d'autant mieux, c

qu'il avoit à l'Empire (*f*). Ce jeune Prince, qui alloit entrer dans la quinzième année de ſon âge, lui étoit formidable par ſon merite perſonnel, par le penchant qu'ont toûjours les Sujets pour leur Prince legitime, & par les menaces que lui faiſoit éternellement Agrippine, qui étoit très-mécontente de lui, de mener dans les Armées Britannicus, à qui l'Empire appartenoit; de découvrir, à toute la terre, tous les myſteres d'iniquité qui s'étoient paſſez, ſon mariage inceſtueux, la mort injuſte & violente de Silanus, l'empoiſonnement de Claude; & de faire voir, enfin, à tout le monde, que Neron ne gouvernoit l'Empire que par commiſſion, & qu'il étoit tems de le rendre au fils de Claude, qui en étoit l'unique & legitime heritier.

Neron fit attention, plus d'une fois, à ces terribles menaces; il s'en allarma, & regardant, dès lors, Britannicus comme l'ennemi qu'il avoit le plus à craindre, il reſolut de s'en défaire par la voïe du poiſon, n'oſant pas l'entreprendre par violence. Pollion, Tribun

(*f*) *Tacit. Ann.* 12.

, & il inſtitua le Peuple Romain ſon heri- On lui attribue l'invention des Tapiſſeries. Attale étoit le III. de ce nom. Il étoit ſurnommé, Philopator.

Locuſta, cette celebre er
ſe, qui, ſelon un Hiſtori
dant long-tems, un des
reſſorts du Gouvernemen
bord emploïée (*t*). Elle é
ſon, ſous la garde de Po
mille crimes, qui avoie
vie à beaucoup de perſon
lui promit la liberté, ſi
l'acheter par la mort du
ce. Cette condition fut
ceptée: Locuſta prepara u
ce furent les Précepteur
Britannicus, qui le don
pauvre Prince; mais il r
effet, ſoit qu'on le lui
trop lent, de peur qu'u

n & l'autre gardoit des ménagemens, ur ne pas s'expoſer, tandis que, par s ménagemens & ces précautions, l'expoſoient lui-même : mais ils lui mirent de donner à Britannicus un ſon ſi violent & ſi ſubtil, qu'il l'em-teroit dans un inſtant. On le pre-a dans la chambre de l'Empereur, en ſa preſence ; & pour lever au ne Prince tout ſujet de défiance, le lui donna à table, où on ne ſer-it rien dont on n'eût auparavant l'eſſai. On lui preſenta un breu-e preſque bouillant, & on en fit ai, parce qu'il n'y avoit pas de ſon. Le Prince le trouva trop ud, & auſſi-tôt on lui apporta de u froide pour temperer la chaleur de e boiſſon. C'étoit-là la trahiſon ; cette eau étoit empoiſonnée, & à ne Britannicus eût commencé à re, qu'il tomba roide mort, aïant, s un moment, perdu tous les prin-pes de la vie, avec la reſpiration.

Octavie qui étoit preſente à ce tra-que ſpectacle, & à qui Neron, pour oiler ſon crime, vouloit perſuader 'un tel accident étoit un accès du al caduc, auquel il diſoit que Britan-cus étoit ſujet, fut reduite à la cruelle ceſſité, & à la dure politique d'é-uffer ſa douleur, pour ne pas faire roître qu'elle ſoupçonnât Neron de

quelque trahiſon, & d'affect
ſage tranquile, dans le tems
cœur étoit penetré de la plus
te affliction. Et certes, elle
ſon de plaindre un frere, dan
voïoit éteindre la celebre Fa
Claudes, & qu'elle avoit toi
gardé comme la derniere reſſ
pouvoit un jour apporter quel
gement à ſes diſgraces. Ca
ces mauvais traitemens, qu
çoit contre elle, portaſſent to
de à la compaſſion; toutefoi
tiſans, la plûpart timides, o
torité, ne lui donnoient que
inutiles & des deſirs impuiſſa
ſe mettoient en peine de fair
ſa mauvaiſe fortune.

Cet empoiſonnement fut
coup mortel pour Agrippine
elle n'y avoit aucune part,
frappée d'étonnement, quan
Britannicus perir par une ſi hc
fidie. Elle regarda ce crime
comme un commencement c
de; elle mêla ſes larmes a
d'Octavie, lorſqu'elles eurer
té d'en repandre ſans témoi
l'embraſſa avec mille déme
de tendreſſe, & lui donna le
les plus ſenſibles d'un amou
la conformité de leur deſtiné
naître, dans ſon cœur, ces

mains, dont il n'étoit, autrement, ...res ſuſceptible. Mais ce ne fut pas ſeul chagrin qu'elle eût à eſſuïer, faveur de Popée lui en prépara de ...s cuiſans ; car Neron s'étant un ...u dégoûté d'Acté, & s'étant dé...ré de l'eſclavage où l'avoit tenu cet... Affranchie, n'eût pas le tems de ſen... ſa liberté ; il tomba dans une nou...elle captivité, encore plus dure que ...a premiere, en devenant ſi fort amou...ux de Sabine Popée, qu'il ſe mit en ...te de l'épouſer. Et parce que l'auto...té de ſa mere étoit un obſtacle inſur...montable à l'accompliſſement de ſes deſſeins, il reſolut de ſecouër ce joug, qui peſoit fort à ſa liberté, en faiſant mourir celle, qui l'avoit mis au monde. Popée travailloit depuis long-tems à l'y reſoudre, & Neron, n'étant plus en état de lui rien refuſer, après s'être fortifié contre tous les remords qui pouvoient naître de ſon crime, qui étoit le comble d'une ingratitude horrible & d'une fureur barbare, ſe ſouilla d'un execrable parricide, en faiſant mourir celle qui lui avoit donné la vie & l'Empire ; & ce fut la juſte récompenſe que Dieu permit que ce Prince déteſtable donnât aux deſirs trop ambitieux de cette Imperatrice, qui avoit commis tant de crimes pour l'élevation de ce fils dénaturé : pour

nous apprendre que les peres doivent être moderez dans les deſirs qu'ils forment pour l'agrandiſſement de leurs enfans, & qu'ils doivent eſperer de plus doux fruits de la bonne éducation, & des bons exemples de vertu qu'ils leur donnent, que de la plus grande fortune qu'ils peuvent leur procurer.

Octavie étoit la ſeule victime qui reſtoit à être ſacrifiée à la brutale cruauté de Neron, & à l'inquiete jalouſie de Popée. Comme il étoit dangereux d'attenter, par la voie de la violence, à la vie d'une Princeſſe que tout le monde aimoit, & dont la conduite étoit hors d'atteinte; & que d'ailleurs il étoit difficile d'y emploïer le poiſon, ſans qu'on s'en apperçut, l'Empereur reſolut d'être lui-même le bourreau de ſon épouſe, & forma le deſſein de l'étrangler en ſecret; mais aïant trouvé, par tout, quelque difficulté, il changea de reſolution, & ſe détermina à la répudier. Ce fut l'expedient que lui inſpirerent ces infames flateurs, qui, plus jaloux de leur interêt, que de l'honneur de leur maître, ne cherchoient qu'à flatter ſes paſſions, pour perpetuer leur faveur auprès de lui. Tigellin fut le principal auteur de ce deſordre. Cet inſolent Favori s'étoit ſi bien inſinué dans les bonnes graces de Neron, qu'il

étoit

compagnon de toutes ſes dé-
, dont il n'étoit que trop ſou-
rtiſan & le miniſtre. Revêtu de
ance de l'Empereur, dans l'ami-
uel il eût le ſecret de ſe main-
par les plus infames complaiſan-
choquoit effrontément les plus
s de Rome, qui craignoient ſon
& ſa malice. Dans toute ſa per-
on remarquoit un certain air de
rutale, qui le rendoit redouta-
eux-là même, deſquels, peu au-
nt, il n'étoit connu que par la
; & (*u*) joignant l'inſolence, qui
pagne pour l'ordinaire la bon-
une, à la ferocité & à la rudeſſe,
t toûjours la mauvaiſe éducation,
ongeoit, dans l'enivrement de ſa
ce, de ſa faveur & de ſes richeſ-
u'à ſe conſerver, par les voïes
s honteuſes, dans ce haut rang
oient élevé l'artifice & l'iniquité.
e il avoit une ame de bouë,
aire, corrompuë par les plus in-
débordemens, capable de toute
e crimes, qu'une longue habitude
oit rendu familiers & comme na-
, il n'eût pas peine à ſe ſoûtenir
on credit par toutes ces lâches &
elles ſoupleſſes, dont eſt capable
mme qui n'a point d'honneur.

(3) Auſſi

t. Ann. 14.

(3) Auſſi ne faut-il pas s'étonner, ſi étant tel que je le dépeins ſur des originaux fort fideles, il inſpira à Neron le deſſein de répudier la vertueuſe Octavie, & d'épouſer l'impudique Popée. On chercha des raiſons pour autoriſer cette répudiation; & parce que la vertu de la Princeſſe n'avoit jamais été ſujette au moindre ſoupçon; on ſe ſervit du prétexte de ſa ſterilité, pour demander que Neron fit divorce avec elle, parce qu'elle ne pouvoit point lui donner de Succeſſeur de ſon ſang; & ſur ce fondement, la ſage Imperatrice fut ſeparée du Prince, ſous couleur d'une répudiation legitime. Pour l'Empire, qui étoit ſa dot, on lui donna les heritages de Plautus, & on lui accorda pour demeure la maiſon de Burrhus: ce qu'on regarda comme un funeſte preſage pour elle.

Popée ne fut pas pour cela pleinement ſatisfaite. La preſence d'Octavie allarmoit ſon ambition; c'étoit un objet fâcheux, qu'elle croioit lui être important d'éloigner: mais il falloit, dans l'innocente Princeſſe, un crime qui meri-

3 Sophonius Tigellinus, que ſes vices & ſes mechancetez avoient rendu extrêmement odieux, ſe maintint durant le regne de Galba, contre les cris du Peuple, qui demandoit hautement ſa mort. Othon, pour s'attirer l'amitie des Romains, la leur accorda. Tigellin étoit pour lors à

méritât le banniſſement, & il étoit impoſſible de lui en reprocher de veritable. Tigellin, qui avoit un eſprit fecond en criminels artifices, & de grandes ouvertures pour la calomnie, trouva cette difficulté fort petite, & ſe chargea de faire paroître Octavie coupable. Un domeſtique d'Octavie, corrompu par cet infame Courtiſan, ſe rendit dénonciateur contre ſa maîtreſſe. Il l'accuſa d'aimer un Eſclave, nommé Eucer, natif d'Alexandrie, joüeur de flute de ſon métier; & ſur cette outrageuſe accuſation, que toutes les circonſtances rendoient évidemment ſuſpecte, on ſe mit en devoir de prouver la proſtitution de la vertueuſe Octavie. La queſtion fut donnée à ſes femmes & à ſes ſervantes; & pour arracher de leur bouche un faux témoignage, on étala à leurs yeux les inſtrumens des ſupplices les plus affreux & les plus capables d'intimider. On crut avoir réüſſi, lorſqu'on vit la vérité trahie par quelques-unes, qui mollirent à la vûë du tourment: mais ſi la force & la violence du ſupplice, les menaces de Ti-

à Sinueſſe; & lorſqu'on lui annonça cette fâcheuſe nouvelle, il commettoit un crime qui le rendoit aſſez digne de la punition qu'on avoit ordonné contre lui. Cet homme infame & corrompu eût aſſez de courage pour la prevenir, en ſe coupant lui-même la gorge avec un raſoir.

Tigellin, la foibleſſe de leur ſexe & la priſonniere de tous les Miniſtres de la rage de Neron, & de la jalouſie de l'Empereur, trouvent moyen de les ſéparer dans leurs devoirs, & leur font faire une fauſſe confeſſion, qui étoit le ſeul expedient qui pouvoit mettre fin à leurs peines, en chargeant leur innocente Maîtreſſe, d'un crime, dont perſonne ne la croioit capable. Ces foibles armes remporterent un triomphe funeſte à la vérité, en punissant, au lieu des tourmens, l'innocence de l'accuſation, & en donnant aux juges à la légere, leur fidelité ayant été plus forte que la douleur qu'on leur a fait ſouffrir pour la corrompre. Auſſi, le merite fut démaſqué à la honte des ennemis d'Octavie; la vérité triompha, avec éclat, de l'artifice, & cette noire accuſation ne fit que donner un nouveau luſtre à la vertu qu'elle vouloit flétrir. Tigellin, qui étoit l'ennemi le plus brutalement paſſionné contre Octavie, fut lui-même honteuſement confondu par une de ces ſervantes, qui eut la force de choquer de front l'impudente hardieſſe de cet infame calomniateur, lequel lui aiant voulu demander, avec ſon air brutal, s'il n'étoit pas vrai que la Maîtreſſe s'étoit proſtituée au joueur de Flute Eucer, (x) elle lui répondit, avec une certaine ge-

(x) *Tacit. Ann.* 14.

generosité mépriſante, que (4) ce que le corps d'Octavie avoit de moins net, étoit mille fois, plus pur & plus chaſte que ſon infame bouche. Réponſe mortifiante, qui auroit dû couvrir de confuſion le lâche Tigellin, ſi une ame ſi mal faite eût été capable d'en ſentir.

Cependant, par une injuſtice monſtrueuſe, l'innocence averée & reconnuë, ſuccomba ſous les efforts de la calomnie confonduë. Octavie fut exilée dans la Campanie, où on lui donna des gardes pour l'obſerver, comme ſi elle eût été une criminelle d'Etat, dont on eut à craindre les dangereuſes pratiques. Le Peuple ne fut pas long-tems ſans marquer ſon inclination pour l'Imperatrice, qu'on traitoit ſi indignement : ſon affection même ne fut ni timide, ni muette ; car il ſe recria hautement ſur cet injuſte banniſſement. De tous côtez, il s'éleva un murmure general, mêlé de plaintes contre Neron, & d'indignation contre Popée, qui étoit la cauſe de l'exil d'Octavie. Ces plaintes furent portées juſqu'aux oreilles de l'Empereur ; & celui-ci, qui appréhenda la fureur du Peuple, laquelle, dans

4 *Ex quibus una, inſtanti Tigellino, caſtiora eſſe muliebria Octaviæ, quam os ejus reſpondit.*

dans l'impétuoſité des premiers feux, eſt d'autant plus à craindre, qu'il n'y a point de digue qui puiſſe arrêter ce torrent: Neron, dis-je, feignant d'être fâché du banniſſement de ſon épouſe, la rappella ſur le champ.

Octavie parut, & le retour de cette illuſtre & innocente bannie, remplit Rome d'allegreſſe & de joie. On la témoigna avec des empreſſemens ſi peu reſpectueux pour la Maîtreſſe de l'Empereur, qu'on abbatit les Statuës qui avoient été érigées à ſon honneur, on releva celles de l'Imperatrice, on les couronna de fleurs, on les porta par toutes les ruës & dans les Temples, comme en Triomphe, & avec autant de veneration, que celles des Dieux. On donna à Neron de magnifiques louanges, de ce qu'il avoit repris ſon épouſe légitime. On vit renaître, ſur le viſage de tout le monde, la ſerenité que l'exil d'Octavie en avoit banni; on ne parla que de plaiſirs & de divertiſſemens: enfin, dans cette réjouïſſance tumultueuſe, on laiſſa voir de ſi ſinceres démonſtrations de joie, qu'on avoit de revoir Octavie, qu'il ſembloit que chaque particulier eut trouvé ſa fortune dans le retour de cette Princeſſe.

Cette boutade du Peuple n'eut que des ſuites fâcheuſes pour Octavie. L'orgueil-

veilleuſe Popée, plus animée que jamais, par l'inſulte qu'on lui avoit fait, par le mépris injurieux qu'on avoit marqué pour elle, en renverſant ſes ſtatuës, aïant reflêchi que cet emportement du Peuple avoit intimidé Neron, & l'avoit obligé à rappeler Octavie, ne douta point que cet Empereur, qui redoutoit le caprice de la populace, ne changeât enfin ſon affection pour la donner à ſon épouſe, & ne la ſacrifiât, tôt ou tard, elle-même au repos de l'Etat, & à ſa ſûreté, qu'elle appréhendoit extremement; elle appella à ſon ſecours tout ce qu'elle avoit de charmes & d'adreſſe, pour porter Neron à renvoïer Octavie en exil. Elle alla ſe jetter à ſes pieds; là, les larmes aux yeux, elle lui dit, avec un certain air touchant, qu'il étoit étonnant qu'il permît qu'on violât ſon autorité par cette lâche condeſcendance aux brutales fureurs du Peuple, qui étoient comme autant de Triomphes qu'il remportoit ſur la puiſſance ſouveraine du Prince; que jamais on n'avoit vû qu'un Empereur cedât aux fougues d'une multitude inſolente, aux caprices de laquelle, il proſtituoit ſa Dignité, en ſouffrant les outrages qu'on faiſoit à une perſonne qu'il honoroit de ſa tendreſſe, & de ſa protection; que ce ſoulevement étoit

ſolemnellement la Loi, en le rappeller une perſonne qu'il nie. Enfin, elle ſût ſi bien loir ſes raiſons, que Neron nant que ſa gloire & ſa ſûr intereſſées à faire mourir O plûtôt, n'étant pas en état cette victime à la jalouſie d de laquelle il étoit enſorcelé vit à l'Arrêt de ſa mort, par la cruelle Sabine. Or que l'exécution ne s'en feroi Rome, de peur qu'elle ne ca que ſédition ; mais qu'on re Octavie en exil, où il ſero facile de la faire mourir ſa danger.

Toute la difficulté conſiſt ver quelque crime qu'on pû puter avec quelque couleur

n'auroit pas eu ces témoignages éclatans, la haute eſtime où elle étoit, & ſa conduite irréprochable, dépoſoient pour elle d'une maniere encore plus glorieuſe. On trouva donc à propos, d'ajoûter au crime d'adultere, celui d'avoir voulu troubler l'Etat, & de la faire accuſer par quelqu'un, qui la chargeât par ſa propre confeſſion, & qui dans un Emploi à pouvoir faire croire qu'elle avoit voulu ſe ſervir de lui pour cabaler, & pour faire un parti, en le mettant dans ſes intérêts aux dépens de ſon honneur. Pour avancer une ſi horrible calomnie, & la ſoûtenir avec impudence contre une Princeſſe, dont l'innocence & la ſageſſe étoient connuës & reſpectées de tout le monde, il falloit, ſans doute, un homme bien perdu d'honneur, & une ame bien lâche; & on crut l'avoir trouvé dans Anicet Commandant des Galeres, qui étoient au Port de Miſſene, de qui l'on s'étoit déja ſervi pour faire mourir Agrippine.

On ne ſe trompa point dans le choix qu'on fit de cet indigne Officier, qui n'étoit plus en état de refuſer de commettre aucun crime, après s'être ſouillé d'un parricide épouvantable, en tuant l'Imperatrice Agrippine. Neron, l'aïant fait venir, lui dit, qu'il ne

ne ſuffiſoit pas qu'il l'eût garanti des trahiſons de ſa mere, mais qu'il falloit encore qu'il le délivrât des mauvais deſſeins & de la haine de ſon épouſe; que pour cela, il ne falloit ni verſer ſon ſang, ni en venir à quelque autre violence; mais qu'il ſuffiſoit qu'il s'avouât l'adultere d'Octavie. Il lui promit de magnifiques récompenſes de ce ſervice, qu'il lui proteſta être le plus grand qu'il pouvoit lui rendre; & pour le mettre hors d'état de le lui refuſer, il lui fit entendre qu'après lui avoir fait confidence d'un ſecret de le faire mourir, au cas qu'il ne voulût pas faire ce qu'on exigeoit de lui, afin de le mettre dans l'impoſſibilité de le reveler jamais.

Anicet, qui n'avoit pas à menager un honneur qu'il avoit perdu par tant de crimes, ſe laiſſa facilement engager dans celui-ci. Il ne balança pas un ſeul moment ſur ce qu'on demandoit de lui; &, ſoit qu'il fût ſollicité par l'eſpérance des récompenſes, ou par la crainte des menaces de Néron, il s'avoua l'adultere d'Octavie, en préſence des amis de l'Empereur, ou pour mieux dire, en préſence des Partiſans de ſes crimes, tous gens dévouez à l'iniquité, qu'on avoit fait aſſembler exprès. Cette impoſture mit le comble aux crimes d'Anicet, &

aux

aux malheurs d'Octavie. Cette Princeſſe fut, dans un même tems, accuſée, jugée & condamnée; jamais cauſe ne ſouffrit moins de diſcuſſion. Tous les Juges furent du même avis; la confeſſion d'Anicet fut une preuve qui entraîna la condamnation de l'Impératrice; &, ſur cette déclaration, Octavie fut jugée comme adultere, & condamnée à l'exil, avec la même ſecurité, que ſi ce Jugement eût été fondé ſur les témoignages ſolides & éclatans de la verité. On peſa le crime d'Anicet, & on le relegua en Sardaigne, où on eut ſoin d'adoucir les rigueurs de ce feint banniſſement, en ne le laiſſant manquer de rien juſqu'à ſa mort.

Après l'Arrêt de cette belle Aſſemblée, qui étoit ouvertement ſuſpecte, puiſqu'elle n'étoit compoſée que de gens ſans foi & ſans honneur, & entierement attachez aux volontez de Popée, & vendus aux paſſions de Neron; celui-ci publia les traîtres deſſeins qu'avoit formé contre l'Empereur & contre l'Empire, ſon épouſe Octavie, laquelle n'avoit pas eu honte, diſoit-il, de corrompre le Capitaine des Galeres Anicet, & de l'avoir aſſocié à ſa conſpiration aux dépens de ſon honneur, & en ſe proſtituant miſérablement à lui, afin d'avoir à ſa dévotion l'armée de Mer. Mais nous avons beau maſquer le menſonge,

ſonge, nos déguiſemens même ne ſervent ordinairement qu'à le découvrir; les précautions qu'on prend pour cacher une impoſture, portent ſouvent la lumiere dans les tenebres, dont on avoit voulu l'envelopper. Car Neron, pour mieux faire croire le prétendu adultere d'Octavie, oſa avancer qu'elle s'étoit fait avorter, afin de dérober la connoiſſance de ſon crime à ſon époux & au Public; ſans faire reflexion que la premiere fois qu'il voulut la répudier, la plus ingenieuſe malice n'aïant pû trouver, dans cette ſage Princeſſe, un juſte ſujet de divorce & de répudiation, il avoit été obligé d'avoir recours au prétexte de la ſtérilité de ſon épouſe, qu'il diſoit être hors d'état de pouvoir lui donner d'heritier: prétexte qui détruiſoit, à ſa honte, le reproche de cet avortement.

Pour ce qui eſt de l'aveu que faiſoit Anicet de ſon crime, & qu'on alleguoit comme une preuve qui ne laiſſoit plus aucun doute qu'Octavie ne fût coupable, il étoit évident qu'on n'y devoit avoir aucun égard, & que la confeſſion de cet infame Officier ne méritoit aucune foi. Le témoignage d'un homme noirci de tant de crimes étoit ſuſpect, & on ne devoit pas recevoir, pour accuſateur contre Octavie, le bourreau de l'Imperatrice Agrippine. Mais la

juſ-

pouvoit-elle être écoutée dans Assemblée si irréguliere & si passée, composée d'infames Courtisans, des suffrages desquels Neron étoit assuré.

Cependant, la vertu malheureuse fut immolé, sans pitié, à la jalousie triomphante, & les crimes faux & imaginaires d'Octavie furent expiez par une très-réelle punition. Cette infortunée Imperatrice fut reléguée dans l'Isle de Sardaterie, & jamais bannie n'excita une plus grande ni plus juste compassion dans le cœur des Romains. On parla de l'exil d'Agrippine, & de ses sœurs; on rappella le banniſſement de Julie fille d'Auguſte; mais on tomboit d'accord que les premieres avoient trouvé des adouciſſemens dans le lieu de leur relegation; que toutes avoient été bannies pour des raiſons qui ne méritoient que trop cette peine.

Qu'après tout, le tems de leur exil avoit été précedé par beaucoup de beaux jours, qu'elles avoient paſſé à la Cour, & que les plaiſirs précedens pouvoient contrebalancer leur malheur. Mais on ne trouvoit rien qui pût conſoler Octavie, ni le regret qu'on avoit de ſon injuſte banniſſement, puiſque, ſans avoir donné de ſa vie le moindre ſujet de plainte, elle étoit cruellement punie pour un crime imaginaire, dont l'outrageuſe

geuſe accuſation lui étoit mille fois plus ſenſible que la mort même.

On la conduiſit au lieu de ſon exil, exerçant contre elle des inhumanitez qu'on auroit honte de commettre contre une criminelle de la lie du Peuple. Elle étoit toûjours entourée de Centeniers & de Soldats, qui, joignans à leur inſolence, l'autorité du Prince, la traitoient avec une dureté qui fut toûjours impénétrable à la pitié, & qui étoit une marque aſſez claire de l'ordre qu'ils avoient de ne la pas menager.

Cependant, quoique tous ces traitemens, également cruels & injurieux, fuſſent pour elle autant de triſtes preſages de ſon dernier malheur, & qu'elle pût lire l'Arrêt de ſa mort dans la conduite que ſes perſécuteurs gardoient à ſon égard, Octavie n'eut jamais la force de s'y reſoudre, & de renoncer à une vie que l'on abreuvoit de tant d'amertume. Elle n'étoit âgée que de vingt ans, elle pouvoit ſe promettre des jours ſerains, ſi elle ſurvivoit à Neron qui cauſoit tous ces orages dont elle étoit battuë; &, ſelon toutes les apparences, le Regne de ce Prince devoit être court, comme l'eſt ordinairement celui des Tyrans; cet indigne Empereur travaillant lui-même à ſa propre ruine, en menant une vie également infame par ſes voluptez monſtrueuſes, & par ſes violences épouvantables. Mais

Mais Octavie n'eut pas le plaiſir de voir cet heureux changement dans ſa fortune; à peine fut-elle arrivée dans le lieu de ſon exil, qu'on lui annonça qu'il falloit renoncer à la vie. La vertueuſe Princeſſe ne pût entendre cet ordre ſans fremir. Elle proteſta qu'aïant été répudiée par Neron, elle ne devoit plus être regardée comme ſon épouſe, & que renonçant à cette qualité, pour la ceder à Popée, on devoit la laiſſer vivre, puiſqu'elle ne prétendoit nullement troubler le bonheur de ſa Rivale. Elle dit qu'elle ſe regardoit comme ſœur du Prince, &, qu'en cette qualité, elle ne pouvoit plus faire obſtacle aux vûës de Sabine. Elle invoqua Germanicus, de qui elle étoit deſcenduë, auſſi bien que l'Empereur; elle appella à ſon ſecours Agrippine, laquelle, quoiqu'elle l'eut perſécutée, & qu'elle fut la cauſe de ſes malheurs, l'avoit toutefois traitée moins cruellement: mais tous ſes regrets, ſes larmes, ſes ſoupirs, ne purent attendrir le cœur impitoïable de ceux qui s'étoient chargez de la faire mourir. Ils la lierent, lui ouvrirent les veines; &, parce que le ſang ne couloit que lentement & avec peine, à cauſe qu'il étoit arrêté par la crainte de la mort, qui avoit ſaiſi cette pauvre Princeſſe, ils l'étouferent dans un bain, & avec elle la beauté, les vertus & les gra-

graces de la plus ſage Impératr
fût ſortie du ſang des Céſars (

La mort d'Octavie mit fin à
louſie de Popée, mais non p
cruauté. Non contente de s'é
molée cette illuſtre victime, el
lut qu'on lui en apportât la tête
objet ſi digne de compaſſion, fi
elle un doux ſpectacle : elle e
ſes yeux ſanguinaires ; & Ron
entre les mains d'une infame pro
la tête de la plus ſage Princeſ
eut honoré le Trône de l'Empi
Peuple fut ſenſiblement touché
fin funeſte de cette infortunée I
trice. On honora ſa mort de l
qui n'avoient jamais été ſi ſince
les devoit, ſans doute, au mérite
tavie, qui étoit digne d'une plu
reuſe deſtinée.

5 Ce fut le 11. de Juin qu'on tua Oc
ſix ans après, à pareil jour, Neron ſe
même.

SABINE POPE'E

Deuxiéme femme de Neron.

IL n'eſt point d'excès dont l'eſprit de domination ne ſoit capable. Il viole les Loix les plus ſacrées ; il rompt les liens les plus étroits; il inſpire les crimes les plus énormes pour venir à ſes fins. L'Hiſtoire de Sabine Popée nous fournit un exemple de tous ces affreux deſordres; car ſi elle n'avoit pas été ambitieuſe, elle ne ſe ſeroit pas ſouillée de tant de proſtitutions, elle n'auroit pas fait un jeu de ſes mariages, elle n'auroit pas perſecuté l'innocence d'Octavie, elle n'auroit pas porté le bras de Neron au parricide.

(*a*) Elle étoit fille de T. Ollius qui avoit exercé la Charge de Queſteur, & qui ſeroit parvenu aux plus grands Emplois, (*b*) s'il ne ſe fût trouvé enveloppé dans les malheurs de Sejan, dont l'amitié, après ſa chûte, fut pour ceux qui y avoient eu part, un crime

a *Sueton. in Ner.* b *Tacit. Ann.* 13.

ſon pere, & ce fut la
lui fit preferer, comme
Car, quoique Sabinus ne
ne grande naiſſance, &
qu'une mediocre capacité
tant aſſez d'adreſſe pour
toûjours dans les bonnes
Empereurs, qui lui donner
ploi, ſoit pour la cond
mées, à la tête deſquell
ces belles actions, qui l
l'honneur du Triomphe
ſulat; ſoit pour le Gouv
Provinces, où il paſſa
ſa vie dans des allarmes
tes continuelles de la m
lateurs, auxquels Tibere
lement l'oreille, & de la

d'avantages, excepté la pudeur. étoit, ſans conteſtation, la per- de tout l'Empire, & peut être tout l'Univers, la plus aimable. beauté étoit du caractere de celles éblouïſſent d'abord, & qui entraî- les cœurs. Sa phyſionomie étoit & avantageuſe, tous les traits de viſage délicats & reguliers, & ils nt relevez par l'éclat d'une riante teſſe, & ſoutenus d'un certain air re & gracieux, qui lui convenoit itement; Elle avoit de la grace rler, & ſa voix avoit quelque e de flateur & de ſéduiſant, qui gnoit tous les cœurs, des ma- libres & enjoüées, beaucoup de & de vivacité dans la converſa- Enfin, elle avoit mille agré- dans toute ſa perſonne, qu'elle roit par les ajuſtemens les plus ux, auxquels elle ſavoit donner tours charmans; & ſi elle avoit utant de ſageſſe que de beauté, roit été une perſonne accomplie: , ſoit que les mauvais exemples a mere euſſent repandu dans ſon r une malheureuſe influence, & s lui euſſent fraïé cette voïe de tinage & de diſſolution où elle cha; ſoit que ſon penchant la por- naturellement à la débauche, ou ôt que l'ambition fût la veritable

cauſe de ſes déreglemens, il eſt certain qu'elle s'abandonna à mille deſordres, & qu'elle fit un uſage ſi honteux & ſi criminel de ſa beauté, qu'elle ne mit, comme dit un Hiſtorien (e) aucune difference entre ſes maris & ſes adulteres. Son devoir & ſa reputation n'entrerent jamais en balance contre ſon ambition; le deſir de s'élever étouffa en elle tout ſentiment d'honneur, & elle ſacrifia à ſa vanité les avantages de ſon eſprit & de ſon corps, quand elle crut qu'ils pouvoient ſervir à ſon agrandiſſement. Au reſte, elle avoit autant d'eſprit qu'il lui en falloit, pour paroître partout avec honneur, & elle en étoit ſi maîtreſſe, qu'elle le faiſoit ſervir heureuſement à toute ſorte de caracteres, excellant auſſi-bien à faire la prude, qu'à folâtrer & à rire.

Elle paſſa ſa jeuneſſe dans la maiſon de ſa mere, qui fut pour elle une école de libertinage & de proſtitution; ce fut là, qu'elle reçût les premiers hommages de tous ceux qui venoient les offrir en foule à ſa beauté, aux puiſſans attraits de laquelle, il étoit malaiſé d'oppoſer un cœur long tems inſenſible. Il eſt vrai qu'elle

(e) *Tacit Ann.* 14.

reçût d'abord tous ſes adorateurs
c aſſez d'indifference ; il ſembla,
me, qu'elle ne vouloit pas ſe ſer-
de tout le pouvoir de ſes char-
s ; car elle ſe communiquoit peu:
elle affectoit de ne ſe montrer
public que rarement, & quand
e ſortoit de ſa maiſon, elle por-
t un voile qui lui couvroit à de-
le viſage; ſoit que cela lui con-
nt mieux, ou que, par la beauté
ce qui paroiſſoit, elle voulût fai-
naître l'envie de voir le reſte: mais
tte genante retenuë, ou cette mo-
ſtie affectée, ne s'accordoit ni a-
c ſon naturel, ni avec ſes vûës; el-
montra bien-tôt la vérité de ſon
meur coquette, en ſe faiſant voir
découvert, & en recevant indiffe-
mment l'encens de la flaterie de
elque part qu'il vînt, & ſa maiſon
t ouverte à tout le monde.

Elle avoit trop de charmes pour
anquer de ſoupirans. Rufus Criſpi-
us fut un des plus aſſidus: (*g*) elle
arut ſenſible à ſes empreſſemens, &
oulut l'en récompenſer en l'épou-
ant. De ce mariage, nâquit le jeu-
e Criſpinus, dont Neron, dans la
ite, eût ſoin d'abreger les jours,
pour

f Xiphilin. in Ner. *g Senec. in Octav. Sueton. in Ner.*

pour des raiſons auſſi injuſtes que ridicules (1). Au reſte, ce mariage ne donna aucune atteinte à la liberté de Popée. Criſpinus, qui avoit pour elle beaucoup d'amour, & qui ſavoit qu'elle n'avoit jamais connu la contrainte, eut la ſotte complaiſance de ſouffrir, en mari commode, qu'on vînt chez lui, rendre à ſon épouſe le tribut de loüanges & d'hommages qu'elle avoit accoûtumé de recevoir de tout ce qu'il y avoit de gens dans Rome qui faiſoient figure. Chez Popée, une Cour polie & magnifique, étoit tous les jours aſſemblée; on voïoit autour d'elle un amas de Courtiſans flateurs, qui venoient encenſer ſa beauté : c'étoit le rendez-vous des jeux, des plaiſirs, des divertiſſemens; & c'étoit parmi des adorateurs empreſſez, qu'elle exerçoit ſa belle humeur, ne laiſſant jamais languir la converſation, répondant, avec enjouëment, à toutes les douceurs qu'ils ne manquoient pas de lui dire. Mais Criſpinus éprouva bien tôt que ces complaiſances ſont de dangereuſe conſéquence. Il reconnut, par une triſte experience, que ces aſſiduitez qu'on croit

1 Le jeune Criſpinus badinant un jour avec d'autres enfans de ſon âge, faiſoit un jeu où il contrefaiſoit le Roi. Cela fut rapporté à Neron, qui regardant ce jeu comme un horoſcope, qui pro-

croit n'être que d'un ami, ſont ſouvent d'un galant ; & que ces divertiſſemens, ces parties de plaiſirs auſquelles une femme aime tant à ſe trouver, ces familiaritez qu'elle ſouffre, ſont ordinairement de fâcheux avantcoureurs qui menacent la foi conjugale d'une prochaine banqueroute.

De tous ceux qui alloient le plus ſouvent voir Popée, Othon étoit le plus remarquable. Ce jeune homme, ſorti d'une des plus illuſtres Familles de Rome, joignoit à ſa bonne mine la qualité de Favori de l'Empereur. Compagnon aſſidu de ſes débauches, témoin de ſes folies, dépoſitaire de tous ſes ſecrets, il en obtenoit tout ce qu'il lui demandoit ; c'étoit le canal par où découloient toutes les graces du Prince. C'étoit être aſſuré d'une faveur, quand Othon vouloit bien s'intereſſer pour quelqu'un auprès du Prince, dont il poſſedoit le cœur ſans reſerve. Etant donc ſi bien à la Cour, il n'eſt pas ſurprenant que ſes ſoins pour Popée fuſſent heureux, & qu'il ſût trouver une ouverture pour entrer dans le cœur d'une

promettoit la Souveraineté à Criſpinus, en conçut de l'ombrage ; & ſa jalouſie fut ſi cruelle, qu'elle le porta à faire jetter dans la mer ce pauvre enfant, un jour qu'il étoit allé prendre le plaiſir de la pêche.

d'une femme qui avoit de grands deſſeins. (*b*) Il donnoit éternellement à ſa beauté les loüanges les plus delicates & les plus inſinuantes ; il n'alloit chez elle que les mains chargées de preſens, & n'en ſortoit jamais ſans y laiſſer des marques de ſa prodigalité, laquelle, dans l'eſprit de Sabine, paſſoit pour generoſité & pour grandeur d'ame ; de maniere que ces dépenſes exceſſives étant accompagnées des manieres du monde les plus polies & les plus galantes, (*i*) cet adroit Courtiſan fit tant, que par ſes grandes aſſiduitez, il rendit Popée ſenſible ; &, par ſes liberalitez, il l'obligea à être reconnoiſſante.

Il n'eſt point de route qui conduiſe plus ſûrement & plûtôt au cœur de certaines femmes, que celle des preſens. C'eſt un écueil où vont ſe briſer leurs plus fortes reſolutions, & il faut qu'une vertu ſoit bien éprouvée, quand elle n'y fait pas naufrage. Un amant riche & liberal a de grands avantages pour ſe faire aimer, il touche déja à ſon triomphe, tandis que d'autres, avec leur naiſſance, leur eſprit & leur merite, ont encore bien du chemin à faire pour y arriver ; & il n'y a guére de Danaé qui ferme ſon ſein à une

b Tacit. Ann. 13. *i* Plin. lib. 19. c. 1.

une pluïe d'or. Popée comblée des bien-faits d'Othon, crut qu'il ne lui étoit plus permis de ne pas répondre à une paſſion ſi tendre & ſi genereuſe. Le credit de ce Courtiſan, ſollicitoit l'ambition de cette orgueilleuſe : d'abord, elle fit mille projets de grandeur ſur celle d'Othon ; ſon eſprit n'eſt plus occupé que de la haute fortune de ce Favori ; les promeſſes flatteuſes qu'il lui fait enflent ſes eſperances, & lui font former l'idée du plus beau deſſein du monde. Elle n'a plus en tête qu'Othon ; Criſpinus lui devient inſupportable, elle s'en dégoûte, lui devient infidelle ; &, du dégoût & de l'infidelité, paſſant au mépris, elle l'abandonne enfin, pour ſe donner entierement à Othon.

Celui-ci, lorſqu'il commença d'approcher Popée, n'avoit pas eu ſes interêts ſeuls en vûë. (*k*) L'on prétend que Neron n'avoit pas été inſenſible aux charmes de cette belle Romaine ; mais un reſte de reſpect pour ſa mere, qui avoit déja fait beaucoup de bruit ſur ſon amour pour Acté, l'obligeant à garder des meſures, il avoit chargé Othon, qui étoit de tous ſes plaiſirs, de lui preparer le cœur de Popée. Mais comme il eſt difficile de ne pas prévariquer dans

k Plutar. Tacit. Hiſtor. 1.

dans ces ſortes de commiſſions, qui mettent la fidelité d'un agent à de ſi grandes & de ſi délicates épreuves, Othon devint effectivement amoureux de la femme de Criſpinus ; & ſoit qu'il crût que Neron ne ſe ſoucioit pas fort de cette conquête, aſſez occupé, pour lors, de ſa paſſion pour Acté ; ſoit qu'il fût bien aiſe d'avoir Popée pour lui-même, ou qu'il trouvât qu'il étoit expedient, pour ſa fortune, de l'avoir en ſon pouvoir, afin de s'en ſervir, en tems & lieu, pour ſe conſerver dans la faveur auprès de Neron, en lui faiſant un ſacrifice de la belle Sabine ; il l'épouſa comme nous avons vû.

Il ſe crut au comble de ſon bonheur, dès qu'il ſe vit mari de Popée. Comme il étoit éperduëment épris de ſa beauté, il ne ceſſoit jamais d'en faire de magnifiques éloges ; & c'étoit, ſur tout, devant l'Empereur, qu'il affectoit de louër la regularité de ſes traits, la bonne grace & l'enjouëment de ſes manieres, le feu de ſes yeux, les agrémens de toute ſa perſonne ; repetant, éternellement, qu'il étoit le plus (*l*) heureux de tous les hommes, de poſſeder la femme, de tout l'Empire, qui avoit le plus de merite. Ces pompeux rapports qu'il en faiſoit, ou par un excès d'amour, ou par un rafinement de

(*l*) *Tacit. Ann.* 13. cap. 46.

de politique, éveillerent Neron. Comme il ne connoiſſoit point encore fort particulierement Popée, les loüanges réiterées qu'Othon lui donnoit, lui firent naître l'envie de juger par lui-même ſi elles étoient ſinceres. Il vit donc Popée; & trouvant même en elle beaucoup plus de charmes qu'on ne lui avoit dit, il en fut d'abord poſſedé.

Popée, qui portoit ſes vûës plus loin qu'Othon ne penſoit, profita, en habile femme, des fauſſes meſures que ſon mari avoit priſes. Elle remarqua l'effet que ſa beauté avoit fait ſur le cœur de l'Empereur; & ne doutant point que, ſi elle pouvoit bien l'engager, c'étoit le moïen de remplir les vaſtes deſſeins que ſon ambition avoit déja formé; elle reſolut de travailler de tout ſon cœur à cette glorieuſe conquête, ou plûtôt à cette injuſte uſurpation. Dans cette vûë, elle mit en jeu tous ſes attraits, qui étoient d'autant plus dangereux qu'ils étoient puiſſans: regards tendres & paſſionnez, careſſes engageantes, parures magnifiques; enfin, tout ce qui pouvoit irriter la paſſion de Neron, fut mis en uſage, & avec ſuccès. Car, comme elle avoit une adreſſe admirable pour ſe rendre aimable à ceux à qui elle vouloit plaire; il ne lui fut pas difficile de faire

tomber dans des laqs ſi bien tendus, un Prince, qui, dans les bouillons de l'âge, n'étoit pas capable de retenuë. Auſſi ne combattit-il pas un ſeul moment contre des charmes ſi attirans; il attribua à une véritable inclination, les fauſſes marques de tendreſſe que lui donna la ruſée Sabine, & il en devint ſi furieuſement amoureux, qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle.

Ces aſſiduitez allarmerent Othon, dont la paſſion avoit, pour ainſi dire, changé de nature, en devenant époux de Popée, de laquelle il ne pouvoit digerer d'être obligé de partager la poſſeſſion avec Neron. Il ſe repentit de s'être étourdiment ſuſcité un Concurrent d'autant plus à craindre, qu'il n'aimoit pas à être traverſé dans ſes plaiſirs. Il eſt dangereux d'avoir pour Rival ſon Maître & ſon Prince, contre lequel l'on ne peut pas même ſe ſervir de tous ſes avantages, & dont la concurrence ne laiſſe d'autre parti à prendre que celui de ceder ou de prendre patience. Quelque grand deſagrement qu'il y ait dans l'un & dans l'autre, Othon fut contraint, malgré lui, de s'y reſoudre; mais ce ne fut pas ſans ſentir une douleur mortelle, qui s'empara de ſon cœur, & qui ſe répandant bien-tôt ſur ſon viſage, ſe fit remarquer de Popée.

t certain qu'elle aimoit Othon
nation; mais l'éclat du Trône
roit des idées plus flatteuſes &
armantes, que ſon amour ne lui
ſentoit. Son ambition fut le
ître qu'elle écouta; ce n'étoit
Neron qu'elle en vouloit; ſa for-
toit la proïe qu'elle cherchoit, &
appliqua à triompher du cœur de
nce, moins pour avoir la gloire
ſi belle conquête, que pour en
le grands avantages pour ſon a-
iſſement & ſon élevation, en lui
t acheter ſes faveurs au prix de
pire. Mais comme elle n'étoit
ſurée de ce grand ſuccès, elle n'é-
as bien aiſe de ſe defaire entiere-
d'Othon, afin d'avoir celui-ci au
t de l'autre. Pour cet effet, elle
ne conduite fort déliée & fort po-
e, qui fut de faire la reſervée, s'i-
inant bien qu'elle plairoit à Othon,
toit jaloux, & qu'elle ne manque-
pas, d'autre part, d'irriter la paſ-
du Prince: car elle n'ignoroit
t que le dégout en amour eſt ſou-
: l'effet d'une trop grande facilité à
nir des faveurs, qui n'ont de prix
meſure qu'elles ſont difficiles; que
our finit ordinairement dans la poſ-
ion; & que Neron, d'ailleurs aſſez
onſtant, pourroit bien ſe dégager de
paſſion, s'il lui étoit trop facile de
atisfaire.

Ce deſſein fut finement conduit. Popée, qui avoit un eſprit ſouple, qu'elle tournoit facilement à toutes ſortes d'uſages, commença à faire la prude, en affectant artificieuſement, de faire un retour ſur ſa conduite paſſée. D'abord elle évite de ſe trouver ſeule avec Neron, & d'avoir même avec lui de longues converſations. Une modeſtie circonſpecte, une retenuë ſevere ſuccede à ſon air ordinairement enjoué, & à ſes manieres folâtres; on ne lui entend plus tenir que des diſcours de ſageſſe; elle s'obſerve juſques dans ſes actions les plus indifferentes; & elle fait enfin paroître, dans toutes les occaſions, une regularité ſi auſtere, que Neron aïant voulu l'aller voir, un ſoir qu'Othon étoit abſent, elle lui refuſa bruſquement la porte, en lui diſant (*m*) qu'elle ne pouvoit, ſans crime, voler, à Octavie le cœur de ſon époux; qu'elle avoit des raiſons très-particulieres d'être fidelle à Othon, qui n'avoit rien qui ne ſentît le Prince, ſoit dans ſa perſonne, ſoit dans ſes inclinations, ſoit dans ſon exterieur; au lieu que lui, (*n*) honteuſement enſorcelé d'une miſerable Concubine, n'avoit rien autour de lui, ni dans ſa perſonne, qui ne ſentît la baſſeſſe de la con-

m Plutar. in Galb. *n Tacit. Ann. 13.*

condition ſervile d'Acté, qu'il n'avoit rien de grand que ſa Dignité. Qu'après tout, elle étoit mariée à Othon, qu'elle ne vouloit pas donner ſujet à un époux de rompre un mariage qu'il lui avoit rendu extremement cher, par une maniere de vivre ſi charmante, que lui, avec toute ſa puiſſance ſouveraine, ne pouvoit lui en procurer une ſi délicieuſe.

Popée ne pouvoit point tenir une conduite plus délicate ni plus engageante; & ce piége étoit trop adroitement tendu, pour que Neron n'y donnât pas. Cette fauſſe retenuë enflamma plus le cœur de cet Empereur, que toutes les faveurs qu'elle lui avoit prodiguées: mais cette ruſe penſa être funeſte à Othon; car Neron, s'étant mis dans l'eſprit que Popée n'étoit devenuë reſervée que par ordre d'Othon, qu'il prétendoit être moins le mari, que le dépoſitaire de cette belle Romaine, il en fut ſi fort indigné, qu'il ne promît pas moins aux premiers mouvemens de ſa colere, que de lui ſacrifier celui qui l'avoit allumée. Il ſe dépouilla entierement de toute l'affection qu'il lui portoit; il le priva de ſa confidence & de ſa familiarité; & (o) il auroit même fait ſentir les plus cruels effets de ſon reſſentiment à cette victime odieuſe,

(o) *Plutarq.*

dieuſe, s'il n'avoit été arrêté par les prieres de Seneque. Ce Philoſophe, qui s'efforçoit toûjours d'arrêter l'impetuoſité du naturel ardent & fougueux de ſon Eleve, par des conſeils temperez, & qui d'ailleurs étoit bon ami d'Othon, repreſenta au Prince, qui dans ce tems-là l'écoutoit encore aſſez volontiers, qu'une vengeance de ſi grand éclat, ne pourroit que faire un grand bruit dans le monde, en apprenant au public le veritable ſujet de la diſgrace d'Othon, qu'il n'étoit nullement neceſſaire qu'on ſût; qu'il y avoit d'autres moïens de ſe délivrer de l'ombrage que lui faiſoit ſon Favori, devenu ſon Rival, ſans en venir à ces remedes violens, puiſqu'il n'avoit qu'à l'éloigner de Rome, pour avoir la ſatisfaction de voir Popée ſans Concurrent. Neron, qui apparemment ſentit encore quelque reſte d'amitié pour un homme à qui il s'étoit fait voir tout entier & ſans reſerve, principalement dans les débauches les plus ſecretes, & à qui il avoit, pour ainſi dire, donné la clef de ſon cœur, approuva l'expedient que lui propoſoit ſon Précepteur. Il nomma Othon au Gouvernement de la Luſitanie, & ſe procura, par ce moïen, le plaiſir de voir Popée, ſans craindre ce Rival.

L'on peut dire qu'Othon fut lui-même

l'artiſan de ſon malheur. Ce qu'il oit crû devoir contribuer à la conſervation de ſa fortune, penſa lui coûter la vie. Il ſe vit obligé de quitter ome & Popée, & ſe rendit en Luſitanie rempli de triſteſſe & de jalouſie, tant bien que ce que l'on coloroit du rieux nom de Gouvernement, n'étoit dans la verité, qu'un rigoureux il. Tant il eſt vrai, qu'il ne faut jamais compter ſur les amitiez des Grands, qu'il y a peu de ſolidité dans les liens i les ſerrent, ſur tout lorſque le crime en eſt le nœud.

Cependant Othon ſût faire naître ſon nheur de ſa diſgrace. (*p*) Il ſe comporta dans ſon Gouvernement, avec nt de moderation & de ſageſſe, qu'il eignit la memoire de ſes deſordres, effaça, de l'eſprit de tout le monde, les mauvaiſes impreſſions qu'y avoient it naître ſes diſſolutions & ſes débauches; & (*q*) ſon exactitude, la regularité de ſa conduite, ſon integrité & ſa moderation, firent concevoir de lui une ſi haute opinion, & lui gagnerent ſi bien le cœur des Peuples & des Armées, que dans la ſuite, les uns & les autres ſe déclarerent pour lui, & l'éleverent à l'Empire.

Neron ſe voïant ſans Rival, n'oublia rien

(*p*) *Sueton. in Othon. Plutarq. in Othon.* (*q*) *Tacit. Ann. 13. Hiſtor. 1.*

rien pour rentrer dans les bonnes graces de ſa Maîtreſſe & dans ſa premiere felicité. Il s'épuiſa en devoirs & en reſpects ; il s'abaiſſa juſqu'aux plus rampantes ſoumiſſions, qui étoient des marques honteuſes de ſa défaite & de ſon eſclavage. Outre cela, il combla de biens l'orgueilleuſe Sabine ; il rompit tout commerce avec l'Affranchie Acté, de laquelle elle étoit un peu jalouſe, & aux magnifiques preſens qu'il lui fit, il ajoûta la promeſſe de l'épouſer. C'étoit là que cette habile femme portoit ſes vûës : c'étoit là que buttoit ſon ambition. Moins ſenſible à l'amour de Neron, qu'à ſon rang, elle vouloit monter avec lui ſur le Trône, & il n'y avoit pas de moïen qu'elle ne fût en état de tenter pour réüſſir dans ce hardi projet. Les charmes de ſa beauté ne furent pas les ſeuls qu'elle voulut mettre en œuvre, & ce n'étoit pas ſans deſſein qu'elle (r) entretenoit chez elle des Devins, & d'autres gens de ſemblable eſpece, qu'elle conſultoit, & qu'elle emploïoit dans ſes plus ſecretes affaires. Mais deux grands obſtacles lui interdiſoient de ſi douces eſperances, l'autorité d'Agrippine, & le mariage d'Octavie. Ils devoient ſans doute lui paroître inſurmontables ; mais l'ambition ne ſe rebute pas facilement. C'eſt une

r *Tacit. Hiſtor.* I. c. 22.

une paſſion que rien n'arrête, que rien ne dégoûte. Hazardeuſe, il n'eſt rien de difficile ni de ſi hardi qu'elle n'entreprenne. Inſatiable, ſes deſirs croiſſent avec ſes honneurs ; & les hommages qu'on lui rend, au lieu de la ſatisfaire, ont, au contraire, une amorce pour la faire aſpirer à de nouvelles Dignitez. Jalouſe, elle ne peut ſouffrir ni ſuperieur, ni égal ; tout ce qui domine ou qui balance ſon autorité, eſt expoſé à ſes fureurs & à ſes perſecutions.

Popée, à la vérité, ne trempa pas ſes mains dans le ſang de celles qui faiſoient obſtacle à ſon élevation ; mais elle ne fut pas moins coupable de leur ruine, parce qu'enfin elle en fut la cauſe. (/) Après s'être renduë maîtreſſe abſoluë de l'eſprit & du cœur de Neron, elle n'oublia rien pour perdre celles qui, par leur rang, leur puiſſance & leur état, traverſoient ſes ambitieux deſſeins. Tantôt elle aigriſſoit l'Empereur contre ſa mere, en jettant adroitement dans ſon eſprit des ſoupçons & des défiances, en lui rendant ſuſpecte l'autorité de cette Imperatrice, en lui faiſant craindre ſa puiſſance, qu'elle diſoit qu'Agrippine vouloit rendre abſoluë & indépendante. Tantôt elle lui faiſoit accroire que ſa mere avoit

(/) *Dio. lib. 64.*

voit de mauvais deſſeins contre lui; qu'en s'imaginant qu'elle lui avoit donné l'Empire, elle ſe croïoit en droit de le lui ôter. Tantôt elle irritoit ce Prince contre Octavie, en faiſant ſourdement ſemer des calomnies contre elle, & en l'accuſant de cabaler contre lui, & de débaucher le Peuple. Tantôt, enfin, (t) elle le picquoit par des railleries ſanglantes, en lui reprochant, qu'au lieu de jouïr de l'Empire, & de donner la Loi aux autres, il étoit, au contraire, plus ſujet que ſes Sujets mêmes; que ſa ſoumiſſion n'étoit pas un reſpect & un devoir de fils, mais une dépendance d'eſclave; qu'on le regardoit comme le pupille d'Agrippine, qui le tenoit comme en tutele. " Car enfin „ Seigneur, lui dit-elle, en le regar„ dant tendrement, & en laiſſant cou„ ler quelques larmes feintes, quelle „ raiſon avez-vous de differer plus long„ tems l'accompliſſement de nôtre ma„ riage, s'il eſt vrai que vous ſoïez Mai-

t *Tacit. Ann.* 14.

2 Nous avons déja dit que les Conſuls étoient précedez par des Licteurs, qui portoient des Faiſceaux de verges liées avec des hâches, pour marque de leur pouvoir & de leur autorité. Les autres Magiſtrats avoient auſſi un certain nombre de Licteurs; & lorſque pluſieurs Magiſtrats de different ordre ſe rencontroient, les Licteurs du Magiſtrat inférieur en dignité baiſſoient leurs Fai-

ître? Quel pretexte peut-on vous guer; qui puiſſe raiſonnablement us empêcher de m'épouſer? Trou-t-on quelque défaut en ma per-nne? Ma beauté ne peut-elle pas rer en concurrence avec toute au-, & ne merite-t-elle pas vôtre ten-eſſe? Dira-t-on que ma naiſſance eſt pas aſſez illuſtre pour répondre vôtre rang? N'a-t-on pas vû, dans a Famille, la premiere Dignité de République: n'y trouve-t-on pas es mêmes monumens de gloire, qui ont la grandeur, l'éclat & l'honneur es plus nobles Maiſons de Rome, les aiſceaux du Conſulat, & les Lau-iers du Triomphe (z)? Ne comptai-e pas parmi mes Aïeux, des Gene-aux qui ont ſi bien merité de l'Em-re, & dont les ſervices ont été ju-ez dignes de récompenſe? Mais plûtôt, Seigneur, continua-t-elle, Agrippine n'apprehende-t-elle pas que mon élevation ne ſoit un frein à ſon

„ or-

ceaux devant le Magiſtrat ſupérieur.
ous parlerons plus bas des Couronnes que accordoit au mérite. Ceux à qui l'on avoit dé l'honneur du Triomphe avoient droit porter dans les Aſſemblées publiques la Cou-ne dont ils avoient été honorez; ce qu'ils ne uoient point de faire, parce que ces Cou-nes étoient comme autant de monumens glo-x de leur valeur, & des ſervices qu'ils avoient du à la Republique.

„ orgueil & à ſon ambition demeſurée,
„ & que l'attachement que nôtre ma-
„ riage m'engagera neceſſairement à
„ avoir à vos interêts, ne m'oblige à
„ vous découvrir ſes mauvais deſſeins,
„ & à manifeſter au Senat & au Peu-
„ ple les outrages qu'elle leur a fait,
„ & les veſtiges de ſon inſatiable ava-
„ rice? Si vôtre mere, Seigneur, ac-
„ coûtumée à vous regenter, ne peut
„ ſouffrir que je vive d'intelligence a-
„ vec vous, rendez-moi, de grace, à
„ mon époux, rendez-moi à Othon.
„ J'irai le chercher juſqu'aux extremitez
„ de la terre. Eloignée des dangers
„ inévitables où je vous vois expoſé,
„ & dans leſquels, compagne de vôtre
„ fortune, je ſerois enveloppée; il me
„ ſera moins douloureux & moins dur
„ d'entendre parler des outrages faits à
„ mon Empereur, que d'en être la
„ triſte ſpectatrice.

Ces vives remontrances, débitées avec beaucoup d'artifice, firent, ſur l'eſprit de Neron, une impreſſion d'autant plus forte, que Popée étoit favoriſée, dans ſes deſſeins, par ceux qui approchoient l'Empereur, leſquels voïant leur autorité peu reſpectée & preſque anéantie par celle d'Agrippine, étoient bien aiſes de ſe ſervir du credit de Popée pour l'oppoſer, comme une barriere, à la puiſſance de l'Imperatrice;

; mais qui, après tout, ne pen-
t pas que Neron dût porter ſa fu-
jusqu'au parricide, comme nous
s vû qu'il fit en faiſant mourir A-
ine. Mais telle eſt la foibleſſe dé-
able de preſque tous ceux que le
non d'un amour illegitime & deſ-
nné poſſede. Aveuglez par cette
on enchantereſſe, qui les ſeduit &
ſe rend maîtreſſe de leur volonté,
même tems qu'elle ſe ſaiſit de leur
ur, ils ſe trouvent dans la malheu-
e impuiſſance de rien refuſer à l'ob-
de leurs feux, & ſouſcrivent teme-
rement à tout ce qu'il exige d'eux,
rien examiner, ſans épargner ce
le ſang a de plus cher, ſans pouvoir
e retenus par la voix même de la
ture.

L'orgueilleuſe Popée, après avoir
iné l'Imperatrice Agrippine, dont
le craignoit ſi fort la hauteur, ne
ngea plus qu'à perdre Octavie, ſeul
ſtacle qui traverſoit ſon mariage a-
c Neron. Comme elle avoit des ta-
ns merveilleux pour la galanterie, il
'y a rien de capable de donner de l'a-
our, qu'elle ne mît en uſage pour
nflammer l'Empereur, & elle y réuſ-
t ſi bien, que ce Prince en devînt
olâtre, de maniere que n'étant plus
n état de rien refuſer à Popée, il ré-
udia Octavie, il la confina dans une

Iſle,

ce, donnant, par cette lâch
une honteuſe & injuſte a
au mariage ſcandaleux de
par une conſequence néce
banniſſement d'Octavie ; &
voïant enfin élevée ſur le
l'Empire, qui lui coûtc
vœux & de ſoupirs, ne ſc
jouïr tranquilement de ſa nc
gnité : mais ſon Triomphe
plus long que l'exil d'Octa
ſcene changea bien-tôt pou
pour l'autre. Le Peuple, c
meur eſt également mobile
re, n'eut pas plûtôt fait ref
le banniſſement d'Octavie,
mauvais traitemens qu'on
cette Princeſſe, ſeul reſte du
Ceſars, qu'il commença de

trice de la populace, feignant d'être ché de l'éloignement d'Octavie, la ppella.

La nouvelle du retour de cette fa- Imperatrice, fut la conſolation de ut le monde. Tout Rome ſortit pour ir cette illuſtre bannie ; & jamais n ne vit éclater tant de joie ſur le vi- ge des Romains. On la marqua mê- e par des endroits mortifians pour opée ; car elle eut le chagrin de oir ſes ſtatuës renverſées, & jettées terre avec beaucoup de mépris, & elles d'Octavie redreſſées & portées n Triomphe par toute la Ville. Mais es témoignages d'amour que le Peu- le donna avec tant de chaleur à cette Princeſſe, ne firent que hâter ſa perte. Popée piquée, dans la partie la plus enſible de ſon cœur, de voir ſes ſta- uës foulées aux pieds, fut inconſola- le. C'étoit, pour elle, l'affront le plus humiliant qu'on pouvoit lui faire. Elle en tira des conſéquences peu fa- vorables à ſes deſſeins ; car elle ne dou- ta plus que l'inclination des Romains ne fut pour Octavie ; & s'imaginant en- ſuite qu'elle ne ſeroit jamais aſſurée ſur le Trône, tant qu'Octavie vivroit, que Neron ſollicité par les prieres & par les plaintes du Peuple, dont elle voïoit qu'il ménageoit l'humeur, pour- roit enfin ouvrir les yeux ſur l'injuſte

traitement qu'il faiſoit à ſon épouſe legitime, qui lui avoit même donné l'Empire; elle conclut de toutes ces reflexions, qu'il falloit inceſſamment immoler à ſa ſûreté, la Princeſſe Octavie.

Pour y reſoudre Neron, elle appella à ſon ſecours les attraits de ſa beauté & les détours de ſa politique. Elle mêla fort adroitement les interêts de l'Empereur avec ſes interêts propres; elle exagera le pouvoir d'Octavie, ſon credit auprès du Peuple, ſes mauvais deſſeins; & pour rendre Neron ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'elle vouloit faire naître dans ſon eſprit, elle lui fit entendre, que cette émeute du Peuple étoit une veritable revolte contre le Prince. Elle fortifia le charme ſecret que ſa voix avoit pour perſuader tout ce qu'elle vouloit, de tous les appas de ſa beauté; & après avoir compoſé ſon viſage à la triſteſſe, elle alla ſe jetter aux pieds de Neron, la face mouillée de larmes, & dans cette poſture, qui donnoit même un nouvel éclat aux agrémens de ſa perſonne, elle lui dit avec un air tendre & touchant: „ Que quelque deſir qu'elle eût de voir „ indiſſolubles les liens d'un mariage „ qui la rendant ſa compagne inſepa„ rable, lui procuroit le plus grand „ honneur qu'elle pût deſirer, elle n'é-

„ toit

toit pas là pour le prier de ne pas les rompre. Non, Seigneur, continua-t-elle, ce n'eſt pas la grace que je viens vous demander; c'eſt ma propre vie que je viens mettre ſous vôtre protection. Les ſeditieux Partiſans d'Octavie, ſe couvrant du ſpecieux nom du Peuple, entreprennent de faire en pleine paix, ce qu'ils n'oſeroient pas faire pendant la guerre. Ces armes, Seigneur, ſi vous y faites reflexion, ſont priſes contre vous, il ne manque plus à cette revolte qu'un Chef, qu'on n'aura pas peine à trouver, pour peu qu'Octavie cabale (*u*). Car enfin, Seigneur, ſi ce n'eſt qu'à ma vie qu'on en veut, qu'ai-je fait pour meriter la mort? Quel mal, quel crime a commis Popée! A qui peut-elle avoir eu le malheur de déplaire! Le Peuple eſt-il animé contre elle, parce qu'elle peut donner des heritiers legitimes à l'Empereur? Rome aime-t-elle mieux voir ſur le Trône de l'Empire, l'infame poſterité d'un miſerable joueur de flute, (deſignant par là Eucer, auquel, par une horrible calomnie, Neron avoit fait accuſer Octavie de s'être proſtituée.)

„ Vos interêts, Seigneur, ajoûta-t-
„ elle

(*u*) *Tacit. Ann. 14.*

„ la de bonne grace, & sans
„ cé par l'autorité brutale d'
„ lace insolente; le bien p
„ vôtre, doivent être préfer
„ bonheur particulier. Ab
„ moi à l'utilité de l'Etat,
„ à la haine publique. Vié
„ tunée des persecutions d
„ & des fureurs d'Octavie,
„ encore volontiers de la R
„ si l'interêt de Rome le de
„ bien, Seigneur, si vous
„ pas qu'une multitude co
„ Peuple mutiné vous fasse
„ vous voulez faire voir qu
„ Maître, & s'il vous r
„ quelque bonté pour Popé
„ sa vie en sûreté, puissan
„ la menacent. Il vous ser
„ le d'empêcher de pareilles

belles couleurs. Jamais impoſ-
ne furent débitées avec de plus
uſes marques de vraiſemblance.
n s'y laiſſa ſurprendre ; il porta
ttention fort appliquée au diſcours
de Popée ; & elle l'avoit débité
tant d'artifice, que Neron fut
dé de tout ce qu'elle voulût lui
accroire. Il fut allarmé de cette
nduë cabale d'Octavie ; il craignit
Princeſſe, toute foible & toute
iſſante qu'elle étoit ; car Popée a-
ſû ſi bien envelopper ſes raiſons de
einte d'un danger certain & émi-
que ce Prince, s'imaginant qu'il
ardoit pas moins que ſa vie, s'il
ettoit fin à celle d'Octavie, il la
uellement mourir : les plus grands
es lui coûtant peu, après avoir
arricide, & n'aïant nul ſcrupule
ſouiller du ſang de ſon épouſe,
avoir trempé ſes mains impies
celui de ſa mere. Elle vit ſa ja-
e appaiſée, ſa domination affermie,
mariage hors d'atteinte ; &, dès
elle ne ſongea plus qu'à ſe ven-
le ceux qui l'avoient traverſée dans
rojets, & à combler de bienfaits
qui lui avoient marqué de l'atta-
ent. Doriphore, Intendant de la
on de l'Empereur, païa de ſa vie,
erté qu'il avoit pris d'improuver
ſion de ſon Maître pour Sabine,

& (x) Geſſius Florus, au contraire, parce qu'il étoit époux de Cleopatre, qui s'étoit toûjours attachée à Popée, fut fait Gouverneur de la Judée; Neron n'aïant rien à refuſer à celle qui le tenoit comme en captivité, & de laquelle il étoit ſi fort amoureux, qu'il ne trouvoit rien en elle qui ne meritât ſes adorations. Auſſi admirateur de la beauté de Popée, que Popée même qui en avoit très-bonne opinion, il ne ceſſoit d'en faire les éloges les plus pompeux; il relevoit le moindre de ſes charmes par les louanges les plus étudiées, portant ſes ſoins là-deſſus ſi loin, (y) qu'il ſe donna la peine de compoſer de magnifiques Vers ſur la beauté de ſes cheveux, qu'il diſoit être de couleur d'ambre.

Il eſt conſtant que Popée étoit une beauté finie: mais il faut convenir auſſi que jamais belle ne prit un plus grand ſoin de ſa beauté. (z) Pour la conſerver dans cet éclat qui lui fit tant d'adorateurs, elle n'épargna ni dépenſe, ni peine. Outre les ſommes prodigieuſes qu'elle emploïa à la compoſition de certaines leſcives, & de quelques fards particuliers qu'elle mit en vogue, (a) elle faiſoit encore nourrir, avec beaucoup

x *Joſeph. Antiq. Jud. lib.* 20. y *Plin. Hiſt. Nat. lib.* 37. *cap.* 3. z *Plin. lib.* 11. *cap.* 41. *Lib.* 28. *c.* 12. a *Juvenal. Sat.* 6.

up de ſoin, cinq cens ânesſes qui voient mis tout fraîchement bas, deſquelles (*b*) elle faiſoit tous les jours traire le lait pour s'y baigner, prétendant que ce bain avoit la proprieté de conſerver la peau dans une grande netteté, & de la garentir des rides, fruit fâcheux des années; &, (*c*) en quelque Ville qu'elle allât, elle étoit ſuivie de ce plaiſant cortege.

La varieté des parures & l'éclat des pierreries ne rehauſſoient pas peu ſes attraits naturels. On la voïoit chaque jour couverte des plus riches habits, qui ne la rendoient pas moins galante que ſuperbe. Ses meubles étoient précieux, ſon équipage magnifique. Les mules qui portoient ſa litiere ſuperbement harnachées, à la place des fers ordinaires, en avoient qui étoient d'or; (*d*) les cordons de tout l'attelage étoient auſſi de fil d'or, & elle ne ſortoit jamais en public, qu'avec tout ce faſtueux appareil d'orgueil & de vanité. Jamais on ne vit un luxe ſi prodigieux. Comme elle n'avoit rien tant à cœur que le deſir de plaire, elle ne faiſoit rien qu'avec affectation. Elle alloit, à tout moment, devant ſon miroir étudier juſqu'aux moindres grimaces; & l'on

b *Plin. lib.* 28. *c.* 11. *Juvenal. Sat.* 6. c *Xiphilin. in Ner.* d *Plin. lib.* 33. *cap.* 11.

l'on raconte qu'un jour cette orgueilleuſe Princeſſe ne s'étant pas trouvée belle à ſon gré, & prévoïant avec douleur le triſte mais neceſſaire & inévitable declin de ſes charmes, que les loix fatales du tems n'épargneroient pas, (e) elle ſe prit à pleurer amerement, & pria les Dieux de la faire mourir avant qu'elle fût vieille.

Quoique Popée ne fit pas un trop honnête uſage de ſa beauté, elle ne laiſſoit pas d'affecter beaucoup de modeſtie. Elle gardoit certains dehors reguliers qui impoſoient; & c'eſt ſans doute ſur la foi de ces apparences trompeuſes de vertu, que Joſeph fait l'éloge de cette Imperatrice; ſi nous n'aimons mieux croire que c'eſt un tribut de reconnoiſſance que ce Illuſtre Juif donne aux obligations qu'il avoit à cette Princeſſe, qui l'honora pluſieurs fois de ſa protection, dans des occaſions où cet Etranger avoit à vaincre les ſollicitations des Courtiſans les plus puiſſans & les plus accreditez, dans des affaires où il avoit des Rois même pour parties. Cela parut dans l'affaire de Felix.

Celui-ci étoit frere de Pallas, fameux, par ſa faveur & par ſon pouvoir, auprès de l'Empereur Claude qu'il gouvernoit, & par ſes richeſſes immenſes, fruits

e *Xiphilin. in Ner.*

fruits honteux de ſes concuſſions qui hâterent enſuite ſa mort. Il fut envoïé en qualité de Gouverneur en Judée, où appuïé ſur le credit que ſon frere avoit à la Cour, (*f*) il exerçoit ſa Charge avec beaucoup de hauteur, & avec cette fierté brutale qui accompagne ordinairement ceux qu'une fortune précipitée éleve aux honneurs & aux Emplois, deſquels la baſſeſſe de leur naiſſance les éloignoit infiniment, lorſque, pour donner une haute opinion de ſon autorité, (*g*) il fit, pour un ſujet aſſez leger, charger de chaînes quelques ſacrificateurs, que Baronius croit pouvoir être ceux qui avoient fait vœu de ne manger ni ne boire qu'ils n'euſſent tué Saint Paul, & les envoia à Rome pour être jugez.

Le Roi Agrippa, dont le pere fut ſi puiſſant à Rome, ſe trouvant intereſſé dans cette affaire, ſe joignit à Felix; & l'un & l'autre firent ſolliciter à la Cour avec tant de ſuccès, que les prevenus furent mis dans une étroite priſon, ſans qu'on s'embarraſſât fort d'examiner s'ils étoient coupables. Joſeph, qui étoit leur ami, & qui d'ailleurs connoiſſoit leur innocence, reſolut d'aller defendre leur cauſe. Il s'embarque, & (*h*) trou-

f Tacit Ann. 12. *g Baron. ad Ann. Ner.* 2. *Act.* 23.

(*h*) trouve ſur ſa route Aliturius Juif de Nation, joüeur de farces, fort cheri de Neron, qui aimoit auſſi de paroître ſur le theatre avec ces ſortes de gens, & fort aimé encore de Popée. Il ne fut pas difficile à Joſeph, qui étoit un homme de diſtinction & d'une grande conſideration parmi les Juifs, de mettre dans ſes interêts ce Comedien, qui fut ravi de pouvoir rendre ſervice à un homme de ſa Patrie & du merite de Joſeph. Ils continuent leur voïage; & ils ne ſurent pas plûtôt arrivez à Rome, qu'Aliturius ſe hâta de recommander, avec beaucoup de feu & d'empreſſement, à l'Empereur & à Popée, les interêts de Joſeph qu'il leur preſenta enſuite; & cet illuſtre Juif leur fit le rapport de ſon affaire avec tant d'eſprit & de ſi bonne grace, qu'ils en furent enchantez. Popée, charmée d'obliger Joſeph, s'intereſſa elle-même fortement auprès de Neron; &, une ſi puiſ-

h *Joſeph in Vita ſua.*

3 Neronem prorſus ex fama noviſtis: Vir enim impudicitia, ſceleribuſque omnibus inſignis fuit, primuſque ac ſolus, in tanto Imperii culmine, novos quoſdam laſciviæ, flagitii, atque turpitudinis modos excogitavit, enquiſivit, invenit. Hic itaque, Paulo beatiſſimo (uno enim eodemque tempore vitam iſtam agebant) ejuſmodi ac prorſus ſimilia crimina objiciens his, quæ vos modo Sanctis Viris objicitis: pellicem enim ejus, quam ille deperibat atque in deliciis habebat, cum in-

duiſſe

ſante recommandation ne pouvant être que victorieuſe, les priſonniers furent élargis & abſous malgré toutes les intrigues de Pallas & du Roi de Judée ; & Joſeph, outre le gain de ſa cauſe, reçût de Popée des preſens dignes de ſon merite, & de la magnificence de ſa bienfaictrice.

Celle-ci regardoit ſon élevation comme le plus grand bonheur qu'elle pouvoit attendre, parce qu'elle ne connut pas le prix de celui que le Ciel lui offroit; ce fut la grace de la Foi, & la connoiſſance de la vraie Religion, que Saint Paul voulut lui faire embraſſer. Comme cette circonſtance de l'Hiſtoire de Popée n'eſt pas fort connuë, parce qu'il n'y a, je penſe, que Saint Chryſoſtome qui en parle; c'eſt ſur l'autorité de ce Saint Pere, que je vais la rapporter. (3)

(*i*) Saint Paul, durant le premier ſe-

i *S. Chryſoſt. adverſ. Vituper. Vita Monaſt.*

duxiſſet fidei ac religionis Sacramenta ſuſcipere, perſuaſerat unà inceſtum illum, impuramque congreſſum declinare. Hæc, inquam, ille crimina objectans, corruptoremque, nequam, flagitioſum atque nebulonem, & his ſimilia, quæ vos perſrepicis, Paulum vocitans, primùm quidem conjecit in vincula: cùm vero, ut puellæ ejuſcemodi propoſita atque conſilia dare deſineret, illi perſuadere non poſſet, necavit tandem. *S. Chryſoſt. adverſus Vituper. Vit. Monaſt.*

ſejour qu'il fit à Rome, avoit fait quelques connoiſſances à la Cour de Neron. Il y en a même qui diſent qu'il eut depuis un commerce de Lettres avec Seneque, quoique la plûpart des Auteurs conviennent aujourd'hui que toutes ces Lettres ſont ſuppoſées, (*k*) indignes de Saint Paul & de Seneque, & l'ouvrage du même impoſteur; mais tous auſſi tombent d'accord qu'il (*l*) eſt difficile que Seneque n'ait connu Saint Paul, dont la reputation & la doctrine, qui paroiſſoit ſi extraordinaire, faiſoit beaucoup de bruit. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que Saint Paul étoit connu de pluſieurs Officiers de Neron, puiſqu'il dit lui-même que (*m*) ſes liens ſont devenus celebres à la Cour de l'Empereur. (4)

Ce fut apparemment à la faveur de ces connoiſſances, que cet Apôtre trouva

k *Godeau Hiſt. Eccleſ. I. Siecle.* l *Baron. ad An. Ner.* 12. *S. Chryſoſt. in Act. Hom.* 54. m *Ad Philipp.* 1. 4.

4 On ne peut point diſconvenir que S. Paul n'ait eu des connoiſſances à la Cour de Neron. *Je veux que vous ſachiez*, écrit-il lui-même aux Philippiens, *que ce qui m'eſt arrivé, bien loin de nuire, a ſervi plûtôt à l'avancement de l'Evangile, en ſorte que mes liens ſont devenus célébres dans toute la Cour de l'Empereur & parmi tous les Romains.* Il eſt certain même que cet Apôtre avoit converti à la foi pluſieurs Officiers de la maiſon de Ceſar: car ſur la fin de la même Epître il dit aux Philippiens: Tous

boïen de parler à Popée. Il lui re-
tra, avec une genereuſe liberté,
ſordres de ſa vie paſſée; &, pro-
t de l'humeur dans laquelle il trou-
Princeſſe de l'écouter, il lui dé-
ppa les Myſteres de la Religion
étienne, & l'exhorta à en embraſ-
ſes maximes & la pratique. Ces re-
trances, faites avec un zele digne
Apôtre qui en étoit lui-même dé-
é pour la gloire de ſon Maître, é-
erent Popée, & opererent quel-
changement, dont Neron s'apper-
C'étoit choquer ce Prince dans
roit le plus ſenſible de ſon cœur,
de faire naître dans celui de Popée,
ſentimens dont la paſſion de cet
pereur ne s'accommodoit pas. Il
averti que Saint Paul étoit celui qui
noit à Popée ces leçons auſteres,
qui

les Saints vous ſaluent; mais principalement ceux ont de la maiſon de Ceſar. Cela a porté S. Je-
à dire: que S. Paul avoit eu le ſecret de fai-
bé Egliſe dans le Palais même de ſon Perſé-
r. Ce même Pere eſt allé plus loin; car il a
que Seneque s'étoit fait Chretien, & qu'il a
été en commerce de Lettres avec S. Paul, &
a pas fait difficulté de le mettre parmi les
s, & au rang des Auteurs Eccleſiaſtiques. Il
ai qu'il n'y a aujourd'hui perſonne qui ne ſoit
adé que toutes ces Lettres ſont fauſſes & ſup-
s: mais tout le monde convient auſſi, qu'il
reſque impoſſible que Seneque n'ait connu S.
, dont la doctrine & la priſon faiſoient beau-
de bruit dans Rome.

qui l'avoient renduë ſage, modeſte & retenuë; & n'écoutant d'abord que ſon courroux, il fit arrêter cet Apôtre, le fit charger de chaînes, & le fit enfermer dans une étroite priſon (5), après l'avoir traité de fripon, de ſcelerat, de corrupteur, de vagabond, & de tous les termes les plus injurieux que ſa rage pût lui inſpirer.

Saint Paul eut l'Apôtre Saint Pierre pour compagnon de ſes liens, comme il l'eut après pour compagnon de ſon triomphe. Ce fut dans un affreux cachot au pied du Capitole qu'ils furent mis. On leur donna des Gardes, qui n'eurent pas la force de reſiſter aux paroles de vie qui ſortoient de la bouche de ſes ſaints criminels, & qui ne trouverent, pour embraſſer la Religion qu'on leur prêchoit, d'autre difficulté que celle d'avoir l'eau pour recevoir le baptême. L'obſtacle fut bien-tôt levé. Le Dieu, qui, dans une horrible ſechereſſe, avoit, à la priere de Moïſe, ouvert le ſein des Rochers, pour en faire ſortir

5 C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui à Rome: *San Pietro in carcere.* On l'appelloit autrefois: *Carcer Tullianus.* Il y avoit deux priſons, l'une ſur l'autre, & les malfaiteurs les plus coupables étoient jettez dans la baſſe, qu'on appelloit: *Robur. Obſignatum omnem ſpem vitæ*, dit Ciceron. Cet endroit étoit horrible & par ſon obſcurité & par la puan-

sources abondantes d'eau, ou-à la priere des Apôtres. le sein grande pierre de marbre qui eſt ilieu du cachot, d'où ſortit une e d'eau qui engendra ces heureux iers à la vie éternelle. Car, ques jours après leur baptême, e été dénoncez ſur leur nouvel-eligion, & rendant un précieux aux leçons des Apôtres, (*n*) ils ſtirent, avec une generoſité digne miration, un glorieux martyre pour Foi de Jeſus-Chriſt, qu'ils venoient mbraſſer.

Les bornes de la priſon où fut mis nt Paul n'en donnerent pas à ſon e. Cet Apôtre aïant eu le bon-ir de mettre ſes Gardes dans ſes rêts il n'eut pas de peine à exhor-, par ſes Emiſſaires, l'Imperatrice ppée de ſe rendre à la Verité qu'il avoit prêchée. Mais ſes ſemon-s furent impuiſſantes. Comme les s qu'elle avoit fait vers la vertu, près les leçons de Saint Paul, n'é-ient que des démarches chancelan-tes,

(*n*) *Martyrol. Rom. 2 Jul.*

auteur. Saluſte en fait la deſcription : *Eſt locus Cavere quod Tullianum appellatur ubi paulatim ad-ditoris ad lavam, circiter duodecim pedes: humi de-ruſſus. Eum muniunt undique parietes, atque inſu-per camera lapideis fornicibus junctа ſed inculta tene-bris, odore foeda, atque terribilis ejus facies eſt.*

tes, la force de l'habitude la ramena bien-tôt vers le crime, malgré les ſaintes ſollicitations (o) de l'Apôtre, deſquelles Neron eût ſoin d'arrêter la continuation, & peut-être le ſuccès. Car cet Empereur aïant été averti que de la priſon même, ſon prétendu corrupteur donnoit des leçons à Popée, & la preſſoit d'embraſſer les maximes d'une Religion dont il n'aimoit point la ſainteté, il lui fit cruellement trancher la tête hors de la Ville, le même jour qu'il fit attacher à une Croix l'Apôtre Saint Pierre.

Popée revint à ſes premieres abominations. Toûjours entêtée de ſa beauté & de ſa puiſſance, elle s'attacha de plus en plus à ſe conſerver dans celle-ci par les charmes de l'autre ; & l'Empereur, qui l'aimoit avec autant d'emportement que jamais, retrouvant dans elle la même tendreſſe qu'auparavant, ne mit aucune borne à ſes complaiſances. Mais ce qui acheva, ſur tout, de l'enflammer, ce fut l'eſperance d'avoir un heritier de ſon nom & de ſa fortune, que lui donna la groſſeſſe de l'Imperatrice. Neron en eut une joie exceſſive. Il la marqua par toute ſorte d'endroits, ſur

o S. Chryſoſt. adverſ. Vitup. Vita Monaſt.

ur tout par beaucoup de vœux qu'il it pour obtenir des Dieux un heureux ccouchement.

Le Senat, le Peuple & les autres Ordres de la Ville, n'en firent pas de moins ardens, pour témoigner au Prince la part qu'ils prenoient à ſa joie. On fit des jeux, on inſtitua des combats, & on ordonna des prieres publiques en faveur de Popée. Elle accoucha heureuſement à Antium d'une fille qu'on appella Claudie, & qui fut d'abord honorée du Titre d'Auguſte auſſi-bien que ſa mere; & Neron voïant ſon attente remplie, s'emporta aux derniers excès de joie. (*p*) Il fit faire des jeux ſomptueux, & un Tournoi ſelon les ceremonies des Athéniens. Il dédia un Temple à la Déeſſe de la fecondité, en action de graces de celle de Popée; &, afin qu'il ne manquât rien de ce qui pouvoit faire honneur à la naiſſance de la Princeſſe, il fit repreſenter des jeux dans un Theatre au-delà du Tibre, où il y eut un concours extraordinaire du Peuple, qui y étoit venu pour ouïr les chants & les hymnes qu'on avoit compoſé à l'honneur de la jeune Claudie, & l'Empereur même voulut mêler ſa voix

p *Plin. Tacit. Suetom.*

voix avec celle des Muſiciens, & faire l'ornement de la ſymphonie.

Le Senat fut en Corps & en ceremonie à Antium, pour feliciter Popée ſur ſes heureuſes couches, & tous les Ordres s'empreſſerent de lui témoigner leur joie. Mais elle fut bien-tôt changée en deuil. Claudie ne vêcut que quelques mois; &, parce que Neron, lors de la naiſſance de la jeune Princeſſe, n'avoit pas ſû ſe preſcrire une ſatisfaction & une allegreſſe raiſonnable, il ſentit à ſa mort une exceſſive douleur, & laiſſa voir, dans ſon affliction, auſſi peu de moderation, qu'il en avoit fait paroître dans ſa joie. Autres ſoins pour le Senat. Obligé de regler ſes ſentimens ſur ceux du Prince, il donna des marques de ſa triſteſſe, pour la mort de la Princeſſe. Il propoſa de l'honorer comme Déeſſe, de lui bâtir des Temples, de lui donner des Prêtres; il porta enfin la flatterie juſqu'à l'impieté.

La douleur de Popée fut plus vive & plus ſenſible, parce qu'elle étoit plus ſincere & plus juſte; & quand ſa tendreſſe ne lui auroit pas fait pleurer ſa fille, ſa politique l'engageoit à en regretter la mort, parce que, par la naiſſance de cette Princeſſe, la legereté de Neron ſembloit être fixée; c'étoit comme un gage de ſon inclination. D'ail-

leurs,

heurs, ſa fecondité lui avoit ramené le cœur des Romains, peu affectionnez pour elle depuis le meurtre d'Octavie. Mais une ſeconde groſſeſſe ranima ſes eſperances, & elle auroit, ſans doute, comblé ſes deſirs, ſi Neron l'eût laiſſée arriver à un heureux terme.

Ce Prince, qui depuis long-tems avoit fermé l'oreille aux ſages remontrances des gens de bien, pour ſe donner ſans reſerve aux pernicieuſes adulations de ces Courtiſans intereſſez, qui travailloient plûtôt à la conſervation de leur fortune, qu'à la gloire de leur Empereur, par un amuſement indigne de ſon rang, n'avoit en tête que ſa muſique, ſes danſes, ſes farces, en quoi il vouloit paſſer pour habile Maître. Mais ſa plus grande ambition, étoit d'exceller à bien conduire un chariot; folie qui alla ſi loin, qu'il quitta Rome pour aller juſques dans la Grece, faire montre de ſon habileté & de ſon adreſſe, comme nous le verrons bien tôt.

Popée ne pouvant le voir, ſans chagrin, dans ces bas exercices qui l'expoſoient à la riſée publique, tâcha de le faire revenir de cet entêtement, en blâmant des divertiſſemens ſi honteux, qui faiſoient une éternelle flétriſſure à ſa gloire & à la Majeſté de l'Empire. Elle emploïa ſes prieres, ſes careſſes,

ſes

ſes larmes, qui furent toûjours inutiles. Elle eut recours aux reproches & aux railleries; mais cette reſſource, au lieu de produire quelque bon effet, lui devint au contraire funeſte. Car ce Prince dénaturé ne pouvant ſouffrir quelque trait piquant de Popée, qui le railloit un jour qu'il s'étoit fort appliqué à conduire un chariot, (q) il la tua d'un coup de pied qu'il lui donna brutalement dans le ventre.

Neron, revenu de ſon cruel emportement, parut inconſolable. Il fit rendre au corps de Popée tous les honneurs imaginables. Il le fit embaumer ſelon la coûtume des Rois Etrangers. On le porta, avec beaucoup de pompe, dans le Tombeau de Jules; &, ſi nous en croïons Pline, (r) l'on fit brûler à ſes funerailles, plus de parfums que l'Arabie n'en fournit dans un an. Enfin l'Empereur, comme s'il eût voulu la dédommager de la mort qu'il lui avoit cauſée, en fit une Déeſſe, en lui faiſant décerner l'immortalité. On prononça l'éloge funebre de cette Princeſſe, & on ne manqua pas de relever ſa beauté. Neron en fut épris encore après ſa mort; ſa paſſion pour elle, fut même pour lors auſſi infame qu'elle avoit été violente durant ſa vie; & les loix

q *Tacit. Ann. 16. Sueton. in Ner. Xiphilin. 1 Plin. Hiſt. Nat. lib. 12. c. 18.*

la pudeur & de l'honnêteté ne mettent pas de dire (ſ) ce que re nous apprend, que ce Prin- ne fit faire ſur le corps de ſon chi Sporus, dont le viſage avoit up de reſſemblance à celui de

ol. Victor. Epitom. Suetou. in Ner. Xiphilin.

STATILIE MESSALINE

Troiſiéme femme de Neron.

JAmais Regne n'a eu de ſi beaux commencemens que le Regne de Neron; les cinq premieres années de ſon Empire ont merité les éloges de tous les Hiſtoriens, & Trajan, qui étoit lui-même un ſi grand Prince, trouvoit qu'elles pouvoient ſervir d'un modele achevé. (*a*) L'expoſition qu'il fit publiquement de la conduite qu'il vouloit tenir dans ſa maniere de gouverner, plût ſi fort au Senat & à tous les Ordres de la Ville, & forma dans leur eſprit une idée ſi agreable d'un Regne heureux, qu'elle fut gravée ſur une table d'argent. Auguſte fut le modele qu'il ſe propoſa; & pour faire voir qu'il ne ſe contentoit pas d'enviſager l'exemple de cet Empereur, avec une admiration ſterile, mais qu'il en vouloit être un exact & fidele imitateur, (*b*) il ne laiſſa point paſſer

a *Aurel. Victor. Epitom. in Ner.* b *Sueton. in Ner. c.* 10.

ſer de jour ſans faire quelque ac-
n de generoſité, de clemence, de
ralité. Les perſonnes affligées trou-
ent en lui un azyle aſſuré. Il ſoula-
le Peuple par la ſuppreſſion des im-
s nouveaux, & par la diminution
anciens. Il vengea la vertu in-
ente, & la nobleſſe mépriſée des
rages de la fortune, en tirant de la
ère les Senateurs d'illuſtre naiſſan-
qui étoient pauvres; &, par ſes
ralitez, il les mit en état de ſe
tenir avec honneur dans leur Di-
té. Enfin, il fit des Reglemens ſi
les & ſi neceſſaires, que le Senat,
rmé d'un ſi beau commencement,
en rendit des actions de graces pu-
ques; & Neron, par une modeſtie
ne des plus grandes louanges, s'é-
a qu'il ne les avoit pas encore me-
ées.

Des prémices ſi louables & ſi gra-
uſes ne devoient avoir que des ſui-
heureuſes, & ſembloient être cau-
n d'un Regne moderé. Chacun ſe
iſſoit déja dans ſon eſprit un bon-
ur que rien ne devoit troubler; on
n faiſoit de douces & d'agreables
intures; on regardoit Neron com-
e un preſent des Dieux, envoïé pour
tablir la felicité publique, & pour fai-
renaître l'Empire d'Auguſte. Mais
Prince ne ſoûtint pas long-tems l'at-
tente

tente qu'on avoit de lui. Ses mœurs changerent avec ſa fortune. A meſure que les flateurs s'emparerent de ſon eſprit, il ſe dépouilla de ſa premiere moderation; il devint enſuite, avec eux, méchant par contagion; il ſe laiſſa entraîner par le poids de l'exemple; &, s'abandonnant enfin à toute ſorte de crimes, il fit voir que d'Ænobarbus & d'Agrippine, il ne pouvoit être né rien que de pernicieux & de déteſtable.

Après avoir ſecoué le joug importun de l'autorité de ſa mere & de ſes Précepteurs, qui tenoient en bride ſes paſſions, afin de jouïr d'une liberté indépendante, il fit éclater ces crimes honteux, qui le rendirent le flambeau de Rome, & la peſte de la République. Au lieu d'Auguſte, ſur qui il avoit dit qu'il vouloit ſe former, il declara qu'il prenoit pour modele Caligula qui étoit l'Empereur le plus décrié qui eut encore regné, qu'il ſurpaſſa même en toute ſorte de vices; de maniere que ſon nom, qui auparavant don-

1 Rubellius Plautus étoit allié à la famille des Ceſars, car il étoit fils de Rubellius Blandus & d'une fille de Druſus, fils de Tibere, laquelle, en premieres nôces avoit epouſé Neron fils ainé de Germanicus. Rubellius s'étoit retiré en Aſie, pour ne pas donner de l'ombrage à Neron: mais cet exil volontaire ne fut pas pour lui un lieu de ſûreté. Cet Empereur barbare envoya des gens en Aſie

donnoit l'idée d'un Prince accompli, tombé enſuite dans la haine & dans l'execration publique, devint l'expreſſion & l'image d'un veritable Tyran; & ceux qu'on voulut marquer dans la ſuite d'un caractere ſi infame, furent appellez de Nerons.

Ses impudicitez monſtrueuſes ſouillerent toutes les parties de ſon corps. Il inventa de nouvelles voluptez, & (c) il n'y eut ni condition, ni parenté, ni ſexe à l'abri des feux infames & violens de ſon abominable incontinence. Ses horribles cruautez inonderent Rome de ſang & de larmes. (d) Il hâta la mort de ſa tante Domitia, afin d'avoir la jouïſſance de ſes belles terres, dont la vieilleſſe fort avancée de cette Dame ne lui pouvoit gueres plus long-tems retarder la poſſeſſion. Rubellius Plautus fut enſuite ſacrifié à la jalouſie. (1) Pallas ſervit auſſi de matiere à ſes violences & à ſon avarice. Neron le fit empoiſonner, pour s'emparer des richeſſes immenſes que cet

c *S. Chryſoſt. adverſ. Vituper. Vitæ Monaſt.* d *Sueton. in Ner. c. 29. Tacit.*

ſie pour le maſſacrer, avec ordre d'apporter ſa tête à Rome. Il voulut prendre le lâche plaiſir de l'examiner; &, ajoûtant l'inſulte à la cruauté, ſe prit à dire, en plaiſantant: qu'il ne ſavoit pas que Rubellius eut le nez ſi grand.

cet Affranchi, qui avoit très-insolemment abusé de sa fortune, s'étoit acquises par la rapine & par l'oppression, & qu'il laissa par cette mort violente: juste récompense de celle qu'il avoit fait souffrir à ceux aux dépens desquels il s'étoit enrichi.

Après avoir fait sentir son inhumanité aux Citoïens de Rome, (e) il exerça sa fureur contre Rome même, en ruinant ses édifices, ses Temples, ses Palais par un incendie affreux. Il regarda de sang froid, du haut d'une Tour, le feu se répandre avec impetuosité dans les plus beaux quartiers de Rome, afin de voir une image naturelle du malheur de Troye: devenant l'incendiaire de sa Patrie, pour satisfaire une si cruelle curiosité, ce qui étoit un caractere très-marqué du déreglement de son esprit. (f) Horrible barbarie, qui donna occasion à la premiere persecution qui affligea l'Eglise naissante des Chrétiens, que Neron accusa d'être les Auteurs de cet embrasement, afin de rejetter sur eux la honte de cette fureur, & qu'il punit d'un crime, dont il étoit lui seul coupable; ou plûtôt, heureuse cruauté qui fit naître dans le Ciel un si grand nombre de Martyrs.

Je

e Dio. Tacit. Sueton. f Baron.

Je ſerois infini, & je ſortirois des bornes de mon deſſein, ſi je voulois rapporter tout ce que ce Prince infame a fait. Il ſuffit, pour venir à mon ſujet, de dire, qu'après s'être ſouillé du ſang de Britannicus, de celui de ſa mere, & enfin de celui d'Octavie ſon épouſe, afin de ſe marier avec Popée, de laquelle il étoit devenu éperduement amoureux, il tua encore celle-ci; &, ſongeant, peu de tems après, à de nouvelles nôces, il jetta d'abord les yeux ſur la Princeſſe Antonie ſœur de ſa premiere femme, & ſa propre ſœur par adoption.

Antonie ne ſe laiſſa pas charmer au ſéduiſant éclat du Trône, qui éblouït les yeux vulgaires. Quelque riant que ſoit ce poſte, elle ſavoit que cet exterieur pompeux, qui le fait deſirer aux ambitieux, ne fait ſouvent que cacher les chagrins les plus amers, & que les ſpecieux dehors de la grandeur ſouveraine, ne ſont qu'une enveloppe fatale qui dérobe à nos yeux mille précipices dont elle eſt entourée. Elle fit ces judicieuſes reflexions, & ſe voïant recherchée de Neron, dont elle connoiſſoit le naturel brutal & emporté, elle ſe montra peu ſenſible à ſes empreſſemens.

Il y avoit de la prudence dans la conduite d'Antonie. Les malheurs

d'Octavie & la mort funeſte de Popée, étoient de violens préjugez d'un pareil traitement ; & comme elle penſoit finement toutes choſes, elle regarda l'avanture de ces deux Impératrices, comme un avertiſſement de ce qu'elle avoit à attendre. Auſſi refuſa-t-elle conſtamment de ſe marier avec un Prince, auprès duquel on n'étoit jamais en ſûreté. Ce refus lui coûta la vie. Neron, dont les fougueux deſirs n'aimoient pas à trouver de la reſiſtance, fut irrité de celle d'Antonie. Pour s'en venger, il l'accuſa d'avoir de mauvais deſſeins contre l'Empire; & ſur cette accuſation, qui n'étoit ſoûtenuë d'aucune preuve, il la fit mourir.

(g) Il porta enſuite ſa vûë ſur Statilie Meſſaline petite-fille de Statilius Taurus, qui eut, ſous Auguſte, l'honneur du Triomphe & du Conſulat. Cette Dame faiſoit beaucoup de bruit dans Rome, tant à cauſe de ſes richeſſes que de ſon eſprit; & quoiqu'elle eût eu déja trois maris, dont elle avoit été ſeparée par la mort ou par le divorce, ſa beauté n'étoit pas encore paſſée. Auſſi la foule de ſes amans étoit toûjours grande; & malgré les ſoupçons qu'elle avoit fait naître de ſa vertu,

g *Sueton. in Ner. Tacit. Ann.*

elle n'avoit pas laiſſé de trouver un
triéme mari.

C'étoit Atticus Veſtinus, compagnon
débauches de Neron, & dépoſitai-
de tous ſes ſecrets. Ce Senateur a-
it eu le ſecret de s'introduire ſi avant
ns la familiarité de l'Empereur, qu'il
a ſouvent ſe donner la licence de le
quer par les railleries les plus ſan-
antes. Neron les ſouffroit avec aſ-
z d'impatience; mais, comme il s'é-
oit ouvert à Veſtinus, & qu'il lui a-
oit fait part de tout ce qu'il avoit
ans ſon cœur de plus caché, il n'oſa
mais reprimer les ſaillies de ſa lan-
ue, de crainte qu'il ne vînt à revé-
er tant de honteux ſecrets qu'il avoit
is comme en dépôt entre ſes mains.
Veſtinus, au reſte, lorſqu'il épouſa
Meſſaline, n'ignoroit pas que Neron
voit les bonnes graces de cette Da-
me. Leur galanterie avoit fait tant de
ruit dans Rome, qu'il n'y avoit nul-
e apparence que Veſtinus fût le ſeul à
qui une intrigue ſi publique ne fût con-
uë; car elle ſouffroit les aſſiduitez du
Prince ſans s'embarraſſer ſi elles fai-
ſoient tort à ſa reputation, ſa fortune
lui tenant plus au cœur que ſon hon-
neur; & ne cherchant qu'à engager
Neron, parce que dans cet attache-
ment, elle enviſageoit tous les avan-
tages qui pouvoient tenter ſa vanité.

Mais comme elle ne pouvoit pas ſe promettre de réüſſir dans ſes ambitieux deſſeins, elle ſe détermina à ſe marier avec Veſtinus, qui païa bien cherement la temerité d'avoir voulu avoir pour femme la Maîtreſſe de l'Empereur; car Neron en conçût un ſi vif reſſentiment, qu'il ne chercha plus qu'une occaſion pour le perdre.

Il crut la trouver dans la Conjuration de Piſon, qui fut funeſte à tant d'honnêtes gens. Mais perſonne n'aïant voulu ſe rendre dénonciateur contre Veſtinus, parce qu'on n'avoit aucune preuve qu'il eût eu part à cette Conſpiration, las de voir vivre un homme qu'il haïſſoit mortellement, ſur tout depuis que la mort de Popée l'avoit mis en liberté d'épouſer Meſſaline, il lui fit ouvrir les veines, ſans plus chercher de prétexte à ſa cruauté; &, par la mort de ce Senateur, il ſe délivra d'un objet qui lui étoit devenu extremement odieux, après lui avoir été infiniment cher. (2)

Meſſaline ne verſa pas beaucoup de larmes à la mort de ſon époux, ſûre d'être bien-tôt dédommagée de cette perte par Neron même. Elle le fut en effet;

2 Veſtinus étoit à table dans ſa maiſon où il donnoit à ſouper à un grand nombre de ſes amis, lorſque les miniſtres de la fureur de Neron y fu-

rent,

; l'Empereur l'épouſa, & lui fit rner le glorieux Titre d'Auguſte. Cette nouvelle Imperatrice trouva ord de grands charmes dans le bril- du Trône, mais, bien-tôt après, trouva le plaiſir de la Souveraine- détrempé dans beaucoup de chagrins. conduite irreguliere de Neron en it une ſource également feconde & ere; & ce qui les faiſoit ſentir plus rement à Meſſaline, c'eſt qu'elle ſe oit obligée de gemir en ſecret, & s ſe plaindre, de crainte que ſes re- ontrances, ſi elle ſe hazardoit d'en re à l'Empereur, ne lui fuſſent auſſi neſtes qu'elles l'avoient été à Popée, nt elle occupoit la place. Après tout, eron n'étoit plus en état de ſuivre au- n ſage conſeil, il n'étoit conduit que r ſes extravagans deſirs, & par ſon aprice.

Peu content de tant de crimes qu'il voit commis, il ajoûta de nouveaux eurtres à ceux dont il s'étoit déja ouillé, & ſous prétexte de punir les omplices de la conjuration de Pi- n, il remplit Rome de ſang. Si- nus Vetus, & toute ſa Famille, fu- nt les premiers ſur leſquels il exer-

ça

h *Goltz. Theſaur. Rei Antiq.*

nt pour le faire mourir. Ils le porterent dans une ive, & lui ouvrirent les veines.

ça ſa rage. Annæus Mella, frere de Seneque, & pere du Poëte Lucain, ſuccomba ſous cette accuſation, auſſi-bien que Petrone, le plus agreable & le plus délicat débauché de ſon tems. Pœtus Traſea, Senateur, fameux par les plus grands Emplois, remplis avec honneur; Borea Soranus, illuſtre par la ſplendeur de ſa naiſſance & de ſes Dignitez, & par la reputation d'une probité ſolide, reſte précieux de l'ancienne vertu; Corbulon, en qui l'on voïoit auſſi l'image des vertus de la vieille Rome, & qui étoit l'appui le plus ferme qu'eut l'Empire; Seneque & une infinité d'autres du premier Ordre, augmenterent le nombre des victimes que ce Tyran ſacrifia à ſa cruauté.

Ce ne fut pas par cet endroit ſeul qu'il donna des chagrins à Meſſaline; ſes folies & ſes extravagances lui en préparerent de trop juſtes ſujets. C'étoit peu, pour lui, d'avoir paſſé ſa jeuneſſe à chanter, à compoſer des vers, à conduire des chariots, à joüer des inſtrumens, il voulut, étant Empereur, faire parade de ſon habileté dans ces exercices ſi peu conformes à ſa Dignité, & cela dans les occaſions où il devoit, au contraire, affecter une gravité qui répondît à ſon rang. Il le fit ſur tout devant Tiridate, qui étoit venu à Rome, pour y recevoir,

des

s mains de l'Empereur, la Couron-e d'Armenie: Car Neron, qui ne ouvoit pas tenir long tems un ſerieux ui génoit ſi fort ſon naturel, d'abord rès la ceremonie du Couronnement, ena ce Roi au Théatre, & s'étant, n ſa preſence, habillé de verd, il fit ontre de ſon adreſſe à conduire un hariot, n'ayant aucune honte de dé-rader ſa Dignité par de ſi baſſes occu-ations.

Quelques indignes qu'elles fuſſent 'un Empereur, elles ne manquerent as, pourtant, de trouver de ces lâ-hes adulateurs, qui encenſent juſ-u'aux vices des Souverains, leſquels onnerent de grandes loüanges à l'ha-bileté du Prince, à ſon agilité, à ſon adreſſe; & Neron, croïant alors qu'il ne devoit pas renfermer dans Rome de ſi rares talens, reſolut de les aller exer-cer dans les Provinces, afin de s'y faire couronner comme le meilleur Co-cher, le meilleur Comedien, le meil-leur Chanteur & le meilleur Joueur de Lyre qui fût dans tout l'Empire; car c'étoit là ſa plus noble paſſion. Il ne vouloit pas ſouffrir que perſonne oſât lui diſputer ces beaux Titres, & il au-roit été dangereux de devenir ſon Ri-val dans une ſi glorieuſe carriere. Il partit donc de Rome, & s'arrêta dans toutes les Villes qui ſe trouvoient ſur

ſon paſſage; & ce fut là que Neron, dans les Places & dans les Amphitheatres, ſe donna en ſpectacle aux Peuples, auxquels il fourniſſoit les Scenes les plus plaiſantes, en étalant à leurs yeux ſon habileté & ſon induſtrie, mendiant par tout les ſuffrages des ſpectateurs; & après avoir couru toute l'Achaïe, il retourna à Rome chargé de dix-huit cens Couronnes (3), plus glo-

3 Les Romains honoroient d'une Couronne ceux qui s'étoient diſtinguez à la Guerre, aux Combats du Capitole, dans les Jeux publics, dans quelque genre de Science, & même dans les Combats de l'Amphitheatre. Comme ces Couronnes étoient données pour differens ſujets, elles étoient de differentes matieres. J'en trouve de dix eſpeces qui étoient le plus en uſage.

La premiere & la plus honorable étoit ſimplement de cette herbe que les Latins appellent *Gramen*, qui eſt nôtre Chien-dent ou Dent de chien.

La ſeconde étoit de Chêne, qui étoit conſacré à Jupiter. On en honoroit ſur tout ceux qui remportoient le prix aux Combats du Capitole.

La troiſiéme étoit d'Yeuſe, qui eſt une eſpece de Chêne. On en couronnoit ceux à qui l'on accordoit l'Ovation, qui étoit une ſorte de Triomphe.

La quatriéme étoit de Laurier. Elle étoit auſſi fort honorable. Les Triomphateurs la portoient le jour de leur Triomphe, ou ſe la faiſoient tenir ſuſpenduë ſur leur tête par un eſclave, qui étoit derriere eux ſur le Char triomphal. Ceux qui avoient eu l'honneur du triomphe la portoient auſſi les Jours ſolemnels & dans les Aſſemblées publiques; &, au rapport de Suetone, de tous les honneurs que le Senat & le Peuple defera à Jules Ceſar, il n'en accepta aucun avec plus de joye, que le privilege de porter toujours une Couronne de Lau-

glorieux de ces lauriers, que s'ils étoient teints du ſang des plus redoutables ennemis de l'Empire.

Ces indignes occupations n'arrêterent jamais le cours de ſa cruauté & de ſon incontinence; il ne les quittoit que pour répandre le ſang de quelque Citoïen, on pour mettre le deshonneur dans quelque Famille: il porta enfin ſes excès juſqu'à leur comble, & l'on ne

Laurier. *Non alium recepit aut uſurpavit libentiùs, quam jus Laureæ Coronæ perpetuò geſtandæ.*

La cinquiéme étoit d'Olivier. Elle étoit pour ceux qui, ſans s'être trouvez au Combat, procuroient la Victoire.

La ſixiéme étoit de Lierre, qui étoit conſacré à Bacchus, inventeur des Triomphes.

La ſeptiéme étoit compoſée de feuilles de Palmier, nouées dans les intervalles de rubans de diverſes couleurs. Elle ſervoit ſouvent aux Triomphes. On la donnoit encore aux Avocats de reputation, qui la mettoient ſur la Statuë de Marſyas, comme nous l'avons remarqué. *Docto Oratori Palma danda eſt*, dit Ciceron.

La huitiéme étoit de Myrthe. On en faiſoit les Couronnes Civiques, & celles qu'on donnoit aux Poëtes qui chantoient des vers amoureux.

La neuviéme étoit de Perſil.

La dixiéme étoit une eſpece de Guirlande entortillée de certains rubans de laine. On la donnoit aux Gladiateurs qui avoient remporté ſix victoires, & auſquels on accordoit la liberté.

Le Poëte Stace, qui fleuriſſoit du temps de Domitien, & que quelques uns font mal à propos de Toulouſe, remporta en un ſeul jour trois Couronnes.

Il ne faut pas, au reſte, confondre ces Couronnes d'honneur avec les Couronnes de réjouïſſance que portoit le Peuple Romain aux jours de

ne marqua plus le nombre de ſes crimes que par celui de ſes actions. Un Empire ſi tyrannique fit revolter les Provinces : & leur fit prendre la reſolution de s'affranchir d'un joug ſi odieux. Vindex, qui gouvernoit la Gaule Celtique en qualité de Propreteur, fut le premier qui ſe declara contre Neron. Galba, qui commandoit une armée en Eſpagne, & Othon, Gou-

Fête, de Triomphe, & de Solemnité, & même dans les Aſſemblées publiques. *Eodem anno coronati, primum ob res bello bene geſtas Ludos Romanos ſpectaverunt*, dit Tite Live : car quoiqu'elles fuſſent ſouvent de Laurier, de même que des Couronnes Triomphales, il y avoit toutefois quelque choſe qui les diſtinguoit. Le Peuple en portoit ſouvent de Lierre, de Roſes, & d'autres fleurs, & quelquefois, comme j'ai dit, de Laurier. *Apollinares Ludos Populus laureatus ſpectabat.* Feſtus.

Il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos de remarquer que les Couronnes que l'on accordoit pour quelque exploit militaire, avoient des noms propres, qui marquoient par quelle eſpece d'exploit on les avoit meritées. Les principales etoient :

L'OBSIDIONALE : *Obſidionalis.* On la donnoit à ceux qui delivroient une Ville ou un Camp aſſiegé. C'étoit la plus honorable, quoiqu'elle ne fût que d'herbe appellée, *Gramen*, qu'on cueilloit dans le lieu même ou on avoit été enclos.

La MURALE, *Muralis.* On en couronnoit ceux qui montoient les premiers ſur les murailles des Villes qu'on prenoit par aſſaut, elle étoit garnie à l'entour de petits creneaux.

La CIVIQUE, *Civica.* Elle étoit la recompenſe de ceux qui dans le Combat ſauvoient la vie aux Citoiens, en écartant par leur bravoure les

gouverneur de la Luſitanie, l'imite-rent, & leur exemple fut ſuivi des Ro-mains, qui voulurent ſe ſouſtraire de la Domination d'un Prince que ſes cri-mes avoient rendu odieux à toute la ter-re. Galba fut proclamé Empereur par les Legions, & cette Election fut con-firmée par un Arrêt du Senat, qui dé-clara Neron ennemi de la République, & le condamna à la mort. Il ſût qu'on lui

les Ennemi. Elle étoit de rameaux de Chêne.

La TRIOMPHALE, *Triumphalis.* Dans le commencement elle étoit de Laurier, & enſuite on la fit d'Or. On la faiſoit porter à ceux à qui l'on accordoit l'honneur du Triomphe.

La NAVALE, *Navalis.* On en honoroit celui qui étoit entré le premier de force dans le Vaiſſeau des Ennemis.

La COURONNE A PROUES, *Roſtrata Corona*, étoit donnée à ceux qui avoient remporté quelque Victoire ſur mer, comme elle fut donnée à Agrippa après la Bataille d'Actium.

Parte alia, ventis & Diis Agrippa ſecundis,
Arduus agmen agens, cui belli inſigne ſuperbum,
Tempora navali fulgent roſtrata Corona.
Virg. Æn. X. 682.

La CASTRENSE, *Caſtrenſis.* On l'accordoit à celui qui avoit eu le courage de ſe jetter le premier dans le fort des Ennemis. Elle avoit la figure d'un rempart ou d'une paliſſade.

La VALLAIRE ſe donnoit à celui qui entroit le premier dans le Camp des Ennemis. J'ai déja dit qu'autre cela il y avoit encore une Couronne d'Olivier pour ceux qui ne s'étant pas trouvez au combat, avoient pourtant procuré quelque moïen de remporter la Victoire.

lui en préparoit une ignominieuſe (4); & pour lors ſe voïant haï de tout le monde, trahi de ſes Sujets, ne trouvant de la compaſſion, non pas même dans le cœur des Partiſans de ſes crimes, il ſe tua lui-même, pour ne pas tomber entre les mains de ceux qui le cherchoient pour le ſacrifier à la haine publique; & avant que de ſe donner le coup fatal, il s'écria, qu'il étoit dommage qu'un ſi habile joueur d'inſtrumens perît ſi miſerablement.

Les délices de la Cour, & les enchantemens du Trône, avoient fait de trop puiſſantes impreſſions ſur l'eſprit de Meſſaline, pour ne pas lui faire ſouhaiter d'y remonter. Elle s'en flatta même, lors qu'Othon, à qui elle n'avoit pas été indifferente, lui eut écrit des Lettres tendres & remplies de témoignages d'une grande conſideration. Et il eſt conſtant qu'Othon avoit reſolu de l'épouſer, & qu'il n'attendoit que d'avoir mis ſa for-

4 Neron ayant appris que le Senat l'avoit déclaré ennemi de la République, & condamné à être puni ſelon l'ancienne forme, demanda quelle étoit cette ancienne forme, & on lui dit: qu'on depouilloit le Criminel, & qu'on le mettoit tout nud, qu'on lui paſſoit la tête à travers les deux branches d'une fourche, qu'on le fouettoit juſqu'à ce qu'il eut rendu l'ame, qu'enſuite on

fortune en ſûreté : mais cette joie précipitée de Meſſaline, ne fut pas de durée, & la fortune ne tint pas à cette Princeſſe tout ce qu'elle avoit ſemblé lui promettre. Cette capricieuſe, qui ne nous éleve ſouvent que pour nous précipiter, abandonna Othon lorſqu'il avoit le plus beſoin d'elle ; & comme ſi elle ſe repentoit de l'avoir fait monter ſur le Trône, après la mort de Galba, elle lui laiſſa faire une chute honteuſe : ou plûtôt, Dieu permit qu'Othon ne poſſedât pas long-tems une Dignité qu'il avoit acquis par un horrible parricide, afin que ſa mort funeſte apprît aux ambitieux, qu'il n'y a rien de moins durable qu'une puiſſance uſurpée, & que le Diadême eſt mal aſſuré ſur une tête que le crime a couronné. En effet, après que Galba eut été aſſaſſiné par la trahiſon d'Othon, l'Empire fut, pour ainſi dire, en proïe à qui voudroit l'uſur-

on le précipitoit de la roche Tarpeïenne, & qu'on le traînoit avec un croc juſque dans le Tibre. Cette réponſe le fit frémir ; & un de ceux qui étoient avec lui, lui ayant conſeillé de prévenir toutes ces indignitez, auſquelles ſon corps ſeroit expoſé, en ſe donnant lui même la mort courageuſement ; Neron lui répondit froidement : qu'il lui feroit un grand plaiſir de lui montrer l'exemple de mourir courageuſement.

l'uſurper Vitellius fut proclamé Empereur à Cologne: mais le parti d'Othon étoit plus fort parce qu'il avoit pour lui la Ville de Rome. Il ne ſût point pourtant profiter de ſon avantage; car, au lieu d'attendre pluſieurs Legions qui lui venoient d'Illyrie, il alla au-devant de Vitellius pour lui preſenter la bataille, où il ne voulut pas ſe trouver, ce qui fut la cauſe de ſa ruine; car ſon armée, n'étant pas animée par la preſence du Chef, elle fut entierement défaite; & Othon en aïant reçû la nouvelle, ſe tua de deſeſpoir, pour ne pas ſurvivre à ſon malheur: Avant ſe donner la mort, il écrivit à Meſſaline une Lettre fort touchante, dans laquelle il lui dit le dernier adieu.

Le même coup moiſſonna la vie d'Othon, & les eſperances de Meſſaline. L'ambition de cette Princeſſe s'éteignit, pour ainſi dire, dans le ſang de cet Empereur: car voïant toutes ſes vûës confonduës, & ſes projets démentis, par la fin funeſte de celui avec lequel elle s'étoit flattée de remonter ſur le Trône; elle ne ſongea plus qu'à l'étude de l'éloquence, dont elle poſſeda toutes les fineſſes. Elle en donna de glorieuſes preuves dans pluſieurs Diſ-

cours

qu'elle prononça publiquement, étoient remplis d'érudition, & osez avec une politesse capable nner de la jalousie aux premiers urs ; & ce fut dans cette oc- ion, qu'elle passa le reste de e.

LEPIDA.

Famme de Galba.

L'Empereur Servius Sulpicius Galba, (1) réüniſſoit, dans ſa perſonne, deux des plus illuſtres Familles de Rome. (*a*) Il étoit parent de l'Imperatrice Livie, qui eut ſoin de ſa fortune, en l'élevant aux plus grands Emplois, auxquels même elle le fit admettre avant l'âge. Il porta, pendant long-tems, le nom de Livius Ocella, qu'il avoit pris de celui de Livie Ocelline, que Galba, ſon pere, épouſa en ſecondes nôces. Celle-ci, quoique fort riche & fort belle, rechercha ce Romain avec empreſſement, à cauſe de ſa nobleſſe, encore qu'il fut petit,

a *Sueton. in Galb. Plutarq. Vit. Galb. Tacit. Hiſtor. lib. 1. cap. 13.*

1 Galba naquit la veille même de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, c'eſt à-dire le 24. Decembre de l'an de Rome 749. La race des Ceſars defail-

it, malfait & même boſſu, diſgraces de la nature, qu'il avoit pris ſoin de cacher, en portant une robbe fort longue & fort large, & des ſouliers fort hauts. Toutefois, Ocelline ne diminua rien de ſon eſtime pour Galba, après qu'elle eut été informée de tous ces défauts par Galba même, qui fut bien aiſe de ne lui en pas faire fineſſe. Car, ne voulant pas qu'elle eut jamais lieu de lui reprocher qu'il l'eût trompée, il la prit un jour en particulier; &, après avoir quitté ſa robbe en ſa preſence, il lui fit remarquer toutes les déformitez de ſon corps: franchiſe peu imitée, qui lui gagna ſi fort le cœur d'Ocelline, que, n'aïant pas pû avoir de lui des enfans, adopta Servius Galba qu'il avoit eu de ſa prémiere femme Mummie Achaïque, & qui eſt celui dont nous parlons.

Galba eut plus d'une fois des preſages heureux qui lui promettoient la Souveraineté. (*b*) Auguſte l'avoit aſſuré qu'il goûteroit un jour de l'Empire. (*c*) Tibere avoit dit ouvertement, que Gal-

b *Sueton. in Galb.* c *Tacit. Ann. 6.*

faillit en la perſonne de Neron, car Galba n'étoit ni parent ni allié à la Maiſon des Ceſars. Il étoit parent de Livie, qui le favoriſa beaucoup.

Galba regneroit dans ſa vieilleſſe, & un Devin lui avoit prédit poſitivement, que l'Empire entreroit dans ſa Famille; mais que cela n'arriveroit que fort tard; ce qui fit dire à Galba, en riant, que cela arriveroit quand une mule deviendroit feconde: prodige qui arriva cependant, & que Galba regarda comme une certitude de l'accompliſſement de ſa deſtinée.

Avec ſes belles qualitez, ſes richeſſes immenſes & ſes grandes eſperances de fortune, Galba ne pouvoit pas manquer de partis: on lui en preſenta de fort conſiderables; mais il trouva tant de ſageſſe, de modeſtie & de merite dans Lepida, qu'il lui donna toute ſon inclination, & l'épouſa. Il ne ſe repentit pas de ſon choix. Lepida répondit à l'inclination de ſon époux par une grande tendreſſe, & par une fidelité qui ne fut jamais ſujette au moindre ſoupçon; & ces deux mariez vivoient contens l'un de l'autre, & dans une parfaite intelligence, lors qu'Agrippine, aïant l'eſprit rempli de mille projets de grandeur, & cherchant quelqu'un qu'elle pût aſſocier à ſon ambition, & qui l'aidât à ſe fraïer un chemin au Trône, ſe mit en tête de porter Galba, qu'elle crut propre à ſon deſſein, à répudier ſa femme Lepida, & à l'épouſer elle-même à ſa place.

(d) A-

') Agrippine étoit veuve alors de
nitius Ænobarbus ſon premier ma-
A ſon illuſtre naiſſance, elle joi-
it une beauté piquante, un eſprit
heureux, cultivé & remuant, &
ambition qui étoit nourrie par de
tes prétentions de fortune. Il ne
manquoit plus qu'un mari qui fut
i ambitieux qu'elle, & qui voulut
'ailler dans ſes vûës; & elle croïoit
oir trouvé dans Galba, que ſa
leſſe, ſes Charges & ſon crédit à
Jour, rendoient très-conſidérable,
ui d'ailleurs, avoit des preſages qui
promettoient la Souveraineté.
'our réüſſir dans ſon projet, & por-
Galba à ce mariage, dont elle ſe
mettoit de ſi grands avantages, el-
crût qu'il étoit hors de ſaiſon d'ob-
ver ces ſcrupuleuſes loix de la bien-
nce, qui ne permettent point aux
mes de faire les premiers pas: elle
ſa au-deſſus de ces fâcheux devoirs.
le apprehenda de perdre ſa fortune,
laiſſant les choſes dans le train
linaire; & ne voulant pas avoir
ſe reprocher d'avoir manqué ſon
up, pour avoir voulu ſe rendre eſ-
ve de quelques formalitez, elle pré-
it Galba par les avances les plus paſ-
nnées.

Galba, qui penetroit juſques dans le
fond

1 *Sueton. in Galb.*

fond du cœur d'Agrippine, y ſût faire le diſcernement délicat de la politique ambitieuſe & de la tendreſſe ſincere; &, connoiſſant les profonds deſſeins de cette Princeſſe, dans les démarches irregulieres qu'elle faiſoit, il ne voulut pas ſervir d'inſtrument à ſa folle ambition. Auſſi, pour lui faire comprendre qu'il ne ſe laiſſoit pas ſurprendre à ſes trompeuſes douceurs, il affecta de lui témoigner autant d'indifference qu'elle lui laiſſoit voir de foibleſſe. Galba, d'ailleurs, n'avoit nulle envie de ſe ſeparer de Lepida, de la ſageſſe de laquelle il étoit convaincu, pour épouſer Agrippine, de laquelle il ſavoit que le mari ſeroit expoſé à beaucoup de déloyautez, & peut-être à d'autres mauvais tours, comme le furent Paſſienus & Claude.

Agrippine toutefois ne ſe rebuta point. Elle mit en œuvre tous les attraits de ſa beauté, qui étoient aſſez dangereux quand ils étoient armez de tous les charmes qu'une femme ſait emploïer quand elle veut plaire; & dans tous les lieux où elle ſavoit Galba, elle y alloit étaler tous ſes appas, pour relancer, pour ainſi dire, le cœur de ce Romain,

Expoſé à des charmes ſi attirans, Galba n'eut jamais de ſi redoutables ennemis à combattre; mais ils trouve-

rent

rent ſon cœur ſi bien défendu, par l'idée avantageuſe qu'il avoit de la vertu de Lepida ſon épouſe, & par la mauvaiſe opinion qu'il avoit conçu d'Agrippine, que tous ces traits, qui avoient été funeſtes au cœur de tant de Romains, ne pûrent ſe faire aucune ouverture dans celui de Galba, & Agrippine ſe vit réduite au triſte deſtin de ſoupirer vainement.

Toute autre que Lepida auroit été alarmée, & auroit, ſans doute, craint que Galba ſe laiſſât ſurprendre à des empreſſemens ſi vifs & ſi marquez, & qu'il ſe crût obligé, en homme galant, de répondre à des avances ſi tendres; mais elle ne témoigna aucune jalouſie, & laiſſa agir Agrippine, ſans apprehender que ſes pourſuites fiſſent aucun changement dans le cœur de ſon époux. Sa mere ne fut pas ſi tranquile. Cette Dame, qui avoit une penetration profonde, & qui connoiſſoit Agrippine pour une femme à ne pas faire façon de lui débaucher ſon fils, fut tourmentée de la jalouſie dont ſa fille n'avoit pas été ſuſceptible, & conçut contre Agrippine un reſſentiment dont elle avoit de la peine à retenir l'impetuoſité. Elle le laiſſa pourtant dormir quelque tems; mais, laſſe enfin de digerer en paix ſon chagrin, elle épia, avec ſoin, l'occaſion de le faire éclater;

& le hazard lui en fit naître une fort favorable.

Elle ſe trouva un jour dans une Aſſemblée de Dames, du nombre deſquelles étoit Agrippine. Quelques diſcours indifférens ouvrirent la converſation que (*e*) la mere de Lepida fit enſuite, fort finement, tourner ſur la nouvelle galanterie d'Agrippine, & elle l'en railla avec une affectation maligne. Il en auroit coûté de la confuſion à toute autre qu'Agrippine; mais cette Princeſſe qui avoit beaucoup d'effronterie, & une fierté qui ne ſût jamais plier, au lieu d'éluder adroitement l'intention qu'on avoit de lui faire de la peine, ſe défendit au contraire vivement, & engagea de plus en plus la converſation ſur ſon compte. La raillerie devint ſerieuſe. La mere de Lepida, pouſſée par ſa jalouſie & par ſon reſſentiment, reprocha à Agrippine ſon entrepriſe ſcandaleuſe ſur le cœur de Galba dû à ſon épouſe, les avances honteuſes qu'elle lui faiſoit, & les criminels artifices qu'elle mettoit en œuvre pour s'en faire aimer; & Agrippine, qui ne reſtoit jamais court, repliqua à ces reproches en termes choquans. La converſation s'échauffa; elle degenera en querelle, & enſuite en guerre ouverte. Des paroles l'on vint aux

e *Sueton. in Galb.*

ıx invectives, puis aux injures les plus ınglantes, & enfin aux coups de main: ımais ſcene plus réjouïſſante. Les)ames qui compoſoïent l'Aſſemblée, : mirent à la traverſe pour ſeparer les eux Heroïnes, & empêcherent, par :ur prudence, que le combat ne fût ong. La victoire ne fut pas pour Agrippine; elle ſe retira maltraitée e quelque coup de poing que lui onna la belle-mere de Galba, & ce at à celle-ci que reſta le champ de ataille.

Si Agrippine avoit ſû oppoſer à ſon mbition les devoirs de la bienſéance, lle n'auroit pas fait voir à Galba une affion ſi peu ménagée, & un empreſ:ement ſi vif & ſi ardent qui la ren:oit la fable de toute la Ville; mais la aiſon ne ſe pût jamais faire entendre cette Princeſſe. Le rang diſtingué de alba, ſes emplois, ſes hautes eſpe:nces, lui offroient des idées ſi flat:uſes, qu'elle crut ne pouvoir pas ieux établir ſa fortune, qu'en la bâſſant ſur celle de ce Romain, par le oïen du mariage. Tant de conquê:s qu'elle avoit fait dans Rome, :mbloient l'aſſurer de celle-ci; & elle e penſoit pas que Galba dût échap:r aux charmes de ſa beauté, auxuels tant d'autres s'étoient rendus ſans ire une longue reſiſtance. Mais Gal-

ba, qui connoiſſoit Agrippine juſques dans le fond de l'ame, & qui regardoit toutes ſes démarches, comme autant de marques d'une honteuſe foibleſſe, ou comme un artifice de ſon ambition, mépriſa toutes ſes recherches, & fit voir à Agrippine, par ſon indifference, qu'il n'avoit nul penchant pour elle.

Agrippine ne fut pas long-tems à en être perſuadée. Car, Lepida étant morte, & ſes deux fils auſſi, Galba ne voulut jamais prendre d'autre engagement. (f) Il refuſa conſtamment tous les Partis qu'on lui propoſa, & préfera les douceurs & la tranquilité du celibat, où il rentra par la mort de ſa femme, aux troubles, aux chagrins, & à certains autres fâcheux accidens qui arrivent aſſez ſouvent dans les mariages. Heureux, s'il avoit ſû ſe contenter de meriter l'Empire, ſans vouloir devenir Empereur! mais il ſe laiſſa aveugler par l'ambition; & comme cette paſſion, qui ne ſe propoſe que des Sceptres & des Couronnes, précipite ordinairement ceux qu'elle éleve, Galba alla terminer honteuſement ſur le Trône une vie déja avancée, qu'il auroit pû finir tranquilement dans la premiere condition.

f Sueton. in Galb.

(g) Ce fut dans Cartagene qu'il ſeüa le joug de l'obéïſſance qu'il deit à Neron. Les divers prodiges i lui promettoient un ſuccès favole, les flatteuſes prédictions qu'on avoit fait anciennement de ſa fure Grandeur, les preſſantes ſollicitions de Vindex qui commandoit ns les Gaules, & la jalouſie de Neon, qui avoit envoïé des ordres aux tendans pour le faire mourir, l'engerent à ſe laiſſer proclamer Emreur: Titre qu'il ne voulut pourant pas prendre d'abord aimant mieux lui de Lieutenant General du Set & du Peuple Romain, afin de ire voir, par cette fauſſe moderaon, qu'il ne recherchoit pas l'autoé Souveraine; & que ce n'étoit que ontre celle de Neron qu'il ſe dearoit.

Galba n'étoit pas trop aſſuré de ſon ıtrepriſe, ſur tout après la mort Vindex, qui fut défait par les oupes de Verginius Rufus Gouverur de la Haute-Germanie, leſquels ignorant que Vindex & leur Geral Rufus étoient d'intelligence, atquerent Vindex, qui ne s'y attenit pas, & qui ſe tua de deſeſpoir: ais aïant appris à Clunia, que Neron

(g) *Plutarq. Vita Galb.*

deſtie donna bonne opini
mais elle fut bien-tôt détr
ſanglantes executions qu'il
ſa route & à ſon entrée d
A cette grande ſeverité, il
avarice, qui aliena de lui
ſoldats, qui ſe voïant fruſ
geſſes qu'on leur avoit pro
de Galba, commencerent
rer, & à dire qu'ils n'agr
un Empereur qu'on avoit
pagne, indépendamment
Legions, & qu'ils en v
qui fut au gré de toutes l

Ce fut comme le ſignal
volte; car (*i*) Othon, qui
té que Galba, qui étoit
vieux, l'adopteroit, ſe voïa
chû de cette eſperance, pa

rnoit, il pratiqua quelques ſol-
qui en aïant enſuite débauché
es, ſe rangerent du parti d'Othon
ſaluërent Empereur, & maſſa-
nt brutalement Galba, qui, ſur
uit de leur rebellion, étoit venu
le Camp pour appaiſer ce tu-
.

POPE'E

Femme d'Othon.

OThon n'eut point d'autre femme que Sabine Popée, dont nous avons déja parlé. Il avoit reſolu d'épouſer Statilie Meſſaline veuve de Neron; mais la mort l'empêcha d'executer ſon deſſein, comme nous l'avons dit. Il ne regna que trois mois & deux jours; ſavoir, depuis le 15 de Janvier, juſqu'au 17 d'Avril.

GALE-

GALERIA FUNDANA

Femme de Vitellius.

IL faut avoir une grande moderation & beaucoup de force d'eſprit, pour ſe défendre des puiſſans attraits de la Souveraineté. Difficilement reſiſte-t-on au plaiſir qu'on trouve de commander aux autres, de quelque amertume qu'il puiſſe être aſſaiſonné. Les dangers preſque inévitables qui accompagnent partout les ambitieux, la grandeur de la chûte dont ils ſont menacez, les exemples terribles de tant d'illuſtres malheureux, qui ont trouvé une fin funeſte & violente dans cette élevation, où ils ne ſont arrivez qu'après tant de crimes, ne peuvent point ôter, de deſſus nos yeux, ce voile fatal qui nous cache tout ce qu'il y a de penible & d'éfraïant, qui nous rebuteroit, pour ne nous laiſſer voir que ce qu'il y a d'agreable & d'impoſant qui nous ſéduit; & l'on en trouve beaucoup qui aiment mieux être malheureux avec éclat & ſur le Trône, qu'heureux dans

la tranquilité d'une fortune mediocre. Agrippine étoit avertie que l'élevation de ſon fils ſeroit ſa ruine, & qu'il la feroit mourir s'il étoit Empereur; cependant cette Princeſſe poſſedée d'une ambition dévorante, qui ne lui donna jamais un ſeul moment de repos, conſentit que Neron trempât ſes mains dans le ſang de ſa mere, pourvû qu'elle eut le plaiſir de le voir ſur le Trône; & elle ne ſe ſoucia point que ſon fils devînt parricide, pourvû que ce parricide fût Empereur.

Sextilia mere de l'Empereur Vitellius, eut des ſentimens bien differens. (*a*) Elle ne fit jamais de ſouhaits pour l'agrandiſſement de ſon fils. Elle regarda, comme un horoſcope funeſte, la prédiction flateuſe qu'on lui fit de ſa future grandeur, & elle pleura Vitellius, comme perdu, lorſqu'elle le vit General d'Armée & Empereur. Galeria Fundana épouſe de ce Prince, n'eut pas moins de moderation que ſa belle-mere: (*b*) elle ne ſe laiſſa jamais éblouïr au faux éclat de la Puiſſance Souveraine; & quoiqu'en diſe un (*c*) Hiſtorien qui peut s'être trompé, cette Princeſſe, dans le Palais des Imperatrices, & dans le centre de la plus faſtueuſe grandeur, fût auſſi raiſonnable

&

a *Sueton. in Vitell.* b *Tacit. Hiſtor. lib.* 2. c *Dio.*

auſſi docile que dans la chambre de ſtage où elle étoit peu avant l'éleva- on de ſon époux à l'Empire. Son œur fut inébranlable à toute ſorte d'ac- dens ; ſa moderation ne fut jamais ujette aux changemens ; elle étoit de elles que rien ne peut alterer, & les ivers évenemens de l'une & l'autre ortune, ſupportez avec une grande é- alité d'ame, juſtifierent ſon caractere.

Vitellius vit à peine le jour que les Aſtrologues firent des prédictions ſur ſa deſtinée. Quelques magnifiques qu'el- es fuſſent, elles n'enflerent pas le cœur le ſon pere ni de ſa mere, parce qu'el- les leur annonçoient les malheurs qui accompagneroient la haute fortune de leur fils, & la fin funeſte & ſanglante qui termineroit ſa courte domination. Auſſi pour en empêcher l'accompliſſe- ment, ils reſolurent de l'éloigner des Emplois & des occaſions qui pouvoient lui en faire avoir : mais la fortune tra- hit leur deſſein ; & nous verrons que ce qu'ils firent pour empêcher ſon avan- cement, fut préciſément ce qui le lui procura. Ils l'envoïerent, dès ſa plus tendre enfance à Caprées, où Tibere s'étoit retiré pour cacher ſes horribles débordemens, dans les ombres de cet- te Iſle. Dans une école ſi infame, où, ſous des Maîtres vicieux, on ne pre- noit que des leçons de libertinage, au-

torisées par le funeſte exemple de tant de perſonnes qui ſervoient aux monſtrueuſes ſaletez de cet Empereur, ou qui étoient les victimes de ſes brutales voluptez, Vitellius ne reçût que des principes de corruption. Il copia bientôt ces modeles deteſtables qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux, & ce fut par une abominable proſtitution de ſon corps, qu'il commença cette malheureuſe chaîne de vices, dont il s'infecta dans la ſuite, & dans leſquels il devint ſi habile maître.

Ses crimes furent autant de degrez qui l'éleverent aux Dignitez, parce qu'ils le rendirent agreable, & même fort cher à Caligula, à Claude & à Neron, Empereurs dont la Cour fut fort dereglée, & auprès deſquels les grands vices étoient comme aſſurez des plus beaux Emplois. En effet, ce fut de ces trois Princes qu'il obtint les Charges les plus conſiderables de l'Etat & du Sacerdoce. On lui donna le ſoin des Ouvrages publics, dont il ne s'acquitta pas avec trop d'Integrité; car (*d*) il fut accuſé d'avoir volé, par un ſacrilege horrible, les ornemens des Temples & les dons qu'on y avoit offerts, & d'en avoir changé quelques-uns, en aïant ſubſtitué d'étain & de cuivre, à la place de ceux d'or & d'argent qu'il en avoit

d *Sueton. in Vitell.*

voit enlevé. Il exerça le Proconſulat d'Afrique avec aſſez de moderation ; & ce fut à ſon retour de cette Province, qu'il épouſa Petronie, fille d'un Conſulaire. Un garçon, qu'ils appellerent Petronianus du nom de ſa mere, fut le fruit de ce mariage. Il n'avoit qu'un œil ; & quoique ce défaut le rendit fort difforme, Petronie ne laiſſa pas de le faire ſon heritier, après avoir obligé Vitellius à l'émanciper. Elle avoit ſes vûës & ſes raiſons, quand elle prit cette précaution ; elle connoiſſoit le penchant que Vitellius avoit à la débauche, & les diſpoſitions qu'il avoit à manger ſon bien, & elle crut mettre en ſûreté, par le moïen de l'émancipation, celui qu'elle laiſſoit à ſon fils, qui ne ſeroit plus dans la dépendance du pere ; mois tout cela fut inutile. Vitellius aïant follement diſſipé tout ſon bien par les dépenſes exceſſives qu'il faiſoit pour ſes feſtins ; & ne ſachant plus où prendre pour fournir à ſes excès, (*e*) il ſe porta à la barbare extremité de faire mourir ſon fils, pour avoir ſon bien : il l'accuſa de parricide, crime dont il ſe rendoit lui-même coupable par cette horrible inhumanité ; &, pour donner une couleur à ſa brutale fureur, il fit courir le bruit

(*e*) *Sueton. in Vitel. cap. 6.*

bruit que Petronien touché d'un remors violent de ſon crime, avoit bû volontairement le poiſon qu'il avoit preparé pour ſon pere.

Vitellius & Petronie ne vêcurent pas toûjours d'intelligence. Ils rompirent leur mariage par le divorce; & à peine fut-elle libre, qu'elle ſe maria avec Cornelius Dolabella, Senateur d'une grande naiſſance. Ces nôces précipitées choquerent ſenſiblement Vitellius, Il en conſerva, contre Dolabella, un vif reſſentiment, que le tems, qui adoucit toutes choſes, ne pût appaiſer; car (*f*) dès qu'il eut été élevé à l'Empire, & que ſa puiſſance lui eut donné la liberté de ſatisfaire impunément ſa haine, il l'exerça contre Dolabella, en lui faiſant ôter cruellement la vie.

Vitellius ne demeura pas long-tems après ſon divorce, ſans prendre un ſecond engagement; & ce fut avec Galeria Fundana, dont le pere avoit été Preteur. Elle n'avoit pas de grands agrémens; on dit même qu'elle avoit la langue épaiſſe & fort empêchée: elle avoit beaucoup de ſageſſe, une grande moderation & une réputation exempte de tout ſoupçon: qualitez rares dans un tems où le vice étoit en credit, & dans une Cour où l'on ſuivoit

(*f*) *Tacit. Hiſtor. lib. 2.*

oit des maximes incompatibles avec
s devoirs de la foi conjugale. De
e mariage nâquit bien-tôt P. Vitel-
us, qui eut la même incommodité
ue ſa mere, qui avoit tant de peine
parler, qu'il étoit preſque muet.
undana accoucha enſuite d'une fil-
, laquelle, après le malheur de Vi-
llius ſon pere, donna occaſion à
eſpaſien de faire éclater ſa gene-
oſité en la mariant très-avantageuſe-
ent.

Vitellius, qui, dans Caprées, avoit
ris les pernicieuſes impreſſions de
oute ſorte de vices, (g) s'adonna en-
erement à la débauche. Les exem-
les déteſtables qu'il avoit vû dans
ette Iſle infame, furent comme une
ineſte ſemence que les occaſions fi-
ent germer; & il n'en trouva que
op ſous le Regne de Caius, de Clau-
e & de Neron, Princes dans les bon-
es graces deſquels on ne pouvoit en-
er que par le crime. Il fit ſa Divi-
ité de ſon ventre: il conſomma tout
on bien en repas; &, pour conten-
r ſon inſatiable gourmandiſe, il mit
a fortune en ſi mauvais état, & ſe
éduiſit à une ſi grande neceſſité, que
orſque dans la ſuite l'Empereur Gal-
a lui donna le Gouvernement de la
Baſſe-

g *Sueton. in Vitell. cap.* 2.

Baſſe-Germanie, il ſe trouva ſans argent pour faire ſon voïage, & ſans reſſource pour en avoir, juſqu'à ce qu'aïant tenté inutilement toute ſorte de moïens, il ſe vit enfin obligé de louër ſa maiſon à des Fermiers qui lui avancerent quelque argent, & de loger ſa mere, & Fundana ſon épouſe dans une méchante chambre.

Cet expedient, aſſez fâcheux pour Fundana, ne tira pas Vitellius de peine; car il ne lui fournit pas toute la ſomme qui lui étoit neceſſaire pour ſon voïage, & ſi Sextilia ſa mere n'eût ſacrifié ſes joïaux, Vitellius étoit retenu à Rome par ſa miſere, encore même auroit-il eu de la peine à ſe tirer d'intrigue malgré toutes ces reſſources, ſi, dans tout ſon voïage, il n'avoit fait le Chevalier d'induſtrie.

Cette chute de Vitellius fut mortifiante pour Fundana ſon épouſe; & il lui étoit dur, ſans doute, de ſe voir chaſſée, pour ainſi dire, de ſon Palais par une affreuſe miſere qui devoit être ſenſible à une Dame qui ſe voïoit dans un rang diſtingué, & qui avoit juſqu'alors vêcu dans l'abondance. Mais c'eſt à de pareils précipices que conduiſent infailliblement ces dépenſes exceſſives, auſquelles entraînent le luxe, l'intemperance & les appetits dereglez, quand

quand on ſe met en tête de les ſatisfaire.

Au reſte, (*h*) le choix que Galba fit de Vitellius, pour commander les troupes de la Baſſe-Germanie, ſurprit tout le monde. On ſavoit qu'il n'étoit ni digne ni capable de cet Emploi. En effet, (*i*) il n'avoit eu de ſa vie d'autre occupation que de boire, de manger, de jouër, de ſe parfumer, & de ſe plonger dans les plus infames voluptez. Il avoit une ame lâche, adonnée à la flaterie, incapable d'aucun ſentiment d'honneur. Il étoit inſolent, brutal & même cruel envers ceux qui plioient, timide & ſouple envers ceux qui lui reſiſtoient : & ceux qui veulent juſtifier Galba, diſent que, dans Vitellius, il crut trouver un homme dont il n'avoit rien à craindre, & ſe perſuada que ſa gourmandiſe pourroit être aſſouvie par l'abondance des Provinces.

Vitellius fut reçû dans ſon Gouvernement avec de grandes démonſtrations de joie. (*k*) Il affecta un certain air de popularité, qui lui gagna le cœur de tout le monde, & ſur tout des ſoldats, qui n'étant pas fort contens de l'humeur ſevere & avare de Galba, & ne demandant d'ailleurs que des changemens

h *Sueton. in Vitel.* i *Eutrop. Sueton. Tacit. Ann.* 14. *cap.* 49. k *Suet. in Vitel.* 7.

mens & des nouveautez ; le ſalurent Empereur, & l'appellerent du nom de Germanicus. (*l*) Cette élection arriva fort à propos ; car il n'y avoit que quelques jours qu'elle étoit faite, lorſqu'on apprit la mort de Galba ; & Vitellius forma d'abord le deſſein d'aller combattre Othon, qui, dans Rome, s'étoit ſaiſi de l'Empire.

Celui-ci en fut d'abord averti ; & ſoit qu'il craignît les ſuccès de la Guerre, ou par moderation, ou peut-être par lâcheté, il voulut tenter d'arrêter Vitellius, en lui propoſant quelque accommodement. (*m*) Il lui écrivit pluſieurs fois dans des termes pleins de civilité ; il lui fit des offres conſiderables, & ſur tout de l'aſſocier à l'Empire, & d'épouſer ſa fille. Vitellius lui répondit à peu près dans les mêmes termes, & lui fit les mêmes offres. La voïe de l'accommodement ne pouvant pas réüſſir, ils commencerent à ſe tendre des embûches l'un à l'autre. D'abord, chacun en particulier, tâcha de groſſir ſon Armée, en débauchant les ſoldats de ſon ennemi ; enſuite ils ſe brouillerent ſi fort, qu'ils s'entr'écrivirent des Lettres outrageuſes, remplies d'injures ſanglantes, juſqu'à ſe reprocher les plus grands crimes, qui étoient autant de

1 *Plut. Vit. Oth. Suet. in Oth. in Vitel.* m *Idem in Oth. Tacit. Hiſt. lib.* 1. *c.* 74. *Plut Vit. Oth.*

de veritez qu'ils ſe diſoient ; car il étoit difficile de juger lequel des deux valoit le moins ; & enfin ils tenterent à s'aſſaſſiner l'un l'autre, ce qui ne leur pût réüſſir.

Si, dans ce démêlé d'Othon & de Vitellius, Fundana craignit pour elle & pour ſa Famille, ſa crainte n'étoit pas ſans doute ſans fondement. Elle ſe voïoit dans Rome entre les mains d'Othon, qu'elle ne croïoit pas aſſez genereux pour reſiſter à l'envie qui pouvoit lui naître de ſe venger de ſon ennemi en la perſonne de ſa femme & de ſes enfans. Vitellius lui-même l'apprehenda plus d'une fois ; car (*n*) il écrivit à Titien, qui commandoit dans la Ville pour Othon ſon frere, que ſi l'on maltraitoit Fundana & ſes enfans ; il uſeroit, par droit de repreſailles, de la même rigueur ſur lui & ſur ſon fils auxquels il proteſtoit qu'il ne feroit aucun quartier. Mais Othon en agit très-galamment ; car au lieu de faire le moindre mal à cette Princeſſe, ni à ſa Famille, il en eut au contraire un ſoin particulier : ſi ce fut par generoſité ou par crainte, on n'en ſait rien ; mais cette conduite, par quelque motif qu'elle ait été gardée, fait voir qu'on ne doit jamais ſe venger de ſon ennemi dans la perſonne de ſes enfans, ni même

n *Tacit. Hiſtor.* 1. c. 75.

même s'en prendre à ce qui lui appartient.

Cependant, le succès de la Guerre ne fut pas heureux à Othon. Ses troupes furent défaites à la Bataille de Bedriac; & voïant ensuite que les Legions & les Provinces qui suivoient la fortune, se declaroient pour Vitellius, il ne voulut pas survivre à sa honte, & se tua lui-même avec une resolution qu'on n'attendoit pas de sa vie molle & effeminée. Cette mort réünit tous les suffrages en faveur de Vitellius, qui fut generalement reconnu de tout le monde. Il étoit dans les Gaules, lorsqu'il apprit la nouvelle de la Victoire remportée par ses Generaux, & de la mort d'Othon; & ce fut alors qu'il commença d'agir en Maître. Il fit d'abord quelques actions de clemence & de justice, & affecta de faire le moderé: mais comme c'étoit un caractere emprunté, il ne pût point long tems le soûtenir, & bien-tôt il se fit voir à nud, sans affectation & sans hypocrisie. Il prit le chemin de Rome, & laissa dans toute sa route des vestiges de sa gourmandise & de sa cruauté. Celle-ci ne pouvoit pas mieux être marquée que par ces paroles dignes d'un Tyran, qu'on lui entendit dire, lorsqu'étant allé sur le lieu ou s'étoit donné la Bataille de Bedriac, qu'il trouva cou-

ouvert de corps morts qui exhaloient ne puanteur horrible, ſe faiſant un uel ſujet de joie d'un ſi triſte ſpecta-le, (o) il s'écria: Qu'un ennemi mort entoit bon: mais qu'un Citoïen mort épandoit une odeur encore plus agrea-le.

(p) La nouvelle de la mort d'Othon & de l'approche de Vitellius, fut cependant portée bien-tôt à Rome par la Renommée, & par ceux qui vouloient avoir l'honneur de l'annoncer les premiers à Fundana & à Sextilia mere du nouvel Empereur. Tout le monde s'empreſſa de rendre les hommages les plus reſpectueux à ces Princeſſes; la flatterie fit, à l'ordinaire, ſon perſonnage; elle ſe rangea du côté de la fortune. Ces nouvelles flatteuſes, ces honneurs, ces empreſſemens ne firent aucune impreſſion ſur le cœur de Fundana, ni ſur celui de ſa belle-mere. Elles regarderent l'élevation de Vitellius, comme un piege que leur tendoit la fortune, & même comme le plus grand malheur qui pouvoit arriver à celui dont la chute approchoit, à meſure que ſa grandeur croiſſoit. Le meurtre de Galba, la mort d'Othon, & celle des Empereurs qui les avoient précedez, étoient de funeſtes preſages de

o. *Sueton. in Vitel. c.* 10. p *Tacit. Hiſtor.* 2.

de ce que Vitellius devoit attendre du Senat, du Peuple & des Legions, toûjours prêtes à changer de parti, & à ſe ranger du côté du plus fort, auxquels elles ſacrifioient brutalement celui dont elles abandonnoient les interêts. Auſſi, lorſque Vitellius écrivit à ſa mere en ſe donnant le nom de Germanicus, Sextilia dit hautement (q) que ce n'étoit pas le nom de ſon fils; qu'elle avoit enfanté Vitellius & non pas Germanicus. Vitellius ne ſe contenta pas de ſe prendre, il voulut encore en honorer ſon fils, auquel il donna tous les ornemens & toutes les marques de Prince. Il fit même aller au-devant de lui toute l'Armée, quoiqu'il ne fût encore que jeune enfant, & preſque muet. (r) Ce ne fut point en cela ſeulement que parut ſa vanité, on la remarqua bien mieux dans la pompe de ſon Entrée à Rome. Elle fut des plus ſuperbes qu'on eut encore vûë, & on la trouvoit d'autant plus orgueilleuſe, que Vitellius n'en étoit pas digne. Il entra dans le Capitole avec un magnifique équipage, & y aïant trouvé ſa mere, il lui donna le Titre d'Auguſte. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il eut l'inſolence de faire

q *Tacit. Hiſtor.* 2. r *Sueton. in Vitel.* c. 11. *Tacit. Hiſtor. lib.* 2. *c.* 89.

faire un pompeux éloge de ſes vertus devant le Senat & le Peuple, qui n'en avoient jamais remarqué en lui aucune; &, par une impudence inſupportable, il releva, ſur tout, ſa temperance & ſa ſobrieté, devant ceux-là même qui avoient été cent fois témoins de ſes débauches, & qui voïoient actuellement les chemins de toute l'Italie & des deux Mers couverts de mille gens qui alloient chercher, pour la table du Prince, les viandes les plus exquiſes, & pour avoir de quoi fournir à ſes prodigieux feſtins; ſi bien que s'il eût regné long-tems, Joſeph ne fait pas difficulté de dire que tous les revenus de l'Empire n'euſſent pas ſuffi pour entretenir la dépenſe ſeule de ſa table.

C'eſt, ſans doute, à tort, qu'un Hiſtorien (*f*) a voulu le faire paſſer pour avare, puiſque nous voïons de ſi grandes traces de ſa prodigalité. Il trouvoit que Neron n'étoit ni logé ni meublé aſſez magnifiquement dans ſon Palais d'or; & Dion donne à entendre que l'Imperatrice Fundana avoit de ſemblables ſentimens. Il dit qu'elle entra dans le Palais des Empereurs avec une fierté ridicule, & un dédain mépriſant, n'y trouvant rien d'aſſez magnifique pour elle, & ſe moc-

(*f*) *Aurel. Vict. Epit. Dio. lib. 65.*

mocquant de tout ce qu'elle y voïoit, malgré ce que Tacite rapporte de cette Princeſſe, à laquelle il donne des ſentimens remplis de modeſtie & de moderation. Et certes, je ne puis pas croire que Dion ne ſe ſoit trompé, n'y aïant nulle apparence qu'une femme qui ſortoit d'une méchante chambre de loüage, mal meublée, & où elle n'avoit pas eu toutes les commoditez de la vie, pût oublier, dans ſi peu de tems, l'état bas & humiliant qu'elle ne faiſoit que de quitter, pour avoir des penſées ſi orgueilleuſes, & même ſi inſolentes, que de ne pas trouver aſſez magnifiques, pour elle, les meubles précieux qui avoient ſervi à l'uſage de tant d'Imperatrices qui l'avoient précedée, leſquelles, ſans conteſtation, étoient de plus grande naiſſance & d'auſſi bon goût qu'elle : & l'on a d'autant plus de raiſon de croire que Dion s'eſt trompé, & ſon (*t*) Commentateur après lui, que l'on ne trouve pas que Fundana ſe ſoit jamais démentie. (*u*) Elle porta ſur le Trône de l'Empire la même moderation qu'elle avoit eu dans la mediocrité de ſa fortune. Elle n'affecta jamais une Grandeur orgueilleuſe, & elle ne ſe ſervit de ſon credit que pour répandre des graces, comme

t *Xiphil. in Vitel.* u *Tacit. Hiſtor. lib. 2. c. 64.*

ous liſons qu'elle l'emploïa en fa-
de Galerius Trachalus Orateur
ion, à qui elle ſauva la vie.
auroit été à ſouhaiter que Vitel-
'eût imitée, mais ce Prince pouſ-
r ſa mauvaiſe conduite, & par
nſeils violens de Triaria ſa belle-
, femme fiere, cruelle & inſolen-
evint un monſtre en cruauté & en
ſorte de débauches. Il prit pour
le de ſon Empire, le Regne de
n, & jamais modele ne fut mieux
. La gourmandiſe & l'inhuma-
ſurent, ſur tout, les deux pivots
eſquels tournerent toutes ſes ac-
. (*) Junius Blæſus, Senateur
ande condition, & le plus honnê-
mme qu'il y eût dans Rome, ſuc-
ba ſous le poids d'une artificieuſe
juſte accuſation; & Vitellius, non
ent de l'avoir condamnée à la mort,
ut encore être temoin de ſon ſup-
, pour donner à ſes yeux la lâche
faction de voir petir ſon ennemi.
Deux fils d'un homme qu'il avoit
damné, étant allez lui demander
e pour leur pere, devinrent les
pagnons de ſon ſupplice, & reçû-
la mort avec celui pour lequel ils
ent allez demander la vie. Enfin,
ſouilla du ſang de ſa mere qu'il
fit

(*) *Tacit. Hiſtor.* 3. c. 39. y *Sueton. in Vitell.*

fit mourir de faim, ſur une vaine prédiction qu'on lui avoit fait autrefois, qu'il regneroit long-tems s'il la ſurvivoit. Comme ſi les parricides devoient être récompenſez d'une longue vie, par un Dieu qui ne l'a promiſe longue qu'à ceux qui honorent & qui aiment ceux qui leur ont donné le jour. Il eſt vrai qu'il y en a qui ont crû que Sextilia s'étoit elle-même donné la mort, pour ne plus être témoin de la conduite ſcandaleuſe de Vitellius; & que, prévoïant les malheurs dont il alloit être accablé, elle avoit demandé du poiſon à ſon fils, qui fut aſſez barbare pour lui en donner. Mais, quand même la choſe ſeroit ainſi, Vitellius ne ſeroit pas moins coupable de la mort de ſa mere, puiſque chez les Païens même, (z) c'eſt être auteur d'un crime, que de ne pas l'empêcher quand on peut.

Jamais on ne vit une gourmandiſe ſi inſatiable que la ſienne. (a) Il faiſoit ordinairement quatre grands repas, & ſouvent cinq, pour raſſaſier cet avide appetit & cette faim enragée, de laquelle il étoit quelquefois ſi peu maître, (b) qu'il ne pouvoit point s'empêcher bien ſouvent, durant les Sacrifices, de tirer du feu les entrailles des victimes, qu'il man-

z *Senec. Troas Act.* 2. a *Eutrop. in Vitel.* b *Sueton. in Vitel.*

mangeoit à demi cuites, ou plûtôt
u'il devoroit ſcandaleuſement à la
ûë de tout le monde. Il s'invitoit
ui-même chez ſes amis, s'y faiſoit
aiter avec tant de ſomptuoſité & de
épenſe que le moindre repas leur
oûtoit des ſommes immenſes. Ce-
i que ſon frere Lucius Vitellius lui
onna paroît incroïable; car nous
ſons que (c) l'on ſervit à table deux
ille poiſſons, & ſept mille oiſeaux
us exquis, ſans le reſte. Mais la
ofuſion de cet Empereur ne parut
mais mieux que dans ce fameux re-
s qu'il donna, où un baſſin ſeul
i coûta plus que tout le feſtin de
n frere; car il le remplit de foïes
: faiſans, de langues de ſcarres, de
rvelles de paons, d'entrailles de
urenes & de toutes ſortes de poiſ-
ns & d'oiſeaux de prix. Tous ces
cès & cette prodigalité ſans bornes
: ſans jugement, font voir dequoi
homme eſt capable, quand ſa puiſ-
nce & ſon autorité viennent au ſe-
ours de ſes inclinations.

Cependant, dans le tems que Vi-
llius ſe déchargeant du poids fati-
ant du Gouvernement ſur ſes Af-
anchis, ne ſongeoit qu'à ſatisfaire
s paſſions, en paſſant les jours en-
tiers,

c *Eutrop. Sueton. in Vitell.*

tiers, & ſouvent les nuits à table, Veſpaſien, qui s'étoit rendu illuſtre par une infinité d'actions glorieuſes, fut proclamé Empereur, & reconnu par tout l'Orient. Primus Antonius, un de ſes Generaux, à la tête des Legions de l'Illyrie, entra en Italie, y gagna deux Batailles, (1) prit & ſaccagea Cremone, & dans ces trois actions, il fit perir plus de trente mille hommes des troupes de Vitellius; de ſorte que tout l'Empire ſe declara pour le victorieux, à la reſerve de la Ville de Rome, où, bien-tôt après, tout le monde abandonna Vitellius à ſa mauvaiſe fortune.

Eveillé de ſon aſſoupiſſement, ce Prince reconnut le danger où il étoit, lorſqu'il ne pouvoit plus l'éviter; & il ſe crut malheureux, lorſqu'il ſe vit perdu ſans reſſource. Reſolu de quitter ſa Dignité Souveraine, & de la ceder lâchement à ſon Concurrent, (d) il ſort du Palais en habit noir, accompagné de Fundana, de

d *Tacit. Hiſtor.* 3. 67.

1 Dans une de ces Batailles que Primus Antonius gagna contre les Troupes de Vitellius, il arriva une choſe qui fit maudire les Guerres Civiles aux deux Partis: Car un Soldat de Primus, ayant bleſſé a mort un Soldat des Troupes de Vitellius, & s'étant jetté ſur lui pour le dépouil-

ler

: ſes enfans & de ſes domeſtiques. on fils étoit porté en litiere, com- e en pompe funebre; & dans cet é- t, qui donnoit de la compaſſion à ux même qui avoient raiſon de ne s l'aimer, il paſſa à travers les ſol- ats, & les aïant aſſemblez auſſi- en que le Peuple, il leur dit en rmes touchans: Qu'il renonçoit à Empire pour l'amour de la Paix & our le bien de l'Etat: qu'il n'avoit lus d'autre grace à leur demander, que 'avoir pitié de ſon frere, de ſa fem- e & de ſes enfans; &, en même ms, aïant quitté ſon épée, comme our marquer qu'il ſe dépouilloit de on autorité, il la voulut remettre au onſul Cecilius Simplex qui la refuſa, ſe retira dans le Temple de la Déeſ- Concorde.

Ce fut un ſpectacle bien triſte de voir Imperatrice Fundana ſortir du Palais, onduiſant par la main ſa fille, & ver- ant des larmes ſur la malheureuſe deſ- inée d'un Prince réduit à chercher un ernier ſecours dans la compaſſion du Peuple.

r, il trouva que c'étoit ſon propre pere. Ils ſe connurent l'un l'autre, & ſe firent des em- raſſemens reciproques qui marquoient, & la ten- reſſe du pere pour le fils & la douleur du fils e revoir le meurtrier de ſon pere. Le bleſſé nourut, & ſon fils n'eut que la triſte conſola- ion de faire enſevelir celui dont il avoit reçu la ie, & à qui il avoit donné la mort.

Peuple. Mais les larmes & les soupirs étoient dans cette occasion, une inutile ressource. Les troupes d'Antonius entrerent dans Rome & se saisirent du Palais. Vitellius qui y étoit entré, venoit de s'y remplir de viandes, comme en un jour de débauche. Effrayé par le bruit que faisoient les soldats, il en sortit secretement, & se retira dans la maison de sa femme. où il ne fut pas plûtôt, que l'envie le prit de retourner au Palais, qu'il trouva abandonné par tous ses gens. Il se cacha derriere un lit dans la chambre du Portier, où il eut à combattre des chiens qui le mordirent jusqu'au sang. (e) Il fut bientôt découvert dans ce réduit ; on l'en arracha indignement; on le mena par la Ville, les mains liées par derriere; & pour rendre sa confusion plus sensible, on mit la pointe d'un poignard sous son menton, afin de le contraindre à lever la tête. On lui fit tous les outrages imaginables; les uns lui jettoient de la bouë & du fumier sur le visage; les autres l'appelloient l'homme au grand plat, l'incendiaire ; & après qu'on lui eut fait les insultes les plus injurieuses, on le fit mourir à petits coups, & on jetta son corps dans le Tibre.

Lucius Vitellius frere de l'Empereur, & le jeune Vitellius, furent aussi sacrifiez

e Tacit. Histor. 3. Sueton. in Vitel. Eutrop.

ez au repos public. Mucien, qui é-oit tout puiſſant auprès de Veſpaſien, rouva à propos d'étouffer toutes les émences de diſcorde dans le ſang de e jeune Prince. Veſpaſien ne fut pas i cruel à l'égard de la fille de Vitelius, il la maria fort honorablement, & ce fut la ſeule conſolation qu'eût Fundana; qui paſſa le reſte de ſa vie dans le deuil & dans la triſteſſe.

FLAVIE DOMITILLE

Femme de Veſpaſien.

FLavie Domitille eſt moins connuë par ſa vie, qui fut fort obſcure, que par les honneurs qu'on lui rendit après ſa mort, & lorſque Veſpaſien fut affermi ſur le Trône. Elle étoit fille de Flavius Liberalis, qui fut Greffier des Finances. (*a*) Cet Emploi ſurpaſſoit de beaucoup ſes eſperances; car il étoit d'une naiſſance ſi baſſe, que Domitille ſa fille reſta eſclave de Capella Chevalier Romain, Afriquain d'origine, juſqu'à ce (*b*) qu'aïant merité, par de longs ſervices, l'Office de Greffier des Finances, ſa fille fut, à ſa conſideration, déclarée libre & Citoïenne Romaine.

Veſpaſien exerçoit la Preture ſous Caligula lorſqu'il épouſa Domitille. Elle n'avoit point été le premier objet de

a *Suet. in Veſp.* b *Aurel. Vict. Excerp. in Tit.*

de ſon inclination ; Cenis Affranchie d'Antonie mere de Claude, & ſa Secretaire, poſſedoit ſon cœur depuis long-tems; & Veſpaſien l'aimoit paſſionément, lors même qu'il épouſa Flavie.

Iſſu d'une Famille peu illuſtre, Veſpaſien ſeroit ſans doute reſté dans l'obſcurité, ſi la mauvaiſe fortune n'étoit auſſi-bien ſujette au changement, que la proſperité ; mais Narciſſe, qui étoit alors tout-puiſſant à la Cour, l'aïant pris ſous ſa protection, il eut ſoin de ſon avancement par les Emplois qu'il lui procura, dans leſquels Veſpaſien fit éclater les plus beaux & les plus rares talens. Ce fut par la faveur de cet Affranchi, qu'il fut fait Lieutenant d'une Legion, à la tête de laquelle il fit en Allemagne, & dans la Grande-Bretagne, ces belles actions qui lui acquirent une glorieuſe reputation, & qui furent récompenſées du Sacerdoce, du Triomphe & du Conſulat, qu'il vint exercer à Rome, où il trouva Domitille ſon épouſe accouchée d'un fils qu'il appella Tite, & qui fut ſon ſucceſſeur à l'Empire.

Ces honneurs éclatans ſolliciterent l'ambition de Veſpaſien, qui, fondé ſur certaines prédictions, avoit de grandes prétentions de fortune. Quelque Oracle lui avoit promis la Souveraine-

té, & il lui ſembloit que ſes Exploits lui en ouvroient le chemin. En effet, deux puiſſantes Nations domptées, vingt Villes priſes, une Iſle conquiſe, deux Batailles gagnées, & tout cela en fort peu de tems, étoient des commencemens aſſez illuſtres & aſſez glorieux pour enfler les eſperances d'un homme naturellement ambitieux, qui aïant d'ailleurs l'ame fort ſuperſtitieuſe, avoit eu des preſages d'une grande élevation, auxquels il ajoûtoit beaucoup de foi. Mais toutes ces eſperances de Veſpaſien, toutes ces vûës de grandeur, toutes ces vaſtes idées furent bien-tôt confonduës; ſa fortune penſa crouler avec celle de Narciſſe qui en étoit le plus ferme appui, & peu s'en fallut que la perte de cet Affranchi n'entraînât ſans reſſource la ruine de l'époux de Flavie. L'Imperatrice Agrippine aïant conçû contre Narciſſe une haine implacable, elle enveloppa dans ſon reſſentiment toutes les creatures de cet Affranchi; & après avoir fait perir ſon ennemi, elle ne ſongea qu'à perdre tous ſes Partiſans. Le pouvoir abſolu qu'elle avoit ſur l'eſprit de l'Empereur Claude ſon époux, lui rendoit tout facile: mais parce qu'elle étoit bien-aiſe de donner quelque couleur à ſa perſecution, elle ſuſcita des accuſa-

cuſateurs à tous ceux qu'elle voulut perdre, afin qu'il parût qu'elle puniſſoit en eux le crime, plûtôt que leur attachement pour Narciſſe.

(c) Veſpaſien, que tant de bienfaits avoient lié aux interêts de Narciſſe, vit bien qu'il lui étoit dangereux de reſter à Rome, où ſa vie n'étoit pas en ſûreté. Agrippine ne cherchoit qu'un pretexte pour le perdre, &, ſelon les apparences, elle n'auroit pas été long-tems ſans en trouver un, ſi Veſpaſien n'eût pris le ſage parti de ſe retirer dans quelque lieu écarté, avec Domitille ſa femme. Sa retraite fut ſon ſalut; elle lui ſervit d'abri contre les perſecutions de l'Imperatrice, & il eut même la joie d'y voir croître ſa famille, par la naiſſance de Domitien, & d'une fille qui fut, comme ſa mere, appellée Flavie Domitille, mais qui mourut peu de tems après.

L'orage étant paſſé, & Agrippine, aïant ſatisfait ſes vengeances, Veſpaſien las de ſe contenter d'un deſtin rampant, revint à Rome, qu'il regardoit comme un théatre où il pouvoit faire connoître ſes talens, & s'élever enſuite juſqu'aux premieres Dignitez: mais la fortune voulut encore

(c) Sueton. in Veſpaſ.

re l'exercer une ſeconde fois, & lui faire ſentir ſes caprices. Car dans le voïage que Neron fit en Achaïe, où Veſpaſien l'avoit accompagné, celui-ci aïant eu le malheur de déplaire à ce Prince, pour s'être endormi pendant qu'il chantoit, Neron ſe ſentit ſi offenſé de ce manque de complaiſance, qu'il lui défendit de ſe plus preſenter devant lui. Il n'étoit pas trop certain qu'il ne portât pas plus loin ſa colere; & Veſpaſien, qui connoiſſoit le caractere violent de cet Empereur, n'eut garde de reſter près de lui; il chercha de nouveau un azile, & y demeura juſqu'à ce que la tempête ſe fut diſſipée. Cela arriva bien-tôt; & la fortune, qui ne le perdoit point de vûë, le dédommagea avantageuſement de toutes les alarmes qu'elle lui avoit cauſées.

(d) Les

1 Il couroit parmi les Juifs une vieille prédiction, que l'Empire de l'Univers devoit tomber entre les mains de ceux qui viendroient de l'Orient; & l'Hiſtorien Joſeph rapporte même que, du temps que Neron regnoit, on avoit trouvé dans quelques vieux Actes, qui etoient dans le Temple de Jeruſalem une Prophetie, qui aſſuroit poſitivement qu'environ ce temps là même, on verroit ſortir du milieu des Juifs celui qui devoit commander à toute la terre. Les Juifs expliquerent cette Prédiction flateuſe en leur faveur; & ne doutant plus que le temps de leur delivrance ne fut arrivé, ils ſe ſouleverent contre les Romains. Joſeph, par une explication de politique, & d'homme qui vouloit faire la cour, attribua

(*d*) Les Juifs, qui avoient toûjours regardé la Domination des Romains, comme un eſclavage également dur & honteux, malgré les ſacrileges proteſtations qu'ils avoient fait autrefois, qu'ils ne vouloient pas d'autre Roi que Ceſar, ſéduits par quelque vaine prédiction, (1) qui leur ſembloit promettre l'Empire, reſolurent de ſecouër un joug qu'ils ne portoient qu'à regret; & ſur cette folle confiance, ils maſſacrerent brutalement leur Gouverneur. (*e*) La nouvelle de cette revolte mit Neron dans une étrange colere; il reſolut d'exterminer cette Nation, que ni les menaces, ni les punitions, ni le pardon n'avoient jamais pû bien plier à l'obéiſſance. D'ailleurs, (*f*) le moment que le Ciel avoit marqué pour la deſtruction de Jeruſalem approchoit; il

(*d*) *Sueton. in Veſpaſian. Tacit. Hiſtor.* 1. *cap.* 10. *Joann.* 19. (*e*) *Nicephor. Calliſt. Hiſtor. lib.* 3. (*f*) *Luc.* 19. *v.* 41.

tribus à Veſpaſien, & les uns ni les autres ne voyoient pas que cette Prophetie regardoit uniquement Jeſus-Chriſt, à qui Dieu avoit promis les Nations pour heritage & la Terre entiere pour poſſeſſion, comme parle le Roi Prophete. Auſſi fut-ce pour lors que l'Empire de Jeſus-Chriſt s'étendit par toute la terre, par le miniſtere des Apôtres, qui porterent l'Evangile dans toutes les parties du Monde.

il étoit juſte que cette meurtriere des Prophetes expiât ſon horrible Deïcide, & que les traces encore fumantes du ſang adorable de Jeſus-Chriſt, que cette Ville avoit répandu, n'euſſent d'autre couverture que ſes propres ruines. Il étoit tems enfin que ſes Palais abbatus, ſes murailles détruites, ſes maiſons renverſées, juſtifiaſſent le ſujet des larmes du Fils de Dieu, qu'une douleur Prophetique de cette terrible deſolation lui avoit fait répandre.

Neron, qui, pour cette importante expedition, avoit beſoin d'un General habile, jetta d'abord les yeux ſur Veſpaſien, comme ſur un homme de grand ſervice, & d'une experience conſommée. Celui-ci répondit fort bien à l'attente qu'on avoit de lui. Il ſe mit à la tête des Legions, les mena dans la Judée, & ſe rendit maître de toute cette Province, à la reſerve de la Ville de Jeruſalem. Ce fut pendant ces occupations militaires, que mourut ſon épouſe. Sa mort ne fit pas beaucoup de bruit, parce que ſa vie avoit été ſans éclat; & ce ne fut qu'après qu'il eut plû à la flaterie d'en faire une Divinité, que l'on connut le nom de Flavie Domitille.

Après la mort de Neron, l'Empire fut diviſé en factions. Galba ne regna que peu de tems, parce qu'Othon, qui aſpi-

aſpiroit à la Souveraineté, le fit maſſacrer. Celui-ci ne jouït que durant quelques mois de la Dignité qu'un ſi grand crime lui avoit acquis; & Vitellius s'étant rendu odieux par ſes excès, Veſpaſien, qui pour lors ſe trouvoit en Orient à la tête d'une Armée conſidérable, fut proclamé Empereur. D'abord, il fit quelque difficulté d'accepter la Souveraineté que les Legions lui déferoient avec tant d'ardeur: mais vaincu enfin par les preſſantes ſollicitations de Mucianus Gouverneur de Syrie, qui lui promit ſon ſecours, il prit le ſurnom de Ceſar & d'Auguſte, & marcha vers Rome pour aller combattre Vitellius, qui deshonoroit l'Empire par une vie effeminée & diſſoluë.

Il étoit dans Alexandrie, lorſqu'on lui preſenta un aveugle & un boiteux qui lui demanderent leur gueriſon, ſur l'aſſurance qu'ils prétendoient avoir reçû du Dieu Serapis, que Veſpaſien la leur donneroit, s'il vouloit toucher du bout de ſon pied la jambe du perclus, & mettre de ſa ſalive ſur les yeux de l'aveugle. (g) L'Empereur avoit trop bon ſens pour donner dans cette viſion; il refuſa de faire ce qu'on exigeoit de lui, pour ne pas s'expoſer à la raille-

(g) *Tacit. Hiſtor. 4. Sueton. in Veſp.*

raillerie publique, juſqu'à ce que vaincu enfin par les importunitez de ces deux miſerables, & par les perſecutions de ſes amis, il ſe laiſſa aller à faire ce qu'ils vouloient. Il mit de ſa ſalive ſur les yeux de l'aveugle, lequel à l'inſtant même recouvra la vûë: & à peine eut-il enſuite touché du bout de ſon pied la jambe du boiteux, qu'elle ſe remit dans le moment, & on vit ce perclus, marcher depuis ſans nulle peine. L'on a fort parlé de cet évenement, ſur lequel on a raiſonné diverſement; mais comme ce n'eſt pas de mon ſujet, j'en laiſſe penſer au Lecteur ce qu'il voudra.

Quoique Veſpaſien eut beaucoup de merite, il eſt neanmoins conſtant qu'il dût en partie ſon élevation aux honteux déreglemens d'Othon & de Vitellius, qu'on jugea indignes de l'Empire, & aux ſervices des deux Generaux qui ſe declarerent en ſa faveur, & qui ſoûtinrent ſes interêts en faiſant la Guerre pour lui avec une bravoure & une habileté comparables à celles des plus grands Capitaines de la vieille Rome. L'un étoit (*b*). Licinius Mucianus, dont on dit que les vices balançoient les vertus, s'ils ne les ſurpaſſoient, & qu'on eſtima plus propre à faire un Empereur qu'à le devenir.

L'au-

b Tacit, Hiſtor, 1.

L'autre étoit Primus Antonius Gaulois, natif de Toulouze, qu'on avoit ſurnommé dans ſon enfance Becco, comme qui voudroit dire bec de coq. (*i*) Celui-ci avoit été convaincu du crime de faux, pour lequel le Senat l'avoit dégradé de ſa Dignité de Senateur, que (*k*) Galba lui rendit depuis, ſans fort examiner pourquoi on la lui avoit ôtée. Après cette humiliante diſgrace, il alla préſenter ſes ſervices à Neron; mais ce Prince n'aïant pas fait grand cas de ſes offres, (*l*) Antonius Primus, trouvant une reſſource dans ſon genie, fit tant par ſes intrigues, qu'il ſe fit General d'Armée, ſans en avoir reçû le pouvoir de perſonne. Il étoit brave, hardi, entreprenant, & très-propre à faire un coup de main. Il ſavoit parfaitement l'art de la Guerre, &, dans le danger, on le vit toûjours intrepide. Au reſte, il étoit grand brouillon, ſe plaiſant dans les querelles & les factions, dangereux pendant la Paix & dans l'oiſiveté, également prompt à piller & à répandre. Ce furent ces deux Generaux qui firent Veſpaſien Empereur, par les ſervices qu'ils lui rendirent.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, il ne travailla qu'à regler la Ville, dont la face

(*i*) *Sueton. in Vitel.* (*k*) *Tacit. Ann.* 14. (*l*) *Dio. lib.* 65.

face avoit été entierement changée par les desordres passez. Il tira des tenebres de l'oubli, la memoire & le nom de Flavie Domitille son épouse, en lui faisant accorder l'immortalité. On lui éleva des Temples, on dressa des Autels à son honneur, on institua des Prêtres qui furent appellez Flavies Domitilles. Enfin, on fit une Idole d'une femme; & l'épouse de Vespasien qui avoit éte inconnuë à Rome pendant sa vie, fut élevée au Ciel par un honneur posthume, & augmenta, par une impie apotheose, le nombre des Divinitez.

L'Affranchie Cenis trouva sa fortune dans celle de Vespasien. Ce Prince qui l'avoit constamment aimée, la prit dans son Palais, & la traita toûjours avec autant de consideration que si elle eût été son épouse legitime. Il faut avouër, & il est vrai, que le merite de Cenis étoit digne de cette récompense. (*m*) Elle avoit un esprit vaste, aisé & capable du Gouvernement, une penetration profonde, à laquelle rien n'échappoit, & un discernement incapable de prendre le change. Car ce fut elle qui découvrit à sa Maîtresse Antonie les perfides & ambitieux desseins de Sejan, dont cette Princesse informa d'abord.

(*m*) *Xiphilin.*

bord Tibere. A toutes ces qualitez, elle ajoûtoit une politique fine & délicate, par laquelle elle ſe conſerva toûjours dans les bonnes graces de Veſpaſien, en étudiant ſes humeurs, & en ſe conformant à ſes inclinations; car, comme elle connoiſſoit le naturel avare de ce Prince, elle trouva mille reſſources pour aſſouvir ce deſir inſatiable d'amaſſer de l'argent, dont il étoit devoré. (a) Toutes les Charges de l'Empire devinrent venales. Les Gouvernemens des Provinces, les Commandemens des Armées furent donnez à ceux qui en offroient le plus d'argent. Le Sacerdoce, dignité ſacrée, l'abſolution des crimes furent à prix. L'on fit un ſacrilege trafic des choſes les plus ſaintes; enfin, il n'y avoit pas d'Emploi, ſi conſidérable qu'il fut, auquel le plus indigne des hommes n'eut droit d'aſpirer, lorſqu'il ſe preſentoit les mains garnies, & c'étoit toûjours à Cenis qu'il falloit s'addreſſer; cette adroite Affranchie vendant juſqu'à ſon credit & ſon autorité. On mit des impôts ſur toute ſorte de choſes; par tout l'on voïoit des veſtiges de la monſtrueuſe avarice du Prince. Veſpaſien profitoit baſſement des moindres occaſions d'amaſſer de l'argent; il trouvoit

a *Dio. lib. 66.*

voit bon tout profit de quelque part qu'il vînt, & Tite ſon fils lui aïant voulu un jour repreſenter qu'il étoit honteux, qu'on eut mis un Subſide ſur les urines, l'Empereur, en lui approchant du nez une piece d'argent, lui répondit plaiſamment qu'elle ne ſentoit pas mauvais, quoiqu'elle provînt de l'impôt

2 L'Hiſtoire de Sabinus merite d'être rapportée, ou plûtôt celle de la fidelité de ſa femme. Sabinus étoit de Langres, de très-grande qualité, fort riche, & aſſez ambitieux. Il avoit pour femme Eponina, Dame d'une grande vertu & d'une rare beauté. Comme durant les troubles des Gaules, qui durerent tout le temps qu'Othon, Vitellius & Veſpaſien diſputerent l'Empire, il n'y avoit ni General d'Armée, ni Gouverneur de Province qui ne ſe crût en droit de pretendre à l'Empire: Sabinus oſa concevoir cette penſée; &, ſe laiſſant enſuite aveugler par ſon ambition, il ſe fit ſaluer Empereur. Le ſupport qu'il trouvoit dans ceux de ſa Nation lui fit former ce hardi projet: d'ailleurs il ſe diſoit deſcendu du ſang de Jules Ceſar, qui avoit eu avec ſa grand'-mere une galanterie publique durant ſon ſejour dans les Gaules: &, joignant une grande temerité à une vanité extrême, il tourna ſes armes contre les Romains. Sa revolte eut un ſuccès fort malheureux. Ses troupes furent défaites entierement; & de tous ceux qui étoient entrez dans ſon parti, les uns prirent la fuite, & les autres ſe tuerent, pour ne pas tomber entre les mains, des Generaux Romains, qui ne firent grace à aucun de ces rebelles, auxquels ils firent ſouffrir la peine que meritoit leur revolte. Sabinus auroit pu ſe retirer bien avant dans les Gaules, où il auroit été en ſûreté: mais comme il ne pouvoit ſe reſoudre à abandonner ſa femme, qu'il aimoit extrêmement, & dont il étoit tendrement aimé, il ſe flata qu'avec le temps il pourroit obtenir ſa gra-

ce.

pôt des urines. Ce fut dans cette occupation à amaſſer de l'argent, que mourut Cenis, fort regrettée de Veſpaſien. Ce Prince ne lui ſurvêcut pas long-tems; il mourut dans le penible exercice du Gouvernement, mais il ſouilla la fin de ſon Regne par la mort de Sabinus (2) qu'il fit punir d'un

ce, & ſe reſolut de ſe cacher juſqu'à ce que ces troubles euſſent pris fin. Il avoit une Maiſon de Campagne dans laquelle il y avoit des caves ſouterraines qu'il étoit impoſſible de découvrir, à moins qu'on ne ſût le ſecret. Et en effet, de tous les Domeſtiques de Sabinus, qui étoient en grand nombre, il n'y avoit que deux Affranchis, auxquels il ſe confioit entierement, qui ſuſſent ces Caves. Sabinus tire à l'écart ces deux Affranchis: il leur communique le deſſein qu'il a de ſe cacher dans ces Caves, juſqu'à ce qu'il voye les choſes diſpoſées à pouvoir obtenir grace de ſa revolte, & leur dit que, pour empêcher qu'on ne le cherchât, il avoit reſolu de faire courir le bruit qu'il étoit mort, & qu'il s'étoit empoiſonné. Ce deſſein fut parfaitement bien conduit. Sabinus aſſemble tous ſes Domeſtiques, il leur dit, qu'après le malheur qu'il a eu de voir ſon attente trompée & ſes deſſeins mal executez, il eſt convaincu qu'il n'y aura point de ſupplice ſi cruel qu'on ne lui faſſe ſouffrir s'il tombe entre les mains de ceux qui avoient déja fait mourir tous ceux de ſes camarades qu'ils avoient pu attraper; & que, pour éviter ce malheur, il eſt reſolu à ſe donner la mort. Enſuite il les remercia de leur fidelité, les congedia & ne retint que les deux Affranchis qui étoient du ſecret; &, après leur avoir donné toutes les inſtructions neceſſaires, il s'enſevelit, pour ainſi dire, dans ces reduits ſouterrains, & fit mettre le feu à ſa maiſon, qui dans peu fut reduite en cendres. On ne manqua pas d'attribuer cet incendie

au

d'un crime, dont un repentir de neuf années, les larmes d'une épouſe & les pleurs

au deſeſpoir de Sabinus, & on le crut d'autant plus facilement, que les deux Affranchis publierent par-tout que leur Maître, pour ne pas tomber entre les mains des Generaux de l'Empereur, s'étoit empoiſonné, & s'étoit brûlé dans ſa maiſon, afin qu'on ne pût faire aucune inſulte à ſon corps. Ce qui confirma cette nouvelle, ce fut le deuil d'Eponina, laquelle ayant crû de bonne foi ce que Martial, un des Affranchis, qui étoient du ſecret, lui étoit allé dire de la mort de Sabinus, s'abandonna à une douleur inconſolable. Elle remplit la maiſon de ſes regrets & de ſes cris, & verſa des larmes auſſi amerement que le fait une femme qui a perdu un époux qu'elle aimoit. Elle fut viſitée de tout ce qu'il y avoit dans la Ville de Perſonnes de diſtinction, qui ne manquerent pas de lui dire tout ce qu'on peut imaginer de conſolant. Mais Eponina ne voulant point ſurvivre à un époux, qui lui avoit été ſi cher, & qu'elle croyoit avoit perdu, reſta trois jours ſans rien prendre. Le bruit de la mort de Sabinus fut d'abord répandu par-tout, & il n'y eut perſonne qui n'y ajoûtât foi. Le deuil d'Eponina ſi profond & ſi ſincere, la maiſon brûlée, les Affranchis congediez, tout portoit à croire Sabinus mort. Celui-ci ne manquoit point d'être inſtruit par Martial de tout ce qui ſe paſſoit; & craignant que ſa femme ne portât trop loin ſa douleur, il lui dépêcha de nouveau ſon fidele Affranchi, pour lui apprendre la verité des choſes, & la prier en même temps de ne rien changer dans ſa conduite de peur qu'on ne découvrît ce qui lui étoit ſi important de cacher, pour mettre ſa vie en ſûreté. Eponina, qui en connoiſſoit la conſequence, continua à pleurer, quoique ce ne fut plus ſi amerement, & ne changea rien dans ſa maniere de faire; mais, mourant d'impatience de revoir ce cher mari, qu'elle avoit pleuré ſi amerement, elle l'alla trouver une nuit dans ſes caves, & revint ſans être

pleurs de deux jeunes enfans meritoient le pardon : acte de ſeverité ou plûtôt

être apperçuë de perſonne ; elle fit la même choſe pendant ſept mois. Comme elle ne pouvoit tenir cette conduite ſans peine & ſans danger, elle hazarda, pour s'épargner l'un, & éviter l'autre, de le faire porter dans la Ville ; & pour cela, elle le fit cacher parmi des hardes, qu'elle fit tranſporter dans ſa maiſon : mais, ayant reflêchi qu'ils pourroient être découverts, à cauſe des frequentes viſites qu'on faiſoit à Eponina, ils furent d'avis que Sabinus fut rapporté dans ſes caves ſouterraines. Tout cela réuſſit, & cette Dame eut le plaiſir & l'adreſſe d'aller voir ſon mari dans ſa ſombre & tenebreuſe demeure, pendant neuf ans ſans avoir été découverte. Ce qu'il y a de particulier & d'admirable, c'eſt qu'Eponina, étant devenuë enceinte, & craignant, avec raiſon, que ſa groſſeſſe ne découvrît le myſtere aux Dames, avec leſquelles elle étoit obligée de commercer & de ſe trouver, ſoit aux Aſſemblées, ſoit aux Temples, & ſur tout aux Bains, elle ſe ſervit d'un onguent, dont elle s'oignoit, & qui avoit la proprieté de faire enfler la peau ; & ainſi, par l'enflure de ſes bras & de ſes jambes, elle couvrit l'enflure de ſon ventre, qu'on attribua à quelque incommodité, & elle eut enſuite la force & le courage de ſouffrir les douleurs de l'enfantement, ſans ſe plaindre, & d'accoucher ſans aide de ſage-femme, de deux jumeaux qu'elle nourrit dans cette caverne, pendant le tems que Sabinus y reſta.

Cependant, les frequentes abſences d'Eponina, firent croire qu'il y avoit du myſtere dans ſa conduite. On obſerva ſes démarches, & avec tant de ſoin, qu'on découvrit enfin la retraite de Sabinus. Il fut d'abord arrêté, chargé de chaines, & conduit à Rome avec ſa femme & ſes deux enfans. Si tôt qu'ils parurent devant Veſpaſien, Eponina ſe jetta aux pieds de cet Empereur, & lui preſentant ſes deux jumeaux, elle lui dit, les larmes aux yeux : Qu'il y avoit long-tems qu'elle

ſeroit

[illegible] ne devoit
[illegible] Empereur, qui
d'ail-

[illegible] la grace de [illegible] mauvais con-[illegible] Guerres Civiles & le desir [illegible] violences des Tyrans, [illegible] Chef de Parti, plûtôt [illegible] mais qu'el-[illegible] qu'elle lui presen-[illegible] leurs larmes & [illegible] afin que le [illegible] plus grand. Sa co-[illegible] Je les ai en-[illegible] Seigneur, [illegible] voir le [illegible] de nôtre [illegible] de nôtre [illegible]

[illegible] & le triste spectacle [illegible] Eponina & [illegible] grace pour [illegible] dans le [illegible] & personne [illegible] la vie de [illegible] & aux larmes [illegible] d'amour [illegible] Sabinus [illegible] tendresse [illegible] & [illegible] afin [illegible] ceux que [illegible] Eponina [illegible] la compa-[illegible] village [illegible] avec un air [illegible] regret à la vie, [illegible] deux ans avec Sa-[illegible] les tenebres & dans les ombres d'une [illegible] & plus [illegible] que [illegible]
[illegible]

illeurs n'avoit pas l'humeur ſanguine.

tout ſon éclat & toute ſa pompe ſur le mot: elle lui reprocha hardiment ſa cruauté; après avoir donné un exemple admirable de fidelité & de tendreſſe conjugale, elle en donna d'une generoſité heroïque.

MARCIE FURNILLE

Femme de Tite.

L'Empereur Tite fut un Prince fort ſage & fort moderé, après avoir été un particulier fort diſſolu & fort débauché. Il fut élevé à la Cour de Claude auprès du Prince Britannicus, par les mêmes Maîtres & dans les mêmes exercices. De là vint cette grande familiarité qu'il y eut toujours entr'eux, & qui penſa être funeſte à Tite; car (a) il riſqua d'être empoiſonné avec Britannicus, pour avoir voulu goûter le breuvage qu'on donna à ce Prince.

Tite eut à la Cour un preſage de ſa future élevation, un jour que Narciſſe,

a *Suet. in Tit.*

1 La Charge de Tribun Militaire étoit très-conſiderable au commencement de la Republique. Ceux qui en étoient revêtus avoient une grande autorité dans les Armées: mais ſous les Empereurs,

ſe, Affranchi & Secretaire de Claude, aïant fait appeller un phyſionomiſte pour ſavoir ſon ſentiment ſur la deſtinée de Britannicus, ce faiſeur d'horoſcopes aſſura poſitivement que Britannicus ne ſeroit jamais Empereur; mais bien celui qui étoit auprès de ce jeune Prince, en montrant Tite.

(*b*) La bonne mine de celui-ci pouvoit donner lieu à cette conjecture. Sur ſon viſage reluiſoit une certaine Majeſté, mêlée de douceur, qui lui donnoit l'air d'un Prince, plûtôt que d'un Particulier. (*c*) Il avoit encore une grande dexterité dans toute ſorte d'exercices, une memoire merveilleuſe, une grande facilité à compoſer en proſe & en vers, & (*d*) une addreſſe ſi admirable à contrefaire toute ſorte de ſeings, qu'il étoit impoſſible de diſtinguer le veritable: auſſi diſoit-il ſouvent, que s'il eût voulu, il auroit été un grand fauſſaire.

Après avoir ſervi quelque tems en Allemagne & en Angleterre en qualité de Tribun Militaire, (1) il s'adonna à l'exer-

b *Tacit. Hiſtor.* 2. *cap.* 2. c *Eutrop. lib.* 7. d *Sueton. in Tit.*

reurs, les Tribuns Militaires furent beaucoup moins puiſſans; car alors ils ne furent à peu près que ce que ſont maintenant nos Meſtres de Camp.

l'exercice du Barreau, & ce fut durant le ſejour qu'il fit pour lors à Rome, qu'il épouſa Arricidie Tertulle fille d'un Chevalier, qui avoit été Colonel des Gardes de l'Empereur; mais cette Dame n'aïant vêcu que fort peu de tems, il épouſa en ſecondes nôces Marcie Furnille, qui étoit d'une des plus illuſtres Familles de Rome.

Ces mariez furent bien-tôt obligez de ſe ſeparer. Veſpaſien qui étoit occupé à la conquête de la Judée, appella Tite auprès de lui, & lui laiſſa enſuite le commandement de l'Armée, lorſqu'il la quitta pour aller à Rome, prendre poſſeſſion de l'Empire que Vitellius lui avoit laiſſé par ſa mort. Tite s'acquitta de ſa Charge avec toute l'habileté d'un General entendu & experimenté. Il fit le devoir de Capitaine & de Soldat; il prit la Ville de Jeruſalem après un long ſiege, durant lequel les Juifs ſouffrirent toutes les calamitez que peut ſouffrir un Peuple que Dieu a abandonné à ſa colere; & la reſiſtance que fit cette Ville infortunée, ne

2 Tite verifia la prédiction qu'avoit fait Jeſus-Chriſt de la ruine de Jeruſalem. Toutes les miſéres dont le Sauveur avoit menacé les Juifs, leur arriverent: ils ſouffrirent toutes les calamitez imaginables, & ſur tout ils furent affligez d'une ſi horrible famine, qu'une femme, pour s'empêcher de mourir de faim, eut le barbare courage, ou plûtôt la ferocité de tuer ſon enfant encore tout jeune

ne ſervit qu'à relever la gloire du vainqueur. (2)

La Ville fut priſe le huitieme de Septembre, & ce jour fut encore remarquable pour Tite par la naiſſance d'une fille, de laquelle Furnille accoucha à Rome. On lui donna le nom de Julie Sabine, & nous verrons que cette jeune Princeſſe n'eut pas les vertus de ſon pere. Cependant, Tite, pendant le ſejour qu'il fit dans la Judée, ne ſe donna pas entierement à ſes occupations militaires, & quelque attaché qu'il fut à ſon devoir, il ne negligea point la Princeſſe Berenice. Elle étoit ſœur du Roi Agrippa, & ſes charmes avoient été ſi puiſſants ſur le cœur du General Romain, que dans l'emportement de ſa paſſion, il lui avoit promis de l'épouſer.

Après l'expedition de la Judée, Tite retourna à Rome couvert de Lauriers. Il y fut reçû avec de grandes demonſtrations de joie, & il eut l'honneur du Triomphe conjointement avec ſon pere, au bruit des applaudiſſemens & des ac-

jeune, de le faire rôtir, & de le manger. La Ville fut renverſée juſqu'aux fondemens, & on y fit paſſer la charuë deſſus. Il perit durant le Siege, par le fer, ou par la faim & la miſere environ onze cens mille perſonnes, ſans compter quatre-vingt-dix mille priſonniers qu'on emmena à Rome, & qu'on fit travailler à la conſtruction de l'Amphitheatre.

acclamations de toute la Ville, qui le regardoit avec admiration. Mais il détruiſit bien-tôt l'idée avantageuſe qu'on avoit conçû de lui, par une conduite fort irreguliere. Il s'abandonna aux deſordres les plus criants ; il paſſoit les nuits entieres à table avec les plus diſſolus de Rome : il ſe livroit aux plaiſirs les plus infames ; & , joignant à tous ces excès une cruauté barbare, il fit dire de lui qu'il ſeroit un ſecond Neron.

Son attachement pour Berenice le fit beaucoup mépriſer ; l'on ne pouvoit ſouffrir qu'il marquât un amour ſi violent pour cette Etrangere, qu'on diſoit qu'il vouloit élever à l'Empire ; & l'on attribua à ſa jalouſie le meurtre de Cecinna, perſonnage Conſulaire. Il eſt vrai que pluſieurs excuſerent cette violence de Tite, ſur la neceſſité où l'on diſoit qu'il avoit été de prévenir les mauvais deſſeins de ce Romain ambitieux, qui inſpiroit aux ſoldats des ſentimens de rebellion, & ſur lequel on avoit ſurpris un diſcours ſeditieux qu'il avoit compoſé avec beaucoup d'artifice, & qu'il devoit prononcer devant les Legions, afin de les porter à la revolte. Mais (e) les plus fins ne regarderent ce prétendu crime que comme un prétexte ſpecieux dont Tite voulut

e *Excerp. Aurel. Victor. in Tit.*

lut couvrir ce noir aſſaſſinat, qui fut un effet de ſa jalouſie. Car s'étant imaginé que Cecinna n'étoit pas haï de Berenice, de laquelle il étoit toûjours follement amoureux, & ne pouvant plus ſouffrir ce Rival, il reſolut de s'en délivrer. Il le fit d'une maniere honteuſe pour un ſi grand Prince. Car aïant un ſoir invité Cecinna à ſouper, il n'eut pas honte de violer les droits ſacrez de l'hoſpitalité, en le faiſant brutalement maſſacrer lorſqu'il ſortit de la ſale & qu'il ſe retiroit, ſans s'attendre à une ſi lâche trahiſon.

Il eſt aiſé de comprendre que Tite aimoit Berenice avec trop d'emportement, pour avoir de grands empreſſemens pour Furnille ſon épouſe; auſſi n'eut-il pas beaucoup de peine à ſe déterminer à la répudier; & ce divorce confirma les ſoupçons qu'on avoit, qu'il vouloit faire monter Berenice ſur le Trône de l'Empire. Nouveauté monſtrueuſe qui révoltoit déja tous les eſprits, qui n'avoient pas moins en horreur ce deſſein, que celui que Marc Antoine avoit auparavant formé en faveur de Cleopatre, à laquelle il avoit promis l'Empire.

Cependant, Tite fit bien-tôt ceſſer ces mauvais bruits. A peine, après la mort de Veſpaſien ſon pere, fut-il élevé ſur le Trône, qu'il ſe montra tou

autre, & il ſembla qu'en changeant d'état & de fortune, il avoit changé auſſi d'inclination & de naturel. Sa gloire & ſa reputation, & le deſir de plaire aux Romains, l'emporterent ſur toutes ſes autres paſſions, & le jour de l'élevation de Tite à l'Empire, fut le terme fatal de ſon amour pour Berenice. Ce Prince, qui, au mépris des Loix, avoit été l'eſclave de cette Princeſſe, devint l'eſclave des Loix qu'il avoit mépriſées, & le vainqueur de Berenice. Il congedia cette Reine, il l'obligea d'aller enſevelir dans la Judée ces charmes puiſſants, auxquels il s'étoit rendu avec tant de plaiſir & ſi peu de retenuë, & par ce ſacrifice éclatant, qui ſans doute coûtoit beaucoup à ſon cœur, (*f*) il fit voir qu'il ſavoit être maître de ſes paſſions. Leur ſeparation, au reſte, fut touchante. Berenice fit à ſon amant des reproches tendres & capables de flêchir le cœur le plus inſenſible. Elle lui rappella toutes les complaiſances qu'elle avoit eu pour lui, la violence de ſon amour qui lui avoit fait quitter ſa Patrie, & traverſer tant de Provinces, pour ſuivre un amant qui vouloit preſentement l'abandonner; elle lui allegua tant de promeſſes ſi ſouvent réïterées, non ſeulement

(*f*) Dimiſit invitus invitam *Suet. in Tit.*

nt de l'aimer, mais même de l'é-
ıſer, & qu'il ne tenoit qu'à lui d'exe-
er; & Tite, de ſon côté, proteſta
la violence que faiſoient à ſon cœur
ſeveres Loix de l'Empire, qui l'o-
geoient à éloigner de ſes yeux un
jet qui lui étoit ſi cher. Berenice
:tit pleine de douleur & de deſeſpoir;
e alla en Orient, ſe repentir à loiſir
ſa fole credulité qui l'avoit portée
ùivre Tite juſqu'à Rome, dans l'eſ-
rance qu'il l'épouſeroit, ſon amour
faiſant oublier les ſoins de ſa repu-
ion. & apprit, par ſon malheur, à
lles de ſon ſexe, le peu de fonde-
ent qu'elles doivent faire ſur les pro-
eſſes flateuſes que font les amans
ns l'ardeur de leur paſſion, & qu'ils
)lent avec la même facilité qu'ils les
nt.

Tite ne s'appliqua, deſormais, qu'à
ndre tout le monde heureux. Il fit
later dans toute ſa conduite toutes les
:rtus qui peuvent rendre un Prince
compli, & elles parurent dans cet
mpereur dans une ſi grande perfec-
)n, qu'on l'appella l'amour & les dé-
:es du Genre humain. Titre beaucoup
us deſirable & plus glorieux, que
us ces ſurnoms pompeux & ces élo-
s ſuperbes & flateurs que l'on avoit
)nné à ces Empereurs dereglez, qui
oient regné avant lui, & qu'on de-

voit appeller les Tyrans, & non les Peres de la Republique.

Tite porta ſur tout la generoſité auſſi loin qu'un grand Prince peut la porter. Il aimoit à accorder des faveurs, à faire des dons, à rendre ſervice; & on lui entendoit dire ſouvent: Qu'il ne falloit pas qu'aucun de ceux qui venoient de parler au Prince, s'en retournât mal content. Ses mains étoient toûjours prêtes à répandre des graces, & il avoit l'ame ſi grande & ſi liberale, qu'un ſoir s'étant reſſouvenu que de tout

3 Cet Amphitheatre étoit le plus bel ouvrage qu'il y eut dans Rome lorſqu'il étoit entier. Martial en fait l'éloge dans ces deux Vers.

Cunis Ceſarea cedat labor Amphiteatro,
Unum pra cunctis fama loquatur opus.

On avoit placé au milieu de cet Amphitheatre, la grande Statuë de Neron, laquelle on appelloit le Coloſſe de Neron, à cauſe de quoi on appella ce lieu-là le Coliſée. C'étoit dans cet Amphitheatre, qu'on donnoit le cruel plaiſir de voir battre des hommes contre des bêtes. Ce fut-là auſſi que Saint Ignace Evêque d'Antioche, fut expoſé aux lions, ſous la dent deſquels ce Saint demanda à Dieu d'être moulu, pour devenir, diſoit-il, un pain digne de lui être preſenté. Une infinité de Martyrs ont encore verſé leur ſang pour Jeſus Chriſt dans ce lieu, qui eſt aujourd'hui à moitié détruit; mais qui ne laiſſe pas de donner une haute idée de la magnificence Romaine. On lit à l'entrée de cet Amphitheatre, qui eſt du côté de l'Arc Triomphal de Conſtantin, cette devote inſcription.

Amphi-

ont ce jour-là perſonne ne lui avoit ien demandé, il s'en plaignit à ſes amis qui étoient avec lui à table, & il leur dit : *Ah mes amis, j'ai perdu ce jour* ! Sentimens vraiement dignes d'un grand Empereur, & qui ſont ſi bien marquez dans ce peu de paroles, que tous les Hiſtoriens ont conſacrées à l'immortalité. La magnificence de Tite éclata dans les réparations qu'il fit faire dans Rome, & ſur tout dans ce ſuperbe amphitheatre (3) que ſon pere avoit fait commencer, & qu'il fit mettre

Amphitheatrum Flavium,
Non tam opere, mole & artificio, ac veterum
Spectaculorum memoria,
Quam ſacro innumerabilium Martyrum
Cruore illuſtre,
Venerabundus beſpoc ingredere;
Et, in auguſto magnitudinis Romanæ Monumento,
Exſecrata Cæſarum ſævitia,
Heroes fortitudinis Chriſtianæ
Suſpice & exora.

De l'autre côté on lit auſſi une autre Inſcription, qui eſt conçûë en ces termes.

Amphitheatrum hoc, vulgò
Coloſſæum,
Ob Neronis Coloſſum illi
Appoſitum,
Verùm, ob innumerabilium SS. Martyrum.
In eo cruciatorum memoriam,
Crucis trophæum.

tre dans ſa perfection ; ouvrage, dont les reſtes attirent encore la curioſité de tout le monde, comme ils en font l'étonnement.

Un Prince de ce caractere meritoit une vie fort longue ; mais la ſienne ne le fut point. Il mourut au commencement de la troiſiéme année de ſon Empire ; & l'on crut, avec beaucoup de fondement, que ce fut par la trahiſon de Domitien ſon frere, qui lui ſuccéda.

DOMITIA LONGINA

Femme de Domitien.

LA beauté n'eſt pas toûjours d'accord avec la vertu; il y a longtems au contraire que l'on a remarqué qu'on ne les trouve que rarement enſemble. La force du temperament triomphe ſouvent des charmes de la vertu, & les exemples domeſtiques de modeſtie, de continence & de moderation, ne ſont pour l'ordinaire que des conſiderations impuiſſantes pour arrêter le penchant d'un naturel dépravé. Nous avons vû à quels honteux excès Julie, Popée & leurs ſemblables proſtituerent leur beauté; il nous reſte encore à voir quel uſage fit Domitia de la ſienne.

Elle étoit fille de Domitius Corbulo, un des plus grands hommes que Rome ait vû depuis ſa naiſſance. Ses vertus civiles & militaires l'égalerent aux plus fameux Capitaines & aux plus habiles Politiques de la vieille Rome. Droit & incorruptible, il

ne chercha dans ſes Emplois que la gloire de bien remplir ſon devoir. Sage dans ſes deſſeins, intrepide dans les dangers, impenetrable dans ſes projets, il étoit comme ſûr dans ſes entrepriſes; ſes ſuccès ne furent jamais le fruit du hazard. Toûjours preſent à ſoi-même, trouvant des reſſources preſque infaillibles dans les évenemens les moins prévûs, par cette experience conſommée qu'il avoit dans le métier de la Guerre, il faiſoit ſervir tout à ſon avantage. C'étoit pour cela ſans doute, qu'on lui entendoit ſouvent repeter; (a) Qu'il falloit vaincre l'ennemi avec une doloire, (1) c'eſt-à-dire avec toute ſorte d'inſtrumens, & par un travail aſſidu. Au reſte, il fut d'une fidelité ſi inviolable, même à l'égard de ſes ennemis & de ceux de l'Empire, qu'il fut aimé des Barbares mêmes, dont il étoit la terreur. Enfin, (b) la reputation de ſa probité, de ſon habileté

a *Frontin. Stratagem. l. 4. c. 7.* b *Tacit. An. 15. c. 27.*

1 Domitius Corbulo dolabra, id eſt, operibus hoſtem vincendum eſſe dicebat. *Frontin.*

2 Les Lamies prétendoient deſcendre de Lamus Fondateur de la Ville de Formies; & les Antonins, qui ont tenu l'Empire Romain, ſe vantoient d'en être iſſus. Quoiqu'il en ſoit, la Famille des Lamies étoit très-ancienne à Rome du tems d'Auguſte. Horace en parle avec éloge dans une Ode qu'il adreſſe à Ælius Lamia.

Ælii

leté, de ſes victoires & de ſes Triomphes, dont il fut honoré, le rendit ſi recommandable, qu'on le jugea ſouvent digne de l'Empire.

Domitia Longina, conſiderable par le merite de ſon pere, l'étoit encore par ſa beauté : il n'y en avoit pas dans Rome de ſi accomplie. Elle avoit alors ce vif éclat que donne une grande jeuneſſe, charme puiſſant pour faire des ſoupirans, auſſi en eut-elle du premier Ordre. Tout ce qu'il y avoit de gens de merite & de diſtinction, rechercha ſon alliance, & Ælius Lamia de l'ancienne & illuſtre Famille des Lamies, ſe fit un honneur de l'épouſer.

Ce Senateur, qu'une Genealogie fabuleuſe faiſoit deſcendre des Dieux immortels par Lamus fils de Neptune,(z) avoit tout le mérite du monde, & il étoit capable de fixer tout autre cœur que celui de Longine. Mais cette Romaine étoit trop coquette pour reſſerrer

Ælii vetuſto nobilis ab Lamo,
(Quando & priores hinc Lamias ferunt
Denominatos, & nepotum
Per memores genus omne faſtos.)
Auctore ab illo ducis originem,
Qui Formianum mœnia dicitur
Princeps, & innantem Maricæ
Litoribus tenuiſſe Lirin,
Late tyrannus.

Hor. Od. 17. lib. 3.

rer ſon inclination dans les bornes du devoir conjugal. (c) En perdant ſon pere, que Neron, Prince ennemi de la vertu, ſacrifia à ſa brutale fureur, elle perdit le ſouvenir des exemples de vertu qu'il lui avoit ſi ſouvent donné ; & ſon ambition ſe joignant à ſon humeur galante, fit une des plus débauchées Courtiſanes de Rome, de la fille du plus ſage des Romains.

Domitien, fils puiſné de l'Empereur Veſpaſien, fut le premier qui, par ſon attachement pour elle, fit naître des ſoupçons peu favorables à ſa reputation. On regarda comme fort ſuſpecte la vertu d'une femme qui ſouffroit avec tant de complaiſance un Prince, dont les aſſiduitez auprès d'elle ne pouvoient faire que beaucoup d'éclat ; & l'on comprit ſans peine, que Domitia n'oppoſeroit point une longue reſiſtance aux ardentes pourſuites d'un Prince dont la paſſion pouvoit ſervir à ſa fortune. Lamia plus intereſſé que perſonne, ne manqua pas de faire ces reflexions ; il s'en alarma, & ſes alarmes furent bien tôt juſtifiées. (d) Domitien fut à peine declaré Ceſar, que ſe prévalant de l'autorité que lui donnoit cette nouvelle Dignité, il enleva brutalement

c *Dion. Excerp. per Valeſ.* d *Dio. lib.* 67.

nent Domitia Longina à Ælius ſon mari: (e) il l'épouſa peu de tems après, & dans la ſuite, il la declara Auguſte. Moins religieux ſans doute dans ſa conduite, & moins galand qu'Auguſte, qui n'épouſa Livie qu'après avoir conſulté les Dieux & leurs Pontifes, & après avoir fait compliment à Tibere Neron époux de Livie.

Les fougueuſes paſſions qu'un feu dereglé allume, n'étant pas pour l'ordinaire de durée, l'on crût avec aſſez de fondement, que Domitien éteindroit la ſienne dans la liberté qu'il avoit de la ſatisfaire, & qu'il ſe dégoûteroit bien tôt d'une femme dont il avoit ſurpris la fidelité avec ſi peu de peine. D'ailleurs, des raiſons d'Etat devoient le faire revenir de ſon entêtement pour Longine (f) L'Empereur Tite ſon frere vouloit lui faire épouſer Julie Sabine ſa fille, Princeſſe d'une grande beauté, & dont les charmes n'avoient pas à redouter ceux de la fille de Corbulon, à laquelle elle ne reſſembloit pas mal en ſon humeur galante. Mais l'amour ne ſe conduit guére ſelon les maximes de la politique, & Domitien étoit trop amoureux pour ſacrifier ſa paſſion à ſa fortune.

De

e *Suet. in Domit. cap.* 1. f *Suet. in Domit. cap.* 22.

De nouveaux liens l'attachoient à Longine. (*g*) Il en avoit déja une fille, qui étoit comme un gage de leur amour; auſſi fermant l'oreille à toutes les raiſons qu'on pût lui dire, il refuſa toûjours l'alliance que ſon frere lui offroit, & vit de ſang froid Tite donner à Sabin ſon couſin germain la Princeſſe Julie, quoiqu'elle portât pour dot l'eſperance de l'Empire.

Domitien ne pouvoit pas marquer plus ſenſiblement à Longine la violence de ſa paſſion. Il refuſoit, pour l'amour d'elle, une des plus aimables perſonnes de Rome, & s'expoſoit à perdre la plus belle fortune du monde. Un ſi grand ſacrifice paroiſſoit être le gage d'un amour éternel, & ſembloit aſſurer à Domitia, pour toûjours, le cœur de ce Prince. Si quelque choſe avoit dû le lui enlever, c'étoit ſans doute le mariage qu'on lui avoit propoſé, & qui étoit ſi important pour ſa fortune. Mais les marques les plus apparentes qu'un amour deſordonné donne d'une longue durée, ſont ſouvent les preſages qui annoncent ſa fin, & ce qui paroît devoir rendre une paſſion auſſi longue que la vie, eſt quelquefois ſon terme fatal. (*h*) Domitien n'eut pas plûtôt vû Julie mariée à Sabin, qu'il en

g Suet. in Domit. cap. 3. *h Suet. in Domit. c. 22.*

en devint follement amoureux; il n'eut qu'indifference pour cette Princeſſe, quand il pouvoit l'aimer legitimement; il en devint poſſedé, lorſqu'il ne pouvoit plus l'aimer ſans crime: funeſte penchant du cœur humain, qui ne deſire preſque jamais avec paſſion, que ce qu'il ne lui eſt pas permis de deſirer.

Ce qui acheva d'enflammer Domitien, ce fut le retour de tendreſſe qu'il trouva dans Julie, malgré le mépris qu'il avoit témoigné avoir pour elle. Cette Princeſſe, qui avoit la reputation de n'être pas cruelle, ſe crut dédommagée de l'indifference du Prince, par le repentir qu'il marqua d'avoir été indifferent; elle en crut Domitien ſur ſa parole; elle lui donna toute ſon affection; leur paſſion dégenera en libertinage, & abuſant de la liberté de ſe voir à leur ſouhait, que leur donnoit la proximité, Sabine ſe proſtitua honteuſement à celui qui l'avoit peu auparavant refuſée, faiſant voir qu'un amour déreglé n'a pas de délicateſſe.

Ces deſordres devinrent plus grands après la mort de Tite. (i) La contrainte & la bienſéance prirent fin avec la vie de cet Empereur; & nos deux amans délivrez de toute crainte, ſe livrerent ſans reſerve à leur infame paſſion. Une

Z ſeule

i *Suet. in Domit. cap.* 22.

ſeule choſe ſembloit les troubler dans leur brutale felicité. Sabin étoit époux de Julie, & Domitien en étoit devenu ridiculement jaloux, comme s'il avoit eu droit de prétendre lui ſeul une poſſeſſion que Sabine ne pouvoit lui accorder ſans crime. Il ne ſongea plus qu'à ſe défaire de cet obſtacle.

Longine, cependant, s'apperçût du changement de Domitien; mais loin de s'en plaindre, elle regarda au contraire ſon inconſtance avec beaucoup d'indifference. Elle voïoit bien que ſon époux ne faiſoit tout au plus que ſe venger des infidelitez qu'elle lui faiſoit; &, comme ſi elle avoit voulu regler ſa conduite ſur celle de l'Empereur, elle s'abandonna à un libertinage public, dès qu'elle vit que Domitien lui étoit publiquement infidele. Bien plus, par une audace inſolente & puniſſable, (*k*) elle ſe proſtitua ſans honte & ſans ménagement aux hommes les plus mépriſables; & le Comedien Paris, duquel elle étoit devenuë éperduëment amoureuſe, fut l'amant favori auquel elle ſe livra ſans aucune retenuë.

Domitien ne s'embarraſſa guére des deſordres de ſon épouſe. Occupé de ceux qu'il commettoit avec ſa niéce Sabine,

k *Suet. in Dom. cap.* 3. *Aurel. Victor. in Domit.*

Sabine, (*l*) il ſe contenta de la répudier, conformément à l'avis du Sénateur Urſus, après avoir fait maſſacrer Paris en pleine ruë; & ce fut là toute la punition qu'il exerça ſur Longine. Heureux s'il avoit ſuivi l'avis de ceux qui lui conſeilloient de mettre un terme à ſes diſſolutions, en mettant fin à ſa vie, & s'il avoit ſagement porté contre elle la juſte ſeverité dont il uſa injuſtement à l'égard de Sabin, qu'il fit mourir ſur des prétextes ridicules, dont il couvroit le deſſein qu'il avoit de poſſeder Julie ſans concurrent. Mais il eut bien tôt ſujet de ſe repentir de l'un & de l'autre. Domitia le deshonora par ſes infames lubricitez; & la mort de Sabin, qui lui faiſoit tant d'ombrage, & qu'il croïoit devoir lui procurer la libre poſſeſſion de Julie, fut au contraire la cauſe de la fin funeſte de cette impudique Princeſſe. Car Domitien ne ſe fut pas plûtôt défait de celui qu'il regardoit comme un obſtacle fatal qui traverſoit ſon pretendu bonheur, qu'il (*m*) s'abandonna entierement à ſa furieuſe paſſion pour Sabine; celle-ci n'eut pas honte de ſe comporter avec ſon oncle, avec la même liberté qu'elle auroit pû faire avec un époux; enfin, ils vécurent

l *Suet. in Dom. cap.* 3. *Xiphilin. in Domit.* m *Suet. in Dom. cap.* 22. *Xiphilin. in Domit.*

rent dans une ſi grande familiarité, que Julie devint enceinte. (3)

Ce fut alors qu'ils reconnurent que Sabin, qu'ils avoient inconſidérément fait mourir, étoit neceſſaire à leur abominable commerce. Ils eurent honte que toute la Ville vît le fruit ſcandaleux de leurs odieuſes débauches, & que tout l'Empire ſût qu'un oncle abuſoit brutalement de ſa niéce. Tant il eſt vrai que le crime a honte de ſe produire, lors même que ſon auteur peut le commettre impunément. Domitien voulant dérober à la connoiſſance du public, le crime qu'il commettoit avec Julie, & que la groſſeſſe de cette Princeſſe alloit bien-tôt répandre par tout, eut recours à un autre crime. (*n*) Il fit prendre à Sabine un breuvage, à deſſein de la faire avorter; & l'Hiſtoire dit que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle avoit eu recours à ce funeſte expedient. Mais l'effet de ce breuvage meurtrier fut plus grand qu'ils n'avoient crû. (*o*) Sabine, par cette boiſſon, ſe donna la mort, en voulant la donner au fruit de ſes amours, &

n *Dio. lib.* 67. o *Suet. in Domit. cap.* 22. *Dio.* 36. *Plin. Ep.* 11.

3 Philoſtrate prétend que Domitien épouſa ſolemnellement Julie Sabine; mais ſi cela étoit,

& apprit, par cette juſte punition, à celles qui ſe portent à cette barbare extremité, par un reſpect humain qui n'a pas eu aſſez de force pour arrêter la fureur de leur paſſion, qu'elles trouvent ſouvent la peine & la fin de leurs deſordres dans ces mortelles potions qu'elles prennent pour ſauver, devant les hommes, un honneur qu'elles n'ont pas eu honte de perdre devant Dieu.

La mort de Sabine remit Domitia dans la faveur. Domitien, dont la paſſion pour cette femme avoit été aſſoupie, plûtôt qu'éteinte, la rappella, ſous pretexte que le Peuple lui demandoit cette grace; & (*p*) il publia ridiculement qu'il la faiſoit rentrer dans ſon lit ſacré: Prince aveugle & inconſtant, qui ne faiſoit pas reflexion que les raiſons trop juſtes qu'il avoit eu de faire divorce avec elle, ſubſiſtoient plus que jamais. Cette conduite fut le ſujet des ſatires & des critiques. On accuſa le Prince d'avoir montré une trop grande foibleſſe en rappellant Longine, ou d'avoir fait voir trop de legereté & de pré-

(*p*) *Suet. in Domit. c. 13.*

pourquoi eſt-ce que Domitien, qui auroit été ravi d'avoir un fils d'une femme legitime, ſe ſeroit porté à la barbare extremité d'obliger cette Princeſſe à ſe défaire de celui qu'elle avoit déja conçû.

précipitation en la chaſſant; il devint la fable du Peuple, & la matiere des converſations; mais ces railleries devinrent funeſtes à leurs auteurs. Les Sujets doivent déplorer les défauts des Princes dans le ſilence, qui ne les rend jamais coupables, & non pas les cenſurer par une critique temeraire, qui les rend toûjours criminels. (q) Helvidius fut puni de mort pour avoir fait des vers, dans leſquels, ſous la perſonne de Paris & d'Oenone, il avoit attaqué le divorce de l'Empereur avec Domitia: Lamia païa de ſa vie quelque raillerie piquante, qu'il ſembloit avoir droit de faire ſur le compte de ſon épouſe; & tous ceux enfin qui avoient oſé blâmer la conduite de ce Tyran, éprouverent ſa cruauté, car ces railleries le piquoient d'autant plus vivement, qu'il étoit perſuadé, qu'on avoit raiſon de les faire. (r) Il ſe reſſouvenoit des infames débordemens de Longine; il rappelloit dans ſon eſprit ſes brutales débauches avec des Comediens, des Bâteleurs, & tout ce qu'il y avoit dans Rome de bas, de populaire & de mépriſable; il avoit éternellement devant les yeux les excès qu'elle avoit commis avec le baladin Paris, dont la punition publique publioit la verité du

q *Suet. in Domit.* r *Aurelius Victor. in Domit.*

du crime; & dans ces fâcheuſes reflexions qui reveilloient ſa colere à meſure qu'elles faiſoient naître ſur ſon viſage la honte & la confuſion, il ne reſpiroit que rage & que fureur. (*f*) Un diſciple de Paris fut d'abord executé, parce qu'il reſſembloit de viſage à ſon Maître. Hermogene natif de Tarſe, eut la même punition, pour avoir emploïé quelques termes trop libres dans une Hiſtoire qu'il avoit compoſée; enfin, ne ſachant pour lors ſur qui exercer ſon reſſentiment, il portoit ſes vengeances ſur tous ceux que ſa cruauté lui inſpiroit, ſans ménager ni vertu, ni parenté, ni innocence, ni âge. Glabrion, perſonnage Conſulaire, qu'on prétend avoir eu quelque teinture de nôtre Religion, reſſentit les effets de ſa rage. (*t*) Flave Clement ſon couſin-germain, fut maſſacré par ordre de ce Tyran; Domitille ſa femme fut relegüée dans l'Iſle de Pandaterie, & (*u*) Flavie Domitille, couſine de ce Prince cruel, aïant été exilée dans l'Iſle de Pontia, y reçût la palme du Martyre, Vierge beaucoup plus illuſtre par l'honneur qu'elle eut de mourir pour la querelle de Jeſus-Chriſt, dont elle avoit embraſſé la Foi, que pour celui d'appartenir à cet indigne Empereur.

La

(*f*) *Suet. in Domit.* (*t*) *Suet. in Domit cap.* 15. (*u*) *Baronius ad An. Domit.* 15.

La punition du Comedien Paris, & toutes ces ſanglantes executions dont nous avons parlé, devoient, ce ſemble, donner à Domitia un juſte ſujet de craindre pour elle; mais bien loin d'en devenir plus ſage, ce fut au contraire un motif pour elle de nouveaux deſordres. L'impunité de ſes crimes paſſez l'enhardit à en commettre d'autres; car elle s'imagina que ſes déreglemens qu'elle avoit porté aux derniers excès, étoient oubliez, puiſqu'on ne l'en avoit pas punie, & qu'ainſi elle n'avoit plus rien à craindre; & dans cette funeſte confiance, non contente de s'être miſerablement livrée aux plus monſtrueuſes turpitudes, elle ſe fit une gloire & un nouveau plaiſir de rendre publiques ſes impudicitez, tant il eſt vrai que le crime tire de l'audace de ſon impunité.

Il eſt ſurprenant que cette Imperatrice, noircie de tant de débordemens, ait trouvé des Panegyriſtes; cependant, Joſeph, cet Hiſtorien ſi celebre, & d'ailleurs ſi honnête homme, en parle comme d'une Princeſſe fort vertueuſe, éloge intereſſé que ce Juif a voulu donner à Domitia, en reconnoiſſance de tant de bienfaits qu'il avoit reçû de cette Princeſſe, qui l'honora toûjours de ſa protection. Procope rencherit ſur l'Hiſtorien Juif, & il traite Domitia de

Prin-

Princeſſe douée de toute ſorte de vertus & de belles qualitez ; &, par ces louanges données ſi injuſtement, il nous fait voir que les vices ont quelquefois trouvé des Approbateurs.

Domitien, qui connoiſſoit ſa femme mieux que perſonne, n'en avoit pas des ſentimens ſi avantageux. Il étoit inſtruit de tout ce qu'elle avoit fait, & il ſavoit fort bien qu'elle étoit capable de tout faire, après avoir vêcu dans un libertinage ſi declaré ; auſſi il reſolut de la punir de ſes débauches, & de la faire mourir. Le jour de cette execution devoit être funeſte à beaucoup de perſonnes ; car l'Empereur aïant pris ombrage de pluſieurs de ſa Cour, avoit reſolu de ſe guérir de ſes ſoupçons aux dépens de leur vie ; & dans ce deſſein, il avoit dreſſé un rôle de ceux qu'il vouloit ſacrifier à ſon repos & à ſa jalouſie, ou plûtôt à ſa fureur. Domitia ſa femme étoit la premiere ſur la liſte. Petronius Secundus ; Parthene Grand Chambellan ; Norbanus & beaucoup d'autres, étoient auſſi du nombre des proſcrits ; & certes ils n'avoient pas long-tems à vivre, ſi le hazard ne les avoit ſauvez.

Un enfant qui ſervoit aux divertiſſemens de Domitien, & qu'il prenoit plaiſir de faire cauſer, étant entré un jour dans la chambre de ce Prince

dans

dans le tems qu'il dormoit, trouva un memoire ſous le chevet du lit où il repoſoit, & l'emporta pour s'en jouër. (x) Domitia l'aïant rencontré, ſe prit à badiner avec lui, le careſſa, & curieuſe de voir ce qu'il tenoit, elle lui prit le memoire, l'ouvrit & le lût. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle vit ſon nom parmi les noms de ceux qui n'avoient qu'un jour à vivre ! Aïant entre ſes mains une piece de ſi grande importance, elle aſſembla ceux qu'elle voïoit être intereſſez comme elle à prévenir leur malheur, leur apprend le danger où ils ſont, & juſtifie ce qu'elle leur dit en leur montrant le memoire : fatal dépoſitaire des violentes intentions du Prince.

Le peril étoit preſſant, le tems étoit court, & les refléxions hors de ſaiſon. On convint donc d'abord qu'il falloit prévenir Domitien en lui donnant la mort, que ce Tyran leur avoit préparée. On le fit ; & Domitien maſſacré dans ſa chambre, apprit aux Princes ſanguinaires, qu'une fin funeſte eſt ordinairement la punition de leurs violences. (4)

L'Hiſtoire ne nous apprend plus rien de

x *Dio. lib. 68. Aurel. Vict. in Domit.*

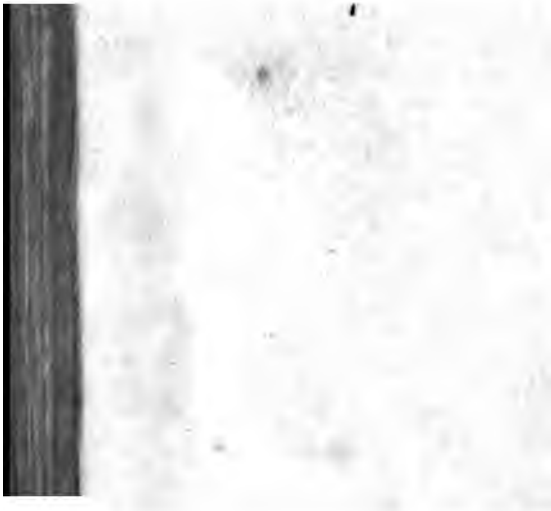
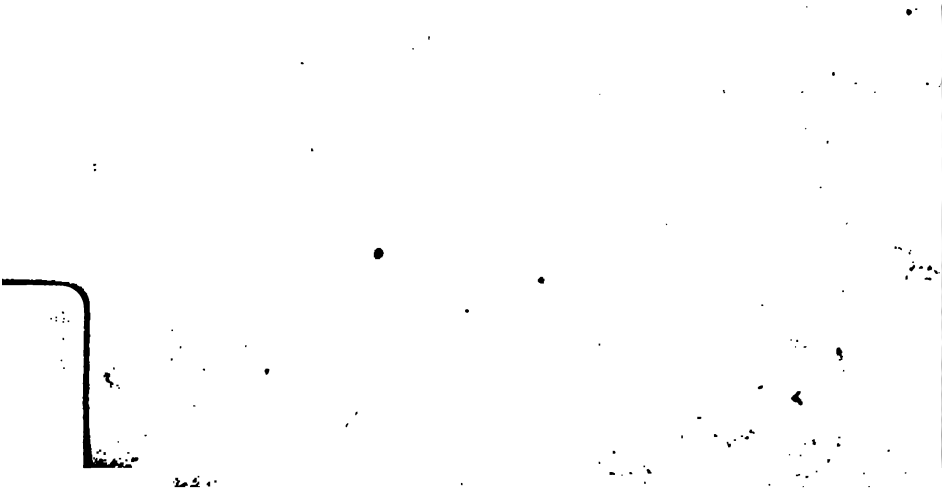
4 Au moment même qu'on aſſaſſinoit Domitien.

de Domitia: mais par ce que nous en avons déja vû, nous pouvons conjecturer, ſans faire tort à ſa memoire, qu'elle paſſa le reſte de ſa vie dans le même libertinage; & que la crainte des ſupplices & la preſence de ſon époux Domitien n'aïant pas pû arrêter ſes deſordres, elle ne vêcut pas plus ſagement ſous l'Empire de Nerva & de Trajan, qui ne furent cruels qu'à l'égard des Chrétiens.

tien à Rome, la nouvelle en fut ſûë à Epheſe; car le fameux Magicien Apollonius de Tyane, faiſant une Harangue au Peuple d'Epheſe, s'arrêta tout court, & ſe prit à crier: Frappe le Tyran, frappe le Tyran, & declara aux Aſſiſtans, qu'à ce moment même on tuoit l'Empereur à Rome, ce qu'on verifia.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Livre intitulé *Les Femmes des douze Ceſars*, & j'ai crû qne l'Impreſſion en ſeroit inſtructive & agreable. Fait à Paris ce 15. Septembre 1717.

FONTENELLE.